

Chers Amis,

Le présent numéro double du *Porche*, assez volumineux, est le fruit d'une conception collégiale.

Notre chargée des relations avec la Russie, Lioudmila Chvédova, nous fournit d'abord un aperçu d'un colloque coorganisé par notre Association en terre lorraine et auquel nos adhérents n'auront, pour certains, pas pu assister.

Comme chaque année, notre secrétaire, Élisabeth Wiss-Sicard, a dressé procès-verbal de notre dernière Assemblée générale, mais le « Porche », pour une fois, le publie.

C'est ensuite Yves Avril qui a traduit du finnois, de l'allemand et du russe, tout un dossier johannique. Isabelle Stretch et Émile Cluet l'ont aidé à déchiffrer les propos de Rudolf Steiner. Hélène Djoussoïéva l'a aidé dans les traductions du russe. Anne-Marie et Michel Rustant, ainsi que Marie Vélikanov, ont attentivement relu l'ensemble. Que tous soient assurés de notre reconnaissance.

En une vingtaine de poèmes célébrant tant Jeanne que la mémoire de Péguy, le *Porche* commémore à sa façon le centenaire de la fin de la guerre de 14-18.

Nous livrons enfin trois comptes rendus à nos lecteurs. À ce titre, nous devons annoncer, avec regret, que la feuille bibliographique *Présence de Jeanne d'Arc* a cessé de paraître.

Nous apprenons avec joie, mais trop tardivement pour en rendre compte dans ces pages, la parution chez Albin Michel d'un *Dictionnaire Charles Péguy* coordonné par Salomon Malka : à vos librairies !

En attendant, bonne lecture à tous de ce *Porche* de 2018 !

Romain Vaissermann

Nous avons à regretter le départ d'un ami très cher, petit-fils de Charles Péguy : le docteur Michel Péguy, décédé le 18 mai 2018, à 78 ans. Que Claire Péguy, son épouse, Pierre-Yves, Marie-Ève, Olivier et Véronique, ses enfants et leurs conjoints, ses petits-enfants, soient tous assurés de notre profonde sympathie, de notre gratitude et de nos prières.

Die Aktion

NR

WOCHENSCHRIFT FÜR POLITIK, LITERATUR, KUNST
IV. JAHR HERAUSGEGEBEN VON FRANZ PFEMFERT NR. 42

INHALT: Egon Schiele: Bildnis des gefallenen Dichters Charles Péguy (Titelzeichnung) / Nachruf für Charles Péguy / Charles Péguy: Maria / Wilhelm Kiem: Dichtungen von Schlachtfeld / Anton Tschschow: Mémoires (Novelle) / Hellmuth Wetzels: Versäufte Fahnen / Schmidt-Rottluff: Im Café (Holzschnitt) / Hans Leybold: Auf einer Feldpostkarte / R. de la Presnaye: Französische Kürassier (Zeichnung) / Ludwig Bäumer: Geburt / August Strindberg: Antilla (Novelle) / Kleiner Briefkasten



VERLAG / DIE AKTION / BERLIN-WILMERSDORF

HEFT 40 PFG.

2014, France, carte dite « maximum »
(timbre, tampon et carte postale de même sujet)

Bulletin d'adhésion à l'association (tarifs 2019)

« Le Porche, Amis de Jeanne d'Arc et de Charles Péguy »

Je soussigné, monsieur / madame.....
demeurant

Téléphone :

Courrier électronique :

(cochez les cases utiles)

☐ adhère avec abonnement au bulletin : membre actif ou bienfaiteur à partir de 30 €.

☐ adhère avec abonnement au bulletin au tarif « couple » : à partir de 45 €. Ce tarif vaut deux adhésions et un abonnement.

☐ m'abonne simplement, sans adhésion : 30 €.

☐ adhère simplement sans abonnement : membre actif ou bienfaiteur à partir de 15 €.

☐ Je désire recevoir une attestation permettant de déduire 66% du montant de ma cotisation (et d'elle seule) dans la limite de 20% de mon revenu net imposable (art. 200 du CGI).

	<i>Exemples de cotisations</i>	<i>Déduction fiscale</i>	<i>Coût de la cotisation après déduction</i>
<i>membre actif</i>	15 €	10 €	5 €
<i>membre bienfaiteur</i>	30 €	20 €	10 €
<i>membre bienfaiteur</i>	60 €	40 €	20 €

NB : Pour le total abonnement-cotisation, il convient de rédiger un seul chèque (bancaire à l'ordre du « Porche » ou postal au nom du « Porche », CCP 2770-00C La Source).

Date :

Signature :

NB : La convocation à l'Assemblée générale 2019
sera envoyée ultérieurement.



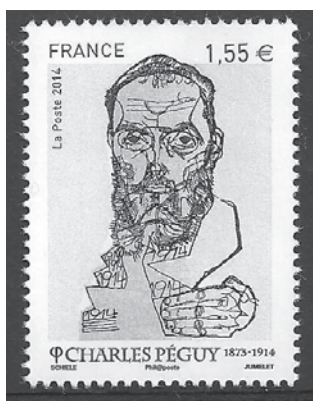
1950, République française, timbre neuf dentelé



Principauté de Monaco, 1973, timbre neuf dentelé



1995, Pays-Bas, timbre neuf
(quelques mots d'Ève !)



2014, France, timbre neuf

L'image de Jeanne d'Arc dans les littératures européennes des XIX^e et XX^e siècles

Lioudmila Chvédova
Université de Lorraine

Le « Porche » a le plaisir et l'honneur de rappeler le programme du colloque « L'image de Jeanne d'Arc dans les littératures européennes des XIX^e et XX^e siècles : de la sainte nationale à la figure européenne », qui a eu lieu à Nancy les 16 et 17 octobre 2018.

Notre association a aidé, dans la mesure de ses faibles moyens, à sa bonne organisation.

Mardi 16 octobre 2018 : « Jeanne d'Arc dans les littératures d'Europe Occidentale et d'Europe du Nord »

9h15-9h30 : Accueil des participants

9h30-9h50 : Ouverture du colloque par Laurence DENOZ, directrice de l'U.F.R. A.L.L. (Université de Lorraine) ; Introduction au colloque par Jean-Michel WITTMANN et Lioudmila CHVEDOVA (Université de Lorraine)

Séance 1, président : Bernard FRANCO (Université Paris-Sorbonne)

9h50-10h10 : Romain VAISSEMMANN (Amis de Jeanne d'Arc et de Charles Péguy), « *Jeanne d'Arc. La voix des poètes* : expérience d'une anthologie »

10h10-10h30 : Thanh-Vân TON-THAT (Université Paris-Est Créteil), « Jeanne d'Arc et la traversée du siècle (1819-1909) : quelques facettes d'une figure poétique (Casimir Delavigne, Alfred de Musset, Paul Verlaine, Jean Aicard) »

10h30-10h50 : Marie VELIKANOV (Université de Lorraine), « Le sacerdoce de Jeanne d'Arc chez Charles Péguy »

10h50-11h10 : Anne PINOT (Université de Bretagne Occidentale), « Jeanne, relapse et sainte – L'esprit d'enfance et d'espérance contre le crépuscule des vieux chez Georges Bernanos »

11h10-11h30 : Discussion

Séance 2, président : Romain VAISSERMANN (Association des Amis de Jeanne d'Arc et de Charles Péguy)

14h00-14h20 : Bernard FRANCO (Université de Paris-Sorbonne), « *La Pucelle d'Orléans* de Friedrich Schiller »

14h20-14h40 : François SUARD (Université de Paris X-Nanterre), « Jeanne d'Arc : le terrestre et le charnel »

14h40-15h00 : Discussion

15h00-15h30 : Pause café

Séance 3, président : Thanh-Vân TON-THAT (Université Paris-Est Créteil)

15h30-15h50 : Massimo DE GIUSTI (Université de Bourgogne), « Les Jeannes de Giuseppe Verdi et Maurice Pottecher. D'héroïne nationale à figure populaire »

15h50-16h10 : Marie PALEWSKA (Université de la Sorbonne Nouvelle, Paris 3), « Figures de Jeanne d'Arc dans le roman populaire français (1870-1914) »

16h10-16h30 : Osmo PEKONEN (Université de Jyväskylä), « Jeanne d'Arc en Finlande »

16h30-17h00 : Discussion

**Mercredi 17 octobre 2018 : « Jeanne d’Arc
dans les littératures slaves et sur la scène russe »**

9h15-9h30 : Accueil des participants

9h30-10h00 : Catherine GUYON (Université de Lorraine),
« Jeanne d’Arc en Lorraine et ailleurs »

**Séance 1, président : Tatiana TAÏMANOVA (Université d’État de
Saint-Petersbourg)**

10h-10h20 : Lucie KEMPF (Université de Lorraine), « Jeanne, une
héroïne de la scène russe pré-révolutionnaire ? »

10h20-10h40 : Tatiana VICTOROFF (Université de Strasbourg),
« Jeanne d’Arc au bûcher de Paul Claudel jouée par Ida Rubinstein
et par Ingrid Bergman »

10h40-11h00 : Ékatérina KONDRATIEVA (Université d’État de
Saint-Petersbourg), « Vie toute faite, vie infinie : Jeanne d’Arc
comme avatar du texte inachevé *Enûma Elich* d’Anna Akhmatova »

11h00-11h20 : Svetlana DUBROVINA (Maison de l’émigration
russe « Alexandre-Soljénitsyne », Moscou), « L’image de Jeanne
d’Arc dans la culture de l’émigration russe en France »

11h20-11h40 : Discussion

Séance 2, président : Lucie KEMPF (Université de Lorraine)

14h00-14h20 : Tatiana TAÏMANOVA (Université d’État de Saint-
Petersbourg) et Elizaveta LEGUENKOVA (Université des Sciences
Humaines et Sociales de Saint-Petersbourg), « Jeanne d’Arc dans la
série *Vie des gens illustres* : de la conception de M. Gorki à sa
réalisation par A. Lévandovski »

14h20-14h40 : Pavel KRYLOV (Institut d'Histoire de l'Académie des Sciences de Russie, Saint-Pétersbourg), « L'Image de Jeanne d'Arc dans la littérature russe contemporaine »

14h40-15h00 : Discussion

15h00-15h20 : Pause café

Séance 3, président : Stanislaw FISZER (Université de Lorraine)

15h20-15h40 : Malgorzata SOKOŁOWICZ (Université de Varsovie), « *Jeanne, prépare-toi à la mort !* La figure littéraire de Jeanne d'Arc face à l'histoire de la Pologne »

15h40-16h00 : Malgorzata BORKOWSKA (Université de Lorraine), « Entre la sainteté et la légende – Jeanne d'Arc selon Dorota Terakowska (*Solitude des dieux*, 1998) »

16h00-16h30 : Discussion

16h30 : Clôture du colloque



Procès-verbal de la 22^e Assemblée générale de l'Association « Le Porche »

Élisabeth Wiss-Sicard
Secrétaire générale du Porche

L'Assemblée générale s'est tenue le mardi 1^{er} mai 2018 au domicile de notre secrétaire générale, à Paris, à 14 heures 30.

Étaient présents Romain Vaissermann (président), Yves Avril (trésorier), Élisabeth Wiss-Sicard (secrétaire générale), Lioudmila Chvédova (relations avec la Russie), madame Solange Becquey, ainsi que monsieur Quentin Le Gurun et le père Bruno Beltramelli. L'Association avait en outre invité le comédien, auteur-compositeur et péguyste Robert Marcy.

La réunion s'est déroulée selon l'ordre du jour :

(1) Rapport financier par Yves Avril (YA), vote

Pour l'exercice 2017, le principal poste de dépense a été le n° 44-45 du *Porche*, première partie des *Actes* du colloque de Jérusalem : « Charles Péguy et la mystique d'Israël » (30 octobre – 1^{er} novembre 2016). Son tirage est de 160 exemplaires. Le n° 46-47, deuxième volume des *Actes* du colloque de Jérusalem (140 exempl.), relève de l'exercice 2018. YA signale une augmentation des frais de tenue de compte à la Banque postale, passant de 36,50 € en 2017 à 40 € en 2018. Romain Vaissermann (RV) se propose de vérifier auprès de l'imprimeur le coût des envois en Chronopost, qui semble élevé. Compte tenu du solde conséquent pour 2017, YA propose d'inscrire au budget prévisionnel 2018 la publication du numéro 48 du *Porche*, consacré à Jeanne d'Arc. La proposition est acceptée.

Les recettes (cotisations + dons) sont en légère baisse pour 2018, avec un total (au 1^{er} mai) de 1400 €.

Le rapport financier a été approuvé à l'unanimité des présents, auxquels s'ajoutaient 22 pouvoirs.

(2) Rapport moral par Romain Vaissermann (RV), vote

Pour 2017, l'activité de l'association s'est concentrée sur le *Porche* : le début de l'année 2018 a vu la finalisation et la parution du *Porche* 46-47 dû aux abonnés pour 2017. Avec cette deuxième partie, suite et fin, des *Actes* du colloque de Jérusalem, l'ensemble des communications présentées à Jérusalem, mais aussi les textes qui nous ont été envoyés par ailleurs, ont été publiés. Le sujet assez large et l'absence de taille maximum nous ont permis de rassembler une riche collection de textes.

Par ailleurs, il est comme toujours rendu hommage à nos deux figures tutélaires : Charles Péguy (édition par RV) et Jeanne d'Arc (traductions par YA). Autour de Péguy, RV signale la réédition de textes anciens non édités, ou qui n'avaient jamais été réédités, ainsi qu'un regard d'économiste sur Péguy, par Michel Bee. Concernant Jeanne d'Arc, nous avons un dossier très érudit, dont un texte d'Olga Togoïéva fourni il y a quelques années. De cette chercheuse historienne médiéviste, qui vit à Moscou, nous avons déjà présenté deux textes traduits. De Pierre Bazanov, spécialiste de l'émigration russe, une biographie du prince S. S. Obolensky...

Le rapport moral est approuvé à l'unanimité.

(3) Projets et questions diverses

YA a reçu de la part de Pavel Krylov (pasteur et spécialiste de Jeanne d'Arc) un recueil d'articles sur Jeanne d'Arc ; pourrait-on publier ce qui est nouveau ? Comptes rendus : RV rappelle que tous peuvent en proposer, sur tous les sujets. YA relève la parution d'un *Dictionnaire encyclopédique de Jeanne d'Arc*, dans lequel il est question du *Porche* : quelques erreurs, mais beaucoup de choses très intéressantes, valant tout à fait la peine d'être lues, comme les contributions de personnalités politiques (N. Vallaud-Belkacem...). Sont par exemple abordés les thèmes de l'art, du cinéma, de l'iconographie, etc.

Paraîtra en septembre un *Dictionnaire Péguy*, à l'initiative de Salomon (Schlomo) Malka.

Lioudmila Chvédova annonce la tenue, à Nancy, les 16 et 17 octobre 2018, d'un colloque consacré à l'image de Jeanne d'Arc dans les littératures européennes, en coordination avec le Centre Jeanne d'Arc – Charles Péguy de Saint-Pétersbourg. L'Association aimerait publier, à cette occasion, un numéro du *Porche* consacré à Jeanne d'Arc, de 140 pages environ. Le projet est approuvé, sachant qu'il faudra donner les textes à l'imprimeur vers le 15 juillet pour une sortie en septembre.

YA rappelle le projet de colloque à Tallinn, précédemment évoqué, afin de développer notre amitié avec l'Estonie. Ce serait notre premier événement dans ce pays, des Estoniens étant venus deux fois en France. Osmo Pekonen souhaiterait l'organiser en 2020. On recherche des contacts estoniens. Par exemple, l'évêque de Tallinn, Philippe Jourdain, est français, et le couvent des sœurs brigittines serait disposé à nous accueillir.

Seconde idée, un colloque en Franche-Comté avec des capacités d'accueil sur place. YA va prendre des renseignements à l'Université de Besançon.

(4) Notre invité, Robert Marcy (RM)

Comédien et metteur en scène, né en 1920, RM est aussi l'auteur de chansons célèbres, comme la « Queue du chat », interprétée par les Frères Jacques, et surtout « File la laine », popularisée par Jacques Douai. Souvent prise pour une chanson médiévale (malgré l'allusion à Malborough), elle a connu un succès international (« *Fila la lana* » en Italie, sans mention de l'auteur...).

RM évoque son travail de comédien et de metteur en scène, avec son épouse Denise Bosc (DB), autour de Péguy. Son premier contact avec l'œuvre de Péguy remonte aux années d'Occupation, lorsqu'il avait interprété avec bonheur le beau rôle de Didier le Portant dans la *Jeanne d'Arc*. Plus tard, c'est DB qui l'a véritablement initié à Péguy. DB avait beaucoup de relations dans les milieux catholiques, notamment Auguste Martin. En 1962, dans les premières années de l'Amitié Charles-Péguy, RM et DB montent la *Jeanne d'Arc* à Paris, au Théâtre de l'Alliance Française (version de 1897 en trois pièces). Son grand succès lui avait valu une reprise au Vieux-Colombier. DB

jouait Jeanne (elle jouerait plus tard le rôle de madame Gervaise). RM évoque Marcel Péguy, à qui il avait demandé les droits d'auteur, lors d'un rendez-vous au café Capoulade. Pour le convaincre, il avait apporté un extrait de presse où l'on parlait en termes enthousiastes de sa mise en scène (en costumes modernes) de *l'École des femmes*, en 1959. RM conserve une lettre de Marcel Péguy dans laquelle celui-ci critique durement ce geste. Mais ils sont ensuite devenus amis et ont entretenu une longue correspondance. Le jour de la générale en présence de la presse, l'épouse de Marcel, Simone Péguy, avait subi une crise de folie, contraignant RM à engager un garde républicain pour chaque représentation, chargé de ne pas la laisser entrer. RM rappelle que la pièce avait été montée précédemment à la Comédie-Française et que, en raison d'une mauvaise mise en scène, elle avait fait un four retentissant et avait donc été abandonnée par l'illustre Compagnie. Grâce à cela, RM avait pu la monter.

De nombreuses lectures ont par la suite été données par RM et DB, tout au long de leur carrière. Après le décès de DB en 2002, RM a poursuivi cette activité jusqu'aujourd'hui.

RM lit de Péguy des passages du récit de la Passion, extrait de « Véronique ».

Nous discutons ensuite du patriotisme de Péguy, RM rappelant certains souvenirs personnels de l'époque de Vichy. Il évoque ensuite son parrain, Jacques Maritain (JM), « l'esprit dur et le cœur doux », une personnalité pleine de tendresse, grâce à qui RM et DB ont monté la *Jeanne d'Arc*. RM rappelle les rapports de JM avec un autre grand auteur, Emmanuel Mounier.

Enfin, RM retrace la préparation, en 1987, de la soirée d'anniversaire de Charles Péguy donnée à la télévision et qui lui avait été confiée. Un récent numéro du *Bulletin de l'Amitié Charles-Péguy* lui est consacré. Malheureusement, la première partie de cette soirée, *Jeanne d'Arc*, avec DB dans le rôle de madame Gervaise, a été tronquée au montage et RM n'en est pas satisfait.

L'Assemblée générale est levée à 17 heures.

Homélie

Pape François

En écoutant, dans la première lecture, l'arrivée du peuple hébreu – une fois libéré de l'esclavage en Égypte – au mont Sinaï¹, il est impossible de ne pas penser à vous en tant que peuple ; il est impossible de ne pas penser à la nation tout entière de l'Estonie, et à tous les pays baltes. Comment ne pas s'en souvenir, dans cette « révolution chantée », ou dans cette chaîne de deux millions de personnes d'ici à Vilnius ? Vous connaissez les luttes pour la liberté, vous pouvez vous identifier à ce peuple. Cela nous fera du bien, par conséquent, d'écouter ce que Dieu dit à Moïse afin de comprendre ce qu'il nous dit en tant que peuple.

Le peuple qui arrive au Sinaï est un peuple qui a déjà vu l'amour de son Dieu manifesté par des miracles et des prodiges. C'est un peuple qui décide de conclure un pacte d'amour, parce que Dieu l'a déjà aimé en premier et lui a manifesté cet amour. Il n'est pas obligé. Dieu le veut libre. Quand nous disons que nous sommes chrétiens, quand nous embrassons un style de vie, nous le faisons sans pressions, sans que cela soit un échange dans lequel nous faisons quelque chose si Dieu fait quelque chose. Mais surtout, nous savons que la proposition de Dieu ne nous enlève rien, au contraire elle conduit à la plénitude, elle renforce toutes les aspirations de l'homme. Certains se considèrent libres lorsqu'ils vivent sans Dieu ou séparés de lui. Ils ne se rendent pas compte que, de cette manière, ils voyagent dans cette vie comme des orphelins, sans maison où revenir. « Ils cessent d'être pèlerins et se transforment en errants, qui tournent toujours autour d'eux-mêmes sans arriver nulle part. »².

Il nous revient, comme le peuple sorti d'Égypte, *d'écouter et de chercher*. Certains pensent parfois que la force d'un peuple se

¹ Cf. Ex XIX-1. – Remercions ici Osmo Pekonen de nous avoir indiqué ce texte issu du voyage apostolique du Saint-Père en Lituanie, Lettonie et Estonie, qui a eu lieu du 22 au 25 septembre 2018. [N.d.l.R.]

² Exhortation apostolique *Evangelii gaudium*, § 170.

mesure aujourd'hui par d'autres paramètres. Il y a celui qui parle plus fort, qui paraît plus sûr de lui lorsqu'il parle – sans défaillances ni hésitations –, il y a celui qui ajoute aux cris la menace des armes, le déploiement de troupes, les stratégies... Celui-là semble le plus « solide ». Mais cela, ce n'est pas « chercher » la volonté de Dieu ; c'est accumuler pour s'imposer sur la base de l'avoir. Cette attitude cache en soi un refus de l'éthique et, avec elle, un refus de Dieu. Parce que l'éthique nous met en relation avec un Dieu qui attend de nous une réponse libre et engagée avec les autres, et avec notre entourage, une réponse qui se trouve en dehors des catégories du marché¹. Vous n'avez pas conquis votre liberté pour finir esclaves du consumérisme, de l'individualisme ni de la soif du pouvoir ou de la domination.

Dieu connaît nos besoins, ceux que nous cachons souvent derrière le désir de posséder ; même nos insécurités surmontées grâce au pouvoir. Cette soif, qui demeure dans tout cœur humain, Jésus, dans l'Evangile que nous avons entendu, nous encourage à la vaincre par la rencontre avec lui. C'est lui qui peut nous rassasier, nous combler de la plénitude de la fécondité de son eau, de sa pureté, de sa force irrésistible. La foi, c'est aussi se rendre compte qu'il est vivant et qu'il nous aime ; qu'il ne nous abandonne pas, et qu'il est donc capable d'intervenir mystérieusement dans notre histoire ; il tire le bien du mal par sa puissance et sa créativité infinie².

Dans le désert, le peuple d'Israël succombera à la tentation de chercher d'autres dieux, d'adorer le veau d'or, de se confier à ses propres forces. Mais Dieu l'attire toujours de nouveau, et eux se souviendront de ce qu'ils ont entendu et vu sur la montagne. Comme ce peuple, nous savons, nous aussi, que nous sommes un peuple « élu, sacerdotal et saint »³, c'est l'Esprit qui nous rappelle toutes ces choses⁴.

Élus ne signifie pas être les seuls, ou sectaires ; nous sommes la petite portion qui doit fermenter toute la masse, qui ne se cache pas,

¹ Cf. *Evangelii gaudium*, § 57.

² Cf. *Evangelii gaudium*, § 278.

³ Cf. Ex XIX-6 ; I P II-9.

⁴ Cf. Jn XIV-26.

qui ne se sépare pas, qui ne se considère pas meilleure ni plus pure. L'aigle met à l'abri ses aiglons, il les conduit en des lieux escarpés tant qu'ils ne parviennent pas à s'en sortir tout seuls, mais il doit les pousser à sortir de cet endroit tranquille. Il secoue la nichée, conduit ses petits dans le vide pour qu'ils essayent de voler de leurs propres ailes ; et il reste en dessous d'eux pour les protéger, pour qu'ils ne se fassent pas mal. Dieu fait de même avec son peuple élu, il le veut « en sortie », audacieux dans son vol et toujours protégé par lui seul. Nous devons vaincre la peur et abandonner les espaces sécurisés, parce que, aujourd'hui, le plus grand nombre des Estoniens ne se reconnaissent pas croyants.

Sortir comme des *prêtres*. Nous le sommes par le baptême. Sortir afin de promouvoir la relation avec Dieu, pour la faciliter, pour favoriser une rencontre d'amour avec celui qui crie : « Venez à moi ! »¹ Nous avons besoin de grandir dans un regard de proximité pour contempler, nous émouvoir et nous arrêter devant l'autre, chaque fois que c'est nécessaire. C'est cela, l'« art de l'accompagnement » qui se réalise au rythme salutaire de la « proximité », avec un regard respectueux et plein de compassion qui est en mesure de guérir, de défaire les nœuds et de faire grandir dans la vie chrétienne².

Et donner le témoignage d'être un peuple *saint*. Nous pouvons succomber à la tentation de penser que la sainteté est seulement pour quelques-uns. Cependant, « nous sommes tous appelés à être des saints en vivant avec amour et en offrant un témoignage personnel dans nos occupations quotidiennes, là où chacun se trouve. »³ Cependant, de même que l'eau dans le désert n'était pas un bien personnel mais communautaire, de même que la manne ne pouvait pas être accumulée parce qu'elle se gâtait, la sainteté vécue s'étend, coule, féconde tout ce qui lui est proche. Faisons le choix aujourd'hui d'être des saints, en assainissant les confins et les périphéries de notre société, là où notre frère gît et souffre de son exclusion. Ne permettons pas que ce soit celui qui viendra après moi qui fera le pas pour lui porter secours, et que ce ne soit pas non

¹ Mt XI-28.

² Cf. *Evangelii gaudium*, § 169.

³ Exhortation apostolique *Gaudete et exsultate*, § 14.

plus une question à résoudre par les institutions ; c'est nous-mêmes qui fixons notre regard sur ce frère et qui lui tendons la main pour le relever parce que l'image de Dieu est en lui, il est un frère racheté par Jésus Christ. C'est cela être chrétien, et la sainteté vécue jour après jour¹.

Vous avez manifesté dans votre histoire la fierté d'être Estoniens, vous le chantez en disant : « Je suis Estonien, je resterai Estonien, être Estonien est une belle chose, nous sommes Estoniens. » Comme c'est beau, de sentir qu'on fait partie d'un peuple, comme c'est beau, d'être indépendants et libres ! Allons à la montagne sainte, celle de Moïse, celle de Jésus, et demandons-lui – comme le dit la devise de cette visite – de réveiller nos cœurs, de nous faire le don de l'Esprit pour discerner à chaque moment de l'histoire comment être libres, comment embrasser le bien et se sentir élus, comment permettre à Dieu de faire grandir, ici en Estonie et dans le monde entier, sa nation sainte, son peuple sacerdotal.

À la fin de la messe

Chers frères et sœurs,

Avant la bénédiction finale, et avant de conclure ce voyage apostolique en Lituanie, Lettonie et Estonie, je souhaite exprimer ma gratitude à vous tous, en commençant par l'administrateur apostolique d'Estonie. Merci de votre accueil, expression d'un petit troupeau au grand cœur.

Je renouvelle ma reconnaissance à Madame le président de la République et aux autres autorités du pays. Une pensée particulière à tous les frères chrétiens, particulièrement aux Luthériens, qui, ici en Estonie ou en Lettonie, ont accueilli les rencontres œcuméniques. Que le Seigneur continue de nous garder sur le chemin de la communion. Merci à tous !

Place de la Liberté de Tallinn (Estonie), le 25 septembre 2018

¹ Cf. *Gaudete et exsultate*, § 98.

Jeanne d'Arc

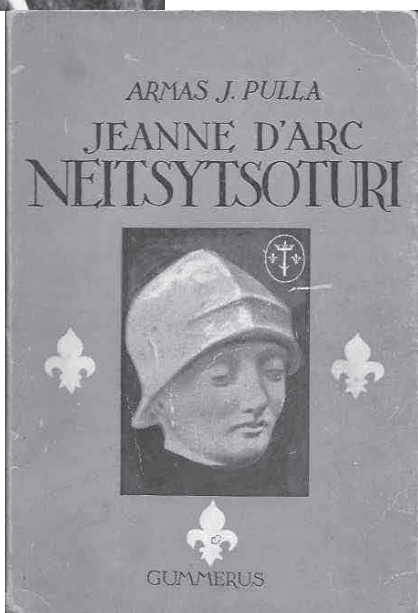
Proses de Finlande d'Allemagne et de Russie

*« Je te salue, ma France, pour Jeanne, la
bonne Lorraine, et Babeuf qui mourut
aussi d'avoir eu le cœur trop grand. »*

Louis Aragon, discours au 2^e Congrès
international des écrivains pour la
défense de la culture, 16 juillet 1937
(*Commune*, n° 48, 1937)



Armas Josef Pulla
ca. 1944



Armas Josef Pulla

Y. Avril

Armas Josef Pulla est un écrivain finlandais né à Viipuri (Vyborg) en 1904 et mort à Helsinki en 1981.

Grand ami et bon connaisseur de la France, il a publié entre autres *La Belle France*¹ et *Quatre fleuves. Promenades le long des grands fleuves de France*².

En collaboration avec le célèbre écrivain Mika Waltari, *alias* « Sinouhé l'Égyptien », il a publié *Les Fausses dents de César*³ et *La Madone rouge*⁴.

Sa *Jeanne d'Arc*⁵, publiée en 1938, consiste en 9 chapitres très bien documentés, où le recours à Michelet est sensible. L'auteur n'oublie aucun des épisodes importants de la vie de Jeanne : une brève introduction historique sur la situation de la France après Brétigny et le traité de Troyes est suivie de la visite de Jeanne à Robert de Baudricourt. Puis c'est l'arrivée à Chinon, la levée du siège d'Orléans, le sacre de Reims, l'échec devant Paris, la capture devant Compiègne, la captivité chez Jean de Luxembourg, le saut de Beaurevoir. Les derniers chapitres sont consacrés au procès et à la mort sur le bûcher. C'est un récit historique mais aussi romanesque dans la mesure où abondent les dialogues prêtés aux différents personnages. L'écriture est simple et, pour autant que nous en puissions juger, sans effet particulier de style. On a voulu donner aux Finlandais une histoire de Jeanne, fiable et de lecture aisée.

Nous traduisons de cette œuvre le premier chapitre : « *Neitsytoturi* », c'est-à-dire « La vierge guerrière ».

¹ Armas Josef Pulla, *Kaunistä Ranskaa*, Gummerus, 1930.

² A. J. Pulla, *Neljä virtaa. Retkiä Ranskan suurten jokien varsilla*, Otava, 1950.

³ A. J. Pulla, *Keisarin Tekohampaat*, Gummerus, 1931.

⁴ A. J. Pulla, *Punainen Madonna*, Gummerus, 1932

⁵ A. J. Pulla, *Jeanne d'Arc*, Gummerus, 1938.

La vierge guerrière

Armas Josef Pulla

« Je suis née pour cela. »

Jeanne¹

Jeanne d'Arc, héroïne et sainte, est certainement l'une des héroïnes et des saintes les plus humaines de l'histoire. Elle est facile à aborder. Ce qui entoure sa sainteté est sublime mais n'est pas déprimant. Elle est saintement bonne et pieuse, mais sa sainteté n'est pas insupportablement céleste : certaines petites faiblesses féminines l'humanisent : sa sainteté saine, vigoureuse, joyeuse aimait en effet tout ce qui était beau : les beaux vêtements – particulièrement les rouges ! – les équipements brillants, les armes magnifiques et les bons chevaux.

Saine et joyeuse sainteté ! Curieuse association. Mais elle est parfaitement vraie. Habituellement la sainteté féminine donne à l'esprit quelque chose de fragile, de froid, de lilial. Mais en Jeanne il n'y avait rien de cela : elle était saine et joyeuse, saine physiquement et – ce qui peut paraître encore plus incroyable – aussi saine psychiquement. Elle ne se considérait absolument pas elle-même comme une sainte et ne se prenait point pour une faiseuse de miracles, et rejetait catégoriquement toutes les idées de ce genre. Quand des dévotes lui apportaient des chapelets, croyant qu'en les touchant elle en ferait des porte-bonheur, elle se mettait à rire et disait joyeusement : « Touchez-les vous-mêmes, mes bonnes dames, l'effet sera le même. » Et, bien qu'elle crût fermement en Dieu, à la sainteté et aux miracles, elle n'attendait pas de Dieu un secours sous forme de miracles, non, mais l'épée à la main elle menait ses hommes à l'attaque avec la ferme conviction qu'on ne gagne l'aide et le soutien de Dieu que quand on agit d'abord soi-même. Elle demandait la victoire du Très-Haut, mais cela ne l'empêchait pas de calculer et de préparer les manœuvres aussi minutieusement qu'un

¹ PQ II-449 : « *erat nata ad hoc faciendum.* » [N.d.l.R.]

Napoléon ou un Moltke. Sa prudence, son intelligence et sa circonspection étonnaient tout le monde. Le duc d'Alençon, son fidèle compagnon d'armes, reconnaissait, admiratif, que Jeanne était, « notamment dans la gestion de l'artillerie aussi géniale qu'un chef de guerre avec l'expérience de vingt ou trente années de guerre... »

Selon Jules Michelet, tout le succès de Jeanne était fondé précisément sur son exceptionnel bon sens, et son courage ainsi que ses visions n'y avaient pas grand part.

L'opinion de Michelet ne suscite que le dédain chez un bon catholique. Pour celui-ci, c'est justement de ses apparitions que Jeanne recevait ce pouvoir extraordinaire, qui lui donnait la possibilité de réaliser sa tâche, la volonté de Dieu. Il n'y a là aucun problème.

Et malgré cela, sans cesse, on tente d'expliquer la chose.

Un historien français dit que les grands chefs des peuples sont la synthèse des idées et des aspirations qui dirigent le peuple. L'idée et l'aspiration qui dirigeaient le peuple français étaient l'apparition de Jeanne : enfin c'en serait fini des humiliations et des défaites, enfin on s'arracherait à l'oppression anglaise ! Et en France avait grandi la certitude que ce moment était tout proche. « Alors régnait », écrit un autre historien français, Henri Martin, « une des grandes attentes de l'histoire. »

Cette attente se réalisa, la libératrice apparut. Une jeune paysanne annonça au dauphin la mission qu'elle avait reçue de Dieu : délivrer Orléans et couronner le dauphin à Reims. Le peuple ne douta pas un seul instant que cette fille était celle qui était *attendue*, car elle n'avait pas seulement promis de réaliser les espoirs de son peuple, mais en outre elle réalisait un élément d'une vieille prophétie : que le sauveur serait une vierge de Lorraine. Ainsi, des milliers de gens suivirent son étendard blanc à fleurs de lys et le pays fut libéré.

Mauvaise tentative d'explication ? Soit ! Je rejoins entièrement l'Allemand Friedrich Sieburg : « Devant elle s'écroule toute théorie de l'histoire, tout système sur la genèse des choses. » Qui veut croire au miracle, qu'il croie. Car miracle il y eut en tout cas. Pensez donc : une jeune fille habitant un lointain village de campagne, qui n'avait

jamais fait rien que les travaux simples de la ferme et gardait les moutons, et dont le savoir littéraire se réduisait à trois courtes prières, le Notre Père, l'*Ave Maria* et la profession de foi, se met un jour en marche, comme si d'une vie modeste de campagne elle se précipitait dans l'HISTOIRE. En quelques mois elle remporte une complète victoire sur les ennemis du royaume, conduit son pays à la liberté et son roi à la couronne en mettant fin à la crise affreuse qui bouleversait toute l'Europe, cette crise que l'on connaît sous le nom de guerre de Cent Ans. Et de la même façon, comme l'affirme Friedrich Sieburg, « elle suspend au-dessus du monde déchiré cette nouvelle étoile qui luit avec plus d'éclat que celle de Bethléem : la PATRIE... Elle crée la patrie qui n'a jamais renié cette origine, bien qu'elle se soit donné, depuis, des formes nouvelles pour se parler et parler à son peuple.... Comprendre que la Marseillaise continue les prières de Jeanne, c'est comprendre la France. »¹

Sur Napoléon on a écrit jusqu'à présent 70 000 ouvrages, sur Goethe 20 000, sur Jeanne d'Arc 10 000.

Je ne sais pas si on a écrit davantage sur une autre femme de l'histoire, mais j'aurais bien du mal à le croire. Elle a pu inspirer aussi bien François Villon que Schiller, Shakespeare qu'Anatole France, Lope de Vega que Shelley, Voltaire que Bernard Shaw. Et, vrai de vrai, en France, à la Chambre des députés, quelqu'un au début du siècle a déclaré : « Ni l'Orient dans toutes ses légendes ni la Grèce dans sa poésie n'a jamais été capable de créer un personnage comme Jeanne, cette Jeanne qui nous a été donnée par l'histoire... »

Peut-on penser autrement ?

Trad. Y. Avril

¹ Friedrich Sieburg, « Sainte Jeanne » dans *Dieu est-il français ?*, Grasset, 1942, pp. 15-17.

***Du bûcher à la canonisation. L'assassinat légal de Jeanne d'Arc
de Matti Norri, Jukka Kekkonen, Jyrki Knuutila***

Présentation d'éditeur

Matti Norri a derrière lui une longue carrière dans le domaine juridique. Il a traduit entre autres l'Évangile de saint Jean et les *Principes de justice* [Tuomariohjeet] d'Olavus Petri.

Jukka Kekkonen est professeur d'histoire du droit et de droit romain à l'Université de Helsinki. Il a été doyen de la Faculté de droit et appartient entre autres à l'Académie des sciences de Finlande.

Jyrki Knuutila est professeur de théologie pratique à l'Université de Helsinki. Ses publications et ses intérêts scientifiques portent particulièrement sur la communication et le droit religieux.

Ce sont les trois auteurs de *Du bûcher à la canonisation. L'assassinat légal de Jeanne d'Arc* [Polttoroviolta pyhimykseksi. Jeanne d'Arcin oikeusmurha, Helsinki, Art house, 2017].

En 1431, l'héroïne de la guerre de Cent Ans, Jeanne d'Arc, la pucelle d'Orléans, est condamnée d'abord à la prison perpétuelle, puis à la mort sur le bûcher. Le procès qui a abouti à cette condamnation, est l'un des assassinats politiques les plus célèbres de l'histoire universelle.

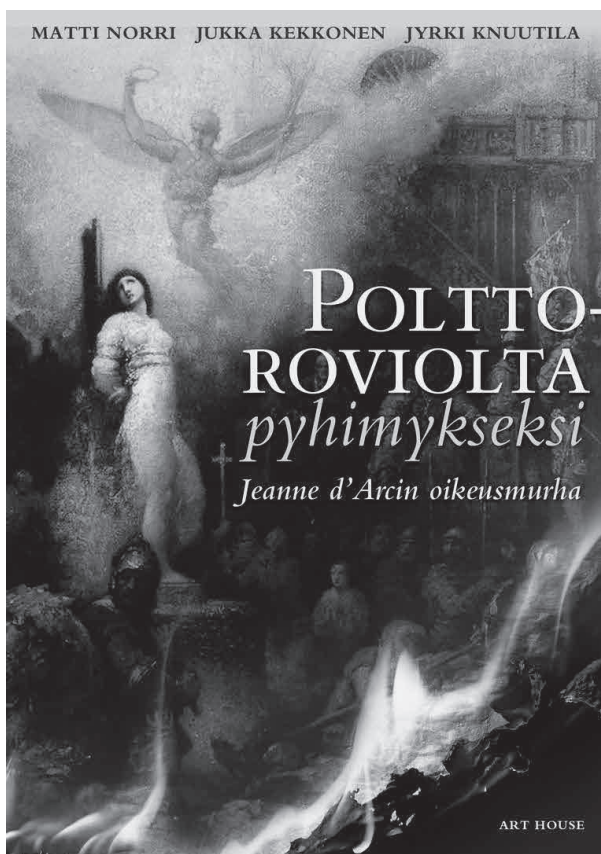
Comme on n'avait pas pour accuser Jeanne un motif en rapport avec la guerre, on se servit de ses visions, dont elle sentait qu'elles venaient du ciel, et aussi du port d'un costume masculin. Ces choses furent interprétées comme hérétiques, hérésie et sorcellerie. Et donc l'accusation portée contre Jeanne relevait d'un tribunal ecclésiastique.

Dans *Du bûcher à la canonisation* sont présentés, pour la première fois en finnois, les procès-verbaux conservés du Procès de condamnation. Après la traduction de ces documents par Matti Norri, Jyrki Knuutila examine le procès du point de vue de la

juridiction de l'Église catholique. Pour sa part Jukka Kekkonen étudie le procès politique.

Dès la fin du XV^e siècle, la façon de voir la condamnation de Jeanne avait changé. Au XX^e siècle, Jeanne est proclamée sainte et glorifiée comme héroïne nationale, et sa légende continue à fasciner artistes, écrivains et réalisateurs.

Trad. Y. Avril



Jeanne d’Arc – Kaaren Jeanne

*par Hannu Mäkelä
Académie des Arts, Helsinki*

Hannu Mäkelä, né à Helsinki en 1943, est un auteur prolifique, auteur de plus de 150 livres, et académicien.

Il a essayé tous les genres littéraires : on lui doit des romans, des recueils de poèmes, des pièces de théâtre, des scénarios de films, des livres pour enfants. Ses romans historiques ont porté par exemple sur Giacomo Casanova et le poète finlandais Eino Leino ; pour ce dernier il a obtenu le prix « Finlandia » en 1995.

C’est sur son site personnel qu’il a publié cet article, le 25 mai 2017 (www.hannumakela.com/2017/05/25/jeanne-darc-kaaren-johanna/).

Il songe également à écrire un roman sur Jeanne d’Arc.

Osmo Pekonen

Jeanne d’Arc est morte le 30 mai 1431 à Rouen en France.

Sa mort n’a pas été tout à fait ordinaire. Jeanne a été brûlée vive sur le bûcher et elle a été finalement brûlée trois fois, car les Anglais qui se trouvaient au pouvoir en France voulaient avoir la certitude que d’elle ne resterait rien qui ressemblât à des reliques. On réduisit en poudre ses cendres et ses os, et on les jeta immédiatement dans la Seine. Ainsi n’aurait-on nulle part où la prier. Ainsi pouvait-on penser que la vie, la carrière, la renommée de Jeanne morte à 19 ans étaient définitivement terminées.

Il en alla autrement. Depuis lors, il s’est écoulé 586 ans et la renommée de Jeanne n’a fait que grandir. En 2031, il y aura sans doute à Rouen de grandes fêtes et peut-être d’encore plus grandes à Orléans. C’est en effet la première ville que Jeanne a libérée, et c’est pour cette raison qu’on a donné à la Pucelle le nom de la ville : la Pucelle d’Orléans. Mais cela n’arriva que plus tard ; du temps de sa courte vie, Jeanne était connue comme une fille venue de la Lorraine, où elle était née.

La force de Jeanne, qui changea l'État et mit fin à la guerre de Cent Ans (ce qui ne se produisit à vrai dire que des années après sa mort), se fondait sur un christianisme vivant et puissant, caractéristique du Moyen-Âge. La foi, à cette époque-là, contenait une bonne dose de paganisme et aussi de sorcellerie. Dans les forêts vivaient des fées (sylphides), des monstres, des griffons, des licornes. Dans son enfance Jeanne entendit tôt des voix qui, de plus en plus fortement, répétaient à la fillette, âgée de treize ans, qu'elle était celle qui sauverait la France. Et que c'était la seule solution ; qu'elle devait suivre cette voie. L'archange saint Michel, sainte Catherine et sainte Marguerite étaient le trio qui guidait la fillette.

Jeanne suivit leurs conseils du début à la fin. Pour le meilleur et pour le pire. Mais elle devait pourtant aller jusqu'au bout de cette route. Elle n'eut pas d'autre but dans la vie.

D'abord on pensa que Jeanne était fofolle, mais, la situation devenant de plus en plus critique, tout était bon à prendre, même le secours qu'elle proposait. Et ce qui se produisit, c'est que l'héritier de la couronne fit confiance aux conseils de la Pucelle et partit sur sa demande se faire couronner à Reims. Charles VII reçut l'onction de l'huile de la Sainte Ampoule, mais l'éclatant succès de ces commencements ne dura pas. Petit à petit la fortune de la guerre tourna, la foi en Jeanne décrut et, quoi qu'elle tentât, tout semblait perdu. Finalement, la Pucelle elle-même tomba aux mains des ennemis.

Son geôlier, après une attente de plusieurs mois, réussit à la vendre au plus offrant ; les Anglais l'achetèrent pour une bonne somme d'argent et l'Église catholique, qui soutenait leur camp et celui des Bourguignons, la condamna à mort – il est vrai après un procès. Il convenait de respecter les sinuosités de la loi. Le résultat fut en tout cas porté à la connaissance de tous.

On a recopié scrupuleusement les interrogatoires ; les sources ont été conservées ; de la vie de Jeanne on sait ainsi pratiquement tout. Mais quelle elle était vraiment, cela, on ne le sait pas. Jeanne portait un vêtement d'homme ; en robe les affrontements de la guerre auraient été difficiles. Bien qu'elle prît part aux combats à cheval, elle n'avait comme soutien qu'une bannière ou un pennon

qui portait écrits ces deux mots : « Jésus » et « Maria » – plus efficaces que toutes les épées, selon Jeanne.

Si la Pucelle était dans l'esprit des siens une héroïne, ses adversaires lui donnaient le nom gracieux de « putain des Armagnacs ». De chaque côté c'était le même Dieu, mais le dieu des uns était le diable des autres (comme souvent aujourd'hui), et Jeanne était donc pour certains un avorton de Satan. Dès ce temps-là on pratiquait la guerre d'informations, dont le vainqueur était celui qui répandait les rumeurs les plus séduisantes. À une époque où le fait de lire était très rare (Jeanne dictait ses lettres et on lui lisait les réponses), les rumeurs et les ragots étaient les seules sources d'information véritables. On pourrait presque aller jusqu'à dire que cela n'a guère changé à notre époque. De nouveau, nous lisons mal. Même aujourd'hui une information devient vérité selon celui qui la possède.

La route de Jeanne, de fille un peu fofolle qui entendait des Voix à l'actuelle héroïne nationale de la France, a été exceptionnellement longue. L'Église catholique n'accepta qu'au début du XX^e siècle de reconnaître la Pucelle qu'elle avait brûlée, d'abord comme bienheureuse en 1909, puis comme sainte en 1920. Ceci quand la chose paraissait correspondre aux nouveaux intérêts de l'Église.

Beaucoup plus tôt, quelques milieux plus laïcs avaient adopté Jeanne. On avait commencé à voir en elle un être qui luttait avant tout pour les droits des femmes. Et les raisons de lutter ne manquaient pas.

Il n'y a qu'à regarder sa propre vie : Jeanne par exemple n'avait pas épousé l'homme que ses parents avaient choisi pour elle : elle était allée à pied au tribunal, avait porté plainte et avait gagné ! Le fait d'avoir gagné était déjà inhabituel, sans parler de la résistance à la volonté des parents. Et encore plus inhabituel, le fait que Jeanne porta un vêtement d'homme depuis son premier combat jusqu'à la fin de sa vie.

Ce fut considéré comme une chose particulièrement aggravante quand on rassembla contre Jeanne les accusations. Mais la Pucelle

faisait toujours exactement ce qui à ses yeux, naturellement, paraissait juste. En récompense, elle eut une mort précoce.

L'histoire de Jeanne m'a appris au moins deux choses. Il vaut mieux faire confiance à soi-même qu'à autrui ; et le succès ne vient qu'après. Je pense aussi que si chaque homme était aussi sûr de soi que Jeanne, cela favoriserait la vie en commun et le bien commun, bien qu'on puisse penser le contraire. Une personnalité instable cause beaucoup plus de trouble que l'homme qui n'a pas toujours besoin de se remettre en question.

Nous ne savons pas, bien sûr, quels étaient les pensers de Jeanne debout sur le bûcher. Son dernier mot fut, selon la légende, « Jésus ». La Pucelle croyait-elle qu'elle allait au ciel ou croyait-elle encore que les Voix la sauveraient, comme elles l'avaient promis plus tôt ? Je soupçonne que la terrible souffrance, inconcevable, était la seule sensation qui lui restât. Mais une chose est sûre : Jeanne est vivante. La postérité a pu voir que la malheureuse pouvait dans cette longue course gagner et être de loin la meilleure. Les jugements contemporains les plus sévères ne semblent pas être définitifs (voir Alexis Kivi¹, van Gogh). Il est seulement désolant que les morts ne puissent plus, de quelque manière, connaître leur réhabilitation.

Trad. Y. Avril



¹ Le roman d'Alexis Kivi, *Les Sept Frères* (*Seitsemän Veljestä*, Helsinki, Simeliuksen perilliset, 1870), avant d'être reconnu comme un monument de la littérature finlandaise, connut un échec retentissant. [N.d.T.]

M.-J. Krück von Poturzyn

Y. Avril

Marie-Josèphe Krück von Poturzyn est née en 1896 près d'Innsbruck. Elle fait ses études en Angleterre et en Belgique.

Après la Première Guerre mondiale, elle se rend à Leipzig où elle rencontre Rudolf Steiner et découvre l'anthroposophie, qui marquera sa vie non moins que son œuvre, comme on le verra dans le texte que nous présentons.

Elle se marie en 1923 au musicologue Ernst Kunert, dont elle a un fils. Mais elle perd l'un puis l'autre en 1923 et 1924.

En 1932 elle publie son premier roman historique, genre dans lequel elle va désormais se spécialiser : relevons dans ce genre un *Joseph II*, une vie de Garibaldi, un livre sur les templiers, sans oublier *La Pucelle Jeanne d'Arc. Roman historique*¹, qui nous intéresse particulièrement et dont nous traduisons ci-après la préface. Il est inédit en français.

Avant sa mort, survenue en janvier 1968, elle publiera une œuvre à laquelle elle avait consacré ses dernières années : *Rudolf Steiner : expérience de notre vie*².

¹ Marie-Josèphe Krück von Poturzyn, *Das Mädchen Jeanne d'Arc, Historischer Roman*, Stuttgart, Urachhaus, 1961 (nombreuses rééditions dans la même maison d'édition, notamment en 1983).

² M.-J. Krück von Poturzyn, *Wir erleben Rudolf Steiner*, Stuttgart, Freies Geistesleben, 1967.



Marie-Josèphe Krück von Poturzyn, dans les années 1950

Jeanne d'Arc. Roman historique

Marie-Josèphe Krück von Poturzyn

Il n'est arrivé qu'une seule fois dans l'histoire qu'une jeune fille de dix-neuf ans influence de façon décisive l'histoire de deux pays, et même celle d'un continent entier, et il est aussi unique que la vie d'une jeune paysanne ait été révélée, dans tous ses détails, au grand jour. Ennemis et amis, chevaliers, soldats, clercs et paysans ont juré sur l'Évangile de dire la vérité sur Jeanne d'Arc ; elle-même fut interrogée par 30 docteurs, 40 juristes et 7 médecins ; les actes de ses deux procès ont été publiés au milieu du XIX^e siècle. Et pourtant cette vie est restée une énigme, qu'on continue toujours à vouloir résoudre. On compte par milliers les publications sur la Pucelle d'Orléans et parmi leurs auteurs se trouvent, pour n'en nommer que quelques-uns parmi les plus opposés, le matérialiste Anatole France et le théologien catholique Ayroles ; l'Anglais Conan Doyle, l'auteur bien connu de romans policiers, et l'Américain Mark Twain ; le cardinal Touchet, évêque d'Orléans, et le généralissime de la Première Guerre mondiale, le maréchal Foch.

Chaque siècle rejuge la jeune fille de Domremy, chaque siècle la réhabilite, et si, le 30 mai 1431, un tribunal ecclésiastique français la fit, en tant que blasphématrice et adoratrice du diable, brûler sur le bûcher, en 1920 le pape Benoît XV la déclara sainte. Quand Schiller proposa sa *Jungfrau von Orleans* au théâtre de Weimar – c'était le Weimar de Goethe – on n'osa pas jouer sa pièce parce que Voltaire, l'autorité du siècle des Lumières, avait représenté la jeune fille comme une fille à soldats. Au temps de la terreur jacobine on détruisit même le monument de Jeanne d'Arc à Orléans. En 1801, pourtant, Leipzig se décida à créer la tragédie de Schiller qui réhabilitait Jeanne, et l'œuvre, dès l'année suivante, fut traduite en français. Cependant en France c'est Napoléon, rien de moins, qui prit la défense de Jeanne mais uniquement, bien sûr, pour son « génie militaire ». À cette date, on ne connaissait pas encore les actes des procès. Après leur publication personne n'osa plus mettre en doute la grandeur morale de la jeune fille, mais les attaques

vinrent d'un autre côté. En 1898, à Zürich, une thèse de doctorat de médecine déclarait que si Jeanne avait sans aucun doute prouvé sa valeur et sa force morale, ses hallucinations spontanées étaient du ressort de la pathologie du génie et, à la même époque, un psychiatre de New York étudia son cas « du point de vue de la médecine aliéniste ». Anatole France, le célèbre compatriote de Jeanne, affirma sans hésiter que ses inspirations n'étaient que ce que lui soufflaient ses confesseurs, laissant ainsi sans réponse la question de savoir comment les théologiens pouvaient au milieu des batailles prodiguer leurs conseils et prendre de meilleures décisions que tous les maréchaux de France et d'Angleterre.

Les écrivains du XX^e siècle, pour la plupart tolérants et sceptiques, préférèrent laisser irrésolue l'énigme de cette apparition. L'Anglaise Sackville-West explique que chacun peut selon sa nature croire ou nier les miracles de Jeanne, parce qu'ils ne sont tout simplement pas explicables. De cette biographie extraordinairement précise on tire la conclusion que Jeanne n'avait pratiquement aucun bon sens, mais du génie. D'autres pensent que c'est sa propre conscience qui l'inspirait, ce qui déplace le problème vers le subconscient et n'explique rien. L'Écossais John Lamond qui, au cours de la Première Guerre mondiale, avait découvert Jeanne quand il était soldat, et qui devint un de ses biographes admirés, a effectivement reconnu qu'une jeune fille sans laquelle l'histoire de la France, de l'Angleterre et des États-Unis auraient suivi un tout autre cours, ne devrait être expliquée que dans des conditions de « claire voyance et claire audience »¹, mais qu'il souhaitait pourtant que cette énigme restât, encore pendant de nombreux siècles, voilée pour ceux qui n'auraient pas assez de sagesse pour la méditer. Bernard Shaw, dont la *Saint Joan* a mieux répondu à notre goût moderne que la *Jungfrau* de Schiller, a écrit en 1924 qu'il pensait que Jeanne avait sans aucun doute atteint des sommets spirituels, mais qu'il ne pouvait pas croire que trois personnes physiquement visibles et bien habillées, sainte Catherine, sainte Marguerite et l'archange saint Michel, fussent descendues du ciel l'une après l'autre, pour transmettre des instructions. Dans les choses de la foi

¹ Traduction proposée par Émile Cluet de « *Hellsicht und Hellhörigkeit* ».

il y a des modes et, puisque la sienne était victorienne et protestante, il se voyait incapable d'attribuer une force probante objective aux visions de Jeanne.

Anouilh et Brecht ont mis en scène l'étrange jeune fille, séduits par cette figure unique. Anouilh incorpore dans sa comédie humaine, dans son théâtre du monde, une Jeanne disposant souverainement du temps, du hasard et l'histoire – Jeanne « l'alouette, qui chante clair dans le ciel de France, bien au-dessus des boutons des soldats ». Brecht a transposé Jeanne à notre époque contemporaine : vers 1930, la jeune fille est membre, pleine d'abnégation, des « chapeaux noirs » – qui ressemblent à l'Armée du Salut – et elle s'entremet, dans son aimable et enfantine étrangeté au monde, entre les travailleurs licenciés des abattoirs de Chicago et les « rois de la viande » spéculateurs. Elle meurt de tuberculose et sera ensuite canonisée. Quelques années après sa *Heilige Johanna der Schlachthöfe* [Sainte Jeanne des abattoirs], Brecht écrit une deuxième pièce, d'après l'œuvre radiophonique d'Anna Seghers, *Der Prozess der Jeanne d'Arc zu Rouen 1431* [Le Procès de Jeanne d'Arc à Rouen en 1431], dans laquelle les déclarations de Jeanne sont pour la plupart restituées conformément à la vérité historique. Anouilh et Brecht ont supprimé les causes métaphysiques secrètes de l'action de Jeanne, chacun selon sa vision du monde. À la question « Qui fait les voix ? », Anouilh fait répondre la jeune fille : « Moi naturellement ! » Et à la fin le rideau tombe sur « cette belle image d'un livre de lecture pour écoliers ». Pour Brecht les « Voix » de Jeanne sont les voix du peuple opprimé auquel elle appartient.

Dans l'une des plus récentes publications, parue en anglais sous le titre *Operation Shepherdess* (*Opération bergère*, 1961), André Guérin et Jack Palmer veulent faire de Jeanne la fille illégitime du duc d'Orléans et, partant, la demi-sœur de son Roi. Cette théorie était déjà apparue isolément au dernier siècle, mais ce qui est nouveau, c'est l'affirmation qu'une autre jeune fille a remplacé Jeanne sur le bûcher et que Jeanne est morte plus tard, en bonne épouse lorraine. Un critique allemand pense qu'alors, à la place de Jeanne, c'est la *Légende* – malgré sa vérité historique – qui a été livrée aux flammes.

Édouard Schuré, l'auteur célèbre des *Grands Initiés*, au cours d'une conférence sur Jeanne tenue à Paris en 1908, en a fait « la

dernière prêtresse » à avoir transmis l'esprit national celte. Quelque temps après, il eut un entretien avec Rudolf Steiner qu'il publia plus tard par fragments. « Là, Rudolf Steiner me prit en quelque sorte par la main pour me mener sur le chemin par lequel, dans l'anthroposophie, il conduit aussi l'humanité : à l'ésotérisme chrétien. Car, demandait Rudolf Steiner, *comment rattacher l'apparition de la Pucelle d'Orléans à l'impulsion du Christ* [« *Christusimpuls* »] ? Il me dit alors des choses que j'ai toujours retenues. La mission de la Pucelle était pour lui bien plus précisément tracée. Elle agissait au nom de l'archange Michel pour lequel il fallait combattre les forces lucifériennes de l'époque. Jeanne d'Arc en était, au sens chrétien, la championne, comme, lors de la fondation de Rome, Égérie avait été la voyante du roi Numa, au sens païen. » (1910). Et au milieu de la Première Guerre mondiale, Steiner s'est à nouveau longuement exprimé devant ses auditeurs sur Jeanne, y voyant une apparition qui permet de constater « l'action purement extérieure des puissances surnaturelles dans l'histoire ». Sans l'action de ces puissances dont elle fut l'instrument, la France au XV^e siècle ainsi que toute l'Europe auraient nécessairement pris une autre forme. « Alors tout ce qui se jouait dans les impulsions de la volonté, dans les cerveaux physiques, allait pour ainsi dire envahir l'Europe, traversant toutes les Nations, avec une conception générale de l'État qui gommait les individualités des peuples, et qui aurait de manière certaine et définitive rendu impossible beaucoup de ce qui, dans les derniers siècles, par le jeu de l'enchevêtrement des individualités nationales européennes, s'est développé à l'intérieur de l'Europe... Qui est alors intervenu dans le cours du développement historique ? Personne d'autre que ceux qui faisaient partie des hautes hiérarchies. La Pucelle d'Orléans était un instrument de ces entités et elles, ces entités des hautes hiérarchies, ont dirigé les faits de l'Histoire. »

Il peut paraître superflu de dessiner une nouvelle fois l'extraordinaire figure de Jeanne, car les actes de son procès d'accusation, et les témoignages de ses contemporains au procès de sa réhabilitation – tels que Jules Quicherat, tout au long de sa vie de

chercheur, les a rassemblés et publiés – sont d’une lecture indiscutablement convaincante. Mais comme il s’agit d’une œuvre en plusieurs volumes, peu de gens l’ont lue. On peut cependant penser qu’il est téméraire de vouloir restituer les visages qui ont accompagné ou combattu la jeune fille dans les deux années de sa carrière historique, en s’inspirant assez largement des documents disponibles pour que l’image proposée au lecteur soit crédible. En outre on risque de ne pas être compris : comme si l’on pouvait aujourd’hui encore atteindre la simplicité de Jeanne, proche de l’enfance, dans son expérience surnaturelle, et prétendre comprendre adéquatement un pareil agir dans notre monde de l’intellectualité et de la technique ! Les exigences du XX^e siècle ne sont pas celles du XV^e. Pourtant, le courage et la fidélité avec lesquels Jeanne d’Arc servit sa mission, valent qu’on prenne tous les risques.

Trad. Y. Avril





Prince Grégoire Grigoriévitch Gagarine
Axinia Fédouchkina, femme cosaque du village de Tcherolionnaïa
aquarelle, 1842 (Musée russe de Saint-Pétersbourg)

En décembre de l'an 2000, le Centre Jeanne-d'Arc d'Orléans recevait, adressés aux noms de Régine Pernoud (qui n'était déjà plus conservateur du Centre) et de son assistante Marie-Véronique Clin, trois cahiers d'écolier manuscrits¹, rédigés sous la forme d'une longue lettre et posant cette question : « Jeanne d'Arc était-elle française ? » La question était reprise comme une litanie tout au long de l'ouvrage. Le Centre me confia le document, que je traduisis.

L'auteur, Boris Ivanovitch Riaboukha – dont le patronyme est porté par un certain nombre de Cosaques –, est manifestement très documenté sur la vie de Jeanne, les légendes qui l'entourent mais aussi les sources de son histoire et les études qui ont été faites sur elle. Son texte est un curieux mélange de réflexion historique, de littérature et de rêveries d'une imagination, à laquelle il donne, c'est le moins qu'on puisse dire, libre cours : il voit en Jeanne d'Arc une jeune fille cosaque.

Nous ne connaissons l'auteur, probablement d'ascendance cosaque, que par ce qu'il écrit ici. On lira donc ces pages avec intérêt, parfois avec amusement, mais en gardant une place, on le doit, à l'émotion.

¹ Document conservé au CJA, sous la cote 01-153-008. – Remercions ici Olivier Bouzy de nous avoir aidés à éditer cette lettre, en scannant pour nous plusieurs de ses pages.

Jeanne d'Arc était-elle française ?

Boris Ivanovitch Riaboukha

app¹ 55

49, rue des Prolétaires

Volgograd

Très-honorées Régine Pernoud et Marie-Véronique Clin,

Pardonnez-moi de vous écrire en russe, mais si j'écris en français, vous me comprendrez encore plus mal. Je suppose que votre Centre est une institution solide qui peut sans peine trouver des gens qui connaissent notre langue.

Pourquoi cette lettre ? Vous ne vous étonnerez sûrement pas d'apprendre que j'ai décidé de m'entretenir avec vous de Jeanne d'Arc. En effet, j'ai lu votre livre et j'ai voulu vous faire part de mes réflexions. Pourquoi ? Je ne le sais pas moi-même. Quand j'ai découvert Jeanne, j'ai tout simplement perdu l'esprit. Et me voici, tout bonnement, comme une âme en peine. Je marche de long en large en redisant son nom. Peut-être suis-je le seul dans ce cas. Dans beaucoup de pays du monde, jour et nuit, on soupire après elle, on pleure le jour de sa mort. L'écrivain russe Nathalie Ivanovna Bassovskaïa assure que Jeanne d'Arc appartient à toute l'humanité. Vous ne devez certes pas apprécier cette manière de traiter le personnage de la Pucelle. Vous allez probablement considérer cela comme une tentative de vous voler votre héroïne nationale. Malheureusement, Bassovskaïa n'explique pas comment elle distingue les héros qui n'appartiennent qu'à leur patrie et les héros qui appartiennent à toute l'humanité. On ne peut procéder ici que par intuition. Alexandre Nevski, Vladimir Monomaque, Dimitri Donskoï, Ivan le Terrible, Pierre le Grand et plus tard Staline, n'appartiennent indubitablement qu'à la Russie, car ils parlent peu au cœur d'un étranger. Mais quelqu'un comme Adolf Hitler appartient sans aucun doute non seulement à l'Allemagne mais à toute l'humanité. Et Jeanne d'Arc ? À qui appartient-elle ? À la France ou à l'humanité ? Peut-être à l'une et à l'autre en même

temps. N'est-il pas impossible de distinguer mathématiquement le personnage historique qui n'appartient qu'à son pays de celui qui appartient à toute l'humanité ?

Mais, pour quelque raison, la Pucelle touche le cœur non seulement des Français mais celui d'une foule d'autres peuples. De fait, si Jeanne n'est qu'une patriote et n'est que cela, pourquoi Bernard Shaw a-t-il écrit sa *Sainte Jeanne* ? Cela veut dire que la signification de Jeanne dépasse les cadres du simple patriotisme et touche une corde sensible de l'âme irlandaise. Et quel rapport entre l'Américain Samuel Clemens (Mark Twain) et le patriotisme français ? Dans une lettre de Jawaharlal Nehru écrite d'une prison anglaise et adressée à sa fille Indira Gandhi, on trouve cette phrase : « Je sais que pour toi la figure la plus chère de l'histoire universelle est celle de Jeanne d'Arc. » C'est-à-dire que la Pucelle touche aussi les cordes sensibles de l'âme indienne. L'écrivaine arménienne Mariette Chaguinian, se trouvant sur la place où avait péri Jeanne, observa un long silence puis prononça ces paroles pénétrantes : « Peut-on trouver dans l'histoire du monde une histoire aussi émouvante ? »¹ Et Pouchkine a dit à peu près dans les mêmes termes : « Dans la plus récente histoire il n'y a pas de récit plus touchant que l'histoire de l'héroïne d'Orléans. »²

Réfléchissons un peu. Elle a vécu presque toute sa vie en tant que Jeannette de Domremy, donc presque comme une inconnue. En tant que Jeanne d'Arc elle ne vécut que deux ans en tout. De ces deux ans, on ne peut reconstituer avec précision que les six derniers mois de sa vie (selon les documents du procès de Rouen). On peut

¹ Mariette Sergueïevna Chaguinian, *Семья Ульяновых* [La Famille des Oulianov], Moscou, Известия, 1970, p. 496 ; repris dans *Собрание сочинений* [Œuvres choisies], t. VI : « Лениниана » [« Leniniانا »], Moscou, Художественная литература, 1971, p. 496 et dans *Четыре урока у Ленина* [Quatre leçons tirées de Lénine], Léninegrad, Лениздат, 1984, p. 46 : «Какое еще событие подобной давности может так взволновать человека?» C'est en 1966 que l'écrivaine se rendit à Rouen. [N.d.l.R.] – Toutes les notes sont de la rédaction, sauf mention contraire.

² Alexandre Sergueïévitch Pouchkine, *Полное собрание сочинений* [Œuvres complètes], t. XII, Moscou-Léninegrad, Академия Наук СССР, 1949, p. 155 ; la phrase est datable de 1836-1837.

avec une exactitude de 50 à 60 % reconstituer le déroulement des événements d'Orléans, en utilisant surtout les documents du procès de réhabilitation (essayez donc de reconstituer mentalement des faits vieux de trente ans). Le reste de sa vie est recouvert de ténèbres complètes. Elle passa six mois à la cour du roi. De cette période de sa vie on ne sait pratiquement rien. Ensuite ce fut la prison bourguignonne. Et de ces moments de sa vie on ne connaît pratiquement rien non plus, sinon qu'elle tenta par deux fois de s'enfuir. Si bien que, quelle que soit la façon dont on voit les choses, en réalité nous ne savons de Jeanne que ce qu'elle a fait les six derniers mois de sa vie. Et je me demande, dans ces derniers six mois, quel a été son comportement pour qu'elle devienne l'idole de toutes les jeunes filles romantiques. Ou peut-être seulement de certaines d'entre elles. Les écrivains de différents pays presque chaque année écrivent des livres à son sujet. Les poètes composent sur elle des vers. Ceux-ci par exemple :

*Le tambour de son roulement dru
réveille les brouillards du matin :
c'est Jeanne d'Arc qui chevauche là
vers Orléans assiégée...*

*La cloche sonore et les trompettes
hautaines annoncent « l'œuvre sainte » :
Jeanne d'Arc livre au bûcher
son jeune corps roidi.¹*

De quelle tendresse, de quel amour doit déborder le cœur de Michel Svetlov pour écrire de tels vers ? Serait-il seul dans ce cas ? Le monde entier se lamente et compatit avec le sort de cette jeune fille. « Pas un seul pays dans le monde, pas un seul peuple », écrivez-vous, « qui ne nous envie parce que c'est chez nous que fut Jeanne d'Arc. » Ayant longtemps réfléchi à ces mots, j'en suis venu à la conclusion que c'est la vérité. Jeanne d'Arc est aimée et

¹ Premier et quatrième des onze quatrains du poème « À l'étudiante de la faculté ouvrière » [«Рабаковке», 1925] de Michel Arkadiévitch Svetlov.

respectée par le monde entier. Son nom est devenu un nom commun. Toute femme qui combat est comparée à Jeanne. Et ce phénomène ne me laisse pas en repos. Pourquoi jouit-elle d'une telle popularité. Bon. Elle a fait la guerre. Mais elle n'est pas la seule femme à l'avoir faite ? La bourgeoisie hollandaise au temps de la révolution du XVI^e siècle avait formé des régiments de cavalerie féminins. Les Scythes et les Sarmates avaient une armée de jeunes filles. Jeanne était audacieuse ? C'est judicieux. Mais à côté d'elle n'y eut-il pas des femmes audacieuses et vaillantes, par exemple à l'automne 1942, dans la steppe de Stalingrad, l'infirmière de vingt ans Nathalie Alexandrovna Katchouïevskaïa dirigea un convoi de blessés et elle-même, couchée dans la steppe, de sa mitraillette toute une journée contint l'avance ennemie ? N'était-elle pas aussi audacieuse que Jeanne ? Pourquoi alors Jeanne fait-elle verser des larmes au monde entier, et pas Katchouïevskaïa ? De plus, Katchouïevskaïa elle-même comprenait parfaitement combien elle était loin de Jeanne : elle voulait être l'audacieuse Jeanne, mais elle n'était pas destinée au bûcher, et elle resta Katchouïevskaïa, avec une petite croix rouge en tout et pour tout.

Et pourquoi cela ? Pourquoi le courage de Jeanne nous touche-t-il plus que celui de Katchouïevskaïa ? En outre la Pucelle dans sa couardise suscite un beaucoup plus grand ravissement que la jeune fille la plus courageuse par sa hardiesse. Et voici pourquoi. Quand la Pucelle d'Orléans prenait la fuite, elle ne courait pas loin, car sainte Catherine l'attrapait par le collet et lui chuchotait lugubrement : « Eh, petite ordure, où voulais-tu aller ? Peut-être que tu ne sais pas que les anges avec un bouclier invisibles te protègent ? Peut-être qu'ils protègent les autres soldats ? Certainement pas. Mais eux ne fuient pas et toi tu fuis. Hier à la veillée le Seigneur Dieu m'a tapé sur l'épaule et m'a dit : *Eh bien, ma petite Catherine, notre Jeannette comment va-t-elle ?* et je lui ai dit : *Pas trop mal, Seigneur. Hier elle a réalisé de glorieux exploits, deux et demi. Mais voilà la coquine ce qu'elle a imaginé. Eh bien, attends un peu, gredine. Le Seigneur Dieu le saura. Il va t'administrer une telle raclée que les diables en enfer en seront écaurés.* » Admettez que la Pucelle effectivement suscite par sa vaillance une admiration incomparablement plus forte que la jeune fille la plus hardie. Et pourquoi ? C'est qu'aucune

figure de l'histoire universelle ne suscite chez l'homme un si brûlant et si triste sentiment. Jeanne, si c'est en tout et pour tout du patriotisme, alors pourquoi touche-t-elle le cœur de tous les peuples et pas seulement des Français ? Alexandre Nevski, Dimitri Donskoï, Giuseppe Garibaldi, Patrice Lumumba sont aussi des patriotes mais ils ne peuvent, de loin, être comparés à Jeanne d'Arc, la Pucelle d'Orléans. Quand on dit, par exemple, qu'on admire Garibaldi, on sent que ces mots ont une odeur de routine et de faux. On comprend qu'on dit cela seulement pour passer pour un homme de culture, puisque tous les hommes de culture considèrent les personnages historiques mentionnés ci-dessus comme des acteurs politiques éminents. Mais quand on pense à Jeanne, on éprouve à son égard un certain sentiment d'amour touchant et tendre, mieux encore un amour plus sincère et plus incorruptible que tous les autres. De plus on ne soupçonne pas combien c'est le cœur tout entier qui est rempli d'un amour infini pour cette jeune fille merveilleuse et c'est ainsi que spontanément lui sont adressés les mêmes mots tendres et touchants. Quelque part on veut faire partie d'elle et se confesser devant elle. On veut que dans la foule des hommes elle ne voie que toi, te distingue et seulement toi, ne serre que toi dans ses bras, n'embrasse que toi. Mais toi, un peu déçu, tu comprends que tous les autres gens éprouvent exactement le même sentiment que toi. Vladimir Raïtsess écrit : « Elle ne mourra jamais. » C'est écrit avec le sang de son cœur. Nicolas Nikolaiévitch Rosenthal dans sa *Jeanne d'Arc héroïne nationale du peuple français*, décrivant le saut de la tour de Beaurevoir, écrit au bord des larmes : « La pauvre fille ne réussit même pas à se tuer. Désormais rien ne pouvait la sauver du bûcher » De combien d'amour tendre et émouvant pour Jeanne, de quel amour brûlant et enthousiaste doit être rempli le cœur de Rosenthal pour que six siècles après, elle sente comme les siennes les souffrances de cette jeune fille. Comment expliquer que c'est justement la Pucelle d'Orléans qui suscite dans notre cœur un amour et une compassion qu'aucun personnage historique (sauf peut-être le Christ) ne suscite en nous. Si Jeanne n'est en tout et pour tout qu'une patriote, et qu'en cela s'épuise le contenu de son image, alors pourquoi les images d'autres patriotes ne font-elles pas battre notre cœur à un rythme aussi effréné ? Si Jeanne n'est finalement

qu'une femme-chef de guerre, qu'en cela s'épuise le contenu de son image, pourquoi le nom de la reine des Massagètes, Tomyris, qui vainquit en son temps le roi Cyrus, ne suscite-t-il pas dans notre âme des sentiments analogues ? On peut répondre que Tomyris était une vieille femme de soixante-dix ans, si vieille qu'elle s'étonna même que Cyrus lui ait fait la cour, mais que Jeanne était une jeune fille de dix-sept ans. C'est juste. D'un point de vue esthétique, une jeune fille a une apparence bien plus attirante qu'une septuagénaire. Mais accordez-moi aussi qu'une femme de soixante-dix ans, voûtée, édentée, marmottante, s'appuyant sur une béquille, qui, à la tête de ses armées, inflige une défaite au meilleur chef de guerre de son temps, pouvait aussi susciter l'enthousiasme. On peut dire que Jeanne d'Arc est sainte. Cela mérite aussi l'attention. Mais s'il faut rassembler tous les saints chrétiens (c'est-à-dire catholiques, protestants et orthodoxes), et les musulmans, avec, en plus, les manichéens, et les placer sur un plateau de la balance, et placer sur l'autre la seule Jeanne, celle-ci de toute façon l'emportera. Entre ces saints et Jeanne la différence n'est pas tant de quantité que de qualité. Pour comprendre tous ces saints, il faut un effort de tête, il faut de la logique. Pour comprendre Jeanne, il faut du sentiment et du cœur. Jeanne subjugué l'âme de l'homme par la sympathie à sa souffrance. Malgré soi, on l'imagine sentir qu'elle brûlait, que ses pieds se consumaient, quand elle était encore vivante. Mon Dieu comme elle souffrait ! C'est que c'était une souffrance qu'il est même impossible à un adulte de supporter. Et c'était encore une toute jeune fille, presque un enfant. 19 ans, mon Dieu, comme elle se tordait, comme elle se déchirait, comme elle criait quand elle brûlait. Ces cris auraient attendri le cœur d'un crocodile. Bêtes sauvages ! Si au moins ils l'avaient étouffée avant de mettre le feu. Même Hitler ne brûla jamais les enfants vivants¹. Semble-t-il, on sent ses souffrances comme les siennes propres. Pourquoi donc aucun personnage de l'histoire universelle n'a-t-il suscité aucune compassion pour ses tourments comme le fait Jeanne ? Aucun vraiment ? L'image du Christ éveille en nous exactement le même

¹ Contrairement à ce qu'affirme ici Riaboukha, la crémation d'enfants vivants (mais aussi de vieillards, de femmes et de malades vivants) dans les camps d'extermination est documentée.

sentiment que la figure de la jeune fille de Domremy. En fait, quand on se rappelle comment le Christ avec sa couronne d'épines monte au Golgotha, sous les coups de fouet des soldats romains et porte lui-même sa croix, on n'éprouve pour lui que de la compassion. Et maintenant Jeanne : représentez-vous comment, par une nuit sombre de novembre, elle saute d'une hauteur de vingt mètres et tombe sur un pavé sale. Maintenant représentez-vous cette merveilleuse fille plus belle qu'il n'en fut jamais d'aussi belle, recroquevillée, estropiée, sur ce pavé sale dans une mare de sang. Toute la nuit il tombe une pluie froide d'automne, et elle ne peut plus bouger. Le matin les soldats bourguignons la ramassent et tentent de la ranimer, mais elle ne donne pas le moindre signe de vie. Malgré soi on veut s'écrier : « Chère fille, que donnerais-je pour me traîner jusqu'à toi à travers les siècles ! » On éprouve une sorte de nostalgie en prenant conscience qu'elle va mourir et que jamais on ne verra son visage. L'idée du patriotisme français ne vient même pas à l'esprit. Pourtant vous, les Français, vous considérez Jeanne comme une preuve de l'existence chez vous du patriotisme. Jacques Duclos, le secrétaire du Parti communiste français, disait à peu près qu'« à travers toute l'histoire de France passe en un fil rouge, le patriotisme des simples gens, le patriotisme de Jeanne d'Arc, simple fille de la campagne, trahie par son roi et brûlée sur le bûcher par le clergé catholique »¹. Et j'ai pensé combien il devait être magnifique, ce peuple, combien, dans ce peuple, le patriotisme devait être développé pour que chez lui naquît une telle fille. Et même dans le cas où les Français n'existeraient que pour une seule chose, faire naître Jeanne, même dans ce cas leur existence serait justifiée. Et voici qu'un sentiment, né de l'envie verdâtre, a grandi dans mon cœur. Je me suis assis et j'ai longuement pleuré. J'ai pensé : « Quel peuple héroïque, vaillant, courageux que le peuple russe. Combien de glorieux exploits il a accomplis pour sa patrie. Combien de héros dont le courage a bouleversé le monde sont sortis de son sein. Et voilà que chez lui une pareille héroïne n'existe pas. Oui, en effet. Quelle Zoé Anatolievna Kosmodémianskaïa, quelle

¹ Cf. le film de Louis Daquin *Nous continuons la France*, production PCF, 1946, notamment 7'10-10'29.

Katchouïevskaïa peut être comparée à Jeanne, la Pucelle d'Orléans ? Mais je n'ai pas pleuré trop longtemps parce qu'alors m'est venue une pensée : Schicklgruber¹ a soufflé sur la France et la France a disparu. De déception Jeanne d'Arc s'en est à coup sûr retournée dans sa tombe. Mais une idée encore est venue me troubler. Les peuples de la civilisation occidentale ont traversé ensemble plus de 1000 années d'évolution historique. Ils se sont tous ensemble occupés de scholastique, ensemble ils ont participé aux croisades. Ensuite tous ensemble ont vécu les époques glorieuses de la Renaissance et des Lumières, de la Réforme et de la Contre-Réforme. En son temps, Martin Luther a fondé en Occident une nouvelle religion, le protestantisme. Il n'a eu qu'à afficher ses 95 thèses aux portes d'une église et en 19 jours toute l'Europe les connaissait. Et dans tous les pays Luther a trouvé des disciples et des épigones. En Suisse, en Angleterre et en Hollande et en Écosse les protestants se sont emparés du pouvoir. Mais en France a commencé une guerre civile entre protestants (huguenots) et catholiques. Qu'est-ce que cela signifie ? Cela signifie que les peuples d'Occident dès le XVI^e siècle avaient une mentalité presque identique. Ce qui distinguait alors principalement les peuples d'Occident, c'était qu'ils parlaient des langues nationales. Chez nous, on appelle « personnes de nationalité caucasienne » les Géorgiens orthodoxes, les Arméniens nestoriens, les Azeris musulmans, les Daghestanis (28 ethnies), les Tchétchènes, les Tcherkesses, les Ingouches, les Karatches les Kabardes, les Balkares, les Adygues et beaucoup d'autres peuples. Si le terme de « personnes de nationalité caucasienne » a droit à l'existence, le terme de « personnes de nationalité occidentale » en a infiniment plus. En tout cas vous ne nierez pas que vous, les Français, avez infiniment plus de choses en commun avec les Allemands (même si la foi catholique ne vous unit plus), que ces mêmes Allemands n'en ont avec nous, les Russes. Mais s'il importe peu aux Allemands de savoir où vivre et quoi faire, du moment qu'ils peuvent s'empiffrer et se saouler, est-il impossible de dire la même chose à votre propos,

¹ Les opposants au nazisme nommaient parfois ainsi, par dérision, Adolf Hitler, du nom de famille de sa mère – dont il était fils naturel, avant qu'elle n'épouse Alois Hitler. [N.d.T.]

vous les Français ? Mais s'il vous importe peu de savoir où vivre et quoi faire, du moment que vous pouvez vous empiffrer et vous saouler, la question est : **Jeanne d'Arc était-elle française ?** Il n'y a qu'à regarder la Pucelle d'Orléans pour conclure qu'on ne peut pas dire que la nourriture et la boisson furent le but de sa vie (pas plus que l'enrichissement matériel).

Jeanne est la preuve selon moi que chez les Français le patriotisme existe. Mais en est-il vraiment ainsi ? Certainement, Jeanne elle-même, me semble-t-il, se considérait comme patriote bien qu'elle mît dans le mot « patriotisme » quelque autre sens que les hommes du XX^e siècle. Les contemporains donnent à ce mot principalement un sens politique alors que Jeanne le voyait d'un point de vue religieux. Et elle combattait pour la France parce que Dieu l'aimait plus que l'Angleterre, ou plutôt parce que Dieu aimait mieux le vertueux roi français Charles VII que le vicieux roi anglais Henri V Lancastre. La figure de Jeanne dépasse la figure d'un simple patriote. Mais il ne s'agit pas de cela. Il ne s'agit pas tant de savoir si Jeanne était patriote. La question porte sur autre chose. **Était-elle française ?** Quand je demande : « **Jeanne d'Arc était-elle française ?** », je ne mets pas l'accent sur des phénomènes extérieurs de la « francité » (comme la langue, le vêtement, la nourriture et la boisson), mais sur son caractère. Vous accorderez que n'importe qui peut apprendre une langue et la parler mieux que sa langue maternelle. Et si on peut endosser un vêtement, on ne peut changer le caractère national. Le caractère national se forme tout au long de millénaires et la volonté de tel ou tel gouvernant ne peut le modifier. Ainsi quand je demande **si Jeanne d'Arc était française**, je veux attirer votre attention sur l'incompatibilité de son caractère avec le caractère des Français. Vous vous indignez ? Mais faut-il s'indigner ? Entrons directement dans le sujet.

Dans les années 1970, un groupe de communistes français (Fernand Grenier et ses amis) publièrent un livre, *L'URSS et nous*, dans lequel ils déclaraient renoncer à l'amitié qu'ils avaient eue autrefois avec l'Union soviétique. Mais ce n'est pas cela qui me frappa mais le fait que ces communistes français considéraient que le rassemblement et la cohésion de notre peuple autour de Staline dans les années de guerre, de 1941 à 1945, était en quelque sorte un

« vote ». Ce petit mot me frappa et je me posai alors la question : Jeanne a-t-elle voté pour la France ? A-t-elle voté ? Oui, mais tout vote suppose la liberté de choix. Les uns votent pour et les autres contre. Si Jeanne a voté pour la France, cela suppose qu'elle avait également le droit de voter contre. Par conséquent ce qu'elle défendait, ce n'était pas la France mais son intérêt égoïste. Elle ne défendait la France que dans la mesure où cela lui profitait. Était-ce le cas ? Peut-être faut-il reposer la question : « **Jeanne d'Arc était-elle française ?** » Mais ce n'est pas tout : en 1978, un écrivain soviétique, Alexandre Tchakovski (auteur du *Siège* en 1969), se rendit à Paris où il rencontra un Russe, fils d'émigré de la « première vague ». Lequel se mit à se plaindre, disant combien il trouvait pénible la vie en France (dans la famille il y avait six personnes mais il était le seul à travailler : les autres étaient chômeurs) : « Eh bien, allez en Russie ! – Non – Pourquoi ? – Là-bas il n'y a pas de liberté. – Pourquoi ? – Eh bien, voici : imaginez que passe dans la rue le président, le premier ministre ou quelqu'un de ce genre. Je l'arrête, le tire de sa voiture, lui donne une claque, le traite de tous les noms, tout cela sans aucune conséquence pour moi. Peut-on faire pareil avec Brejnev ? Sans compter le reste. » Lisant ces lignes je pensai : mais que se serait-il passé à Rouen si Jeanne s'était levée de son siège et avait crié : « Vous, les Bourguignons, vous êtes les esclaves des Anglais, alors que nous, les Armagnacs, nous sommes des hommes libres ! » ? Naturellement Cauchon lui aurait demandé d'expliquer son point de vue. Et la jeune fille aurait crié : « Je m'en vais courir à Sully et Chinon et crier : *Charles VII est un sot !* et il ne m'arrivera rien. Mais vous, pouvez-vous sortir sur la place et crier la même chose sur votre roi Henry V Lancastre ou le duc de Bourgogne, Philippe le Bon... ? »

Mais Jeanne était-elle française ? Parfois on dit que la Pucelle d'Orléans incarnait les meilleurs traits du caractère national. On aimerait en avoir les preuves. Jeanne était courageuse. Mais peut-on dire que les autres Français à l'époque de la guerre de Cent Ans étaient aussi courageux qu'elle ? Cela faisait 100 ans que durait cette guerre et dans ces 100 années les Français n'avaient pas gagné une seule bataille. À chaque engagement les Anglais avaient battu les

Français. Crécy, Poitiers, Azincourt ne sont que la partie émergée de l'iceberg.

Mais Jeanne d'Arc était-elle française ? Jeanne était patriote, mais peut-on dire que tous les Français à cette époque étaient patriotes ? J'ai vu un jour, dans une bibliothèque, un vieux livre tout défraîchi d'Alexandre Dumas sur Isabeau de Bavière. La joie me fit battre le cœur. Selon Anatole France c'était la véritable mère de Jeanne. Je m'emparai du livre et commençai sa lecture. Je fus bouleversé par l'étendue du patriotisme français. Pourquoi ? Je ne répéterai pas comment, lors de la bataille d'Azincourt, les chevaliers français craignant d'abîmer leur bel et cher équipement sur la terre ravivée par la pluie passèrent toute la nuit assis sur leur selle et exténuèrent tant leurs chevaux que le lendemain matin ils ne purent combattre. Je ne rappellerai pas la façon dont les chevaliers français revenant du champ de bataille furent assaillis par de bons bourgeois à coups de pierre et de bâtons. Je me contenterai de rappeler que le commandant de la place de Rouen, Guidel Bouthillier, passa aux Anglais et pour d'importantes sommes d'argent leur livra les secrets de la défense de Rouen. Je ne rappellerai pas comment il ordonna de scier les piliers du pont sur la Seine, ce qui fit que toute l'armée de Rouen se retrouva au fond du fleuve (et cela conduisit à la capitulation de la ville). Je rappellerai seulement que, apprenant la chute de Rouen, les vingt-neuf villes restantes de Normandie ouvrirent leurs portes aux Anglais et introduisirent dans leurs murs une garnison britannique (bien qu'Henry V ne les y eût pas contraintes). Faut-il mentionner Peron Leclerc qui, offensé de ce que le comte Bertrand VII d'Armagnac l'eût battu, ouvrit les portes de Paris à l'ennemi et fit entrer la cavalerie anglaise dans les rues de la ville ?

Mais Jeanne d'Arc était-elle française ? Car ce n'est pas tout. Jeanne était un être désintéressé qui ne demanda jamais rien pour elle-même au roi, et de plus, c'est malgré elle que Charles VII l'admit à la cour. Peut-on dire que les autres Français étaient aussi désintéressés qu'elle ? Sans doute pas. Dostoïevski, ce « psychologue des psychologues » et « génie des génies », dans son livre *Notes d'hiver sur des impressions d'été*, écrit ce qui suit : « Nous étions assis à Turin à la table d'hôte avec Garibaldi. Eh bien,

Garibaldi, c'est certainement le héros des héros. Il n'y en a pas deux comme lui. *Non, il y a seulement en lui quelque chose qui m'étonne*, dit un jeune Français de 30 ans environ avec, sur son visage, cette marque de noblesse insolente qui saute aux yeux chez tous les Français. Tous évidemment se tournèrent vers le Français. Une nouvelle qualité, découverte en Garibaldi, devait intéresser tout le monde. En 1860 – continua le Français – *il bénéficia un temps à Naples d'un pouvoir sans contrôle. Et il lui passa dans les mains 20 millions venant du Trésor public. Cet argent était une somme de rebut et personne n'en avait entendu parler et Garibaldi pouvait en prendre une partie ou même le tout. Et personne ne lui aurait rien demandé. Mais il ne le prit pas et, sans en rien soustraire ni dissimuler, le remit jusqu'au dernier sou au gouvernement. C'est vraiment admirable.* Et ses yeux jetaient des flammes quand il parlait de ces vingt millions. Et moi je me disais, tout à fait malgré moi : *Dis donc, mon vieux. Et si tu avais été, toi, à la place de Garibaldi, à portée du trésor de l'État ? [...]* De Garibaldi – dit Dostoïevski – on peut raconter tout ce qu'on veut. Mais lier son nom à des possibles chapardages dans les caisses de l'État, seul un Français pouvait le faire... »

Mais Jeanne d'Arc était-elle française ? Jeanne d'Arc était une pucelle-guerrière. Mais y avait-il en France beaucoup de femmes guerrières avec elle ? Aucune. Alors que chez nous en Russie il y en avait des foules. En 1945, sur l'Elbe, quand ils virent l'Armée Rouge, les Américains furent bouleversés par le nombre de femmes qui s'y trouvaient. Si les Américains s'étonnaient d'une femme combattante, c'est dire que pour eux c'était une anomalie (comme pour vous). Chez nous ce n'en est pas une. Nous, les Russes, avons composé beaucoup de chansons qui chantent les femmes soldats. Par exemple celle-ci :

*Hurlait la steppe du Don
de vent et de feu.*

*Maroussia Bondarenko
monta sur son cheval,*

*heureuse fille,
le nagan au côté.*



Zoé Anatolievna
Kosmodémianskaïa
(1923-1941)



Nathalie Alexandrovna
Katchouïevskaïa
(1922-1942)



Marie Iossifovna
Gnarovskaïa
(1923-1944)

*Monta sur son cheval et dit
au Cosaque grisonnant :*

*« Adieu mon père,
adieu ma mère cosaque,
je vais combattre pour la liberté,
pour la terre ! »*

*Elle dit et galopa
par la poussière venteuse,
et lui répondirent en chuchotant
les alfas de la steppe.*

*Hurlait la steppe du Don
de sabres et de fers.
Maroussia Bondarenko
sabrait les junkers.*

*La victoire était à nous,
se tut le bruit de la guerre ;
en blés jaunis
s'épanouit le Don des soviets.*

*Dans les fleurs est allongée Maroussia,
la toute jeune fille
au ceinturon de cuir
et casque de combat ¹!*

Quand j'ai entendu cette chanson, je me suis surpris à gémir. C'était le récit par des Russes des aventures de Jeanne d'Arc. La différence n'était que dans les détails. Jeanne était partie de chez elle en secret sans prévenir personne et Maroussia avait déclaré directement et ouvertement sa décision de sabrer les junkers. Mais tout cela est du détail. Le plus important, c'est que Jeanne et Maroussia aient été des femmes combattantes. Mais pour la France une femme guerrière est une anomalie, alors que pour la Russie c'est la règle. Quand on lit qu'au printemps 1945, quelque part près de Berlin, l'instructrice

¹ Variante sur des vers de Théodore Dmitriévitch Kanatov mis en musique par Victor Arkadiévitch Biéli : « Chanson d'une jeune fille partisane » [«Песня о девушке-партизанке»], 1932.

sanitaire Valentina Kraviets mena à l'attaque, de sa propre initiative, une compagnie qui se planquait sous le tir en rafales des Allemands et qu'à l'automne 1943, au moment des combats dans le Donbass, une autre infirmière, Marie Iossifovna Gnarovskaïa, mit elle-même hors d'état de nuire trois tanks allemands, alors, involontairement, l'idée nous vient que si Jeanne n'avait pas été française (si elle l'était vraiment), elle aurait été russe. La question n'est pas si vaine et ridicule qu'elle peut paraître à première vue. En son temps un éminent philosophe anglais, William Morris, observant le comportement au tribunal des conjurés du Premier mars (ceux qui avaient tué le 1^{er} mars 1881 l'empereur Alexandre II) en arriva à la conclusion que si Hamlet, prince danois, n'avait pas été danois (avec un même succès on peut dire aussi anglais, car, dans Shakespeare, même César ressemble à un *businessman* de la City londonienne), il aurait dû être russe. Je ne comprenais pas tout à fait ce que veut dire Morris mais cette pensée m'a frappé par sa fraîcheur et son originalité. Et je l'ai sans cesse méditée. Elle ne me laissait pas en repos. Et j'ai pensé que même si elle n'est pas juste, il y a au moins en elle une part de vérité. Ensuite j'ai développé cette pensée et je me suis dit que si Karl Marx et Friedrich Engels n'étaient pas allemands (ou juifs), ils devaient être russes (ou chinois). De fait, ce Marx et cet Engels, que cherchaient-ils ? Ils appelaient à la fraternité internationale de tous les travailleurs : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! » Mais Dostoïevski assure que la fraternité ne peut exister chez les Occidentaux en général et chez les Français en particulier. Selon moi, cette affirmation de Dostoïevski explique bien pourquoi Marx et Engels n'ont pas trouvé de disciples en Occident. Mais, si Marx et Engels appelant à la fraternité n'ont pas trouvé de disciples en Occident, comment peut-on expliquer que ces mêmes Marx et Engels soient nés et aient été élevés justement en Occident et non en Russie ou en Chine, où ils ont trouvé beaucoup de « disciples » ? Et j'ai pensé que Marx était russe (ou chinois). Mais ce n'est pas tout. Dans le *Journal d'un écrivain* de Dostoïevski, on trouve un article intitulé « Metternich et Don Quichotte ». L'auteur y montre que la politique des pays occidentaux est une politique d'intérêts matériels et non une politique de principes. La personnification du politique occidental

est Metternich et celle du politique russe est Don Quichotte. Il est vrai qu'en Russie sont apparus parfois des Metternich mais, pour telle ou telle raison, ils se sont révélés à l'épreuve être des Don Quichotte (ce qui suscita l'étonnement extrême de l'Europe). Ayant lu ces lignes, je me dis que peut-être Don Quichotte, le chevalier à la triste figure, ne venait pas de la Manche mais de Russie. Et quand j'ai commencé à m'intéresser à l'histoire de la Pucelle d'Orléans, il m'est venu la même idée : « Peut-être Jeanne d'Arc n'était-elle pas française mais russe. » Sottise ? Peu probable ? J'en suis venu pendant un moment à penser que tous les grands acteurs de la civilisation occidentale étaient des hommes de nationalité russe. Et je me disais : en quoi consiste le caractère russe ? en quoi se distingue-t-il des autres peuples ? peut-être que nous sommes tous comme Jeanne, la Pucelle d'Orléans, comme Hamlet, prince de Danemark (ce n'est pas sans raison que Staline appelait Ivan le Terrible « l'Hamlet russe »), comme Don Quichotte, chevalier à la triste figure, comme Marx et Engels, etc.

Vous allez certainement prendre peur, vous émouvoir de mes raisonnements, dire que je me prépare à vous voler Jeanne d'Arc. Laissons de côté les émotions et parlons plutôt de la question. Jeanne aimait passionnément les chevaux. Au procès de Rouen elle reconnut sans hésiter que les chevaux étaient son point faible. Alors la question se pose : comment, chez une fille d'un peuple aussi sédentaire que les Français, peut-il se développer un amour aussi passionné pour les chevaux ? Jeanne montait magnifiquement. Mais peut-on dire que les autres Français soient d'aussi merveilleux cavaliers ? C'est douteux. Friedrich Engels assure que la cavalerie de Napoléon I^{er} était composée des pires cavaliers qui aient jamais honoré une selle. **Mais Jeanne d'Arc était-elle française ?** Et si elle l'était, où avait-elle réussi à apprendre l'équitation ? Reste à supposer que Jeanne était ou bien (1) la fille d'un cow-boy américain ou bien (2) la fille d'un gaucho argentin ou bien (3) la fille d'un Tsigane de Bohême ou enfin (4) la fille d'un Cosaque russe. Les deux premières variantes tombent immédiatement car, comme on le sait, Colomb ne découvrit l'Amérique qu'en 1492, c'est-à-dire 61 ans après la mort de Jeanne. Et la variante tsigane est en grand danger. Les Tsiganes n'apparurent en Europe qu'à la fin du XV^e

siècle. Et on peut aussi se poser la question : qu'auraient dit les superstitieux soldats de Charles VII si, pour les conduire au combat, ils avaient eu une Tsigane au teint basané ?

Reste à supposer que Jeanne était la fille d'un Cosaque russe. Vous me direz naturellement que la date officielle de la naissance de l'Armée du Don est de 1570. Je suis prêt à l'accorder. Mais moi-même je n'affirme pas qu'elle était la fille d'un Cosaque du Don. Les Cosaques de Belgorod sont mentionnés dans les chroniques vers 1441, c'est-à-dire 10 ans après la mort de Jeanne, mais les Cosaques de Riazan participaient déjà à la bataille de Koulikovo. Par conséquent Jeanne d'Arc était la fille d'un Cosaque russe. Comment s'est-elle trouvée en France ? Il faut supposer qu'elle fut prise dans les steppes de Russie par des Tatars de Crimée qui faisaient des raids sur les principautés russes et qu'ils la vendirent aux Turcs. Et les Turcs, qui alors étaient au sommet de leur gloire et de leur puissance, la conduisirent à Rome et la mirent en vente comme esclave. Or à ce moment à Rome se trouvait en pèlerinage sur les lieux saints Isabelle Romée. Elle acheta donc la fillette dégourdie, la conduisit à Domremy et l'éleva comme sa propre fille à l'égal des enfants légitimes. Je pense aussi à l'âge auquel Jeanne s'est trouvée en France (plus exactement en Lorraine). Elle devait avoir à peu près 10 ans. Pourquoi ? Parce que si elle était arrivée là vers 6-7 ans, elle aurait définitivement oublié sa langue (russe) maternelle et aurait parlé en français si bien qu'on ne l'aurait pas distinguée d'une Française native. On sait avec quelle rapidité les enfants apprennent les langues étrangères. En outre si Jeanne avait « émigré » en France à six ans environ, elle aurait complètement oublié l'art de monter à cheval que lui avait enseigné son père. Par conséquent il faut supposer que Jeanne arriva en France vers 10 ans. Évidemment il lui fut pénible de voir les souffrances des Français (Dostoïevski écrit que le cœur russe doit être logé dans l'universel) et elle décida de les aider.

Vous direz bien sûr que son habileté merveilleuse à monter à cheval ne peut servir de preuve de son origine russe. C'est vrai, mais nous allons apporter des preuves plus solides. Par exemple Charles VII trahit la Pucelle d'Orléans mais la Pucelle elle-même que le roi condamna à une mort terrible et douloureuse, ne trahit

pas le roi et même sur le bûcher prit sa défense. Quand Nicolas Midy adressa à la jeune fille ces mots : « Tu entends, Jeanne, je me tourne vers toi et te dis que ton roi est schismatique et hérétique », la jeune fille joignit les mains en prière et répondit : « Avec tout le respect que je vous dois, j'ose remarquer, messire, que mon roi n'est point du tout ce que vous pensez. Je jure sur l'honneur qu'il est le plus dévot de tous les souverains chrétiens » À ces mots la Pucelle tapa du pied. En d'autres termes, Jeanne « couvrit » les forfaits de son roi. Mais peut-on dire que les autres Français se conduisent dans une même situation de façon semblable. C'est douteux. Dans une même situation ils disent : « Je crierai que mon roi est un sot et que je n'en ai rien à faire » Mettons les Russes dans une même situation, ils se conduisent exactement comme Jeanne d'Arc. Rappelez-vous comment en 1937, sut les ordres du « merveilleux Géorgien », fut fusillé le général Iona Iakir. Avant la mort il cria : « Vive Staline » C'est-à-dire que si Staline avait trahi et mis à mort Iakir, Iakir lui-même ne trahissait pas, exactement comme Jeanne d'Arc n'avait pas trahi son roi. Et nous sommes tous comme Iakir (pardon, je voulais dire Jeanne). L'écrasante majorité de ceux qu'on fusilla en 1937 avant la mort criaient : « Vive le camarade Staline ! »

Mais Jeanne d'Arc était-elle française ? Peut-être était-elle russe ? Allons plus loin. J'ai toujours été étonné des rapports des Russes avec Staline et son régime. Jamais dans toute l'histoire de notre État, il n'a existé un aussi fieffé salopard que Joseph Vissarionovitch Staline. Aucun Ivan le terrible, aucun Pierre I^{er} ne peut être comparé, en matière de cruauté, au « père des peuples ». Ses crimes sont indescritibles et ses cruautés immenses. Mais ce n'est que la moitié du problème. J'ai appris que le régime stalinien (même en 1937) suscitait l'enthousiasme des Russes. Ils en étaient ravis, malgré sa cruauté. Cela me surprit et j'ai questionné ma grand-mère à ce sujet. Et elle m'a répondu : « On ne connaissait pas d'autre vie. On pensait que c'était ce qu'on méritait. Et c'est un fidèle léniniste, Nikita Sergueïévitch, qui nous a ouvert les yeux. » Ensuite j'ai vu le film de Gleb Panfilov, *Le Début*. Il y a là un passage dans lequel Cauchon exhorte Jeanne à renier le roi, en alléguant que Charles VII l'a trahie. « C'est que c'était nécessaire pour la France », répond Jeanne.

Mais Jeanne d'Arc était-elle française ? Peut-être était-elle russe ? Mais ce n'est pas tout. Jeanne vivait en pensant à l'intérêt de l'État et non à ses intérêts particuliers. Pour s'exprimer vulgairement, en exagérant la réalité des choses, elle se considérait pour ainsi dire comme un moyen de réaliser les affaires de l'État. Mais peut-on dire que le reste des Français se considéraient de la même façon ? C'est douteux. Dans un livre consacré à l'histoire de la Révolution française, j'ai trouvé le discours d'un général français (Joubert, si je ne me trompe), consacré à une femme qui participa à une bataille et qu'il compare à Jeanne ou, comme il dit, avec « cette fille qui au temps de Charles VII rendit au roi certains services ». Cette phrase me frappa. Il s'ensuit que Jeanne en tout et pour tout ne fit que rendre au roi quelques services comme ceux que rend un atelier de cordonnier ou de raccommodage de vêtements féminins. Et les services, quels qu'ils soient, doivent être payés. Mais « celle qui sauva la France » raisonnait-elle de cette façon ? Il est bien connu qu'elle ne demanda jamais aucune récompense pour elle-même. Et c'est même malgré elle que le roi la fit entrer à la Cour...

Mais Jeanne d'Arc était-elle française ? Il me semble qu'elle n'était pas seulement la fille de la France mais aussi, plus généralement, une Occidentale. Tous les peuples d'Occident luttent pour leur liberté. Mais qu'entendent-ils sous le mot de « liberté » ? La liberté au sens de l'Europe occidentale suppose principalement la dissociation de l'intérêt particulier de celui de l'État. L'Anglais dit : « *My Home, my Fortress* », « ma maison, ma forteresse ». Cela ne signifie pas que la maison de l'Anglais ressemble extérieurement à une forteresse. Cela peut représenter aussi la case de l'oncle Tom, harcelée par le vent. Mais le pouvoir de l'État ne peut y pénétrer. Et quand les barons anglais en 1215 adoptèrent « la Grande Charte des libertés », selon toute apparence, ils voulaient faire en sorte que le pouvoir de l'État intervînt le moins possible dans leurs affaires. Ils voulaient simplement vivre à leur guise. Et c'est ainsi que jugent tous les Occidentaux. En effet, le philosophe russe Alexis Fiodorovitch Lossev posait la question : « Qu'est-ce que la culture néo-européenne ? C'est une culture bourgeoise et capitaliste, fondée sur la propriété privée. Au premier plan est mis l'individu, le sujet et son pouvoir, son état général. Le sujet ici domine l'objet, l'homme

ici apparaît souverain de la nature. » Dans la société occidentale, chaque homme séparément vit de son intérêt particulier et poursuit son intérêt égoïste. Et la société occidentale est construite comme une société d'hommes poursuivant leur intérêt égoïste. Et qui pensent à eux-mêmes... Or Jeanne ne pensait pas elle-même mais à la France. À elle-même, justement, elle ne pensait pas. Et la grandeur de sa geste consistait en ce qu'elle s'était vouée sans réserve à la France. Si Jeanne était allée au roi en espérant faire une carrière brillante, arriver au pouvoir et à la richesse, elle n'aurait pas été Jeanne d'Arc, jamais elle ne serait devenue la Pucelle d'Orléans et à plus forte raison n'aurait-elle pas joui de cet amour et de ce respect dont elle jouit maintenant dans le monde entier. Ainsi me semble-t-il que nous, les Russes, ressemblons d'une certaine façon, à la Pucelle d'Orléans. Notre État est fondé sur des principes de soumission de la personne à l'État, comme à Rome et en Grèce. Si vous avez lu *Le Gaucher* de Nicolas Sémissionovitch Leskov, vous devez vous souvenir du passage où le héros éponyme va étudier à l'étranger et où, au lieu de s'arrêter à chaque gare pour manger, il resserre sa ceinture d'un cran. Les commentateurs de cet épisode expliquent que les nécessités les plus indispensables de la vie du personnage ne sont prises en compte ni par l'État, qui a envoyé le Gaucher étudier à l'étranger, ni même par le Gaucher – et c'est exactement la même chose pour Jeanne.

Mais ce n'est pas tout. Alexandre Tvardovski écrivait en son temps :

*Mais la guerre – oublie tout ;
impossible de changer ;
on s'est préparé pour une longue route ;
l'ordre est donné : « Résister ! »*

*L'année a sonné, le tour est arrivé :
maintenant nous en réponse
pour la Russie, pour le peuple
et pour tout dans le monde.*

*D'Ivan jusqu'à Thomas,
morts ou vivants,*

*tous ensemble, nous sommes
là le peuple, la Russie.*

*Et puisque c'est nous,
je vous dirai, vieux frères :
« Dans ce remue-ménage
nulle part où reculer. »*

*Et tu ne diras pas : « Moi je ne suis pas moi,
je ne sais rien. »
Tu ne pourras prouver
qu'aujourd'hui tu n'y es pour rien.¹*

Une minute je me suis imaginé quelque part près de Beaugency ou de Patay. À côté des soldats français bien rangés, forts de leur épée et de leurs hallebardes, Jeanne avance lentement, et les regardant dans les yeux implorants, elle prononce ces vers dans sa langue barbare, la « française », remplaçant le mot « Russie » par le mot France et les noms d'Ivan et de Thomas par Jean et Jacques, ou Bertrand et Vincent...

Mais Jeanne d'Arc était-elle française ? Et rappelez-vous comment Jeanne et ses compagnons s'en vont de Vaucouleurs à Chinon à travers le territoire occupé par les Anglais, et qu'une seule pensée occupe leur cerveau : « Qu'est-ce que la France ? Quelle est sa frontière ? » Ensuite je me rappelle ces vers² :

*Je rapporte même brièvement
comment nous dûmes dans l'armée
de l'arrière vers le front pénétrer
de ce côté allemand.*

*De ce côté allemand, au-delà
de la rivière comme on dit,
à la suite du pouvoir du pouvoir soviétique
à la suite du front marchait notre frère.*

¹ Alexandre Triphonovitch Tvardovski, « Sur la guerre » [«О войне»], *Basile Tiorkine* [Василий Тёркин], 1942, vv. 5-24.

² A. T. Tvardovski, « Avant le combat » [«Перед боем»], *Basile Tiorkine* [Василий Тёркин], 1942, vv. 1-13 et 34-38.

*Marchait notre frère maigre affamé,
[Jeanne, vraiment, ne mangeait rien non plus]
ayant perdu toute liaison avec son unité
il marchait en compagnie et en section
et en compagnie libre
et tout seulet parfois.*

[...]

*Il y avait une grande tristesse
comme nous cheminions vers l'est.
[Jeanne, c'est vrai, allait vers l'ouest]*

*Marchaient maigres, marchaient pieds nus
vers des régions inconnues,
car c'est là-bas qu'était la Russie
protégée en ses frontières...*

Un film anglais sur Jeanne d'Arc a inséré dès le titre la prophétie de l'enchanteur Merlin, disant que viendrait une Vierge qui montrerait aux Français le chemin de la liberté. Par conséquent, selon l'opinion des Anglais, le combat pour bouter les Britanniques hors de France était considéré par la Pucelle comme un combat pour la liberté. C'est-à-dire qu'ainsi compris, le mot de « liberté » signifiait « indépendance politique ». Les Cosaques du Don, lors de la guerre de 1941-1945, donnaient à ce mot le même sens. Ils chantaient :

*Respectant le testament de nos pères,
nous nous sommes vaillamment battus
pour faire connaître au monde entier
les héros du Don*

*et, revenant de la croisade,
nous sommes prêts à jurer
que toujours nous saurons
défendre notre liberté !¹*

¹ Vers non identifiés : « Чтя отцовские заветы / Бились храбро мы в боях / Чтоб всему поведать свету / О донских богатырях // И вернувшись из похода / Мы готовы клятву дать / Что всегда свою свободу / Мы сумеем отстоять. » [N.d.l.R.]

Il est évident que Jeanne d'Arc comprenait la liberté exactement comme la comprenaient les Cosaques du Don. Mais on peut aborder le problème d'une autre façon. Les peuples de l'Occident pendant toute leur histoire ont combattu pour la liberté. Cette « liberté », ils la comprenaient comme une lutte contre une loi pour une autre loi. Mais Jeanne comprenait-elle sa lutte pour la liberté de cette façon ? Il me semble qu'elle combattait pour un souverain juste (« Ne parlez pas mal de mon roi. C'est un bon chrétien. »), Charles VII, contre le souverain dépravé, l'Anglais Henri VI Lancastre. C'est qu'elle estimait que la tyrannie n'est pas une forme d'organisation de l'État (comme on le pense en Occident) mais le gouvernement d'un homme dépravé. Et cela n'est pas un point de vue occidental mais gréco-russe : dans les idées des anciens Russes, la tyrannie n'est pas la forme d'organisation de l'État mais le gouvernement d'un homme dépravé.

Mais Jeanne d'Arc était-elle française ? Vous allez bien sûr vous indigner de m'entendre répéter constamment cette question et vous allez dire : « Si Jeanne était russe, alors pourquoi ne le trouve-t-on pas dans les documents ? » Mais jugez vous-mêmes ce que vous dites. Le seul être qui aurait pu en témoigner, c'était Jeanne elle-même. À vous d'estimer si cela pouvait l'intéresser de le faire ! Pensez à ce qui se serait passé si à Rouen elle s'était levée et avait dit : « Je suis russe ! » Que signifie « russe » ? Cela signifie « orthodoxe ». Et que signifie « orthodoxe » ? Cela signifie qu'elle n'était pas soumise au pouvoir du pape de Rome (représentant de Dieu sur terre). Si alors, en Occident, pour quelques mots malheureux, on envoyait un homme au bûcher, qu'auraient-ils fait à Jeanne si elle avait déclaré ouvertement qu'elle n'était pas sujette du représentant romain de Dieu sur terre ? On l'aurait brûlée aussitôt dans la salle du procès et personne dans l'assistance n'aurait élevé la voix pour la défendre. Quel sens aurait pour elle de témoigner contre elle-même ? Ne comprenait-elle pas même que pour elle le seul secours consistait à feindre d'être une bonne catholique et à déclarer publiquement qu'elle considérait le pape de Rome comme son propre père. Pourquoi les habitants de Domremy ne déclarèrent-ils pas au procès qu'elle n'était pas fille naturelle de Jacques d'Arc et d'Isabelle Romée ? Je pense qu'ils avaient eux-

mêmes sur ce sujet une idée assez confuse. Eh bien, imaginez un peu la chose : Isabelle Romée part en pèlerinage à Rome et y passe quelque temps. Et ensuite elle revient tenant par la main une petite fille. Mais qui savait où elle l'avait trouvée ? Il me semble que même si les habitants de Domremy savaient que Jeanne n'était pas la fille naturelle de Jacques mais sa fille adoptive, même en ce cas ils auraient préféré garder le silence. Elle avait rendu son village célèbre dans toute la France et il aurait fallu qu'ils soient d'une vertu exceptionnelle pour reconnaître ouvertement qu'elle n'était pas leur compatriote. Il me semble qu'une pareille déclaration n'aurait pas servi à la réhabilitation de la Pucelle mais l'aurait rendue difficile. De cette façon, personne parmi les gens qui avaient connu de près Jeanne dans son enfance ne déclara qu'elle était russe. En ce qui concerne des gens comme Robert de Baudricourt, le duc d'Alençon, La Trémouille, Charles VII, Guillaume de Flavy, la comtesse de Luxembourg, Isambart de la Pierre ou Pierre Cauchon, ils n'avaient absolument aucune idée de l'enfance de Jeanne et elle ne désira pas les renseigner sur cette période de sa vie.

Ainsi, Jeanne était russe. Vous allez bien sûr vous indigner de mes raisonnements. Pourquoi justement russe ? Parce qu'elle ne pouvait être française ? Comment peut-elle être française si même les historiens français demandent : « Jeanne d'Arc, qui es-tu ? Tu n'es pas une petite paysanne. Pour vivre une telle vie tu devais être fille de roi. Mais on ne brûle pas les filles de roi. Ainsi, qui es-tu en fait, Jeanne d'Arc ? » Il s'ensuit que vous-mêmes reconnaissez que la Pucelle est l'être le plus invraisemblable, le plus impossible de toute l'histoire de France. Donc, par son esprit même, elle n'est pas française. Mais qui est-elle ? Dans quel pays de préférence est-elle née pour vivre une telle vie ? L'Amérique est exclue. Colomb ne la découvrit qu'en 1492, soixante années après la mort de la Pucelle. L'Afrique et une grande partie de l'Asie sont exclues aussi. Si Jeanne était négresse ou, imaginons-le, mongole, on l'aurait retrouvé sans aucun doute dans les sources. Je ne sais pas pour la « mongolité » mais il me semble que son teint noir aurait servi à Cauchon de preuve la plus claire des liens de Jeanne avec le diable. Reste les pays peuplés d'hommes appartenant à la race européenne (c'est-à-dire la race blanche). Mais le monde musulman peut être laissé de

côté car si la Pucelle était une fille de confession mahométane, elle aurait au moment de sa mort crié non pas « Jésus » mais « *Allah akbar* ». Ainsi, si Jeanne n'appartenait pas à la culture occidentale, catholique, on peut supposer qu'elle était de culture gréco-byzantine, orthodoxe. Il est inutile de chercher ailleurs, car le protestantisme n'est né que cent ans après le siège d'Orléans. Si on ne peut malheureusement établir de quel peuple orthodoxe exactement Jeanne pouvait être originaire, la vraisemblance veut que ce fût une Russe. Pour les Russes la femme combattante est la règle, pour les Français c'est une anomalie. Rappelez-vous la statue de la Mère-Patrie qui couronne le sommet du kourgane de Mamaïev à Stalingrad. Il n'y a vraisemblablement pas sur notre planète d'autre peuple qui représente sa patrie sous la forme d'une femme ailée, brandissant un glaive au-dessus de sa tête nue. En outre Jeanne était, en dépit des affirmations de Gleb Panfilov dans son film *Le Début*, une belle jeune fille ou, comme le dit son confesseur Pasquerel, « une jeune fille de forme belle et bonne ». Mais le peuple russe, comme l'affirme le marquis de Custine, est le peuple le plus beau de la terre. En outre, comme nous l'avons déjà dit, elle aimait passionnément les chevaux. C'était donc une Russe cosaque. On peut autant qu'on veut discuter de quelle armée, parmi les treize armées cosaques qui existaient en Russie, était Jeanne mais je la verrais assez nettement, aujourd'hui, porter vêtement d'homme et passer dans la cour de son « père » à Domremy, la bride sur l'épaule et sifflotant à mi-voix :

*Je selle un coursier ardent,
je fixe solidement la besace.
Lève-toi, ma jeune Cosaque, près de la haie touffue,
accompagne-moi jusqu'au soleil en campagne !¹*

¹ Deuxième des six quatrains du poème « Chant de marche du fleuve Terek » [« Терская походная », 1936] d'Alexis Alexandrovitch Sourkov, mis en musique par Mathieu Isaakovitch Blanter : « Оседлаю я горячего коня, / Крепко сумы приторочу вперемет. / Встань, казачка молодая, у плетня, / Проводи меня до солнышка в поход. » [N.d.l.R.]



L'Appel de la Mère-Patrie ! d'Eugène Viktorovitch Voutchétitch (1967)
sur le Kourgane Mamaïev dominant Volgograd (autrefois Stalingrad)

Aujourd'hui à l'ouest, la richesse, l'aisance et le confort sont ouvertement proclamés but final (et pas seulement de la société occidentale). Peut-être 70-80 % de la population de la planète ne pensent à rien d'autre qu'au bien-être. À l'époque actuelle, seuls les Talibans afghans luttent pour une idée abstraite qui ne leur promet décidément aucun profit matériel. La société occidentale s'est proclamée société de consommation. Mais Jeanne regardait-elle la France du XV^e siècle comme une société de consommation ? L'aisance, la richesse et le confort domestique étaient-ils le but de la vie de la Pucelle d'Orléans ? Je pense qu'à toutes ces questions il faut répondre négativement. Jeanne ne visait ni à l'aisance, ni à la richesse, ni au pouvoir. S'il en avait été autrement, elle n'aurait jamais été la Pucelle d'Orléans.

Mais Jeanne d'Arc était-elle française ? Le Christ a appelé à distribuer des biens aux pauvres et la Pucelle se plaignait dans son enfance de n'avoir rien pour incarner cet enseignement du christianisme. Mais, semble-t-il, personne à l'Ouest (et dans les autres pays) ne pouvait suivre son exemple. Jeanne n'avait pas dans son caractère le moindre élément d'égoïsme. Sous ce rapport elle rappelait plus une fille de Russie qu'une fille de France. Les Russes aussi ont en horreur les gens intéressés (ou, comme on dit, les calculateurs). Plus j'avance, plus je suis plongé dans l'étude de la figure de la Pucelle, plus je trouve en elle des traits qui la rapprochent justement du peuple russe et non du peuple français.

Cependant il existe deux petits faits, des faits minuscules qui font douter que la Pucelle fût russe. Et quels sont-ils ? D'abord la Pucelle ne jurait jamais. Quand à Rouen Cauchon commença à lancer sur ce point des accusations non fondées, elle sauta de son siège et cria : « Ce n'est pas vrai ! Je n'ai jamais dit d'ordures ! » Mais il me semble que si Jeanne avait été russe, aucun juron déplaisant néanmoins ne serait sorti de ses lèvres. Nous, Russes, disons volontiers beaucoup de grossièretés. C'est d'ailleurs le sujet de méchantes plaisanteries qui, d'ailleurs, viennent des Russes eux-mêmes. Quelques Russes naïfs supposent que le monde entier parle en anglais, mais jure en russe. C'est bien sûr une exagération, mais, selon toute apparence, il se cache là quelque part de vérité, car aucun peuple au monde ne dit autant de grossièretés que nous.

Cependant ce n'est pas une preuve, parce que, en Russie, ce sont principalement les hommes qui parlent grossièrement. Les femmes le font beaucoup moins. En outre, la Pucelle était arrivée en France encore toute jeunette et, au moment où elle apparut à Orléans, elle avait presque entièrement oublié la langue russe. Or, chez nous, les enfants (les fillettes d'autant plus) n'utilisent absolument pas d'expressions inconvenantes.

La deuxième circonstance qui pousse à douter de l'origine russe de la Pucelle d'Orléans, c'est sa virginité. Pourquoi Jeanne était-elle vierge ? Bien sûr, vous allez dire : elle était toute jeune. Mais ce n'est pas la question. Je demande pourquoi elle était vierge par principe, pourquoi elle était possédée par la virginité. Zoé Kosmodémianskaïa aussi, selon toute apparence, était vierge : elle partit pour le front aussitôt sortie des bancs de l'école. Alors que la virginité de Kosmodémianskaïa n'intéressa personne en Russie, Jeanne, au moment où elle entra dans la vie politique, fut examinée pour sa virginité par deux commissions.

On comprend que Jeanne ne pouvait être russe, non parce qu'elle parlait français, mangeait de la nourriture française et s'habillait à la française, mais parce qu'elle avait une forme d'esprit non russe, une logique non russe. Elle ne pensait pas en russe. Elle raisonne ainsi : une femme a fait périr la France, une jeune fille la sauve. Donc la France meurt non par la main des Anglais mais de la main des Français dépravés. Jeanne ne luttait donc pas tant contre les Anglais ou les Bourguignons (bien qu'elle luttât contre eux aussi) mais contre les Français dépravés qui selon elle détruisaient la royauté française. Les Russes ne pensent pas ainsi. On peut s'imaginer les armées russes marchant en l'an de Grâce 1380 (Pierre Cauchon a dix ans) vers la plaine de Koulikovo... et la jeune fille russe revêtir la cotte de mailles, les chaussures et le heaume. Elle tient en mains l'épée et la lance et dit à sa mère : « Je vais aussi avec eux. » Quels mots la mère russe aurait-elle choisis pour souhaiter bon voyage à sa fille ? Elle aurait dit sûrement : « Ma petite fille, tu te charges d'une affaire d'homme. Je crains que tu n'en viennes pas à bout. » Peut-on l'imaginer ? Oui, mais il n'est pas possible de s'imaginer qu'une mère russe se serait agenouillée devant sa fille et se serait écriée : « Mais ma fille, es-tu vierge ? Peut-être ne sais-tu

pas que seule une vierge peut avec succès se battre contre les Tatares ? » Je pense qu'à cette question n'importe quelle jeune Russe aurait tourné son doigt autour de sa tempe et aurait murmuré entre ses lèvres : « Mais petite mère, quelle mouche t'a piquée ? » Jeanne est arrivée au paradis à un certain âge, elle s'y est habituée, elle a appris à lire et à écrire (c'est Dieu lui-même qui lui a enseigné cet art). Certes, le premier livre qu'a lu la jeune fille était *La Pucelle d'Orléans* de Voltaire. Au début, Jeanne lisait le livre avec intérêt mais, au fur et à mesure qu'elle avançait dans sa lecture, la colère la prenait. Arrivant aux vers :

Quand il s'agit de sauver une ville
Un pucelage est une arme inutile.¹

Jeanne entra dans une telle fureur qu'elle sauta de sa chaise, déchira le livre en petits morceaux, commençant à le piétiner et à crier : « Esprit plat, ordure et vilain ! Salopard, vipère, sale petit vieillard grinçant ! » Mais comme elle était fille très sage, Jeanne réfléchit bientôt que la colère est mauvaise conseillère, elle s'apaisa, se rassit à table, prit une feuille de papier propre, une plume et, ayant réfléchi un moment, écrivit : « Nécessité de la virginité pour la défense et la prise d'une place forte. Jeanne contre le vil Voltaire. Traité (Justification théorique de mon innocence) ». Dans ce traité Jeanne écrit : « M'envoyant sauver la France, le souverain des Cieux partit de cette thèse que tous les Français étaient profondément pécheurs. Ils ne pensent pas tant à la France qu'à leurs satisfactions terrestres mesquines et quotidiennes. Ils pensent à s'enrichir, à se payer des petites maisons avec mansarde, à bien manger, à boire de bons vins et à passer la nuit avec une fille innocente. Ne pensez pas que je fais aux Français le reproche de ne pas être des saints. Selon moi, c'est parfaitement impensable. Car je n'ai pas à décider qui doit être saint et qui ne le doit pas. C'est Dieu qui en décide. Moi-même

¹ Richemont à saint Denis, au chant I. – Mais Riaboukha utilise une traduction plus vivace, qui dit littéralement, en rétroversion : « Sauver par le moyen d'une jeune vierge une place forte, / C'est une absurdité, la plus complète des inepties. » [N.d.T.]

je n'ai pas l'intention de pécher. Je ne suis souillée par rien de terrestre. Je ne suis pas de ce monde. Je suis sainte. »

La Pucelle ne luttait donc pas contre les Anglais ni contre les Bourguignons ? Ce n'est, bien sûr, pas évident. Ce qu'elle combattait c'était le défaut de patriotisme du peuple français. Elle combattait contre des « Français » comme Peron Leclerc, qui avaient livré Paris aux Anglo-Bourguignons, contre des « Français » comme Guidel Boutillier, qui avaient livré Rouen aux Anglais, comme Pierre Cauchon et d'autres de sa sorte. Et Jeanne mourut non de la main des Anglais ou des Bourguignons (bien que de leur main aussi). Est-ce la preuve de l'existence dans votre peuple du sentiment du patriotisme ? Certes pas. Peut-être que Bara et Viala parlent de la présence du patriotisme chez vous. Mais Jeanne d'Arc ne parle pas tant de cette présence que de son absence. L'histoire universelle ne présente qu'un personnage « historique » qui puisse être mis sur le même plan que Jeanne. Ce n'est ni Ho Chi Minh, ni Alexandre Nevski, ni Patrice Lumumba... C'est Jésus, le Christ. Vous vous étonnez ? Est-ce nécessaire ? La ressemblance entre eux est frappante. De fait, si on fait abstraction de circonstances « inessentiels » (Jeanne, une femme, le Christ un homme ; Jeanne a été brûlée, le Christ crucifié ; Jeanne à 19 ans, le Christ à 33 ans), sous tous les autres rapports il n'y a pratiquement aucune différence. Résumons au maximum les histoires respectives du Christ et de Jeanne. Où se rejoignent-elles ? Elles se rejoignent de la façon suivante. Les hommes s'étaient embourbés dans le vice. Et le Seigneur Dieu décida d'envoyer son fils (sa fille) bien aimée pour sauver les hommes qui étaient dans l'erreur et les mettre sur le chemin de la vérité. Le fils (la fille) de Dieu sauve les hommes et les met sur le chemin de la vérité, mais les hommes qu'il sauve, enflammés d'un sentiment de noire ingratitude, livrent le fils (la fille) et le (la) condamnent à une mort terrible et douloureuse. Un moment j'ai aimé la France, sa culture et son peuple pour la seule raison qu'elle avait fait don au monde de Jeanne d'Arc. Mais plus je m'attachais à la Pucelle d'Orléans, plus il me devenait clair que ce n'étaient pas les Anglais qui avaient tué la jeune fille mais les Français. Peut-être me trompé-je.

C'est vous, Français, qui avez tué Jeanne d'Arc ! Tout homme qui aime Jeanne doit haïr les Français pour la même raison que tout homme qui aime le Christ doit haïr ceux des Juifs qui l'ont crucifié. Les Cent-Noirs russes (Union de Saint-Michel Archange) ont organisé des pogroms en criant : « Vous Juifs, tribu maudite par Dieu, vous avez crucifié Jésus notre Sauveur. » Ne vous semble-t-il pas que les Cent-Noirs pourraient avec le même succès vous battre, vous, les Français, et crier : « Vous, Français, tribu maudite par Dieu, Dieu vous a envoyé votre sauveur, une jeune fille merveilleuse plus belle, plus pure et plus vertueuse que personne ne le fut jamais au monde, et vous l'avez livrée et brûlée. » Pas un personnage de l'histoire ne parle aussi nettement de l'absence dans votre peuple de sentiment patriotique que Jeanne, et l'histoire de la Pucelle d'Orléans révèle non le patriotisme mais la noire ingratitude. Et l'ingratitude humaine est beaucoup plus étendue que le patriotisme. La première est internationale. Elle est essentielle et comprise par tous les peuples de la terre. Tous les peuples chrétiens appellent le Christ « Sauveur ». Jeanne d'Arc, on l'appelle la salvatrice de la France. Si bien qu'entre le natif de Bethléem et la native de Domremy la ressemblance est frappante. La différence en l'occurrence n'est que quantitative. Le Christ est venu sauver toute l'humanité et Jeanne seulement la France. Mais d'un autre côté la Pucelle pèse beaucoup plus que le Christ, car lui, selon toute apparence, n'a pas eu de réelle existence. Alors que la Pucelle d'Orléans était un être humain réel de chair et de sang. Les quatre Évangiles ne nous renseignent que sur les trois dernières années de la vie du Christ, laissant presque dans l'ombre les années de son enfance. Comme pour l'enfance de la Pucelle d'Orléans, nous ne savons presque rien. On n'est renseigné plus ou moins clairement que sur deux années de sa vie. Le Christ a dit : « Le Fils de l'homme doit être jugé et crucifié. » Et Jeanne dit : « Je ne vivrai que peu d'années. » Le Christ dit à l'apôtre Pierre : « Le coq n'aura pas chanté trois fois que tu m'auras renié trois fois. » La Pucelle d'Orléans dit à son père à Reims : « La seule chose que je craigne, c'est la trahison. » Dans l'Évangile il y a un passage où le Christ, jeune encore, entre en discussion avec des théologiens, des scribes érudits, et en triomphe. En France, les choses se passent de façon semblable :

70 théologiens catholiques et 250 maîtres ès-sciences théologiques pendant six mois cherchent à prendre au piège une jeune fille de 19 ans illettrée. Ainsi l'histoire du Christ et l'histoire de la Pucelle portent au même degré l'idée d'un procès injuste, en même temps que celle de l'humiliation de la sagesse officielle par des simples. Ou, comme il est dit dans l'Évangile, « Dieu a choisi le monde des simples pour humilier les sages. » La ressemblance de ces deux histoires s'observe jusque dans les détails. S'il faut que l'histoire de Jeanne soit la reprise de l'histoire du Christ, alors Jacques d'Arc et Isabelle Romée sont Joseph et Marie, Charles VII est Ponce Pilate, Guillaume de Flavy, Judas Iscariote, Jeanne de Luxembourg, Marie Madeleine, etc. La seule différence est que la rançon de Jeanne fut de dix mille livres et celle du Christ de trente deniers. La vie du Christ, pour la plupart des gens, est associée à la Croix exactement comme la vie de Jeanne d'Arc est associée au bûcher. Interrogez qui vous voulez : « Qui est Jeanne d'Arc ? », on vous répondra : « C'est la jeune fille qui au Moyen-Âge a été brûlée sur un bûcher. »

D'où vient d'ailleurs cette idée que la Pucelle aurait été la seule à avoir subi une mort aussi affreuse ? Vous m'accorderez que si elle n'avait pas été brûlée mais avait péri au combat, son histoire aurait pris un tout autre sens. Vous m'accorderez que si Jeanne d'Arc avait péri au combat, elle n'aurait été ni meilleure ni pire, mais que son aventure aurait touché les cœurs à peu près autant que les aventures de, par exemple, Yue Fei qui dirigea la lutte du peuple chinois contre les Jürchen. Elle ne serait qu'une personnalité de niveau national et ses aventures ne toucheraient que le cœur des Français. Et son culte se serait limité à la France. Pourquoi alors, dans tous les coins de la planète, des jeunes filles sont-elles attirées par elle ? Viala et Bara sans aucun doute ne chérissaient pas la France moins que Jeanne, mais leur nom ne touche pas autant le cœur des hommes et résonne de toute façon assez peu hors de France, alors que sur notre planète Jeanne ne laisse personne indifférent, et plus s'accroît le nombre d'années qui nous séparent d'elle, plus grandit l'amour qu'on lui porte – et c'est en outre l'amour le plus sincère et le plus désintéressé. Elle a déjà mérité l'admiration du monde entier.

Et voici ce que je pense : à la fin du troisième millénaire, la vénération de Jeanne ne se changera-t-elle pas en vénération du

Christ ? Oui, du Christ, parce que le seul personnage de l'histoire universelle qui puisse être placé sur le même plan, c'est bien le Christ. Mais je ne comprends toujours pas de quoi vous, les Français, vous pouvez vous glorifier. Car, à coup sûr, vous ne pouvez soutenir que vous êtes tous comme Jeanne. Du fait que Jeanne était vierge, vous n'allez pas déduire que vous, les Français, êtes vierges. De plus, pourquoi dans l'histoire de France ne verrais-je que Jeanne ? Peut-être que Pierre Cauchon représente mieux le caractère national français ? De fait, pour ne pas parler des parents de Jeanne et de la comtesse de Luxembourg, tous les autres de manière générale ont contribué à la mort de Jeanne. Vous vous indignez ? Mais à quel propos ? Jacques Duclos n'a-t-il pas dit que Jeanne était morte victime de la trahison ? Mais pourquoi donc tous les Français disent-ils que la Pucelle est morte victime de la trahison ? On conclut qu'en France il est admis de livrer ses héros nationaux à l'ennemi. Oui, mais si c'est le cas, quelle est alors la différence avec ce qui s'est effectivement passé sous les murs de Compiègne ? Le plus important, c'est que la trahison fait vraiment partie de l'histoire de la Pucelle d'Orléans. Jeanne devait tout simplement être victime de la trahison. Elle s'étonnait de l'atmosphère même de la société française. Admettons que Guillaume de Flavy ait reçu du roi l'ordre exprès de livrer Jeanne aux Bourguignons et ait employé le maximum d'efforts pour s'y conformer. Mais les circonstances étaient telles qu'il ne pouvait exécuter cet ordre parce que les Bourguignons s'en étaient emparés avant que la jeune fille eût pu galoper jusqu'aux portes de la ville. Et, même dans ce cas, il faut l'admettre, on doit penser que la Pucelle fut victime d'une trahison. Mais ce n'est pas tout. Supposons Jeanne et Flavy en train de dîner dans la véranda du quartier général. Voici qu'accourt un méchant chevalier conduisant un attelage de moreaux. Il crie : « Un message de la part du roi ! » Flavy arrache de son cou sa serviette, prend la lettre et lit à haute voix : « Flavy, livre Jeanne aux Bourguignons ! » Jeanne a un coup au cœur et s'évanouit. Le commandant de Compiègne perplexe se gratte la nuque et dit à mi-voix : « Eh bien ! notre cher petit Charles a perdu la boule. Le voilà qui est devenu comme son papa Charles le Sage ! » On aimerait savoir ce qu'aurait fait le commandant de

Compiègne si Charles lui avait écrit : « Flavy, bouffe de la bouse de vache. » Flavy ne se serait-il pas hâté d'exécuter l'ordre du roi ? Flavy ne pouvait livrer Jeanne aux Bourguignons que dans le cas où il aurait compris que *Charles ne savait pas comment se débarrasser d'elle*. Et ce que pensait à ce sujet Flavy, on peut le vérifier.

Comme on sait, Jeanne avait quitté le roi sans sa permission et c'est de son propre chef qu'elle avait emmené l'armée royale, qui se trouvait à Sully. Par cet acte elle se mettait hors la loi. Alors tout homme devait la tuer. Comment était-ce arrivé ? Apparemment elle avait eu avec le roi une discussion si violente que sa présence à la Cour devenait impossible. Quand donc elle s'enfuit de Sully, le roi prit la chose calmement et même avec soulagement. Il savait parfaitement que c'était la dernière fois qu'il voyait la libératrice de la France. Tout ce qu'il pensait peut être exprimé par la phrase : « De toute façon elle ne fera pas la guerre longtemps. » S'il en avait été autrement, Charles se serait assis, aurait pris une feuille de papier pour écrire : « Reviens donc ! » Elle serait revenue immédiatement, se serait agenouillée, puis relevée devant le roi en le regardant dans les yeux d'un air soumis. Charles aurait prié les courtisans de sortir, aurait fermé la porte à clef, puis avec une injure non censurée mais bien choisie lui aurait porté un coup au ventre si terrible qu'elle aurait volé à l'autre bout de la pièce en donnant de la tête contre le mur et aurait perdu connaissance. Mais Charles aurait continué à frapper la jeune fille évanouie des talons ferrés de ses chaussures jusqu'à ce que le sang lui sortît par la gorge. Ensuite il l'aurait traînée par les pieds jusqu'au cachot et l'aurait enfermée avec d'énormes rats en la condamnant à des rations de pain dignes du siège de Leningrad. Et après quelques mois, il l'aurait fait venir. Et la jeune fille se serait tenue debout au milieu de la salle royale, baissant la tête en signe de culpabilité. Charles aurait tourné quelque temps autour d'elle et aurait demandé : « Ne m'en veux-tu pas ? » De la tête la Pucelle fit signe que non – Bon, c'est bien ! « Tu as certainement faim ? » Jeanne inclina la tête. Charles la conduisit à table et prend sur une desserte une serviette blanche. Là sur un plateau d'argent se trouve une bouteille de vin blanc, du saucisson fumé et une oie rôtie. Sur une assiette de faïence sont disposées de grandes tranches de pain blanc. « Mange un peu ! » La Pucelle, sans

attendre que l'invitation soit renouvelée, prend place et commence à avaler avec avidité tandis que Charles s'assoit à table tout en regardant attentivement celle qui avait sauvé la France. – « Tu sais, si l'un des courtisans te demande où tu étais ces trois derniers mois, tu diras que le roi t'avait confié une mission secrète. As-tu compris ? » Jeanne leva la tête et fit un signe d'acquiescement. Charles, impassiblement, la regardait manger, mais, brusquement, il saisit la jeune fille par les cheveux, d'une saccade violente lui releva la tête et chuchota d'un ton sinistre, plongeant un regard plein de haine dans les yeux épouvantés de la libératrice de la France : « Tu fuis encore une fois, je te tue. Compris ? » Voilà comment ont dû se passer les choses. Je connais mal la France mais il me semble que Guillaume de Flavay devait arrêter la jeune fille et la faire conduire au roi sous escorte. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait ? Apparemment il n'a pas compris que si la Pucelle comparaisait devant le roi, les fers aux pieds, enchaînée, Charles n'en tirerait aucune satisfaction et grommellerait : « Il ne suffisait pas d'une sottise, voilà un sot qui me tombe sur le dos »

Vladimir Raïtssess se demande ce que Charles pensait de Jeanne. Mais que peut-on dire d'un homme qui ramasse dans la rue la première fillette venue et la nomme commandant en chef de la cavalerie, en se bornant à faire contrôler sa virginité ? Il est évident qu'il n'a rien d'un Néron. Il est hors de doute que les relations entre le roi et la Pucelle étaient excellentes. Il est impossible d'imaginer que le roi ait pu confier le commandement de son armée à une personne qu'il haïssait. Alors pourquoi l'a-t-il fait périr ? Il l'a fait périr parce qu'il comprenait que les féodaux français ne pourraient jamais, en aucun cas, admettre parmi eux une paysanne. Ce ne sont pas les Anglais qui ont fait périr Jeanne d'Arc. C'est vous, les Français, qui l'avez fait périr. Ce que révèle la figure de Jeanne d'Arc ce n'est pas l'idée du patriotisme mais celle de la noire ingratitude humaine.

De fait, à quoi se ramène son histoire ? À ce qui suit. Nous n'avions pas en France de patriotes. Et soudain apparut une patriote et de quelle beauté par-dessus le marché, de quelle intelligence, et vierge. Une fille brune, admirablement faite, haute, svelte, aux yeux noirs, avec une belle poitrine. Derrière l'oreille gauche elle avait une

petite tache rouge. Et écoutons-la dire : « Pensez-vous que le Seigneur Dieu n'ait pas de quoi vêtir ses saints ? » *Et nous l'avons prise et nous l'avons tuée.* La Pucelle est l'être le plus impossible non seulement dans l'histoire de France mais aussi dans l'histoire universelle. S'il y a une chose que Jeanne a démontré par sa conduite c'est la rigoureuse impossibilité de l'existence de gens comme elle en France. Ce qui est étonnant ce n'est pas la mort de Jeanne, mais sa simple apparition sur la scène politique. La Pucelle fait penser au somnambule qui ne craint rien, non parce qu'il est très brave, mais parce que tout simplement il ne comprend pas le danger qui le menace. Imaginez ce qui se serait passé si le roi n'avait pas accueilli la jeune fille (ce que l'écrasante majorité des souverains aurait fait à sa place). Voilà Jeanne qui revient chez elle, couverte de honte et d'opprobre. Jacques suspend au cou de sa fille une grosse pierre, la met sur une barque qu'il mène jusqu'au milieu de la Meuse et là, il la jette dans la rivière. Et personne n'aurait jamais su qu'il avait existé une jeune fille merveilleuse du nom de Jeanne d'Arc, qui, pour défendre ses convictions, est allée jusqu'au bûcher.

Mais les choses auraient pu se passer aussi d'une autre façon. Supposons qu'un beau jour Charles appelle Jeanne et lui demande : « Tu es libre demain ? – Habille-toi plus simplement. Nous allons à Domremy. – Pourquoi ? Tu le sauras là-bas ! » Et voici le roi et la Pucelle habillés comme des citoyens sans fortune, qui arrivent sur le soir au village. Sous le couvert de l'obscurité de la nuit, en essayant d'échapper au regard des passants, ils se faufilent derrière la maison de Jacques d'Arc. Charles prie la jeune fille d'attendre à la porte et il entre. Jacques et Isabelle sont en train de dîner. Charles ôte son chapeau, se signe devant l'icône et tout en promenant son regard autour de la salle, dit : « Eh bien, c'est tout comme chez Joseph et Marie ! – Et qui pouvez-vous être, mon brave homme ? », demande Isabelle. Le roi ôte son vêtement et, s'asseyant sur un banc devant la table, répond : « Je suis le palefrenier du roi. Je m'appelle Pierre. J'aurai un message de la part du roi. – Eh bien, Monsieur Pierre, de notre petite Jeannette n'auriez-vous pas quelques petites nouvelles ? » Charles sourit d'un air malin. « Mais justement j'ai une petite lettre de votre fille. Cela dit, je pense que les affaires du roi sont plus importantes que les affaires privées... » Le monarque n'a

pas fini de parler que tout à coup la porte s'ouvre avec fracas. Sur le seuil se tient Jeanne, le visage tout rougi par le froid : « Papa et maman, il ne faut pas le croire, ce n'est pas du tout un palefrenier, c'est le vrai roi de France Charles de Valois. – Grand Dieu ! Jeannette ! » Tous se lèvent sauf Charles. Jeanne s'approche du monarque et, s'agenouillant, baise le bord de son vêtement. Charles déçu se frappe le genou de la paume : « Ah, fille du diable ! Qu'as-tu fait ? Tu m'as gâché toute la messe. » Isabelle, ni une ni deux, se prosterne aux pieds du monarque. « Lève-toi, femme. Ce n'est pas toi qui dois t'incliner devant moi, mais moi devant toi, pour le don que tu as fait à la France de cette fille. » Isabelle se lève lentement. Jeanne ôte son chapeau et sa touloupe et les suspend à un clou fiché dans le mur. Ensuite elle passe par-dessus un banc, prend sur la table une miche de pain et la coupe en fine tranches. Elle en prend une pour elle, en place une autre sur la table devant le roi. Charles reste assis sans bouger ; Jacques et Isabelle restent debout devant le buffet, humblement. Jeanne sans y faire attention s'assoit aux côtés du roi et commence à manger, penchée sur son assiette. « Asseyez-vous », dit le roi aux parents. Personne ne bouge. « Asseyez-vous donc », répète le roi. « Faut-il donc vous supplier ? Je vous accorde le privilège d'être assis en présence du roi. » Les parents s'installent prudemment sur le banc. Un silence gênant. Charles comprit que cela ne pouvait durer plus longtemps et se lança dans un long discours sur les récoltes. Mais son discours sonnait si faux que lui-même s'en aperçut. Il fit la grimace, se leva de table et se mit à arpenter la pièce de long en large. « Écoute, paysan, que disent les paysans de votre village sur moi et sur votre fille ? – Ils disent tout et n'importe quoi, Votre Majesté. – Et toi tu n'as rien à répondre ? – Rien, Votre Majesté. » Le monarque se tut, se gratta le bout du nez. « Bon, c'est compris. D'où pourriez-vous savoir ce qui se fait à la cour du roi ? » Charles se tut encore, puis, s'installant sur un tonneau de choucroute, les bras croisés sur la poitrine, il déclara d'une voix forte et résolue : « Écoute, paysan, ta fille est malade. – Malade ? », répondit Jacques comme en écho. « Mais peut-être que les enfants royaux ne souffrent pas ». Charles haussa vaguement les épaules : « Si, ils souffrent. » Nouveau silence gênant. « Mais dis-moi, paysan, qu'a-t-on dit dans votre famille après le départ de

Jeanne ? Pour sûr, si je ne l'avais pas prise avec moi, si elle était revenue comme ça au village, tu aurais pris une hache, tu l'aurais traînée dans l'écurie et tu l'aurais tuée. Eh quoi, tu ne dis mot ? – Quand ma femme m'a dit qu'elle (Jacques désigna d'un mouvement de tête sa fille assise sur le banc) était partie, j'ai dit : *Eh ! garce, reviens seulement et je te noie !* dit-il d'une façon à peine audible en tâchant d'éviter le regard du roi « La noyer ? Ce n'est pas banal ! Et le plus important, ça ne fait pas mal. Bl... bl... bl... et puis plus rien... – Eh bien, lève-toi. » Jeanne jeta sur la table sa cuiller, se frotta le nez et se dressant de toute sa taille, baissa la tête d'un air coupable. « Songez combien cette fille est sympathique, belle, charmante à s'en lécher les doigts. Et ses tétons comme d'une vierge. Heureux celui qui le premier couchera avec elle. » Jeanne un instant tourna la tête et regarda le monarque avec un air étrange. Évidemment, elle n'avait encore jamais entendu de lui des propos si cyniques. « Mais ce n'est pas tout », poursuivit le roi. « C'est une fille très vertueuse et pieuse. Je n'ai jamais rencontré de gens moralement aussi purs qu'elle. Et c'est affreux de penser que si je l'avais renvoyée, les poissons l'auraient mangée. – Votre Majesté, articula timidement Isabelle, rendez-nous Jeannette. Nous la châtierons. Nous la châtierons tant qu'elle ne retournera jamais chez vous. Nous la châtierons plus que vous ne sauriez faire. » Charles se gratta le bout du nez avec perplexité. « Dites-moi donc, cela m'intéresse, la façon dont vous la punirez plus que je n'oserai le faire ? – Nous la mettrons dans le coin aux pois. » Le roi sauta du tonneau et éclata d'un rire sauvage. Jeanne aussitôt partagea l'humeur joyeuse de Charles, mais Jacques, un brin de nostalgie dans la voix, se mit à dire : « C'est une jeune fille tout ce qu'il y a de bien. Elle peut traire la vache et chauffer le poêle et balayer le sol. » Charles se pencha sur la table, plongea une tranche de pain dans la salière et la mettant dans sa bouche, continua d'un ton moqueur : « Et chanter des chansons – Et chanter des chansons aussi, opina Jacques. – Et avec le temps elle mettra au monde des petits enfants – Et des petits enfants, approuva Jacques. » Le monarque mordit dans le pain salé et de manière assez étrange regarda Jeanne en riant sauvagement : « Qu'as-tu donc à rire ? », demanda la jeune fille étonnée. « – Rien, j'essayais d'imaginer mon meilleur capitaine au

neuvième mois de grossesse et je veux bien être pendu si j'y parvenais. C'est bien naturel que je ne puisse t'imaginer avec dans tes bras un nouveau-né que tu fais têter. J'aimerais bien savoir quelle sorte de mère tu serais. » Jeanne souriait mi-figue mi-raisin mais sans dire mot. Jacques avait les yeux fixés au sol. Respirant lourdement il semblait se parler à lui-même : « C'est une fille qui travaille et maintenant vous l'assommez... » Ce fut comme un vent qui souffla sur l'humeur joyeuse du roi. Le poing sous le menton du paysan, il lui releva la tête et articula, le regardant droit dans les yeux : « Écoute, bonhomme. Qu'est-ce que tu racontes ? Pense à ce que tu dis. Pour qui me prends-tu ? Quel démon m'aurait poussé à traverser toute la France pour la tuer ici sous tes yeux. Si je voulais la tuer, ce n'est certes pas à toi que je me serais adressé. Je l'aurais fait lier à quatre chevaux et les aurais lancés dans la plaine. Compris ? » Charles regarda quelques instants le visage du paysan, ne sachant qu'ajouter. Sa colère décrut rapidement. Il se laissa tomber lourdement sur le banc à côté de Jeanne. « Allons, tranquillisez-vous. Je ne suis pas venu pour la châtier mais pour la récompenser. » Le roi loucha vers la jeune fille. La libératrice de la France cessa de tordre sa cuiller et étrangement rentra la tête. « Je veux adopter Jeanne. – Quoi ? » Jacques et Isabelle se regardèrent. Jeanne leva la tête et fixa des yeux étonnés sur le monarque. Leurs regards se rencontrèrent. Un moment Charles se délecta du désarroi général puis déclara à voix haute et claire : « Je veux faire de Jeanne ma fille adoptive. – Vous avez dit vous-même qu'elle était malade, dit Jacques. – Eh bien, qu'elle soit malade ! C'est un être cher et charmant. Elle me plaît. Sans elle je m'ennuierai. » Pendant quelques minutes régna un silence oppressant. Charles jouissait sadiquement du désarroi général. « Mais apparemment vous n'êtes pas plus âgé qu'elle, avança Jacques d'un air coupable. – Mais si, j'ai huit ans de plus. – Bon, mais Votre Majesté m'accordera qu'à huit ans vous ne pouviez mettre au monde un enfant. Ce n'est pas comme fille qu'elle vous convient mais plutôt comme sœur ou épouse. – De sorte que, si je comprends bien, vous m'invitez à l'épouser ? Mais je ne suis pas sarrasin, que je sache. Et que je sache, j'ai déjà une épouse. » Suivit un silence gênant. Charles regardait le visage de la jeune fille. La libératrice de la France, les yeux agrandis

par l'étonnement, regardait le roi. Charles soutint calmement son regard. « Est-ce Jeannette elle-même qui vous a fait cette proposition ? », demanda timidement Isabelle. « – Elle-même ? » Le monarque se gratta le bout du nez. « Peut-être ne voyez-vous pas que c'est la première fois qu'elle entend cela ? » Tous regardaient la jeune fille. « Papa et Maman, dit Jeanne en se signant, voici votre croix. Il ne m'a jamais dit la raison de notre visite au village. – Et ce n'est pas étonnant que je te l'ai cachée. Si je t'avais dit pourquoi nous allions à Domremy, alors tu aurais commencé à pérorer sans arrêt, à tort et à travers : *Mon doux roi, comment n'as-tu pas honte ? Du vivant de mon père, du vivant de ma mère ?* » Puis Jeanne lança un regard étrange sur le roi sans rien dire mais en poussant un gros soupir et en baissant la tête d'un air coupable. « Elle me plaît », continua le roi. « Elle est si amusante avec ses allusions à sainte Catherine, que sans elle je m'ennuierais. Bref, je vous la prends. Donnez-la-moi. Elle ne vous appartient déjà plus. Elle appartient à toute la France. » Charles s'agita un peu sur le banc et continua. « Je la nourrirai bien, l'habillerai bien, la chausserai bien. Elle dormira sur du duvet de cygne et mangera dans l'or et l'argent. Elle sera élevée avec les enfants royaux. Nous nous comporterons avec elle comme avec un membre de notre famille. En échange Jeanne doit me jurer fidélité, elle doit m'obéir. C'est qu'elle n'obéit à personne et fait comme bon lui semble. Récemment, au conseil de guerre, elle est venue avec des chaussures pleines de boue, est montée sur le trône et a crié : *Tous doivent m'obéir à moi et non au roi. Le roi n'est qu'un homme et moi je suis une sainte. C'est avec le Seigneur Dieu lui-même que j'ai affaire...* » Bouleversée, Jeanne jeta sa cuiller sur la table et se tournant brusquement vers Charles, s'écria : « Gentil roi, gentil roi, pourquoi ces mensonges ? Il n'en a rien été ! – Oh Dieu ! Jeannette, dit Isabelle en joignant les mains, peut-on ainsi parler au roi ! – Mais elle me parle toujours comme cela. » Charles se tut un moment, se gratta encore le bout du nez en poussant un long soupir et ajouta « En général je ne sais pas comment y arriver mais vous, vous devez exercer votre influence sur votre fille. Jeanne doit m'obéir. » Il resta un moment silencieux, puis soudain abattit son poing sur la table, faisant sauter les assiettes, et s'écria : « Jeanne doit m'être fidèle, que le diable l'emporte ! – Gentil roi, gentil roi,

vraiment je ne te suis pas fidèle ! » Jeanne secoua le monarque par le vêtement. Sur ses joues coulaient les larmes. Charles repoussa froidement la jeune fille. « Non, Jeanne, tu ne m'es pas fidèle. Tu es fidèle à sainte Catherine. Nous, c'est par hasard que nous nous sommes rencontrés. Tu m'obéis parce que j'obéis à sainte Catherine. Et qu'en sera-t-il si sainte Catherine t'ordonne de ne pas m'obéir ? » La Pucelle d'un geste apaisant tapota l'épaule du roi et s'exclama : « Ô gentil roi, tu ne sais même pas comme elle t'aime ! – Ne cherche pas à me convaincre, Jeanne. Je ne te demande pas si sainte Catherine m'aime ou non. Je te demande ce que tu feras le jour où sainte Catherine cessera de m'aimer... » Jeanne fixa quelque temps le visage du roi, puis baissant la tête d'un air coupable, embarrassée, elle haussa les épaules et se détourna... Mais Charles aussitôt lui prit la tête et la força à le regarder dans les yeux. « Eh bien voilà, ma chère, convenons que tu ne feras pas un seul pas sans ma permission. Tous les ordres que te donnera sainte Catherine, tu dois les faire concorder avec les miens. Tu dois me jurer (tu as la chance que je croie à tes serments) que, des ordres de sainte Catherine, tu n'accompliras que ceux que j'aurai sanctionnés. Tu me le jures ? – Je ne jurerais que ceci : je te dirai tout ce que me dira sainte Catherine. » Charles resta un instant silencieux. Il se mordait les lèvres de dépit. « Et si sainte Catherine te dit : *Quitte le roi en secret, sans lui dire un mot.* » ? Jeanne regarda quelque temps le roi droit dans les yeux. Puis elle poussa un profond soupir, haussa vaguement les épaules et se détourna en baissant tristement la tête. « Et voilà ! », soupira Charles. « – Eh bien tu vois, ma petite fille, prononça avec dépit Isabelle, ce que le roi te fait. Il te fait entrer dans sa famille. Et donc tu seras en quelque sorte une princesse. N'est-ce pas ce qu'une fille de paysan peut rêver. Mais toi tu ne l'écoutes pas. Hé, Jeannette, est-ce cela que je t'ai appris ? » La salvatrice de la France leva ses yeux vers sa mère et la regarda quelques instants avec attention. Mais ensuite Jacques explosa. Il bondit, se pencha par-dessus la table, attrapa sa fille par sa cotte, la souleva de son banc, commença à la secouer comme un prunier et cria : « Eh toi, poison, c'est comme ça que tu agis ? Tu vas obéir au roi ou non ? » Jeanne sans donner le moindre signe d'effroi, regarda son père. « Écoute, bonhomme, dit Charles en sautant de sa place et en frappant Jacques à la poitrine si

fort qu'il faillit s'écrouler à terre, ta fidélité de laquais, je n'en ai nul besoin. » Charles réfléchit un peu tout en se grattant la nuque, puis prit la jeune fille aux épaules, la força à se retourner et levant sa tête sous le menton la força à le regarder dans les yeux. « Comprends-tu Jeanne, avant toi en France il y avait un roi, ou plus exactement un dauphin : un seul. » La jeune fille fit un signe d'acquiescement. « Et maintenant il y en a deux. – Deux ? » Le visage de la jeune fille exprima un tel étonnement que le roi, agacé, se frappa la cuisse. « Et qui est le second ? – Mais le second, c'est toi ! » La jeune fille effleure des doigts sa poitrine. « Mais ce n'est pas vrai ! – Si, c'est vrai ! » Charles furieux repousse la jeune fille. Quelque temps ils se regardent l'un l'autre sans comprendre. Puis le monarque attire à nouveau la jeune fille par le bouton de sa cotte et dit en la fixant dans les yeux. « Comprends-tu, Jeanne ? Là-bas, à Reims, ce n'est pas moi que tu as couronné mais toi. Non, non ; ne dis pas non... Mais ce n'est même pas ça. C'est bien moi que tu as couronné roi, mais toi tu t'es couronnée sainte. Tous ceux qui me reconnaissent comme roi doivent te reconnaître comme sainte. Logiquement, tu ne m'es donc pas seulement égale en importance mais tu es même placée considérablement plus haut que moi. Toi, tu pouvais faire de moi un roi, tandis que moi, aurais-je pu d'une seule femme faire une sainte ? Tu dis que Dieu veut que je sois roi, mais pourquoi Dieu ne s'est-il pas adressé à moi directement, et pourquoi est-ce par toi, une vierge pure et immaculée qu'il a transmis sa volonté ? – Je n'en sais rien », répondit toute pantoise et perplexe la salvatrice de la France. « – Moi, par contre, je le sais », répondit sombrement Charles, irrité, en repoussant la jeune fille. « Parce que tu es meilleure que moi. » Mais la colère du monarque n'avait aucune espèce de fondement ; aussi poursuivit-il bientôt sur un ton parfaitement calme : « Tu comprends, Jeanne, le seigneur Dieu t'a envoyée pour assurer le pouvoir des rois de France. Et tu l'as fait. Maintenant la même nécessité de renforcer le pouvoir royal exige que tu disparaisses d'une façon ou d'une autre. Idéalement ce serait remarquable si aux yeux de milliers de Français ébahis tu montais au ciel. Cela contribuerait très fortement à répandre dans le peuple français la conviction que tu as bénéficié de la magnifique confiance de Dieu et que tu es en rapport étroit avec Lui. Cela signifierait aussi que je

me trouve également sous la protection du Très-Haut. Malheureusement, nous ne pouvons nous débarrasser de toi par une voie surnaturelle. On va donc le faire de la façon la plus naturelle. Bien sûr, te condamner officiellement à mort est impossible. Bien sûr, je ne peux quant à moi accuser une personne à qui je dois la couronne. En conséquence il me faut te tuer de telle façon que la responsabilité de ta mort ne retombe pas sur moi. Il faut te fabriquer un malheureux accident. Par exemple, on peut te livrer aux Anglais, qui trouveront bien un moyen de t'envoyer dans l'autre monde. Mais quand tu quitteras notre monde périssable et que tu auras élu domicile sous les frondaisons du paradis, ton image lumineuse pourra ombrager ma monarchie. Tu comprends ? » Jeanne resta silencieuse quelques instants, regardant le roi, puis avec un gros soupir tourna son regard vers la table et demanda : « Pourquoi donc ne le fais-tu pas ? – Je ne sais pas, répondit Charles après un silence. Vraiment, simplement tu m'enchantes. Simplement tu me fais de la peine. Tu sais, Jeanne, la logique politique exige ta mort, mais quand je vois avec quels yeux soumis tu me fixes, je commence tout simplement à me sentir mal à l'aise. Tout simplement mon cœur saigne. J'ai commis une grande faute en t'envoyant avec l'armée à Orléans. D'ailleurs est-ce une faute ? Bon, je t'aurais chassée. Tu serais revenue chez toi. Et ton père t'aurait noyée. Et les poissons t'auraient aussitôt dévorée... » Charles garda un peu le silence, respirant lourdement, puis il se frappa le genou de la paume. « Bon, ce qui est fait est fait. Comme on dit, on ne refait pas le passé. Si j'ai déjà commis une faute, cela ne changera rien si j'en commets une autre. Je veux faire de toi ma fille adoptive. – Mais pourquoi faire de moi une princesse ? », s'écria la jeune fille. Le roi étreignit la salvatrice de la France, passa doucement la main dans ses cheveux et prononça pensivement : « Vois-tu, Jeanne, tu ne comprends pas dans quelle histoire tu es tombée. Tu vis dans le monde de tes rois de conte de fées mais, vois-tu, la vie est beaucoup plus prosaïque que tes contes. Ici, les gens marchent dans le sang jusqu'aux genoux et la vie humaine ne vaut absolument rien. Et non seulement la vie du simple paysan ou du chevalier, mais même la vie des princes de sang royal, comme par exemple, le duc de Bourgogne... » Charles desserra son étreinte,

resta quelque temps silencieux et déclara : « Comprends-tu de quoi il s'agit ? Tous ces ducs, comtes, marquis, vicomtes, ils sont aussi rois que moi. Et je dois les supplier de me servir. Mais toi, qui es-tu ? – Je suis une sainte ! » Charles fixa quelque temps avec insistance la Pucelle : « C'est toi qui le dis ! Ceux qui me soutiennent, pensent que tu es une sainte, et ceux qui haïssent te traitent de sorcière. Veux-tu que je te dise quel est ton sort aujourd'hui ? Ton statut social tient en trois mots : amie du roi. Si je meurs demain, tu n'es plus rien. » Charles mit son index sous le menton de la jeune fille et la força à le regarder dans les yeux : « Si demain, je meurs, dès après-demain, Armagnacs aussi bien que Bourguignons et Anglais lanceront contre toi la chasse la plus acharnée, et tu périras... Tu peux mourir même de mon vivant... » Charles regarda Jeanne presque une longue minute et ensuite prononça gravement : « Que j'ôte seulement ce petit doigt et ces merveilleux yeux noirs deviendront de la cendre. » Le roi retira son doigt et revint à la table. « Mais je ne veux pas le faire. Je veux que tu vives. Et que tu vives même après ma mort. Et dans ce but il faut légaliser ton statut à la face de tous mes amis et de tous mes ennemis. Et mieux vaut le faire en te déclarant ma fille adoptive. Bien sûr, une fille adoptive, ce n'est pas une fille naturelle mais tout de même cela a quelque sens. Si je propose la main de ma fille adoptive au roi d'Espagne, il en sera indigné. Mais te donner à un comte ou à un marquis, c'est tout à fait possible. Et rien d'étonnant à ce qu'elle termine sa vie comme comtesse du Périgord ou du Vermandois... » Charles resta un instant pensif et dit en se tournant vers les parents de la jeune fille : « Donnez-moi votre fille Jeanne. Chez moi elle sera bien. » Isabelle essuya nerveusement ses mains à une serviette et, se tournant vers son mari, prononça d'une voix assez émue : « Eh bien, père, qu'allons-nous décider ? Je pense qu'on peut peut-être céder Jeannette au roi. Nous aurons sans doute encore une fille à élever. J'espère qu'elle n'ira sauver aucun royaume. » Jacques, perplexe, se grattait la nuque : « Je ne sais même pas quoi répondre. Jamais je n'ai eu à répondre à ce genre de questions. Il faut vraiment le lui demander à elle. Jeannette, petite fille, dis-nous sur l'honneur : voudrais-tu être la fille du roi ? » Jeanne haussa vaguement les épaules et baissa la tête d'un air coupable. « Non, ne lui posez pas

ce genre de question », s'écria Charles, « il faut le faire d'une tout autre façon. Elle craint de vous offenser en refusant, vous qui êtes de simples paysans. Elle craint que cette démarche qui est la sienne puisse être considérée comme noire ingratitude à l'égard de gens qui lui ont donné la vie et l'ont élevée... » Entendant ces paroles du roi la jeune fille releva la tête et le regarda dans les yeux avec un tel regard que le cœur de Charles se serra. Il pensa : « Eh bien, maintenant, je vais les mener tous par le bout du nez. Et sainte Catherine et sainte Marguerite et saint Michel et le Seigneur Dieu lui-même. » Il dit : « Comprends-le, Jeanne, tu n'as pas d'autre choix. Paysanne, tu ne pourrais plus le redevenir, même si tu le voulais. Tu n'appartiens plus à tes parents. Tu n'es plus un être humain mais un étendard. C'est à ta suite que marchent les gens. Et il est pour moi très important que les gens qui marchent derrière toi me soutiennent moi, et non mes adversaires. Et cela n'est possible que si tu m'es fidèle. Te renvoyer chez toi, je ne le puis parce que la France se trouve au pouvoir d'une sainte dont les actions sont incontrôlables. » (Charles ferma les yeux une minute et vit en imagination, comme dans une nuit obscure à la lumière des torches, Jeanne debout sur le perron de sa maison de Domremy et criant à la foule des paysans rassemblés devant elle : « Je ne décide rien. Allez à Chinon chez le roi et il vous dira quoi faire. ») Non, c'était impossible. « Veux-tu oui ou non passer le reste de ta vie à la cour ? – Mais que devrai-je y faire ? – Rien ! Tu mèneras la vie d'une dame de la cour. Je ne peux te confier une armée... – Donc, je me bats mal ? – Non, la question n'est pas là. Tu combats bien et, pour une femme, de façon tout simplement magnifique. La question est ailleurs. Te confier l'armée royale, c'est la même chose que la confier au duc de Bourgogne... – Tu crains que je passe dans le camp du duc. – Mais c'est ce que justement je ne crains pas. Je crains que tu ne t'enfuires de moi et que tu n'agisses à tes risques et périls. Aussi désiré-je t'attacher à moi d'un lien tel que je t'aie constamment sous les yeux. Si bien que ton choix est très limité. Si tu dis oui, tu viendras avec moi volontairement. Si tu dis non, je t'emmènerai de force. Si tu résistes, tu marcheras sous escorte » Jeanne, assez étrangement, pencha la tête de côté, puis elle dit d'une voix tranquille : « Bien. Je suis d'accord ! – Voilà qui est gentil de ta part. » Charles se frappa

avec force le genou de sa paume. « Et compte bien que, si tu ne m'obéis pas, je t'enfermerai sous clef pour le restant de tes jours. Compris ? » La jeune fille inclina la tête en signe d'assentiment. – Eh bien, voici qui est remarquable. Et Charles une fois encore frappa de ses deux paumes sur ses genoux. – Eh bien, paysans, il se fait tard. Dehors il fait sombre. J'espère que, voyant qu'il est nuit, vous n'allez pas chasser le roi. – Oh ! dit Isabelle en joignant les mains, soyez tranquille, Votre Majesté, nous allons vous préparer notre lit conjugal. Attendez seulement que je change les draps. – Et c'est juste, dit Charles en s'étirant, il ne faut pas que moi, le roi de France, je dorme sur un sol sale quand quelque crasseux vilain se prélassera dans un lit. Je vais m'étendre sur le lit et vous vous arrangerez tous les trois sur le plancher... Ah ! j'allais oublier... » Charles se frappa le genou de dépit. « Autant que je sache, Jeanne a quitté la demeure sans la bénédiction maternelle. Ne faut-il pas réparer cette faute ? » Tous sauf le roi se levèrent. Jeanne tout heureuse quitte la table et, gagnant le milieu de la pièce, s'agenouille devant sa mère, baissant humblement sa tête découverte. Isabelle décroche du mur l'icône et, en couvrant la tête rase de sa fille, dit : « Eh bien, ma petite fille, il est visible que dès le début tu étais une pièce détachée. Peut-être fallait-il qu'un soleil comme le tien s'accommode de notre misérable toit... »

Mon Dieu, comme elle serait belle l'histoire de la France si les événements s'étaient ainsi déroulés ! Si j'avais été à la place de Charles VII, j'aurais fait sans hésitation de Jeanne ma fille adoptive. Mais pourquoi cela ne s'est-il pas produit ? Car si tel avait été le cas, la vie de Jeanne d'Arc n'aurait pu finir sur le bûcher. Allons, un peu d'imagination, imaginons la suite de l'histoire : Charles VII a donc adopté Jeanne. Imaginons le tableau. Devant nous une immense salle de festin. À côté des murs de longues tables en fer à cheval couvertes de nappes de velours. À table les courtisans qui festoient. Derrière les courtisans s'avance Charles VII en habit de bourgeois moyennement aisé. Au centre de la salle, se dresse sur ses hauts talons le comte Thibaut d'Armagnac qui chante une ballade de sa composition, comme ceci :

*Quand me mit au monde ma mère
dans un ruisseau sous une barrière,*

*mon père était un tire-laine
objet de tous les mépris.¹*

À l'écart sont assises à une table deux demoiselles : Madeleine de Valois et Jeanne la Pucelle. Elles se disputent passionnément on ne sait à quel propos. Charles est appuyé à une colonne et écoute attentivement. Et de quoi s'indignait Madeleine ? « Je suis une princesse de la maison de Valois, et je m'en vais aller sur la place du marché et crier à tue-tête : *Des oignons, achetez des oignons, quatre deniers la botte !* – Mais de quoi as-tu peur ? Tu n'en mourras pas ! – Et si tout d'un coup un des courtisans me voyait ? Il le dirait à papa. – Bon, je te promets que personne ne nous reconnaîtra. Tu sais comment les filles de la campagne attachent leur mouchoir quand elles font la moisson ? On ne voit que les yeux. Comme cela. (Jeanne montre de ses mains comment il faut nouer le mouchoir.) Et si quelqu'un nous reconnaît et le dit à papa, tout simplement il ne le croira pas. – Mais s'il le croit... D'ailleurs qu'il le croie ou pas, moi je le croirai. Je saurai que j'ai fait le marché comme la dernière des paysannes. C'est une honte dont jamais on ne pourra se laver. – Et tu devrais me demander alors ce que j'ai éprouvé en devenant princesse ? » Perplexe, Jeanne restait les bras ballants. « C'est impossible même à raconter. Il faut que la petite sœur le ressente. – Voilà qu'on a déniché une *petite sœur* ! As-tu longtemps gardé tes vaches ? – Je n'ai pas gardé les vaches. – Bon, pas les vaches, mais les bœufs. – S'il te plaît, Madeleine, je n'ai rien à faire avec eux. – Alors sinon les bœufs, les ânes, les chameaux, les moutons. Tu gardais quelqu'un ? – Je ne gardais personne. Je filais seulement ma quenouille. – Il y a de quoi te vanter. – Écoute, Madeleine ; pourquoi as-tu tant de haine contre moi ? Pourquoi me reproches-tu mes origines paysannes ? Qu'est-ce que je t'ai fait ? – Oh non, Jeannette, puis-je t'appeler ainsi ? – Appelle-moi pot si tu veux, mais ne me mets pas au four... – Eh ! tu en as des proverbes de paysan ! Pourrais-tu me les apprendre ? – Comment pourrais-je te les

¹ Première des quatre strophes de la chanson « Voleur » [«Вор», 1981] d'Alexis Lvovitch Khvostenko : «Когда родила меня мать / в канаве под забором / папаша был карманный вор / покрытый весь позором.» [N.d.l.R.]

apprendre si tu me détestes ? – Oh non, Jeannette, je ne te déteste pas du tout, mais je ne t'aime pas. Et comment pourrais-je t'aimer ? Voici qu'arrive d'on ne sait où une fille illettrée qui ne sait même pas parler clairement en français et la voilà faite princesse. – Je n'ai rien fait pour cela ! – Voilà justement ce qui me met en rage, que toi qui n'as jamais rien fait pour accéder au pouvoir, tu sois parvenue en un instant au faîte tandis que ceux qui font tout pour cela ne le peuvent en aucune façon. Si on avait promis à un La Hire quelconque de faire de sa fille une princesse, il aurait traversé à quatre pattes toute la France de Marseille à Rouen. Et celle-ci n'a même pas eu à lever le sourcil. On a entassé sur elle une montagne d'or et elle se comporte comme si de rien n'était ! Voilà ce que je pense. N'as-tu pas du mépris pour nous, papa et moi ? – Rassure-toi, Madeleine, en aucun cas je ne te méprise, pas plus que papa... – Ne t'avise pas de l'appeler papa. C'est pour moi qu'il est papa. Pour toi, c'est simplement le roi. – Je ne comprends pas, Madeleine, que tu sois si mécontente que moi, une paysanne, je sois devenue princesse. – Non, Jeannette. Ce qui me met en rage, ce n'est pas que tu sois assise avec moi à la table des princesses. Mais tout simplement j'aimerais savoir si j'ai encore beaucoup de petits frères et de petites sœurs qui vivent dans votre village. Et s'ils ne vont pas apparaître ici un jour ou l'autre. – Mais toi, tu en mourrais ? – Mais pense, espèce de parvenue, y a-t-il longtemps que tu gardais les vaches ? – Tu me l'as déjà dit ! » Madeleine renifla méchamment, tira la langue à Jeanne et, retroussant son vêtement, s'enfuit.

Charles hocha la tête, se gratta le bout du nez en signe de perplexité et, quand la jeune fille eut repris son calme, il s'approcha d'elle, s'installant sur la chaise qu'avait abandonnée Madeleine. « Bonjour ! – Bonjour, gentil roi. – Nous avons déjà convenu que jamais tu ne devais m'appeler gentil roi ! » Jeanne tourna lentement la tête vers le monarque, et lui lançant un étrange regard, haussa vaguement les épaules, puis, tout en respirant péniblement, répondit : « Bien, papa, je ne le ferai plus. – Tu as fait tes devoirs et appris tes leçons ? – Oui papa, c'est fait. – Et concrètement qu'as-tu appris ? – J'ai appris l'arithmétique, j'ai appris le français et j'ai traduit deux pages de l'Aquinate contre les païens en latin de Rome. – Et quelqu'un a-t-il vu tes brouillons ? – Pourquoi brouillons ? J'ai

bien fait mes devoirs. – Bon, mais qui a vu tes devoirs ? – C’est Madeleine. » Charles resta un moment pensif. Ensuite il se gratta le bout du nez et dit : « Écoute, Jeanne, j’ai deux remarques à te faire. – Je les écouterai volontiers quel qu’en soit le nombre – Première remarque. Regarde les courtisans. Dis-moi, vois-tu quelqu’un d’entre eux qui ait la tête couverte ? – Oui, les dames de la cour – Donc ce sont les dames. Mais toi es-tu une dame ? Tu es chez moi un être de sexe indéterminé. Bref, quand tu viendras au festin en vêtement de femme et non en costume d’homme, alors tu te couvriras. – Et la deuxième remarque ? – N’essuie jamais ton assiette avec une croûte de pain. Seuls les paysans le font. – Mais les paysans ne sont-ils pas des hommes ? » Charles haussa vaguement les épaules. « Non, pourquoi des hommes ? On ne les reçoit pas dans la société cultivée. – C’est tout ce que vous vouliez me dire ? – Non, ce n’est pas tout... Avec les filles de la campagne de Domremy tu chantaient et tu dansais ? – Oui, est-ce un crime ? – Voyez la langue ! Non ce n’est pas un crime. Simplement je veux te proposer de gagner le centre de cette salle et d’imaginer quelque chose d’original. – Bon ! J’y réfléchis. – Non, ne réfléchis pas, imagine ! – Bon. »

La jeune fille essuya ses lèvres luisantes, quitta la table et gagna le centre de la salle. Murmure dans la salle : « La Pucelle ! La Pucelle ! » Jeanne s’approcha des musiciens italiens et indiqua des doigts la mesure : « Pouvez-vous jouer ainsi ? » Les musiciens inclinèrent la tête. La Pucelle s’inclina d’abord profondément devant le roi – quelque temps leurs regards se rencontrèrent et Jeanne se sentit brûlée par le regard insistant et pénétrant de Charles. Le monarque regardait sa fille adoptive d’un regard étrange, la bouche mi-ouverte et passant vigoureusement sa langue sur sa lèvre supérieure – puis elle passa devant le duc d’Alençon, le comte Dunois, puis tous les gens de cour aux quatre coins de la salle. Ensuite elle ôta sa toque et sa cotte de velours, les jetant à terre, et elle entendit son frère Pierre dire à un chevalier auvergnat inconnu qui se tenait à ses côtés, à haute voix afin que tous les courtisans l’entendissent : « Mais nue, elle est encore plus belle ! » Par la salle courut un rire méchant. Jeanne avec dépit mordit sa lèvre inférieure et furieuse menaça son frère du doigt. Mais l’affaire ne s’arrêta pas

là. L'Auvergnat inconnu comprit où voulait en venir Pierre et demanda avec désinvolture : « Tu l'as donc vue ? – Je l'ai vue toute. », prononça Pierre cyniquement. Un éclat de rire général ébranla la salle. Jeanne déchaînée se lova comme un serpent et montra le poing à son frère. Cela mit encore davantage les courtisans en joie. Mais la salvatrice de la France n'avait pas le cœur à rire. Elle marcha sur sa cotte de velours qui gisait à terre et se mit à attendre patiemment que cessent les rires. À peine le silence s'était-il fait que la jeune fille frappa des mains et commença un mouvement circulaire en marquant la mesure avec les talons de ses chaussures. Je n'ai quant à moi aucune information sur le folklore musical français du XV^e siècle. Qu'elle chante donc une chanson russe de chez nous comme

*Je m'en vais, m'en vais danser
en bottines toutes neuves,
tous les enfants disent
que je suis comme une image !¹*

Et tous les courtisans d'applaudir et Jeanne elle-même, de ses talons marquant la mesure, continue ses cercles et son regard passe de visage en visage. Soudain il lui semble voir quelque chose de familier. Elle regarde avec attention et reste muette d'étonnement. Dans un coin éloigné de la salle, à une petite table écartée, son père et sa mère sont assis et regardent leur fille d'un regard doux et aimant. Et aux côtés de Jacques et d'Isabelle se tient son frère Jacques, qui dit quelque chose aux parents en désignant du regard sa sœur. Jeanne n'en crut pas ses yeux. Sa voix s'arrêta court. Faisant demi-tour, elle braqua son regard sur le roi. Charles regardait sa fille adoptive d'un regard attentif et pénétrant, la bouche mi-ouverte. Apparemment il était préparé depuis longtemps à ces événements. Quelques instants le monarque et la jeune fille se regardèrent. Ensuite Jeanne se couvrit le visage de ses paumes et,

¹ Quatrain populaire en tétramètre trochaïque que les Russes nomment *tchastouchki* ; les jeunes enfants aiment à chanter celui qui est ici cité : «Выйду, выйду я плясать / В новеньких ботинках. / Все ребята говорят, / Что я как картинка!» [N.d.l.R.]

tombant à terre, commença à sangloter. Dans la salle on s'agitait, tous quittant brusquement leur place. « Oh ! qu'est-ce qu'elle a ? », cria Madeleine. Charles se tut quelques instants puis quitta sans se presser son fauteuil, contourna la table et se dirigea à pas lents vers la jeune fille qui gisait au milieu de la salle. S'approchant d'elle, il souleva le menton de la salvatrice de la France et demanda en regardant ses yeux brillant de joie à travers leurs larmes : « Eh bien, pucelle, sainte Catherine me pardonnera-t-elle toutes mes fautes ? » Jeanne joignit les mains et regardant le roi d'un regard extasié et plein d'amour : « Ô mon doux roi, non seulement elle te pardonne tes péchés passés mais aussi ceux à venir. »

Mon Dieu, qu'elle aurait été belle, l'histoire de France, si les événements s'étaient déroulés précisément de cette manière et non d'une autre ! Mais qu'aurait-il coûté à Charles VII de faire de Jeanne sa fille adoptive ? Cela ne lui aurait rien coûté. Et elle aurait été princesse. En tout cas la salvatrice de la France n'aurait jamais fini sur le bûcher, car il était impensable que les filles de roi même adoptives fussent brûlées. Peut-être qu'à la mort de Charles VII, elle serait devenue reine de France sous le nom de Jeanne I^{re}. Imaginez cette situation. Charles VII est sur son lit de mort. Autour de lui, les princes et les princesses « porphyrogénètes » (si l'on prend le terme byzantin) et, au milieu d'eux, elle qui n'est pas porphyrogénète. Pâle comme la mort le monarque, avec peine, d'une voix enrouée, prononce ces mots : « Approche-toi, ma fille. » Jeanne s'approche prudemment du lit de mort et à genoux presse contre sa poitrine la main du roi qui pend sans force. « Je te laisse le trône, articule le monarque. Là dans mon testament j'ai pris cette disposition. – Mais pourquoi justement à moi ? », s'étonne la jeune fille. « Je n'ai pas en moi une seule goutte de sang royal. – Oui, c'est vrai, pourquoi justement serait-ce elle notre reine ? », s'indignent les princes et les princesses porphyrogénètes. « C'est une paysanne. » D'une main déjà froide, Charles caresse tendrement la jeune fille à genoux près de son lit et déclare d'une voix à peine audible : « Ce n'est pas un malheur que tu sois une paysanne. Tu as un cœur, grand, aimant et bon. C'est bien suffisant pour diriger l'État. Tu penses à la France toute entière tandis que les autres princes et princesses ne pensent

qu'à ces profits matériels que procure le trône. » Sur ces mots Charles ferme les yeux et pousse son dernier soupir...

Mon Dieu ! Que ne donnerais-je pas pour que cette histoire fût vraie ! Mais pourquoi n'en a-t-il pas été ainsi ? On me dira que je donne à Charles la vertu de Jeanne C'est tout à fait possible mais il me semble que si la chose avait tenu au seul caractère du roi, Jeanne n'aurait jamais fini sa vie sur le bûcher. Vladimir Raïtssess demande : « Que pensait Charles de Jeanne ? » Si Charles avait regardé Jeanne négativement, s'il l'avait haïe ou méprisée ou ne lui avait pas fait confiance, jamais il ne lui aurait confié le commandement de ses armées. Sans aucun doute, si Charles, au sens littéral de ce mot, avait mis à la porte du château de Sully la salvatrice de la France, nous devrions reconnaître même dans ce cas qu'il y eut un moment où le monarque avait de bons rapports avec Jeanne. Pourquoi donc cette alliance avec le roi s'est-elle prolongée ? La raison était sans doute que le roi de France, au fond, n'était pas mauvais. Si la chose n'avait dépendu que de son caractère, jamais la jeune fille n'aurait fini sur le bûcher. Ce qui causa la perte de Jeanne, ce n'est pas le roi. Ce qui causa la perte de Jeanne, c'est la France. Charles lui-même était prêt à faire tout pour la jeune fille mais il savait que les féodaux français ne pourraient jamais accepter une paysanne en leur sein. Et ils ne pourraient l'accepter non parce que c'étaient de méchantes gens, dépravés, mais parce qu'ainsi le voulait le terreau idéologique qui unissait tous les Français. Pour que Charles pût adopter Jeanne d'Arc, la bonne volonté du roi de France ne suffisait pas. Il fallait encore que les Français, nobles et paysans, fissent œuvre commune.

J'ai récemment entendu à la radio une « Ballade espagnole » qui commençait par ces mots :

*Le roi de Castille un jour
s'éprit d'une jeune beauté,
charmé par le chant d'une jeune moissonneuse
quand il chassait dans la forêt...*

et qui se terminait ainsi : « Et, pour une chanson, de la jeune moissonneuse / il fit une reine de Castille ! »¹ Je ne sais à quel épisode de l'histoire de l'Espagne se réfère cette ballade mais elle donne à penser qu'un roi d'Espagne effectivement épousa une paysanne. Car il n'y a pas de fumée sans feu. Et je pensais : pourquoi en Espagne était-il possible à une paysanne de devenir reine et pourquoi en France était-ce impossible ? En quoi l'Espagne est-elle différente de la France ? Il me semble que la différence tient au fait que les Espagnols menèrent une guerre contre les Maures musulmans, lors de la *Reconquista*, que cette guerre rassembla tout le peuple espagnol, les divisions sociales, qui n'étaient pas aussi importantes qu'en d'autres pays d'Europe, passant à l'arrière-plan. La même chose s'est produite en Russie. La guerre avec les Tatars fut une œuvre commune qui unit et rassembla tout le peuple russe. Le tsar russe qui montait sur le trône devenait automatiquement un héros national, car il dirigeait la lutte avec les envahisseurs étrangers. Mais n'était-ce pas la même chose en France ? Sans doute pas. S'il en avait été ainsi, Jeanne n'aurait pas pensé que, comme elle le disait, les Français dépravés détruisant la France, les Français vertueux étaient obligés de la sauver. Le patriote russe se bat contre les ennemis de la Russie et dans ce combat triomphe tandis que le patriote français qui lutte contre les Français dépravés qui font périr la France, meurt non des mains des ennemis extérieurs mais des mains des ennemis intérieurs, tels que Peron Leclerc, Guidel Bouthillier ou Pierre Cauchon. Tous ceux qui aiment Zoé Kosmodémianskaïa doivent haïr les Allemands qui l'ont pendue. Mais tous ceux qui aiment Jeanne d'Arc doivent haïr non les Anglais mais les Français qui l'ont brûlée, pour la même raison que tous ceux qui aiment le Christ doivent haïr ceux des Juifs qui l'ont crucifié. Peut-être m'exprimé-je mal. Je répète : *tous ceux qui aiment Jeanne d'Arc doivent haïr non les Anglais mais les Français qui l'ont brûlée pour la même raison que tous ceux qui aiment le Christ doivent haïr*

¹ Premier des trois couplets et deux derniers vers de la chanson « Maritana » [«Маритана», 1983] d'Édouard Anatoliévitch Khil : «Король Кастилии, однажды, / Влюбился в девушку-красу. / Пленившись песней юной жницы, / Когда охотился в лесу. / [...] И королевую Кастилию / За песню жницу сделал он.» [N.d.l.R.]

les juifs qui l'ont crucifié. Affirmer que tous les Français sont comme la Pucelle, c'est la même chose qu'affirmer que tous les Juifs sont comme Jésus. De même que le Christ, s'il a prouvé quelque chose par sa « geste », c'est seulement la rigoureuse impossibilité de l'existence dans la société juive d'« hommes » comme lui, de même Jeanne, si elle a prouvé quelque chose par sa conduite, c'est la rigoureuse impossibilité de l'existence de personnes comme elle en France. De fait la Pucelle est la personne la plus impossible non seulement dans l'histoire de France mais aussi dans l'histoire universelle. Ce qui est étonnant n'est pas le fait que cette jeune fille ait péri mais qu'elle ait vécu si longtemps. C'était politiquement une kamikaze et Jeanne elle-même le comprenait parfaitement, puisque c'est elle qui a dit : « Je ne vivrai pas plus d'une année. »

Ce qui fit périr Jeanne, c'est la société française. La Pucelle transgressait les lois de la hiérarchie sociale et devait subir un châtement sévère. Vous appelez cette héroïne la Pucelle de France. C'est la plus grande des sottises qu'on puisse imaginer, car c'est justement la France qui a tué Jeanne. Les documents du procès de Rouen sont un acte d'accusation dirigé contre le peuple français. À votre place je détruirais ces documents pour que personne n'en ait connaissance. Malheureusement ce n'est plus possible, car le monde entier les connaît. Vous affirmez que Jeanne d'Arc prouve l'existence dans le peuple français du sentiment patriotique. En est-il ainsi ? Certes Jeanne était patriote. Mais c'est peu dire, car l'image de la Pucelle d'Orléans n'est pas seulement une image du patriotisme français mais en général de tout patriotisme. Je le répète : *l'image de la Pucelle révèle non l'idée du patriotisme mais l'idée de la noire ingratitude humaine.* De fait, à quoi se résume toute l'histoire de la Pucelle d'Orléans ? À ceci : nous n'avions pas en France de patriotisme. Et soudain apparut une patriote et quelle patriote !, une patriote belle, intelligente, vierge. Elle aimait les chevaux de guerre et les armes étincelantes. Elle pleurait souvent. Et écoutez-la : « Qui m'aime me suive ! » Et nous l'avons prise et tuée. Et non contents de la tuer, nous l'avons brûlée vive. Imaginez combien cette mort pouvait être terrible pour une fille de 18 ans ! Une fille dont les tétons n'avaient pas encore poussé. Mon Dieu,

comme elle a dû souffrir ! Que ressentait-elle au moment où ses pieds commencèrent à brûler, encore vivante ?

Mais ce n'est pas tout. Nous, Français, faisons de Jeanne d'Arc un principe et nous soutenons en ce qui concerne notre peuple de France une infamie que tout autre peuple craindrait de soutenir à notre place, ne serait-ce que par un respect élémentaire de ce que nous sommes. Nous soutenons que brûler toutes vives des petites jeunes filles aliénées traverse comme un fil rouge toute l'histoire du peuple français (c'est ainsi probablement qu'il faut comprendre les mots de Jacques Duclos selon lequel le patriotisme de Jeanne d'Arc traverse comme un fil rouge toute l'histoire de la France). En d'autres termes, s'il se montre encore en France une autre Jeanne, c'est la même fin qui l'attend. Je ne comprendrais décidément jamais comment le peuple français peut s'enorgueillir de l'histoire de la Pucelle d'Orléans. Mais allez-vous affirmer que vous êtes comme Jeanne ? Admettre l'existence d'une deuxième Jeanne est pratiquement impossible autant qu'il est impossible d'imaginer l'existence d'un deuxième Christ. Je crois que nous, habitants de la terre, avons eu de la chance de la connaître. Sur les autres planètes, de tels êtres n'existent sans doute pas. Mais, non, décidément, je ne comprends pas comment vous, les Français, vous pouvez tirer orgueil de cette histoire. L'histoire de Jeanne est la page la plus honteuse de l'histoire du peuple français. *Elle a sauvé la France et vous l'avez chassée comme un chat de gouttière.* Il me semble que tout Français moralement pur, toute Française moralement pure devraient chaque année le 30 mai s'enfermer chez soi, éteindre la lumière, suspendre au mur ses armoiries et, devant elles, allumer une chandelle assez grosse pour brûler de 8 heures du matin à 4 heures du soir, c'est-à-dire le temps que brûla son bûcher. Et en regardant la flamme de cette bougie, ces Français devraient chuchoter cette « prière » : « Jeannette, colombe que par nos baisers brûlants soient essuyées tes petites larmes amères et, si tu le peux, demande à Dieu de pardonner ce que nous avons commis. Pour nous, Français, il n'est point de pardon. » Et chaque Français intelligent et bon doit rendre compte à Jeanne des bonnes actions qu'il a faites. C'est alors seulement que votre peuple français pourrait être aimé et respecté par tous les autres peuples de la terre.

Ils diraient que la nation française est une nation très bonne, très intelligente et vertueuse, qu'elle a été frappée d'un terrible malheur. Vous allez bien sûr répondre : « Ô Russes, dont la vache aurait mugé tandis que la nôtre serait restée sans rien dire, regardez-vous d'abord vous-mêmes. Que s'est-il produit chez vous sous Ivan ou sous Staline ? Mais moi, si j'écris cette lettre, ce n'est pas pour prouver que nous, Russes, sommes meilleurs que vous, les Français. Je suis même prêt à accorder que nous, Russes, sommes pires que vous, les Français. Je ne comprends simplement pas pourquoi vous regardez l'histoire de Jeanne d'Arc comme la plus belle page de votre histoire. (Chateaubriand a écrit : « Voltaire a souillé de sa plume impure l'une des traditions historiques les plus charmantes. ») Qu'y a-t-il de beau ou de charmant dans l'histoire de la Pucelle d'Orléans ? C'est une très, très triste histoire. Quand on lit les actes du procès de Rouen, on ne voit absolument pas où est le patriotisme français. On pense seulement une chose : « Qui est-on en train de tuer ? Mais qui donc est-on en train de tuer ? Quelle âme pure, quelle âme tendre, quelle âme remplie de vertu ? » Et quand avant la fin on se rend compte quelle fille merveilleuse était Jeanne, on prend de plus en plus conscience qu'elle n'avait pas sa place en France. Seuls de parfaits ignorants peuvent considérer la figure de la Pucelle d'Orléans comme la preuve de l'existence dans le peuple français d'un sentiment patriotique. Si tout le patriotisme français n'est figuré que par la figure de la Pucelle, cela montre l'impossibilité du patriotisme en France.

Jeanne d'Arc est un être accidentel dans l'histoire universelle. Elle pouvait ne pas exister. Ce qui est étonnant, ce n'est pas qu'elle ait péri mais qu'elle ait émergé dans la vie politique. Et cette Jeanne accidentelle donna la mesure de la profondeur du cœur français. Jeanne avait un très grand cœur, mais le cœur français en général se révéla tout petit. Et la salvatrice de la France périt. Elle étouffa par manque d'oxygène. Vous, Français, vous accusez Charles d'avoir trahi et fait périr la jeune fille. Mais que devait-il faire ? Il ne pouvait rien faire pour elle. Et il ne pouvait décidément rien faire pour elle parce qu'il n'était pas permis même au monarque, en France, de transgresser les lois. Charles causa la perte de Jeanne non pas quand il la chassa de Sully mais quand il l'envoya avec ses armées à

Orléans. S'il avait pu imaginer comme tout cela finirait, jamais il ne l'aurait fait. Tout simplement les événements avaient échappé à son contrôle.

Trad. Y. Avril



André Charov : « Maladie mentale »

Y. Avril
Besançon

Ce compte rendu d'un ouvrage de Roger Caratini, *Jeanne d'Arc, de Domremy à Orléans et du bûcher à la légende*¹ a été publié dans la revue à sensation *Le Monde derrière le miroir* le 24 janvier 2000². Nous le publions ci-après pour deux raisons.

D'abord parce que l'appréciation de l'auteur de l'article sur ce livre contraste avec celle des historiens spécialistes de l'histoire de Jeanne d'Arc, Françoise Michaud-Fréjaville et Olivier Bouzy, qui furent tous deux responsables du Centre Jeanne-d'Arc d'Orléans. La première nous dit qu'elle « avait envie, parvenue à la page 71, de prendre le livre du bout des doigts et de le mettre définitivement dans une corbeille à papiers (recyclables), en pensant que c'était déjà lui faire trop d'honneur » ; le second « confesse un très vif et très profond agacement, qui n'a cessé de s'accentuer au fur et à mesure [qu'il découvrait] cette inénarrable macédoine, pleine d'affirmations redondantes, ronflantes et mal à propos, pleine d'erreurs qu'on ne pardonne déjà guère à un étudiant de première année d'histoire, et pleine d'une mauvaise foi fatigante qui le pousse à prendre systématiquement le contre-pied de ce que disent les sources. »³

Mais on sent aussi dans l'article qu'André Charov – sur lequel il faut préciser que nous ne savons rien – exprime une sorte de satisfaction à voir détrôner l'image de Jeanne. C'est évidemment l'esprit de ces pseudo-révélation, si courantes aujourd'hui, où l'on va vous montrer « tout ce qu'on vous a caché », et ce qui est « derrière le miroir ».

¹ Roger Caratini, *Jeanne d'Arc, de Domremy à Orléans et du bûcher à la légende*, L'Archipel, 1999.

² En russe : *Мир зазеркалья*, Moscou.

³ *Bulletin de l'Association des Amis du Centre Jeanne-d'Arc*, Orléans, n° 22, 1998, respectivement pages 3 et 49.

Maladie mentale

Andreï Charov

Voici cinq cents ans qu'on la considère comme le symbole du courage indomptable et de l'authentique vertu chrétienne, il est douteux qu'on trouve sur la terre un homme cultivé qui n'ait jamais entendu son nom et ne connaisse pas sa courte mais glorieuse biographie. « Jeanne d'Arc, sainte Jeanne, la Pucelle d'Orléans » : c'est ainsi qu'on l'appelait et une dévotion fervente assura à Jeanne le soutien des puissances célestes – telle est la légende. À 16 ans, Jeanne ayant revêtu un habit d'homme, réussit on ne sait comment à convaincre le dauphin de France, héritier du trône, qu'on lui avait confié la mission divine de lui rendre le trône qu'il avait perdu.

Sous son commandement l'armée française força les Anglais à lever le siège d'Orléans, et le sud-ouest de la France fut délivré du joug anglais. Un an plus tard Jeanne écrasa l'ennemi à Poitiers, ce qui rendit possible le couronnement de Charles à Reims. Mais, en 1430, après le siège, infructueux, de Paris, Jeanne fut capturée par les siens, des notables français qui la haïssaient, et ils la livrèrent aux Anglais, qui la remirent ensuite dans les mains du clergé. Finalement, Jeanne fut accusée de sorcellerie et, le 30 mai 1431, elle fut publiquement livrée au bûcher. La malheureuse jeune fille n'avait que 19 ans.

Il existe une croyance populaire selon laquelle son martyre redonna aux Français un esprit combatif et en 1453 ils furent enfin délivrés de la domination anglaise. Depuis, Jeanne est devenue en quelque sorte le symbole national de la France, et son histoire est connue de tout le monde civilisé. En 1917, l'Église catholique romaine, après cinq siècles d'atermoiements, a canonisé Jeanne. Les auteurs classiques se sont inspirés de son histoire, et particulièrement le grand Bernard Shaw. La vie de Jeanne ou, plus exactement, ce que nous avons longtemps cru être sa vie, est le sujet de 16 long-métrages et elle a retenu l'attention de grandes actrices comme Ingrid Bergman et Hedy Lamarr. La dernière série consacrée à Jeanne d'arc a été regardée par 34 millions

d'Américains, et tout récemment on a vu sortir sur les écrans, avec Dustin Hoffmann, une nouvelle œuvre dont le coût s'est élevé à 79 millions de dollars. Un journal féminin allemand a même déclaré la Pucelle d'Orléans femme (!?) du millénaire.

Mais aujourd'hui, le mythe de la célèbre jeune guerrière semble avoir reçu un coup sensible et ce coup, qui plus est, est venu d'un Français, le célèbre historien et philosophe Robert Caratini. Dans sa récente monographie *Jeanne d'Arc, de Domremy à Orléans*, il nous est dit de but en blanc que l'histoire de Jeanne, telle que nous la connaissons, n'a pas le moindre rapport avec la vérité historique. En réalité Jeanne était une malade mentale qui fut habilement utilisée pour leurs desseins propres par les politiques et les militaires de haut rang qui essayaient d'inspirer aux Français une haine sans mesure pour les Anglais. Toutes les batailles, prétendument gagnées par les Français commandés par Jeanne, furent de minuscules escarmouches qu'on pourrait comparer aux empoignades sur une place de marché en Russie et, de plus, la pucelle ne participa à aucune d'elles et ne dégaina à aucun moment son épée. Cette affirmation s'appuie sur des documents que j'ai obtenus à la Bibliothèque nationale de France et aux Archives nationales à Paris. Tout bien examiné, Jeanne d'Arc n'a eu, ou n'a presque pas eu d'influence sur le cours des événements mais a servi d'épouvantail *sui generis*, ce qui a permis à des gens en mal d'écriture de stimuler les sentiments anti-anglais.

Cette appréciation est confortée par des découvertes récentes d'historiens, mettant en lumière l'opposition dynastique des gouvernements anglais et français, qu'on a appelée de façon tout à fait téméraire et sans aucune mesure avec la réelle importance de l'événement, « guerre de Cent Ans ». Cela peut étonner qui n'est pas informé, mais la guerre de Cent Ans fut en réalité la guerre la plus courte de l'histoire, à l'exception peut-être de la guerre de cinq à sept jours qui mit aux prises Égypte et Israël. De fait, si on tient compte du temps que prirent les fêtes religieuses, les pèlerinages aux Lieux saints, les longues trêves, le combat contre la peste, la variole et les autres maladies, si courantes au Moyen-Âge, il ressort que la guerre de Cent Ans, vérification faite, n'a duré que quelques jours. Et cela ne paraîtra pas étonnant si l'on se souvient que la

dynastie française des Valois et la Maison anglaise des Lancastre avaient un ancêtre commun, Philippe III. Si bien que la guerre de Cent Ans ne fut pas une guerre mais une querelle de famille. Voilà pourquoi il y a toute raison de douter que Jeanne d'Arc ait pu sauver Orléans assiégée. Cette ville tout simplement ne fut jamais assiégée par personne. Une armée anglaise de 5000 hommes était dispersée dans les bourgades voisines de la ville et dans Orléans même il n'y avait pas un soldat français.

Enfin, une armée française commandée par Charles VII se traîna paresseusement jusqu'aux murs de la ville où elle arriva avec un retard considérable, mais il ne s'ensuivit finalement aucun engagement. Les deux armées s'assirent par terre et se regardèrent en « chiens de faïence ».

En 1429, Jeanne d'Arc effectua réellement une campagne mais, selon Caratini, elle n'y joua qu'un rôle de mascotte. C'était encore une enfant, déséquilibrée, avec des signes visibles de dérangement mental causé par les horreurs de la guerre – non la guerre de Cent Ans mais une tout autre guerre, l'interminable lutte entre la France et la Bourgogne. Et comme le petit village de Jeanne se trouvait à la frontière, la petite fille sensible et impressionnable dut assister souvent à de terribles spectacles. Selon l'historien corse, c'est justement à ce moment que Jeanne réfléchit pour la première fois aux moyens de mettre fin à cette guerre civile, et bientôt cette aspiration se transforma en idée fixe. En un mot, elle ne combattit pas mais eut une action pacificatrice bien que sous une forme dénaturée. Sans aucun doute elle eut des visions, et elle se persuada qu'elle savait comment sauver la France, ce qui la conduisit à conseiller au dauphin de continuer la lutte. Quant à ces fameuses « voix d'en-haut », elles ne sont, selon Caratini, qu'un des phénomènes liés à ce trouble mental et à ses crises d'angoisse aiguës. Dans sa petite enfance ces visions la calmaient, mais à 18 ans elle ne pouvait pas ne pas comprendre que ces voix n'avaient aucune réalité. Aussi lui servirent-elles surtout à atteindre les buts qu'elle s'était fixés et qui, à leur tour, apparurent comme la quintessence de ses espérances enfantines, désir naturel pour n'importe quel enfant de vivre sur une terre pacifiée.

Le beau mythe a été déboulonné, et c'est dommage : il était par trop romantique, mais il aurait mieux valu que tout restât comme par le passé. Les Anglais ont aussitôt accueilli le livre de Caratini avec enthousiasme, car, pour le dire familièrement, « cela leur enlève une épine du pied ». Pendant plus de 500 ans le monde civilisé a reproché aux Anglais le bûcher de Rouen. Mais comme a pu le montrer le savant français, même cette partie de l'histoire est pure imagination.

Jeanne a été capturée en Bourgogne, après quoi – bien que cela paraisse barbare –, c'est la Sorbonne aujourd'hui si célébrée qui, sous la pression insistante de la Sainte Inquisition catholique, envoya au duc de Bourgogne une lettre lui demandant de remettre la jeune fille à l'Université. Le duc rejeta cette demande. Il garda Jeanne chez lui pendant encore huit mois, puis la remit à Henry VI d'Angleterre contre 10 000 livres. L'Inquisition par deux fois écrivit à Henry de lui remettre la prisonnière, mais le roi laissa le message sans réponse, jusqu'à ce que le pape intervînt. Ce n'est qu'à ce moment que Henry VI remit la Pucelle d'Orléans à l'Église de France. Elle fut jugée en Normandie par 126 juges de la Sorbonne, après quoi elle fut condamnée et suppliciée. Les Anglais en fin de compte ne prirent aucune part à cette affaire.

Mais la légende de Jeanne d'Arc ne fut créée qu'au XIX^e siècle, parce que les gouvernements français de cette époque avaient besoin de nouveaux héros. Et quelle figure pouvait susciter dans le peuple plus de sympathie qu'une jeune fille victime d'une querelle dynastique ? Et chaque républicain rêve à semblable cadeau du destin.

Trad. Y. Avril





Paul Valentinovitch Krylov

Johannistique : survol rapide jusqu'aux environs de l'an 2000

Paul Valentinovitch Krylov¹

Institut historique, Académie des sciences de Russie

Un simple aperçu de toutes les études consacrées à Jeanne d'Arc exigerait un ouvrage spécial et de plusieurs tomes. Olivier Bouzy, chargé du fonds Jeanne d'Arc à Orléans, estime à 13 500 le nombre des publications². Pour cette raison, nous nous limiterons aux tendances suivies par l'historiographie, en nous arrêtant plus en détail sur les travaux ayant un rapport direct avec notre problématique.

Des ouvrages consacrés à la Pucelle il y en a en français, en anglais, en allemand et même en japonais ; il y en a aussi en russe. Compte non tenu de la littérature en traduction³, ce sont pour la

¹ Paul Krylov, lors de la création du Centre Jeanne d'Arc – Charles Péguy de Saint-Petersbourg, a été l'adjoint, pour ce qui concernait les études johannistes, de Tatiana Taïmanova. Élève de Vladimir Raïtssess, qui fut, avec Régine Pernoud, l'un de nos présidents d'honneur, il a enseigné à la Faculté de philologie romane de l'Université de Saint-Petersbourg, à l'Institut d'histoire et à l'Institut théologique de l'Église évangélique-luthérienne d'Ingrie – dont il est pasteur. Sur Jeanne d'Arc il a donné à notre bulletin de nombreux articles et même un roman publié dans le numéro 35. De son dernier ouvrage, *Exempla Incarnata : l'épopée de Jeanne d'Arc et l'univers de l'homme médiéval* (*Exempla incarnata: эпопея Жанны д'Арк и мир средневекового человека*, Saint-Petersbourg, ЛГУ им. А. С. Пушкина, 2017), nous lui avons demandé de nous autoriser à publier ici quelques pages.

² Olivier Bouzy, *Jeanne d'Arc. Mythes et réalités*, La Ferté-Saint-Aubin, L'Atelier de l'Archer, 1999, p. 178.

³ Jules Michelet, *Жанна д'Арк* [*Jeanne d'Arc*], préface d'Olga Antonovna Dobiache-Rojdestvenskaïa, traduction de Tatiana Alexandrovna Bykova, Hélène Tchesslavovna Skrijnskaïa et Marie Alexandrovna Tikhanova-Klimenko, Pétrograd, Всемирная литература, 1920 ; Régine Pernoud et Marie-Véronique Clin, *Жанна д'Арк* [*Jeanne d'Arc*], Moscou, Прореевская Академия, 1992 ; Anatole France, *Жизнь Жанны д'Арк* [*Vie de Jeanne d'Arc*], préface d'Anatole Vassiliévitch Lounatcharski, traduction d'Anatole Kornéliévitch Vinogradov, Moscou-Leningrad, Земля и фабрика, 1928.

plupart des essais biographiques¹, dont le genre peut être plus littéraire comme dans le cas d'A. P. Lévandovski, ou plus scientifique comme chez A. D. Lioublinskaïa qui s'intéresse à ces problèmes importants de la « johannistique » que sont la datation du départ de la jeune fille de la maison familiale de Domremy ou l'authenticité de son abjuration.

Mais c'est sans doute l'éminent médiéviste léningradois Vladimir Raïtss qui, plus que tous les autres représentants de l'historiographie nationale, s'est consacré à l'étude de l'histoire de la Pucelle d'Orléans. Son premier livre sur le sujet fut un essai de vulgarisation². Les deux autres, *Le Procès de Jeanne d'Arc* et *Jeanne d'Arc, faits, légendes, hypothèses* – sans oublier l'article que sa maladie ne lui permit pas d'achever : « *La bergère de Domremy* : genèse et sémantique de l'image »³ – sont le résultat de travaux scientifiques dont il faut parler séparément. Les ouvrages dus à la plume de cet érudit ont anticipé sous beaucoup de rapports la démarche de biographie scientifique initiée par Jacques Le Goff dans son livre sur saint Louis. Bien que les ouvrages de Raïtss n'égalent pas en volume le travail de son collègue français, l'image qu'il donne de Jeanne, exactement comme dans la monographie de Le Goff, permet à l'auteur de caractériser toute la société française du premier tiers du XV^e siècle, des paysans de Domremy aux courtisans de l'entourage de Charles VII et aux docteurs de l'Université de Paris. Cela concerne en particulier son second livre.

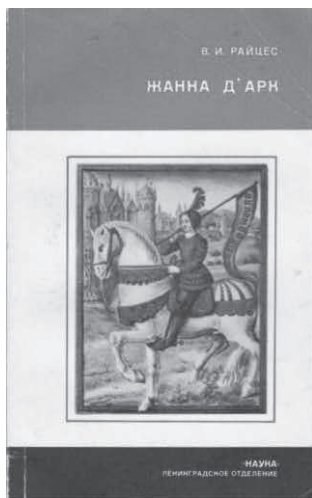
¹ Michel Ivanovitch Dragomirov, *Жанна д'Арк. Очерк* [*Jeanne d'Arc. Un aperçu*], Saint-Petersbourg, Березовский, 1898 ; Nicolas Nikolaiévitch Rosenthal [Розенталь], *Жанна д'Арк – народная героиня Франции* [*Jeanne d'Arc, héroïne nationale de la France*], Moscou, Соцэкгиз, 1958 ; Anatole Pétrovitch Lévandovski, *Жанна д'Арк* [*Jeanne d'Arc*], Moscou, Молодая гвардия, «Жизнь замечательных людей», 1962 (réédition : 1982) ; Alexandra Dmitrievna Lioublinskaïa, «Жанна д'Арк» [«*Jeanne d'Arc*»], *Средние века* [*Moyen-Âge*], n° 22, Moscou, 1982, pp. 180-192.

² V. I. Raïtss, *Жанна д'Арк. Популярный очерк* [*Jeanne d'Arc. Essai de vulgarisation*], Léninegrad, Учпедгиз, 1959.

³ V. I. Raïtss, *Процесс Жанны д'Арк* [*Procès de Jeanne d'Arc*], Léninegrad, Наука, 1964 ; *Жанна д'Арк. Факты, легенды, гипотезы* [*Jeanne d'Arc. Faits, légendes, hypothèses*], Léninegrad, Наука, 1982 (réédition : Saint-Petersbourg, Евразия, 2003).



V. I. Raitsess, *Procès de Jeanne d'Arc*, 1964



V. I. Raitsess, *Jeanne d'Arc*, 1959 et 1982

En outre, l'analyse scrupuleuse des sources a permis à Raïtssess de trouver l'origine de quelques légendes historiographiques qui avaient considérablement déformé les représentations qu'on se fit par la suite de la Pucelle d'Orléans : légendes de la naissance miraculeuse de Jeanne et de la reconnaissance non moins miraculeuse du dauphin lors de l'entrevue de Chinon¹. Et, surtout, cette légende tenace autant que fausse du métier de bergère que la jeune fille aurait pratiqué avant de commencer sa mission. Le chercheur a montré de façon convaincante comment l'image de la jeune fille-bergère, image née dans les milieux proches de la cour, s'est largement répandue dans différentes couches de la société française et quelle interprétation le camp ennemi a pu lui donner². Par là-même, une « histoire des mentalités » a trouvé, avant la lettre, sa place dans les travaux de Raïtssess. Dans ses dernières années le savant put séjourner à Orléans et y révéler au public français le résultat de ses observations et découvertes scientifiques³.

Un des derniers ouvrages qui ait paru sur Jeanne en langue russe, a été publié en 1988 à Paris⁴. Son auteur était Serge Obolenski, un des militants actifs de l'émigration russe, qui consacra de longues décennies à travailler sur ce sujet. Son livre se situe entre l'œuvre littéraire et l'œuvre scientifique. Dans la préface l'auteur explique qu'il se refuse délibérément à l'apparat scientifique

¹ V. I. Raïtssess, «Свидание в Шиноне. Опыт реконструкции» [« L'entrevue de Chinon. Essai de reconstruction »], *Казус. Индивидуальное и уникальное в истории* [Casus. L'individuel et l'unique en histoire], Moscou, n° 5, 2003, pp. 42-59. Voir aussi « La première entrevue de Jeanne d'Arc et de Charles VII à Chinon. Essai de reconstitution d'un fait historique », *Bulletin de l'Association des Amis du Centre Jeanne-d'Arc*, Orléans, n° 13, 1989, pp. 7-17.

² V. I. Raïtssess, «Пастуша из Домреми : генезис и семантика образа» [« La bergère de Domremy : genèse et sémantique d'une image »], *Casus. L'individuel et l'unique en histoire*, revue citée, n° 1, 1996, pp. 251-264.

³ Vladimir Raïtssess ne reçut qu'à la fin de sa vie l'autorisation de faire le voyage d'Orléans. Régine Pernoud disait qu'outre sa situation de « fils d'ennemi du peuple » (son père avait été fusillé avant la guerre), il avait le défaut d'être juif et historien compétent. [N.d.T.]

⁴ S. S. Obolenski, *Жанна – Божья Дева* [Jeanne d'Arc, Pucelle de Dieu], YMCA-Press, 1988.

habituel et en effet, au cours de la narration, on trouve des « reconstructions » d'un discours direct prêté aux personnages historiques. Et cependant l'ouvrage d'Obolenski dépasse la littérature ordinaire. Les commentaires prouvent une profonde connaissance du matériau historique, tandis que toutes les hypothèses et suppositions, sans contredire les sources, viennent combler en quelque sorte les lacunes qui se trouvent dans les thèses des historiens professionnels. Sans doute, certaines affirmations de l'auteur sont plus que contestables. Par exemple quand il évoque l'influence sur l'univers intérieur de la jeune fille de la spiritualité orthodoxe, qui aurait été transmise par les franciscains¹, ou de « l'aveuglement » du roi Charles, qui aurait cherché à conclure la paix avec les Bourguignons à n'importe quel prix². Le regard que porte l'auteur sur l'histoire de la France du XV^e siècle et sur son interprétation historiographique est notoirement subjectif. L'originalité de sa position d'aristocrate russe et d'émigrant de la « première vague » lui a permis de conserver un regard personnel, éloigné de celui de bien des gens de son milieu, sur la société française, au sein de laquelle, après la révolution de 1917, il lui fallut vivre et qu'il connut vraiment de l'intérieur. La biographie de Jeanne d'Arc par le prince Obolenski est un ouvrage libre de beaucoup de clichés idéologiques, si répandus dans des ouvrages du même genre dus à des auteurs français.

Dans les années 1990-2000, si on laisse de côté les livres qui ne concernent qu'en passant notre héroïne³, il faut distinguer certains

¹ S. S. Obolenski, *Jeanne d'Arc*, op. cit., p. 126.

² S. S. Obolenski, *Jeanne d'Arc*, op. cit., p. 284.

³ Comme exemple on peut citer un livre consacré à la rhétorique guerrière dont la partie qui traite du Moyen-Âge tardif se fonde presque exclusivement sur les expressions de Jeanne d'Arc que l'auteur connaît par la littérature de langue russe. Voir Serge Édouardovitch Zvérev, *Военная риторика средневековья* [La Rhétorique guerrière au Moyen-Âge], Saint-Pétersbourg, Алетеия, 2011. – À la différence de beaucoup de ses collègues anglais, Hélène Viktorovna Kalmykova n'élude pas l'histoire de la jeune fille de Domremy dans la monographie qu'elle consacre à l'histoire de l'Angleterre (*Образы войны в исторических представлениях позднего Средневековья* [Images de la guerre dans les représentations historiques des Anglais au Moyen-Âge tardif], Moscou, Квадрига, 2010).

ouvrages d'Olga Igorievna Togoïéva et d'Anna Borissovna Skakalskaïa, qui suivent un modèle complètement différent. Skakalskaïa, apparemment, est dans la ligne d'Obolenski : ses commentaires, publiés en appendice de sa traduction en russe des procès-verbaux du Procès d'accusation, sont une interprétation de l'épopée de la Pucelle d'Orléans qui se borne à une lecture littéraire personnelle¹.

Togoïéva a quant à elle consacré ses recherches à l'histoire de Jeanne d'Arc dans le contexte des procès de sorcières, qui n'avaient pas encore pris, dans le premier tiers du XV^e siècle, le caractère de « chasse aux sorcières » qu'ils auront à la fin du même siècle. L'auteur considère comme particulièrement important de démontrer que les accusations portées contre Jeanne, tant dans la propagande anglaise et bourguignonne qu'au moment du procès d'accusation, étaient liées à la sorcellerie et à ses manifestations dans la culture populaire et savante de l'époque, domaine de son étude².

¹ Anna Borissovna Skakalskaïa, «Бог и моё право. Пространство права, обета и обраца (*Exemplum*) в этической системе позднего средневековья. Особенности средневековой индивидуальности и феномен Жанны д'Арк» [« Dieu et mon droit. L'espace du droit, du serment et de l'*exemplum* dans le système éthique du Moyen-Âge tardif. Particularités de l'individualité au Moyen-Âge et le phénomène de Jeanne d'Arc »], dans *Процесс Жанны д'Арк. Материалы инквизиционного процесса. Перевод, комментарии и сопроводительная статья* [Procès de Jeanne d'Arc. Matériaux du procès d'Inquisition. Traduction, commentaires et article d'envoi], Moscou-Saint-Petersbourg, Альянс-Архео, 2007, pp. 338-482.

² Olga Igorievna Togoïéva, «Мужской костюм Жанны д'Арк и его возможные интерпретации» [« Le costume d'homme de Jeanne d'Arc et ses possibles interprétations symboliques »], *Historia animata*, Institut d'histoire mondiale de l'Académie des sciences de Russie, 2004, pp. 156-168 ; «Ересь или колдовство ? Демонология века на процессе Жанны д'Арк» [« Hérésie ou sorcellerie ? La démonologie du XV^e siècle au procès de Jeanne d'Arc »], *Средние века. Исследования по истории Средневековья и раннего Нового времени* [Moyen-Âge. Recherches en histoire du Moyen-Âge et du début des Temps modernes], Moscou, volume 68, n° 4, 2007, pp. 160-182 ; «Истинная правда». Языки средневекового правосудия [« Vérité vraie ». Les langues juridiques médiévales], Moscou, Наука, 2006, chapitre «Блудница и город» [« La Pêcheresse et la ville »], pp. 147-181 ; «Карл и Жанна д'Арк : утрата

La « johannistique » française, est naturellement beaucoup plus étendue ; nous l'examinerons jusqu'en l'an 2000.

Les premières œuvres historiques sur la Pucelle d'Orléans, si on ne tient pas compte des chroniques qui lui sont contemporaines, datent des XVI^e-XVII^e siècles, avec François de Belleforest, Jean Hordal, Étienne Pasquier et Edmond Richer. « Les recherches de la France » de Pasquier sont particulièrement remarquables en ceci que la partie consacrée à Jeanne prend comme source les matériaux du procès et que l'auteur exprime à propos des légendes dont on avait entouré la figure de la Pucelle un regret auquel s'associerait n'importe quel historien positiviste des deux siècles suivants : « Grande pitié ! Jamais personne ne secourut la France si à propos et si heureusement que cette pucelle, et jamais mémoire de femme ne fut plus déchirée que la sienne. »¹ Au demeurant, Pasquier, comme les gens qui participèrent au Procès de réhabilitation et en accord avec l'opinion générale de son siècle, voyait dans l'histoire de la jeune fille de Domremy, la preuve de l'intervention de Dieu dans le cours de l'histoire². Cela explique peut-être que les historiens républicains du XIX^e siècle ne reconnaissaient pas la valeur de ses travaux. Par la suite, pendant à peu près cent ans, des années 1650 jusqu'aux années 1750, ce furent les dramaturges qui s'intéressèrent le plus à la Pucelle, on pense en particulier aux œuvres de François d'Aubignac et de Chapelain.

девственности как утрата власти» [« Charles VII et Jeanne d'Arc : perte de la virginité et perte du pouvoir »], dans Michel Anatoliévitch Boïtsov et Théodore Borissovitch Ouspenski, *Власть и образ очерки потестарной имазологии* [Pouvoir et image : études d'images], Saint-Petersbourg, Алетеия, 2010, pp. 207-232.

¹ Étienne Pasquier, *Recherches de la France*, Sonnius, 1607, p. 708.

² É. Pasquier, *Recherches de la France*, op. cit., p. 706. – Pasquier explique par l'intervention de la Providence les réponses de Jeanne au moment du procès de Rouen. Cette opinion rejoint exactement les jugements de Jean de Montigny et de Martin Berruyer, auteurs de traités écrits pour justifier Jeanne.

En 1687 paraissent aussi les *Instructions sur l'histoire de la France et l'histoire romaine* de l'abbé Claude Le Ragois¹. L'ouvrage, destiné à l'enseignement de l'histoire, se présentait sous forme de questions et réponses. Trois réponses dans le chapitre « Charles VII le Victorieux » étaient consacrées à Jeanne. Dans la dernière il était affirmé qu'ayant levé le siège d'Orléans et couronné le dauphin Charles à Reims, elle voulait continuer ses campagnes. Mais sa mission divine étant déjà terminée, elle fut capturée et périt². « Les Instructions » de Le Ragois furent plusieurs fois rééditées, la dernière édition datant de 1882, et les idées qu'elles contenaient sur la Pucelle d'Orléans, se sont enracinées dans la mémoire historique de beaucoup de catholiques français³. Cette opinion se maintient encore aujourd'hui chez certains d'entre eux, comme nous avons pu le constater dans un entretien privé.

Entretemps, dans « La Pucelle », poème de Voltaire dont la version définitive parut en 1755, l'imagination du grand ironiste et cynique de l'époque des Lumières fournit un exemple de la façon dont on pouvait étouffer la vérité historique sur Jeanne d'Arc. En réponse à Voltaire, il y eut la biographie de la Pucelle, que l'on doit à la plume de l'abbé Lenglet-Dufresnoy⁴, les recherches

¹ Claude Le Ragois, *Instructions sur l'histoire de France et romaine, par demandes et réponses, avec une explication succincte des Métamorphoses d'Ovide, et un recueil de belles sentences tirées de plusieurs bons auteurs*, Pralard, 1687.

² Voir Gerd Krumeich, *Jeanne d'Arc à travers l'Histoire*, Albin Michel, 1993, p. 136.

³ Le motif de Jeanne transgressant la volonté de Dieu en continuant la campagne militaire, est très nettement présent dans les sermons prononcés lors des célébrations orléanaises du 8 mai au cours du XVIII^e siècle et de la première moitié du XIX^e siècle. Cela dura jusqu'en 1855, où l'évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup, avança la thèse, nouvelle pour la hiérarchie catholique, de la prédestination universelle de la mission de Jeanne, interrompue par la mort sur le bûcher. Cf. G. Krumeich, *Jeanne d'Arc à travers l'Histoire*, op. cit., pp. 131-134.

⁴ Abbé Nicolas Lenglet-Dufresnoy, *Histoire de Jeanne d'Arc, vierge, héroïne, et martyre, suscitée par la Providence pour rétablir la monarchie françoise*, deux volumes, Coustelier, 1753-1754 ; Charles-Clément-François de L'Averdy, *Mémorial au Comité des manuscrits, concernant la recherche à faire des minutes originales des différentes affaires qui ont eu lieu par rapport à Jeanne d'Arc*,

documentaires de Charles-Clément François de L'Averdy. Dufresnoy reprit l'étude du procès, L'Averdy, analysant les sources, exprima des doutes à propos d'un épisode bien connu de la biographie de Jeanne d'Arc, celui de l'abjuration devant l'abbaye de Saint-Ouen le 24 mai 1431¹. Pourtant pour que l'attitude extrêmement désinvolte à l'égard de la Pucelle vînt à nouveau se changer en vénération, il fallut la parution en 1800 de la tragédie de Schiller. Un peu plus tard dans son « Histoire de la France jusqu'à la révolution de 1789 », Chateaubriand caractérise Jeanne d'une façon lapidaire mais riche en idées, y voyant « la naïveté de la paysanne, la faiblesse de la femme, l'inspiration de la sainte, le courage de l'héroïne. »² Le fondateur du romantisme français ne dira plus rien de la Pucelle d'Orléans, mais le portrait extrêmement schématique qu'il en a tracé est toujours bien vivant.

Au XIX^e siècle, une des premières biographies de Jeanne qui soit digne de mémoire est l'ouvrage en allemand, paru en 1834, de l'historien autrichien Guido Görres³, qui se fonde sur une source à l'époque tout à fait inconnue en France : les notes du marchand mayençais Eberhard Windeke, agent de l'empereur du Saint Empire Romain, Sigismond de Luxembourg. L'œuvre de Görres, fervent catholique qui voit en Jeanne « le glaive de Dieu », suscitée non seulement pour rétablir le royaume de France mais pour montrer comment l'intervention du Dieu très haut peut changer la marche naturelle des choses, a réveillé l'intérêt des Français pour leur héroïne nationale.

En 1842-1849 Jules Quicherat entreprend la publication en cinq tomes d'un choix de documents, comprenant les procès-verbaux

Imprimerie royale, 1787 et *Notices et extraits de la Bibliothèque du roi*, tome III, Imprimerie royale, 1790.

¹ Ch.-C.-F. de L'Averdy, *Notices et extraits*, op. cit., p. 540.

² François-René de Chateaubriand, *Sur l'Histoire des ducs de Bourgogne* [1825], in *Œuvres complètes*, t. VIII : « Mélanges littéraires », Pourrat, 1836, p. 359 ; *Analyse raisonnée de l'Histoire de France*, Firmin-Didot, 1861, p. 265.

³ Guido Görres, *Die Jungfrau von Orleans. Nach den Prozessen und gleichzeitigen Chroniken* [La Pucelle d'Orléans d'après les Procès et les chroniques contemporaines], Ratisbonne, Pustet, 1834 ; traduction française : Bruxelles, de Mat, 1840 et Paris, Périsse frères, 1843.

des Procès d'accusation et d'annulation, des extraits de chroniques, de lettres, de relations, de comptes et autres documents. La chose ne se passa pas sans des intrigues qui permirent au savant français d'empêcher Görres, sujet étranger, de mener à son achèvement le travail qu'il avait planifié. On a là un des exemples du nœud serré d'antagonismes politiques, confessionnels et nationaux où s'entrelace un travail sur la biographie de Jeanne d'Arc. Cette dépendance est restée jusqu'à aujourd'hui insurmontable. On remarquera, au demeurant que les passions personnelles, la foi ou l'absence de foi, de même que la citoyenneté n'ont absolument pas dérangé les savants réellement doués : ni le pur et dur républicain anticlérical Quicherat, ni le monarchiste Görres.

Le travail de Quicherat a conservé sa valeur scientifique jusqu'à ce jour, au premier lieu, grâce à la quantité de compléments qui y ont été inclus. En 1850, le même auteur publia *Aperçus nouveaux sur l'histoire de Jeanne d'Arc*¹ qu'il qualifie dans la préface d'« œuvre exclusivement critique ». Beaucoup d'idées, devenues des lieux communs, concernant la Pucelle, que ce soit la découverte miraculeuse de l'épée dans l'église de Sainte-Catherine de Fierbois, que ce soit la trahison de Guillaume de Flavay, sont soumises par l'auteur à une critique positiviste ravageuse. Il voit là l'objectif de ses recherches.

Au moment où Quicherat prépare sa publication, Michelet travaille sur la biographie de la Pucelle d'Orléans. Plus exactement, ses idées sur l'histoire de la jeune fille de Domremy ont été présentées à un large public dès les années 1834-1835, dans les cours d'histoire de France qu'il donnait à la Sorbonne. Plus tard il revient à son chapitre X de l'*Histoire de France*, composé au début des années 1840. Et c'est en 1853 que paraît enfin en volume distinct la biographie de Jeanne d'Arc. Au crépuscule de sa vie, en 1869, dans la préface à une nouvelle édition de son *Histoire*, Michelet formule *post factum* les buts et les tâches de la recherche scientifique : « L'historien a pour spéciale mission d'expliquer ce qui paraît miracle, de l'entourer des précédents, des circonstances qui

¹ Jules Quicherat, *Aperçus nouveaux sur l'histoire de Jeanne d'Arc*, Renouard, 1850.

l'amènent, de le ramener à la nature. Ici, je dois dire, j'y ai eu du mérite. En admirant cette personnalité sublime, j'ai montré à quel point elle était naturelle [...]. Elle agit justement parce qu'elle n'avait nul art, nul thaumaturgie, point de féerie, point de miracle. Tout son charme est l'humanité. Il n'a pas d'ailes, ce pauvre ange : il est peuple, il est faible, il est nous, il est tout le monde. »¹ Sa biographie nous présente une Jeanne incarnation du peuple français, avec son esprit épris de liberté, généreux et indépendant, une Jeanne devenue le premier être dans la vie de qui la conscience nationale naissante des Français a trouvé son expression pure et dont la cime fut non le couronnement du dauphin Charles à Reims, mais « la tension irrépressible vers le pèlerinage et la croisade. »² L'intérêt de Michelet pour l'histoire du peuple, l'histoire de « ceux qui n'ont pas d'histoire »³, cet intérêt qui en grande partie avait des raisons politiques, fut remarqué par un des représentants en vue de « l'école des Annales », qui perçut l'extraordinaire modernité du regard de l'historien du XIX^e siècle⁴. Il ne faut pas non plus négliger l'attention accordée par Michelet à la vision du monde d'une époque qui attend du miracle la libération des horreurs de la guerre⁵. L'ouvrage de Michelet devint rapidement populaire, et on peut considérer comme certaine sa contribution à la formation de l'image de Jeanne d'Arc telle qu'elle se présente encore aujourd'hui. La plume de l'historien a créé une jeune fille humainement séduisante, au cœur pur, sachant se sacrifier et miséricordieuse, raisonnable, d'une vivacité d'esprit remarquable, en conflit avec

¹ Préface de l'édition de 1869 dans Jules Michelet, *Histoire de France*, Lacroix et Compagnie, 1880, t. I, p. XXXVI.

² J. Michelet, *Histoire de France*, op. cit., t. I, *ibidem*.

³ J. Michelet, *Histoire de France*, op. cit., t. I, *ibidem*. – Remarquons la parenté de cette formulation avec le terme de « majorité silencieuse » qui a connu un grand succès dans l'historiographie contemporaine.

⁴ « Aujourd'hui nous découvrons à nouveau pour nous la réalité et la signification historique de ces catégories sociales en vigueur avec leurs frontières faiblement délimitées, comme jeunesse, opinion publique, peuple, masses populaires ». Voir Jacques Le Goff, « Le Moyen-Âge de Michelet », *Pour un autre Moyen-Âge*, Gallimard, « Tel », 1977, pp. 19-45.

⁵ J. Michelet : « Jeanne est née au milieu de ces légendes et rêveries populaires. »

L'élite de la société française de ce temps-là. L'incompréhension et la défiance des prêtres et des hiérarques, tels que les a représentés l'auteur, alla jusqu'à livrer par trahison la jeune fille aux Anglais. Surtout, Jeanne fut pour Michelet une des figures-clés, qui lui permit peu à peu de se représenter le passé du peuple français. Pourtant il ne faut pas fermer les yeux sur un paradoxe historiographique : fruit de la création du talentueux historien et écrivain, la figure de la Pucelle d'Orléans s'est transformée elle-même avec le temps en l'un des objets « d'un monde imaginaire », mais qui appartient déjà à notre temps. Aujourd'hui Jeanne d'Arc vue dans l'imagination de Michelet est une des figures symboliques fréquentes du mythe national français¹.

Encore un contemporain remarquable de Michelet et de Quicherat et qui se distingua dans le champ de la « johannistique » : Henri Martin. Son *Histoire de France* parut dans trois éditions : 1833, 1844 et 1855. Et d'édition en édition l'image de Jeanne d'Arc était de plus en plus élaborée. En 1857 le chapitre qui lui est consacré parut en édition séparée². Dans tout ce qu'il voyait de bon en France, Martin cherchait « le substrat gaulois », héritage des temps pré-romains et pré-germaniques. C'est ainsi que la Pucelle d'Orléans est pour lui dans une certaine mesure une « héroïne celte »³. Un autre trait de caractère est son ardeur polémique : républicain et anticlérical farouche, l'auteur donna aux conclusions de Michelet et de Quicherat qu'il avait faites siennes une forme plus aiguë. Il accuse Charles VII de complot contre sa propre royauté⁴, et appelle Jeanne « messie national » et « âme de la France »⁵. Sa méthode scientifique est très contradictoire. D'un côté une tendance à s'appuyer en tout sur les sources : il est le premier à utiliser le plus complètement les publications de Quicherat. D'un autre côté, là où des lacunes dans le matériau historique le permettent, il peut

¹ Pierre Chaunu, *La France. Histoire de la sensibilité des Français à la France*, Robert Laffont, 1982, p. 250.

² Henri Martin, *Jeanne d'Arc*, Furne, 1857.

³ Georges Lefebvre, *La Naissance de l'historiographie moderne*, Flammarion, 1971, p. 186.

⁴ H. Martin, *Jeanne d'Arc*, *op. cit.*, p. 327.

⁵ H. Martin, *Jeanne d'Arc*, *op. cit.*, p. 3.

émettre l'hypothèse qu'à la cour de Charles VII on s'est réjoui de la capture de Jeanne, et que le roi lui-même a envoyé ses troupes pour réprimer le peuple qui, en colère, voulait délivrer la Pucelle des geôles anglaises¹.

Le gant jeté par les historiens laïcs est relevé par l'historiographie catholique en la personne d'Henri Wallon. *Jeanne d'Arc*, sa monographie en deux tomes, parue en 1860², qui s'appuie sur les publications de Quicherat, présente une tout autre image de la jeune fille de Domremy que celle qui émane des ouvrages cités précédemment. Wallon s'emploie à montrer que son principal sentiment, celui qui la dominait, était non l'amour de la patrie, mais la piété chrétienne, la compassion pour le prochain et la foi en Celui Qui l'avait envoyée sauver la France³. L'historien fut un des premiers à proposer de canoniser la Pucelle, et sa proposition fut soutenue par une partie des catholiques français. En cela, beaucoup des affirmations de Wallon étaient novatrices pour le courant de l'historiographie qu'il représentait. S'appuyant sur la lettre de la jeune fille aux Anglais, il rejette la thèse qui voulait que la mission de Jeanne fût achevée avec le couronnement de Reims, son but, dit l'auteur, étant dès le début l'expulsion totale des Anglais⁴. En outre, il admet que les membres de la Cour du dauphin Charles « se servaient d'elle, sans la croire »⁵.

Dans un premier bilan, nous pouvons voir que l'historiographie de Jeanne d'Arc aux XVIII^e et XIX^e siècles tournait autour de quelques thèmes : quelle était la source de l'inspiration de la jeune fille – accomplissait-elle des miracles par Dieu – quelle paysanne était-elle – quelles étaient les limites de sa mission – avait-elle été ou non trahie par les courtisans et les chefs militaires français. Toutes ces questions en grande partie polémiques étaient posées en France et dans toute l'Europe de ce temps dans un climat politique

¹ G. Krumeich, *Jeanne d'Arc à travers l'histoire*, op. cit., p. 124.

² Henri Wallon, *Jeanne d'Arc*, 2 tomes, Hachette, 1860. – Viendra ensuite Gaston du Fresne de Beaucourt et sa monumentale *Histoire de Charles VII* répondant à Henri Martin (6 volumes, Société bibliographique, 1881-1891).

³ H. Wallon, *Jeanne d'Arc*, op. cit., t. II, p. 282.

⁴ H. Wallon, *Jeanne d'Arc*, op. cit., t. I, p. 141.

⁵ H. Wallon, *Jeanne d'Arc*, op. cit., t. I, p. 103.

complexe, où les arguments, les parallèles et les comparaisons historiques étaient des procédés courants dans une lutte qui n'avait absolument rien de scientifique. À quoi bon, par exemple, le recours féroce aux attaques personnelles quand il s'agit de savoir s'il faut écrire « le nom de famille » de la pucelle de Domremy avec l'apostrophe « noble » (d'Arc), comme nous en avons désormais pris l'habitude, ou avec un D majuscule (Darc)¹ ?

Cependant, la première œuvre se rapportant particulièrement à notre sujet apparaît en 1886. C'est la monographie de Siméon Luce *Jeanne d'Arc à Domremy*². L'auteur s'est donné pour but de découvrir au lecteur « une Jeanne inconnue », c'est-à-dire de raconter sa vie jusqu'au moment où elle quitte la maison paternelle. Dans le cours du récit l'auteur touche à beaucoup de sujets, cherchant à caractériser le milieu dans lequel a grandi la future libératrice de la France. Parmi eux, « La monarchie française dans la vallée de la Meuse », « La famille de Jeanne d'Arc », « Le culte de saint Michel Archange », « Jeanne et la piété française ». Le matériau réuni par Luce frappe par sa richesse, et aussi bien par la sélection des documents relatifs à l'histoire de Domremy et de Vaucouleurs. Nous nous trouvons devant une vraie recherche de micro-histoire, menée à une époque où personne n'en avait jamais entendu parler. On peut prendre comme exemple au moins l'étude sur la famille de Jacques d'Arc, le doyen du village, étude qui servira probablement à tous les biographes qui par la suite ont écrit sur la Pucelle d'Orléans.

Ce que recherche l'auteur, c'est le lien entre l'univers intérieur de l'adolescente et les événements extérieurs. Ainsi la première manifestation d'une des voix (en se fondant sur les matériaux du procès, Siméon Luce affirme que c'était celle de saint Michel) est rattachée à une histoire tout à fait terrestre. Des bandits menés par un certain Henri d'Orly s'étaient emparés d'un troupeau du village mais les gens du comte Antoine de Vaudémont intervinrent et ramenèrent le troupeau. À Domremy, le bétail était une source

¹ C'est ce qu'a clairement décrit Raïtssess dans le chapitre « Portrait et nom » de sa *Jeanne d'Arc. Faits, légendes, hypothèses*, op. cit., pp. 26-31.

² Siméon Luce, *Jeanne d'Arc à Domremy*, Champion, 1886.

importante de richesse ; aussi Luce suppose-t-il, à juste titre, qu'on ne peut exagérer la joie des gens qui avaient pensé que leurs moyens de subsistance étaient perdus sans espoir de retour. Les bandits avaient eu le temps d'emmener le bétail à vingt lieues de là, quand Barthélémy de Clefmont et sa troupe les rattrapèrent. Peut-être est-ce cette histoire, suggère Luce, qui éveilla dans l'âme de la Jeannette de treize ans le sentiment de la proximité d'un miracle ?

L'historien fait un certain nombre de suppositions de ce genre. Ainsi, il recherche les sources de tel ou tel sentiment manifesté par son héroïne dans le contexte de son temps. Trois événements, suppose-t-il, ont obligé Jeannette Romée à assumer la mission qu'elle connaissait depuis longtemps, à quitter la maison paternelle, à devenir Jeanne la Pucelle. Quels événements ? Politique : le serment de vassalité que Bedford impose au duc de Bar René, seigneur de Domremy ; militaire : le début du siège d'Orléans ; religieux : la fête de Notre Dame du Puy¹.

Des hypothèses de ce genre ne vont pas sans soulever des discussions. Nous prendrons pour exemple le récit auquel nous avons fait allusion, du retour du troupeau, plusieurs fois cité par l'auteur. Luce date l'événement de 1425. Pour cela il lui faut d'abord admettre que Jeannette non seulement était née en 1412, mais aussi qu'au moment du procès de Rouen elle s'est souvenue exactement de l'âge qu'elle avait quand elle entendit pour la première fois la voix. Deuxièmement, l'auteur doit être sûr que Barthélémy de Clefmont, revenu en 1455 demander pardon pour le sang versé par lui lors de l'escarmouche avec les gens de Henri d'Orly, s'est souvenu que le combat avait eu lieu exactement trente ans plus tôt, ni un an après ni un an avant.

La publication du livre de Luce coïncida avec une crise nouvelle dans les relations avec l'Allemagne et avec la popularité grandissante en France du mouvement nationaliste radical, dirigé par le général Boulanger. L'historien paya son tribut à son époque en traitant Isabeau de Bavière d'Allemande, « restée fidèle à la *compote de choux*, c'est-à-dire à la choucroute de son pays natal »². Le

¹ S. Luce, *Jeanne d'Arc à Domremy*, op. cit., p. LXXXVII-LXXXVIII.

² S. Luce, *Jeanne d'Arc à Domremy*, op. cit., p. LVIII.

rôle néfaste qu'elle joua dans l'histoire de France est pour lui indiscutable : avec le duc de Bourgogne Philippe, elle livra le pays aux Anglais, en signant le traité de Troyes. Et, néanmoins, dans l'énorme masse de littérature polémique qui paraît après la défaite de la France dans la guerre avec la Prusse et qui est consacrée en majorité aux preuves de l'origine lorraine de la jeune fille¹, la monographie capitale de Siméon Luce peut servir de modèle de conscience et de scrupule scientifique.

À la même époque, à la fin du XIX^e siècle, la polémique entre les historiens cléricaux et les historiens laïcs autour et au sujet de la Pucelle d'Orléans, dépassant les limites de la discussion académique, n'était pas devenue moins vive. En 1890-1901, un représentant de l'ordre des jésuites, Jean-Baptiste Ayroles, publie un ouvrage en cinq volumes sous le titre *La Vraie Jeanne d'Arc*². Ce travail est plein de traits réduisant à néant les ouvrages des historiens libéraux, à commencer par Michelet pour finir par Luce. En même temps, Ayroles ne se borne pas à attaquer, il est le premier auteur à citer abondamment les traités théologiques, œuvres de gens qui avaient participé à la défense de Jeanne lors du procès en annulation. L'un de ces traités était dû à la plume du grand inquisiteur de France, Jean Bréhal, qui avait conclu aux erreurs du tribunal de Rouen et annulé la condamnation. Ces sources étaient presque inconnues au XIX^e siècle, car Quicherat ne les avait pas insérées dans son édition des documents du procès.

En 1909, l'Église catholique romaine proclame Jeanne d'Arc bienheureuse et en 1920 elle est canonisée. Ces événements sont

¹ Jean-Charles Chapellier, *Étude sur la véritable nationalité de Jeanne d'Arc*, Épinal, Veuve Gley, 1870 ; abbé Étienne Georges, *Jeanne d'Arc est-elle champenoise ou lorraine ?*, Troyes, Dufour-Bouquot, 1882 ; Athanase Renard *L'État civil de Jeanne d'Arc*, Langres, Firmin Dangien, 1879 et *La Patrie de Jeanne d'Arc*, Langres, Firmin Dangien, 1880 ; abbé Riant, *De la nationalité de Jeanne d'Arc*, Épinal, Veuve Gley, 1870. – La légende de l'origine lorraine de Jeanne fut, dans les années de l'effondrement de l'orgueil national des Français, un soutien pour le rêve de revanche et de retour des provinces perdues d'Alsace et de Lorraine.

² Père Jean-Baptiste Ayroles, *La Vraie Jeanne d'Arc*, tomes I-V, Gaume (I-III), Rondelet (IV) et Vitte (V), 1890-1901.

accompagnés d'une activité éditoriale intense et diverse, particulièrement religieuse quant à l'origine, et hagiographique quant à l'esprit¹. D'après les calculs d'Olivier Bouzy, en trente ans, de 1890 à 1920, il a paru environ 10 000 livres sur Jeanne d'Arc².

La seule dissonance dans le ton général, peut-on dire, est celle qu'apporte en 1908 la publication d'une biographie due à Anatole France³. Avec les sarcasmes et l'esprit anticlérical qui lui étaient habituels il aborde le récit de la vie de Jeanne, dans l'intention délibérée de détruire l'image d'Épinal, le chromo qu'on avait sous les yeux. Son œuvre tranche avec tout ce qui se publiait en ces années-là. La fille du peuple au bon sens paysan de Michelet et la pieuse paroissienne de Wallon cèdent la place à une enfant en proie à des hallucinations : « [...] ses hallucinations perpétuelles la mettaient le plus souvent hors d'état de distinguer le vrai du faux. »⁴ C'est justement dans cet état, que « [d]es anges l'accompagnaient [saint Michel] en grande multitude et si petits qu'ils dansaient comme des étincelles aux yeux éblouis de la jeune fille. »⁵ L'auteur assure : elle a été capturée, en ne laissant pas à Compiègne ses gens la retirer du champ de bataille. France regardait comme insultante la supposition qu'en quittant la maison natale, Jeanne ait été forcée de vivre quelque temps d'aumône⁶, ce qui était bien loin, à la charnière des deux siècles, des valeurs de la « Belle Époque », appelée aussi parfois « le temps de la bourgeoisie triomphante ». Inévitablement, en réfutant les stéréotypes de son temps, Anatole France tombe assez souvent dans un autre extrême. La paysanne pieuse, digne fille de ses respectables parents, aimée de tout Domremy et dont on proposait l'exemple à la jeunesse française contemporaine, se transforme presque sous sa plume en une idiote

¹ À titre d'exemple : abbé Eugène Sauvage, *Le Monument de Jeanne d'Arc à Bonsecours*, Cagniard, 1892. On peut aussi mentionner l'album illustré édité en l'honneur de la béatification : *Album Jeanne d'Arc*, Orphelins d'Auteuil, 1909.

² O. Bouzy, *Jeanne d'Arc. Mythes et réalités*, op. cit., p. 161.

³ A. France, *Vie de Jeanne d'Arc*, 2 tomes, Calmann-Lévy, 1908.

⁴ A. France, *Vie de Jeanne d'Arc*, op. cit., t. I, p. III.

⁵ A. France, *Vie de Jeanne d'Arc*, op. cit., t. I, p. 399.

⁶ A. France, *Vie de Jeanne d'Arc*, op. cit., t. I, p. 85.

de village, que tous – des voisins dans le village natal jusqu’aux courtisans du dauphin Charles – ont montrée du doigt. Le célèbre écrivain n’a trouvé pour appuyer ses dires, en tout et pour tout, qu’une remarque d’un « pays » de Jeannette, Colin, fils de Jean Colin, affirmant au cours du procès de réhabilitation qu’on se moquait de ses prières¹. Témoignage précieux qui cependant n’empêche pas que moqueries et respect peuvent parfaitement coexister. En même temps, il faut remarquer la grande estime que France accorde à la chronique d’Antonio Morosini. Il la désigne à juste titre comme la source la plus importante pour les inventions et les fables qui ont entouré Jeanne dès qu’elle apparaît sur la scène de l’histoire et il note l’effort que fait son auteur pour s’orienter dans ces inventions en s’appuyant sur des témoignages documentés qu’il analyse en détail. France pense que la propagande des Armagnacs a joué un rôle essentiel dans la destinée de la Pucelle² et s’intéresse à la façon dont ses contemporains ont accueilli son action. Aussi cet écrivain peut-il, mais en partie seulement, être rangé parmi ceux qui ont précédé les historiens « des mentalités ». Avec cette réserve qu’il lui a manqué de comprendre la logique intérieure des gens du passé, qui voyaient le monde quelque peu différemment de lui. L’écrivain abordait le passé selon les normes du début du XX^e siècle, sans cacher un sentiment de sa supériorité dont on voit la preuve dans son ton plein de morgue³. En nettoyant le portrait de la Pucelle d’Orléans des strates légendaires de différentes époques, il ne s’est pas intéressé à leur nature, et il s’est ainsi révélé lui-même prisonnier d’interprétations erronées. Par exemple, ayant admis, et tout à fait à juste titre, que les juges qui avaient condamné Jeanne à mort avaient pu être dirigés par d’autres motifs que des motifs

¹ A. France, *Vie de Jeanne d’Arc*, op. cit., t. I, p. 56. Cf. PQ II-433 : « *propter ejus devotionem, aliquando ipse testis, qui tunc erat juvenis, et alii juvenes de ea deridebant* ».

² La commission de Poitiers, selon lui, fut réunie pour attirer sur Jeanne une attention supplémentaire : affirmation, selon nous, plus que discutable.

³ Voici un de ses exemples : « [...] on ne lui demandait jamais conseil ; on l’emmenait comme un porte-bonheur, sans lui rien dire, et on la montrait comme un épouvantail aux ennemis [...]. » (A. France, *Vie de Jeanne d’Arc*, op. cit., t. II, p. 168).

politiques, il déclare : « À force de rechercher les sorcières, ils en voyaient partout. »¹ Ce serait la raison qui les fit prendre Jeanne en grippe. Cette affirmation de France reflète plus un cliché de son époque sur « les ténèbres du Moyen-Âge » que la réalité historique de la première moitié du XV^e siècle, où la démonomanie n'avait pas encore atteint ce degré d'incandescence qu'elle ne commença à atteindre qu'à la fin de ce siècle.

Peu de temps avant la Première Guerre mondiale, Gabriel Hanotaux, confrère d'Anatole France à l'Académie française, essaya de lui répondre en trouvant quelques points de contact entre l'historiographie cléricale et l'historiographie laïque. Son ouvrage fut accueilli assez favorablement et sera réédité, cette fois à la veille de la Seconde Guerre mondiale². Le patriotisme de Michelet et la piété de Wallon n'y sont pas opposés mais corrélés. La guerre de 14-18 et « l'union sacrée » des catholiques et des républicains contribuèrent fortement à consolider ces vues sur la Pucelle.

Cependant, chez les historiens professionnels on observe une tendance contradictoire à sortir des biographies générales de Jeanne au profit d'études sur des épisodes séparés de sa carrière et à rechercher de nouvelles sources, susceptibles de corriger la représentation qui peu à peu s'était formée. Albert Sorel écrit une monographie sur les circonstances de la capture de Jeanne à Compiègne. Pierre Lanéry d'Arc étudie le culte de Jeanne au XV^e siècle³. Tout au début du XX^e siècle Germain Lefèvre-Pontalis entreprend la publication de la chronique du patricien vénitien Antonio Morosini et des notes du marchand mayençais Eberhard Windeke⁴. À la même époque, Noël Valois, célèbre spécialiste de

¹ A. France, *Vie de Jeanne d'Arc*, op. cit., t. I, p. LV.

² Gabriel Hanotaux, *Jeanne d'Arc*, Hachette, 1911 (réédité en 1938 chez Plon).

³ Pierre Lanéry d'Arc, *Le Culte de Jeanne d'Arc au XV^e siècle*, Orléans, Herluison, 1887 ; Alexandre Sorel, *La Prise de Jeanne d'Arc devant Compiègne et l'histoire des sièges de la même ville sous Charles VI et Charles VII, d'après des documents inédits*, Picard, 1889.

⁴ Antonio Morosini, *Chronique. Extraits relatifs à l'histoire de France*, éd. Germain Lefèvre-Pontalis et Léon Dorez, t. I-IV, Laurens, 1901 ; G. Lefèvre-Pontalis, *Les Sources allemandes de l'histoire de Jeanne d'Arc*, Fontemoing, 1903.

L'histoire du Grand Schisme, publie le traité d'un clerc parisien inconnu, dirigé contre la Pucelle¹, et étudie le lien possible entre la vocation de Jeanne et la prophétie de Marie d'Avignon, surnommée Robine. De même, Adrien Harmand consacre son ouvrage capital, publié l'année du 500^e anniversaire de la délivrance d'Orléans, au costume et à l'armure de la jeune fille². Et en 1921 Pierre Champion édite les procès-verbaux des deux procès de Jeanne d'Arc, traduits pour la première fois en français, les rendant ainsi accessibles à un large public³. L'éditeur accompagnait la publication d'une introduction développée dont le sujet principal était des réflexions sur la responsabilité des différentes instances et acteurs historiques dans la mort de l'héroïne : l'Université de Paris, le chapitre de Rouen, les Anglais et personnellement Pierre Cauchon, évêque de Beauvais. Jusqu'à notre époque inclusivement, ce sujet reste un des sujets préférés de l'historiographie⁴, et il n'y a rien d'étonnant à ce que Champion lui ait payé tribut. D'ailleurs il n'éludait pas non plus la question de la démonomanie au temps de Jeanne et des idées des contemporains sur la soumission à l'Église. Malheureusement, dans son ouvrage, ce sujet ne fait pas l'objet d'un long développement. L'éditeur se contente de renvoyer à l'autorité de Jean Gerson, éminent théologien qui se fit l'apologiste de Jeanne, en considérant notamment l'opinion de celui-ci comme la seule fidèle du point de vue de l'Église catholique romaine et mettant fin, pour ce qui le concernait, à toute discussion sur ce sujet.

¹ Noël Valois, *Un nouveau témoignage sur Jeanne d'Arc. Réponse d'un clerc parisien à l'Apologie de Jeanne d'Arc par Gerson*, Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France, 2^e partie, 1906, pp. 161-179.

² Adrien Harmand, *Jeanne d'Arc. Ses costumes, son armure. Essai de reconstitution*, Ernest Leroux, 1929.

³ Pierre Champion, *Procès de condamnation de Jeanne d'Arc*, deux tomes, Champion, 1921.

⁴ Nous renvoyons à deux études relativement récentes : Georges Peyronnet, « Qui a tué Jeanne d'Arc ? », *Bulletin de l'Association des Amis du Centre Jeanne-d'Arc*, hors-série, n° 1, 1996 ; Roger Caratini, *Jeanne d'Arc. De Domremy à Orléans et du bûcher à la légende*, L'Archipel, 1999.

Dans la deuxième moitié du dernier siècle, les recherches sur l'épopée de Jeanne manifestent plusieurs tendances. En premier lieu, c'est un intérêt accru pour la personnalité de la « fière fille de Lorraine », son univers intérieur et, en premier lieu, ses révélations spirituelles. Jacques Cordier dans *Jeanne d'Arc. Sa personnalité et son rôle*¹ tente de donner une explication psychologique à ses voix, qui sont, selon lui, des hallucinations. En ce qui concerne le rôle de la Pucelle dans l'histoire, il ne faut pas, d'après cet auteur, l'exagérer. Jean Guitton, au contraire, est convaincu de son « contact avec le monde spirituel² », tout comme son contemporain Olivier Leroy³.

Deuxième tendance de cette période, la quête des sources et des documents, qui se manifeste entre autres par la publication d'un recueil consacré au V^e centenaire de la réhabilitation de la Pucelle⁴. Ses principaux auteurs sont le père Paul Doncœur, dont la collection de documents et de publications a constitué la base des fonds du Centre scientifique Jeanne d'Arc, et Pierre Tisset, dont le travail sur les textes du Procès d'accusation sera couronné par une nouvelle édition de ce monument ; à ce Procès est venue opportunément s'adjoindre la publication des matériaux de la réhabilitation, réalisée pour le 550^e anniversaire de la délivrance d'Orléans⁵. L'édition académique des procès-verbaux d'accusation a même attiré l'attention de Georges Duby. En 1973 le célèbre médiéviste édite un texte abrégé et adapté des deux procès de Jeanne d'Arc, accompagné de commentaires. Malgré le laconisme de ceux-ci, quelques sujets importants ont un particulier intérêt, par exemple l'influence qu'a exercée sur les juges la peur de l'hérésie qui régnait à l'époque du Grand Schisme, ou la trace, dans les réponses de Jeanne, de prières pratiquées en son temps⁶.

¹ Jacques Cordier, *Jeanne d'Arc. Sa personnalité et son rôle*, La Table Ronde, 1948.

² Jean Guitton, *Problème et mystère de Jeanne d'Arc*, Fayard, 1961, p. 124.

³ Olivier Leroy, *Sainte Jeanne d'Arc. Les Voix*, Alsatia, 1956.

⁴ Comité National de Jeanne d'Arc, *Mémorial du V^e centenaire de la réhabilitation de Jeanne d'Arc*, Foret, 1958.

⁵ Respectivement PC I, II, III et PN I, II, III, IV, V.

⁶ Georges et Andrée Duby, *Les Procès de Jeanne d'Arc*, Gallimard, « Archives », 1973, respectivement pp. 93 et 40.



Régine Pernoud en 1947

Régine Pernoud en 1985



La publication d'ouvrages biographiques ne s'interrompt pas non plus. Dans ce domaine, Régine Pernoud est incontestablement au premier plan. On lui doit en tout neuf livres consacrés à Jeanne d'Arc, dont l'un traduit en russe¹. En 1974, c'est grâce à ses efforts qu'est créé à Orléans un Centre Jeanne-d'Arc dont elle est restée elle-même conservateur pendant douze ans. Édité par ce Centre depuis novembre 1977, un recueil annuel d'articles devient le lieu de la publication de nombreuses recherches intéressantes pour l'histoire et l'historiographie de la Pucelle². La publication a aujourd'hui dépassé la vingtaine de numéros.

Cependant le nombre des études consacrées à des aspects distincts de l'épopée de la libératrice d'Orléans, ne cesse de croître. Certains historiens s'intéressent à l'histoire militaire, d'autres à l'histoire religieuse, d'autres encore à la biographie de « la plus célèbre personne du Moyen-Âge ». Un célèbre spécialiste de la dévotion populaire médiévale, Étienne Delaruelle, a publié dans les années 1960 quelques articles remarquables dont le but était de corréler ce qu'on savait de la vie spirituelle de Jeanne avec le contexte religieux de l'époque³. L'auteur vise deux buts : d'un côté, trouver dans les sermons de saint Vincent Ferrier, saint Bernardin de Sienne et leurs contemporains les idées ou les formules, que l'on retrouve sous telle ou telle forme dans les paroles ou les comportements de la jeune fille de Domremy, d'un autre côté étudier les relations qu'avaient avec Jeanne les gens de son

¹ R. Pernoud, *Vie et mort de Jeanne d'Arc. Les témoignages du Procès de réhabilitation. 1450-1456*, Hachette, 1953 ; *Jeanne d'Arc*, Seuil, « Le temps qui court », 1959 ; *Jeanne d'Arc par elle-même et ses témoins*, Seuil, 1962 ; *8 mai 1429. La libération d'Orléans*, Gallimard, « Les trente journées qui ont fait la France », 1969 ; *Jeanne devant les Cauchons*, Le Seuil, 1970 ; *Jeanne d'Arc*, PUF, « Que sais-je ? », 1981 ; (avec Marie-Véronique Clin) *Jeanne d'Arc*, Fayard, « Biographies historiques », 1986 ; *La spiritualité de Jeanne d'Arc*, Mame, 1992 ; *J'ai nom Jeanne la Pucelle*, Gallimard, « Découvertes », 1994.

² *Bulletin de l'Association des Amis du Centre Jeanne-d'Arc*, Orléans.

³ Trois articles parus de 1962 à 1967 ont été réunis en un volume : Étienne Delaruelle, « L'Antéchrist chez saint Vincent Ferrier, saint Bernardin de Sienne et autour de Jeanne d'Arc », « La spiritualité de Jeanne d'Arc » et « L'archange saint Michel dans la spiritualité de Jeanne d'Arc », dans *La Piété populaire au Moyen-Âge*, Turin, Bottega d'Erasmus, 1975.

entourage en les comparant à celles qu'ils avaient avec d'autres gens, « marqués par l'esprit ». Le mérite incontestable de Delaruelle est qu'il porte son attention sur les raisons sérieuses, théologiques, ecclésiastiques et pédagogiques, qui sont à la base de la condamnation de la jeune fille par le tribunal de Rouen. C'est ainsi que se trouve en partie ébranlée la thèse du caractère exclusivement politique du procès de Jeanne d'Arc. Mais l'auteur accueille beaucoup d'idées généralement admises sur la Pucelle d'Orléans, par exemple, sur sa simplicité, sa naïveté et son illettrisme.

André Vauchez est un autre éminent spécialiste de la religiosité médiévale qui s'est intéressé à la figure de la libératrice d'Orléans. Il est l'auteur d'un ouvrage capital sur *La Sainteté en Occident aux derniers siècles du Moyen-Âge*¹ et d'une série d'autres ouvrages consacrés au sort des visionnaires et aux rapports qu'ont entretenus avec eux les institutions de l'Église². À la suite de Delaruelle, Vauchez inscrit l'épopée de Jeanne dans le contexte du prophétisme mystique féminin du Moyen-âge tardif, mettant en garde contre une « lecture exclusivement patriotique » de son histoire et, en particulier, de sa condamnation³. Selon lui, l'histoire de la pieuse jeune fille de Domremy s'inscrit dans « un schéma stéréotypique : simple croyante, comme de juste, très dévote, elle sent un jour un appel à servir la Parole de Dieu, et cet appel est conforté par des

¹ André Vauchez, *La Sainteté en Occident aux derniers siècles du Moyen-Âge*, Rome, Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, 1988 (réédition : Rome, École française de Rome, « Classiques », 2014).

² A. Vauchez, « *La nascita del sospetto* » [« La naissance du suspect »] dans Gabrielle Zarri, *Finzione e santità tra Medio Evo ed Età moderna* [Fiction et sainteté du Moyen-Âge à l'ère moderne], Turin, Rosenberg & Sellier, 1991, pp. 39-51 ; « Les pouvoirs informels dans l'Église aux derniers siècles du Moyen-Âge : premier bilan » dans les *Mélanges de l'Ecole Française de Rome. Moyen-Âge. Temps Modernes*, vol. 98, n° 1, 1986, pp. 7-11 ; « Les théologiens face aux prophéties à l'époque des papes d'Avignon et du Grand Schisme », dans le dossier « Les Textes prophétiques et la prophétie en Occident » des *Mélanges de l'École française de Rome*, Rome, tome 102, n° 2 : « Moyen-Âge », 1990, pp. 287-298.

³ André Vauchez, « Jeanne d'Arc et le prophétisme féminin des XIV^e et XV^e siècles », dans *Jeanne d'Arc. Une époque, un rayonnement* [Actes du Colloque d'histoire médiévale d'Orléans, 1979], CNRS éditions, 1982, p. 168.

visions et des révélations venues du Ciel. Plus tard elle essaie d'en faire part sous forme de messages au pape et aux monarques, car il s'agit du bien de l'Église et de tous les chrétiens dont les puissants de ce monde ont à répondre. Sans se borner à écrire, elle cherche à les rencontrer personnellement pour les convaincre de l'authenticité de sa mission, en leur faisant voir le signe du choix que Dieu a fait d'elle »¹.

Il faut aussi remarquer les travaux de ces historiens célèbres de la religion que sont Pierre Dinzelbacher et Francis Rapp. Le premier, dans *Saintes ou sorcières. Quelques cas du Moyen-Âge tardif*, souligne l'ambiguïté de la situation de la femme dont les contemporains sentaient qu'elle possédait un don mystique². Le deuxième utilise les matériaux des deux procès pour étudier les croyances des paysans de Domremy³.

Parmi les spécialistes de l'histoire militaire médiévale qui se sont occupés de Jeanne d'Arc, il faut distinguer Philippe Contamine, qui prit la succession de Régine Pernoud à la direction du Centre Jeanne-d'Arc d'Orléans. Connu pour son étude de la guerre au Moyen-Âge⁴, il aborde dans toute une série d'articles des questions qui sont en rapport d'une façon ou d'une autre avec la destinée de Jeanne. Ce rapport est tout à fait justifié quand il y examine la question de savoir si la guerre de Cent Ans était légitime, ou qu'il y étudie les moyens de s'emparer des places fortes ennemies à l'époque de la Pucelle d'Orléans⁵. Dans deux autres articles, Contamine, au contraire, aborde des sujets largement discutés dans le dernier quart du XX^e siècle. L'article « Jeanne d'Arc

¹ A. Vauchez, « Jeanne d'Arc et le prophétisme féminin des XIV^e et XV^e siècles », art. cité, p. 160.

² Pierre Dinzelbacher, « *Sante o streghe. Alcuni casi del tardomedioevo* » [« Saintes ou sorcières ? Quelques cas du Moyen-Âge tardif »], dans G. Zarri, *Fiction et sainteté*, op. cit., p. 172.

³ Francis Rapp, « Jeanne d'Arc, témoin de la vie religieuse en France au XV^e siècle », dans *Jeanne d'Arc. Une époque, un rayonnement*, op. cit.

⁴ P. Contamine, *La Guerre au Moyen-Âge*, PUF, 1980.

⁵ P. Contamine, « La théologie de la guerre à la fin du Moyen-Âge : la guerre de Cent Ans fut-elle une guerre juste ? », dans *Jeanne d'Arc. Une époque, un rayonnement*, op. cit., pp. 9-22 ; « La guerre des sièges au temps de Jeanne d'Arc », *Dossiers de l'archéologie*, n° 34, mai 1979.

et la prophétie¹ » constate un fait connu : l'apparition de la jeune fille sur la scène de l'histoire a été accompagnée de la diffusion de toute une série de prophéties, et elle-même eut la réputation d'une prophétesse. Par la suite cette réputation se retourna contre elle et créa quelques difficultés aux participants du procès de canonisation. Dans sa conclusion, l'auteur constate que le rôle de propagande joué par le prophétisme s'accroît du XIII^e au XV^e siècle. Dans « Mythe et histoire : Jeanne d'Arc. 1429 », Contamine énumère les principales réactions à l'apparition de la jeune fille sur la scène historique, réactions qui font une part plus ou moins belle à l'imagination. Après cela il se demande si l'élan spirituel qu'elles manifestent est une conséquence de la propagande royale². L'étude des sources issues de l'entourage de Charles VII conduit l'auteur à penser qu'on se trouvait devant un dilemme : utiliser la force du mythe dans des buts de publicité ou s'en méfier³. Dans les deux études mentionnées on sent un intérêt marqué de l'auteur pour l'histoire politique et c'est avec les normes de celle-ci qu'il aborde la question du rapport des contemporains de Jeanne avec le voile de miracles dont elle est enveloppée. C'est peut-être justement ce qui le conduit d'une certaine façon à simplifier l'interprétation : propagande ou pas propagande ? Mais c'est cette passion pour l'histoire politique qui lui permet d'analyser excellemment le rapport à Jeanne de l'aristocratie française et d'expliquer l'extrême sympathie dont elle jouissait dans les milieux de cette noblesse qui finira par s'opposer à la couronne⁴.

¹ P. Contamine, « Jeanne d'arc et la prophétie » dans le dossier déjà cité « Les Textes prophétiques et la prophétie en Occident », pp. 677-685.

² P. Contamine, « Mythe et histoire : Jeanne d'Arc, 1429 », *RAZO. Cahiers du Centre d'études médiévales de Nice*, Nice, n° 12 : « Mythes et histoire », 1992, pp. 41-54.

³ P. Contamine « Mythe et histoire : Jeanne d'Arc, 1429 », art. cité. Nous renvoyons à ses études *De Jeanne d'Arc aux guerres d'Italie. Figures, images et problèmes du XV^e siècle*, Orléans-Caen, Paradigme, 1994, p. 75.

⁴ P. Contamine, « L'action et la personne de Jeanne d'Arc. Remarques sur l'attitude des princes français à son égard », *Bulletin de la Société Historique de Compiègne*, Compiègne, tome XXVIII, 1982.

Avant d'examiner les ouvrages qui ont paru ces dernières années, il faut parler des auteurs anglais qui ont, au cours du XX^e siècle, contribué de façon importante à l'élaboration de la problématique liée à l'histoire de Jeanne d'Arc. Ils ont en propre quelques approches particulières de sa personnalité.

Une partie des auteurs, un petit nombre à vrai dire, parlent de Jeanne tout à fait à contrecœur. Ce sont ceux, principalement, dont la spécialité est plus particulièrement l'histoire de l'Angleterre, politique et militaire. Faisant presque l'impasse sur le fait même de la présence de Jeanne sur la scène historique, ils peuvent se permettre de se borner à dire ceci : « À partir de 1429, pourtant, les Français commencent à reconquérir sur les Anglais un certain territoire. »¹ Philippe Warner, auteur d'une monographie sur la poliorcétique au Moyen-Âge qui consacre à Jeanne moins d'une page, se distingue par la remarque que la condamnation à mort de Jeanne, faisant de la jeune fille une martyre, était complètement absurde². Le regret que Jeanne ait été autrefois brûlée par des Anglais, conduit quelques auteurs de la brumeuse Albion à penser qu'il lui fallait mourir sur le champ de bataille. « Cela eût mieux valu – dit le colonel Alfred Burne, – et pour la France et pour l'Angleterre, et pour tous ces Anglais, Français et Bourguignons dont aucun n'a pu se justifier devant l'histoire, sauf ce soldat anglais anonyme qui glissa dans les mains de la Pucelle debout sur le bûcher une croix de bois qu'il venait de fabriquer. »³ En outre Burne est absolument certain que le modèle de la chevalerie anglaise, « le père de la courtoisie », le comte Richard Warwick⁴, lieutenant du roi

¹ Jacques-Robert Lander, *The War of the Roses* [La Guerre des roses], White Lion Publishers, 1965, p. 37 (nombreuses rééditions).

² Philippe Warner, *Sieges of the Middle Ages* [Sièges du Moyen-Âge], London, Barnes & Noble Books, 1968, p. 193 (nombreuses rééditions).

³ Alfred Higgins Burne, *The Agincourt War* [La Guerre d'Azincourt], London-New-Jersey, Eyre & Spottiswoode, 1956, p. 265 (nombreuses rééditions).

⁴ Selon Arthur B. Ferguson, le comte « fut pour sa génération un modèle de chevalerie, « le Père de courtoisie ». L'empereur Sigismond, qui n'était pas non plus un dilettante en matière de chevalerie, s'écria, comme on le rapporte, que si toute courtoisie était perdue, on pourrait la découvrir en lui. » (A. B. Ferguson, *Золотая осень английской рыцарственности*.

en Normandie, et, par cumul, geôlier en chef de Jeanne, lui a proposé la liberté moyennant sa parole d'honneur de ne pas prendre les armes¹. Curiosité historiographique, notons qu'un des compatriotes du colonel Burne, Félix Grayeff rejette la faute de la mort de la jeune fille sur l'empereur du Saint-Empire romain germanique, le Hongrois Sigismond.

Pourtant, à côté de tentatives curieuses de disculper leurs ancêtres de la mort de la Pucelle d'Orléans et d'ouvrages généraux qui n'abordent ce sujet qu'en passant, il y a dans l'historiographie anglaise une quantité appréciable de recherches spécialisées. Elles s'appuient non seulement sur les publications de documents que nous avons mentionnées, de Quicherat, Tisset et Duparc, mais aussi sur certaines éditions de la traduction anglaise des textes des deux procès. La première d'entre elles a été réalisée par T. Douglas Murray en 1902². Dans la préface l'auteur démontre la proximité de ses idées sur Jeanne avec celles exprimées autrefois par Michelet. Ses succès, il les explique par la présence en elle de capacités éminentes et d'un grand bon sens, et il ne prête pratiquement aucune attention à la piété religieuse³. Selon lui, c'était pour Jeanne un moyen de maintenir la discipline dans l'armée, comme pour Cromwell, à qui il compare la jeune fille⁴.

Исследование упадка и трансформации рыцарского идеализма [L'Automne de la chevalerie anglaise. Recherche sur le déclin et la transformation de l'idéalisme chevaleresque], Saint-Petersbourg, Евразия, 2004, p. 73 ; édition originale : *The Indian summer of English chivalry. Studies in the decline and transformation of Chivalric Idealism*, Durham, Duke University Press, 1960). – Remarquons que les pages du livre de l'auteur anglais ne font nulle mention de Jeanne.

¹ A. H. Burne, *La Guerre d'Azincourt*, op. cit., p. 265.

² T. Douglas Murray, *Jeanne d'Arc, Maid of Orleans, deliverer of France* [*Jeanne d'Arc, la Pucelle d'Orléans, libératrice de la France*], London, Heinemann, 1902 ; Wilfred Philippe Barrett, *The Trial of Jeanne d'Arc* [*Le Procès de Jeanne d'Arc*], Londres, Routledge, 1931 ; Walter Sidney Scott, *The trial of Joan of Arc* [*Le Procès de Jeanne d'Arc*], Westport, The Folio Society, 1956.

³ T. Douglas Murray, *Jeanne d'Arc*, op. cit., p. XIV.

⁴ Félix Grayeff, *Joan of Arc. Legend and truth* [*Jeanne d'Arc, légende et vérité*], London, Goodall, 1978, p. 85.

En parlant des biographies, il faut rappeler en premier lieu celle d'André Lang¹, publiée peu après celle de T. Douglas Murray. De cet ouvrage se dégage, on le sent, une certaine tristesse et cela apparaît nettement dans la phrase : « Elle s'en vint chez les siens, et les siens ne l'ont pas reçue. »² L'œuvre ne fait aucune place à l'extase patriotique, ni à l'attendrissement des apologistes catholiques, ni aux sarcasmes venimeux d'Anatole France. L'attention circonspecte qu'il accorde à l'univers intérieur de la libératrice d'Orléans conduit l'auteur à quelques suppositions curieuses. Ainsi, il est le premier et peut-être le seul à remarquer le rôle qu'a pu jouer dans la destinée de Jeannette le « château de l'Île » sur la Meuse que son père avait pris en location. « Ne se peut-il pas que dans son imagination d'enfant elle se soit figurée être elle-même la châtelaine de cette forteresse de féerie [*pourquoi « de féerie » ? Le château était tout à fait réel. – P.K.*], et qu'elle ait, dans un rêve vécu, répété les manières élégantes qu'elle devait apporter à la cour ? »³ On peut ne pas être d'accord avec tous les mots de Lang, qui donne sans nécessité libre cours à son imagination, mais comment ne pas remarquer comme lui la situation exceptionnelle de la jeune fille qui, même si ce n'était pas de façon absolue, pouvait considérer le château féodal des anciens seigneurs de Domremy de Bourlemont comme le sien propre. On ne sait pas si, comme l'a supposé Lang, il lui a servi de terrain pour jouer à la belle dame et refaire les romans de chevalerie, mais, il est incontestable, selon nous, qu'il influença son sentiment d'une dignité personnelle ; en outre, connaissant sa propre forteresse de l'intérieur, il lui était plus facile de se mesurer avec les fortifications de l'ennemi. Lang s'intéresse aussi au rôle des sermons dans la prise de conscience par Jeanne de sa mission. Dans l'église de Saint-Remi dont elle était paroissienne, le récit de l'onction de Clovis devait être un des sujets constants des sermons. Faut-il s'étonner de son obstination à faire couronner Charles de Valois précisément à Reims⁴ ? Plus loin, l'auteur compare les récits

¹ André Lang, *La Pucelle de France. Histoire de la vie et de la mort de Jeanne d'Arc*, New York, Nelson, 1911 (en français).

² A. Lang, *La Pucelle de France*, *op. cit.*, p. 16.

³ A. Lang, *La Pucelle de France*, *op. cit.*, p. 31.

⁴ A. Lang, *La Pucelle de France*, *op. cit.*, p. 35.

que fait Jeanne de ses voix et visions avec les *Vies* des saints qui lui étaient « apparus » et il en conclut qu'elle ne connaissait pas ces *Vitæ* et qu'en donnant des noms à ses voix, elle n'utilisait pas leur « apparence extérieure ». Cette opinion nous paraît dénuée de fondement¹. Enfin, l'auteur examine la question de l'authenticité de l'abjuration de la jeune fille et lui donne une explication psychologique : l'abjuration, selon lui, était due au désespoir qui saisit quelque temps la condamnée². Mérite particulier du travail de Lang, la présentation d'extraits de chroniques anglaises, inconnues de Quicherat. Ils n'apportent rien de nouveau à notre connaissance de Jeanne mais soulignent une fois de plus à quel point les Anglais haïssaient « la mauvaise sorcière »³.

L'intérêt pour l'univers intérieur de Jeanne se rencontre encore en quelques biographies, dues à la plume d'auteurs anglais comme Victoria Sackville-West, Alice Buchan⁴ et Edward Lucy-Smith, véritable continuateur de l'œuvre de Lang. Lucy-Smith cherche en particulier à montrer « le visage humain » de la jeune fille, « vivant, souffrant, changeant »⁵. Et cette recherche le conduit à recourir souvent aux méthodes de la psychanalyse : par exemple, les rapports de la jeune fille avec son père et avec le dauphin Charles sont presque exclusivement interprétés au travers du prisme du « complexe d'Œdipe »⁶.

L'historiographie de langue anglaise apparaît dans son ensemble plus encline que la française à poser les questions les plus inattendues. Elle est aussi plus réceptive à de nouveaux moyens d'interprétation. L'approche psychanalytique de Lucy-Smith n'en est pas le seul exemple. À côté des travaux parfaitement

¹ A. Lang, *La Pucelle de France*, op. cit., p. 50.

² A. Lang, *La Pucelle de France*, op. cit., p. 372.

³ A. Lang, *La Pucelle de France*, op. cit., p. 410.

⁴ Victoria Sackville-West, *Saint Joan of Arc [Sainte Jeanne d'Arc]*, London, Doubleday, 1936 (rééditions) ; Alice Buchan, *Joan of Arc and the recovering of France [Jeanne d'Arc et la redécouverte de la France]*, London, Hodder & Stoughton, 1948.

⁵ Édouard Lucie-Smith, *Joan of Arc [Jeanne d'Arc]*, London, Penguin Books, 1976, p. XII (rééditions).

⁶ É. Lucie-Smith, *Jeanne d'Arc*, op. cit., pp. 24, 70, 82.

traditionnels d'Ingwald Raknem et de Déborah Fraioli, qui choisissent pour sujet de leurs recherches le destin de la figure de l'héroïne française dans la littérature de son temps mais aussi ultérieure¹, Marine Warner dans sa monographie « Jeanne d'Arc : l'image de l'héroïsme féminin » examine près de dix stéréotypes auxquels ont pu l'associer les contemporains et leurs héritiers, ainsi : vierge, prophétesse, hérétique, prostituée, jeune fille-chevalier, amazone, androgyne, sainte, etc. L'auteur rassemble un très vaste matériau comparatif, montrant combien la jeune fille de Domremy était « à son époque même profondément plongée dans un univers d'emblèmes, se transformant en idée incarnée² ». L'ouvrage de Warner est une des premières études consacrées à la Pucelle d'Orléans dans le cadre de « l'histoire des mentalités ». Warner réussit à plusieurs reprises à montrer les cas de discordance entre les traits réels du caractère de Jeanne et l'image qui s'était formée d'elle. Des visionnaires de son temps elle se distinguait par l'orientation laïque de ses révélations et l'absence de motifs eschatologiques ; des saintes anciennes qui dissimulaient leur sexe pour partir dans un monastère, elle se distinguait par le surnom qu'elle s'était donné de « Pucelle » ; du chevalier idéal, par son manquement au code moral chevaleresque dans l'affaire de Franquet d'Arras. Au reste, malgré quantité d'observations intéressantes, l'œuvre de Warner souffre par moments d'une absence d'analyse des clichés qu'elle mentionne, de leur évolution et de leurs rapports non seulement avec la figure de Jeanne mais aussi avec tel ou tel milieu clérical ou laïc, courtesan ou populaire.

Anne Barstow, dans la préface à *Jeanne d'Arc, hérétique, mystique, chaman*, se déclare féministe. La jeune fille de Domremy constitue pour elle un exemple de « femme indépendante dans la France du

¹ Ingwald Raknem, *Joan of Arc in history, legend and literature* [*Jeanne d'Arc dans l'histoire, la légende et la littérature*], Oslo, Universitetsforlaget, 1971 ; Déborah Fraioli, *The image of Joan of Arc in XVth century French literature* [*L'Image de Jeanne d'Arc dans la littérature française du XV^e siècle*], États-Unis, Syracuse University Press, 1981 ; D. Fraioli, *Joan of Arc : the early debate* [*Jeanne d'Arc : premières controverses*], Woodbridge, Boydell press, 2000.

² Marine Warner, *Joan of Arc, the image of femal heroism* [*Jeanne d'Arc, image de l'héroïsme féminin*], New York, Knopf, 1981, p. 15.

XV^e siècle »¹. Ses révélations mystiques, sa capacité, selon les contemporains, à communiquer avec les forces surnaturelles (chamanisme), son refus de se soumettre à la religion d'église, s'expliquent, selon Barstow, par son appartenance à la religion populaire qui se distinguait de la théologie élitiste de l'université². C'est par cette raison que l'auteur tend à expliquer sa condamnation à mort. Barstow voit, à juste titre selon nous, dans la peur des hussites un des facteurs qui en ont été la cause³. Cependant, quand elle considère la « grande révolution hussite » comme un exemple qui, faisant craindre aux autorités ecclésiastiques la « transformation des croyances populaires en hérésie »⁴, aurait également influé sur le sort de Jeanne, cela paraît quelque peu étrange. Le hussisme était un mouvement foncièrement populaire. Dans ses rangs les docteurs en théologie avaient tout à fait leur place et il est douteux que cela fût moins effrayant pour la hiérarchie catholique.

À la même époque, Charles Wood voit dans l'histoire de la jeune fille de Domremy un exemple d'enracinement des idées monarchistes et même absolutistes dans la conscience nationale des Français. Il s'arrête en détail sur ce que pensait la jeune fille de l'assassinat du duc de Bourgogne Jean sans Peur, et conclut qu'à ses yeux cela ne justifiait pas de priver le dauphin Charles de ses droits au trône, parce qu'elle était sûre du caractère sacré du sang royal⁵.

Dans l'historiographie anglaise, à côté des approches que nous avons citées, des recherches d'un style tout à fait traditionnel sur la Pucelle d'Orléans se poursuivent. Le célèbre spécialiste de l'histoire du XV^e siècle Malcolm Vale avance, à titre d'hypothèse, la thèse selon laquelle la jeune fille aurait été la victime de la guerre civile

¹ Anne Llewellyn Barstow, *Joan of Arc : heretic, mystic, shaman* [Jeanne d'Arc hérétique, mystique et chamane], Lewiston-Queenston-Lampeter, Edwin Mellen Press, « *Studies in Women and Religion* », 1986, p. 14.

² A. L. Barstow, *Jeanne d'Arc...*, *op. cit.*, p. 97.

³ A. L. Barstow, *Jeanne d'Arc...*, *op. cit.*, pp. 87, 112.

⁴ A. L. Barstow, *Jeanne d'Arc...*, *op. cit.*, p. 112.

⁵ Charles T. Wood, *Joan of Arc and Richard III. Sex, saints and government in the Middle Ages* [Jeanne d'Arc et Richard III : sexe, sainteté et gouvernement au Moyen-Âge], Oxford, Oxford University Press, 1988, p. 130.

entre Bourguignons et Armagnacs, thèse aussitôt rejetée après analyse des sources. Au reste, comme Barstow, il voit la raison principale de la condamnation de Jeanne non dans un désir de vengeance des Anglais, mais dans la peur de l'hérésie, commune aux Anglais et aux Français¹.

La dernière décennie a poursuivi les recherches sur la carrière de Jeanne. Un des historiens « johannistes » les plus actifs, Georges Peyronnet, qui a collaboré à la revue du Centre Jeanne-d'Arc d'Orléans avec des articles comme « Jeanne d'Arc et Charles VII : un problème à revoir », « Controverses historiographiques autour de Jeanne d'Arc, à partir d'une source byzantine ambiguë », « Dans quelle langue les Anglais parlaient-ils à Jeanne d'Arc ? Naissance d'un grand conflit de nationalités », « En écoutant la *voix* de Jeanne d'Arc la plus modeste : sainte Marguerite d'Antioche »², continue – ces titres mêmes le montrent – le travail des historiens de la fin du XIX^e siècle. Mais il découvre de nouveaux aspects de l'épopée de la Pucelle d'Orléans. En 1996, l'auteur a publié une monographie, « Qui a tué Jeanne d'Arc ? ». Après avoir décrit, dans tous les détails connus jusqu'à ce jour, l'organisation du procès de Rouen, leur correspondance ou non correspondance avec les normes de la pratique judiciaire de l'Inquisition, l'auteur s'attache à définir les responsabilités dans la mort de la jeune fille. Il a d'ailleurs, comme ses prédécesseurs, sa réponse à d'anciennes questions sur les causes qui ont contraint Jeanne à revenir sur son abjuration, et sur la sincérité de son repentir dans les heures qui précéderent sa mort. Il admet que les Anglais pouvaient avoir exercé sur la prisonnière des pressions physiques, en la forçant à revêtir un vêtement d'homme³, et estime authentique le repentir par rapport à ce qu'on appelle « le for interne », qui ne suppose pas de « signes manifestes de

¹ Malcolm Graham Allan Vale, « Jeanne d'Arc et ses adversaires : Jeanne, victime d'une guerre civile ? », dans *Jeanne d'Arc. Une époque, un rayonnement*, *op. cit.*, p. 216.

² G. Peyronnet, *Bulletin de l'Association des Amis du Centre Jeanne-d'Arc*, Orléans, n° 12, 1988, pp. 7-23 ; n° 14, 1990, pp. 21-33 ; n° 16, 1992, pp. 9-27 ; n° 19, 1995, pp. 47-89.

³ G. Peyronnet, « Qui a tué Jeanne d'Arc ? », art. cité, p. 65.

repentance »¹. Comme responsables de la mort sur le bûcher, il nomme successivement les Bourguignons, l'Inquisition, l'Université de Paris, et Cauchon. Néanmoins, la responsabilité principale en retombe sur les Anglais². Conclusion, disons-le, qu'on ne peut pas considérer comme contraire à la tradition.

Si Georges Peyronnet appartient à l'ancienne école de l'historiographie française, Véronique Hazebrouck, élève d'André Vauchez et qui a soutenu sous sa direction un mémoire de maîtrise en 1990, appartient sans aucun doute à la nouvelle. Son travail, fondé sur les matériaux du procès de réhabilitation, est consacré à la situation du prophète-visionnaire dans l'Église du XV^e siècle³. Le chercheur examine comment, au cours du procès dit « de réhabilitation », l'image de Jeanne a été systématisée et amenée à correspondre au modèle du prophète, reconnu par l'Église⁴. « Bien que les visionnaires soient toujours irritants pour les pouvoirs et les institutions »⁵, on leur rendit la jeune fille de Domremy plus ou moins acceptable, en montrant d'une part que ses prophéties s'étaient réalisées et d'autre part qu'elle n'imposait pas son expérience mystique à autrui, en ne communiquant que le contenu de ses révélations⁶.

En historiographie, le travail de Hazebrouck s'inscrit dans la ligne générale de la dernière décennie. C'est sans aucun doute l'influence de « l'histoire des mentalités » qui la fait s'intéresser à différents aspects de la perception de ce « surnaturel » que les contemporains liaient à la figure de la Pucelle d'Orléans, en particulier, pour la question du prophétisme, soulevée encore par Noël Valois au début du XX^e siècle⁷. En grande partie grâce aux

¹ G. Peyronnet, « Qui a tué Jeanne d'Arc ? », art. cité, p. 80.

² G. Peyronnet, « Qui a tué Jeanne d'Arc ? », art. cité, p. 89.

³ Véronique Hazebrouck, *Le Statut de la prophétie dans l'Église du XV^e siècle, d'après le procès de réhabilitation de Jeanne d'Arc*, mémoire de maîtrise, Université de Paris X-Nanterre, 1990.

⁴ V. Hazebrouck, *Le Statut de la prophétie...*, op. cit., p. XIV.

⁵ V. Hazebrouck, *Le Statut de la prophétie...*, op. cit., p. 38.

⁶ V. Hazebrouck, *Le Statut de la prophétie...*, op. cit., p. 118.

⁷ Noël Valois, « Jeanne d'Arc et la prophétie de Marie Robine », *Mélanges Paul Fabre. Études d'histoire du Moyen-Âge*, Picard, 1902.

travaux d'André Vauchez, qui l'avait étudiée dans un contexte historique plus large et à partir d'un matériau plus étendu¹, cette problématique, depuis la fin des années 1980, a attiré l'attention de l'historiographie « johannique ».

Jean Fraikin, dans un article consacré à un « arbre des fées » près de Compiègne, tout en s'intéressant à différents motifs folkloriques qui ont influé, à son avis, sur le sort de la Pucelle, a mentionné le rôle du prophétisme comme un moyen de rassurer sur l'avenir dans l'atmosphère de désarroi et d'incertitude, présents dans la conscience populaire à l'époque de la guerre de Cent Ans².

À sa suite, Jacques Paul a proposé de distinguer dans les prophéties citées à propos de Jeanne celles qu'elle accueillait et utilisait et celles qu'elle rejetait. Selon l'auteur qui pense à ce qu'on appelle la prophétie de Merlin à propos d'une pucelle *ex urbe Canuti memoris* (une forêt du nom de Bois-Chesnu se trouve près de Domremy), ce sont justement les dernières qui ont retenu la plus grande attention des contemporains. En mettant en rapport les actions de Jeanne avec les prophéties, les gens qui l'entouraient cherchaient dans son comportement un certain programme, une certaine logique qu'ils voulaient comprendre.

En 1990, Olivier Bouzy publia un article sur « les prophéties autour de Jeanne d'Arc, dans les premiers mois de l'année 1429 »³. Sa première partie présente les textes des trois plus célèbres « prophéties », celles de « Bède le Vénérable », de « Merlin », de « la

¹ Le prophétisme et les visions sont l'objet d'une analyse détaillée dans son étude *Les Laïcs au Moyen-Âge*, Cerf, « Pratiques et expériences religieuses », 1987. Voir aussi : Hélène Millet, « Écoute et usage des prophéties par des prélats pendant le Grand Schisme de l'Occident », dans le dossier déjà cité « Les Textes prophétiques et la prophétie en Occident », pp. 135-165.

² Page 39 de Jean Fraikin, « L'Arbre des fées, le Bois-Chenu et la prophétie de Merlin : aspects d'un mythe à travers les procès de Jeanne d'Arc », *Bulletin de la Société de mythologie française* [Actes du premier Congrès international de mythologie, Dijon, 31 août – 2 septembre 1985], n° 147-149, octobre-décembre 1987, pp. 37-45.

³ O. Bouzy, « Prédiction ou récupération. Les prophéties autour de Jeanne d'Arc, dans les premiers mois de l'année 1429 », *Bulletin de l'association des Amis du Centre Jeanne-d'Arc*, Orléans, n° 14, 1990, pp. 39-47.

Vierge », en les accompagnant d'un commentaire historico-scientifique. Ensuite, se fondant sur l'analyse des réactions que suscite, selon les différentes sources, l'apparition de Jeanne, Bouzy observe qu'il est peu probable que les services de propagande de la chancellerie de Charles de Valois aient joué un rôle dans la diffusion des opinions sur cette apparition¹. En conclusion l'auteur propose au lecteur un choix entre deux hypothèses. Pour la première, l'attente d'un salut miraculeux apporté par une pucelle-guerrière avait pénétré la conscience populaire la veille de l'apparition de Jeanne d'Arc sur la scène historique. En partie connue d'elle-même, cette attente a pu la pénétrer également après qu'elle s'est déclarée, et a contribué à son auréole magique. La deuxième hypothèse propose que la prophétie soit venue *a posteriori*, comme une des conséquences de l'émerveillement suscité par l'apparition de Jeanne. Dans ce cas, selon Bouzy, on devrait nécessairement reconnaître l'importance de la propagande réalisée par les courtisans du dauphin². En cela il se rapproche de l'opinion de Colette Beaune, spécialiste reconnue de l'étude de la conscience nationale française au Moyen-Âge, qui a décrit les procédés de propagande employés lors du couronnement de Charles VII à Reims le 17 juillet 1429³. Tout en rejoignant les auteurs presque sur tous les points, nous émettrions néanmoins un doute sur le caractère univoque de la dernière proposition. L'apparition de toute « une tradition prophétique » *a posteriori* peut traduire, selon nous, non tant les efforts de la chancellerie de Charles de Valois que la nécessité pour tous les contemporains de s'expliquer l'histoire merveilleuse de la jeune fille de Domremy et, après s'être convaincus qu'elle était annoncée par des gens aussi pleins d'autorité que Bède ou Merlin, de la comprendre.

Enfin, la question de l'attitude des contemporains à l'égard de Jeanne est directement évoquée par Françoise Autrand, qu'une étude fondamentale sur le Parlement de Paris et la biographie des

¹ O. Bouzy, « Prédiction ou récupération », art. cité, p. 46.

² O. Bouzy, « Prédiction ou récupération », art. cité, p. 47.

³ Colette Beaune, « Prophétie et propagande : le sacre de Charles VII » dans Myriam Yardeni (dir.), *Idéologie et propagande en France* [Actes d'un Colloque de l'Université de Haïfa en 1984], Picard, 1987, pp. 63-73.

rois Charles V et Charles VI a fait connaître. Son article « Le pouvoir et le surnaturel : Jeanne d'Arc en 1429 », paru en 1995, commence en effet par une analyse de la liturgie qui est, depuis 1909, dans l'Église catholique romaine, celle de la fête de Jeanne d'Arc, sainte depuis 1920. Dans une introduction apparemment éloignée du sujet, l'auteur décrit les qualités qui sont aujourd'hui vénérées par les catholiques : sa soumission, jusqu'à l'oubli de soi, à la volonté de Dieu, la protection qui par son intercession a été fournie à la France, et le martyre, parent de celui du Sauveur sur la croix. Cette image est comparée avec celle que s'étaient faite le dauphin Charles et son entourage devant « cette irruption du surnaturel dans le cours de l'histoire et, pire, dans le monde du pouvoir. »¹ Notant l'enthousiasme avec lequel Christine de Pisan et Jean Gerson ont accueilli Jeanne d'Arc, l'auteur montre les hésitations du dauphin, qui a pu se convaincre dans un entretien privé, d'où il est sorti avec un visage « radieux »². Mais ensuite il confie à des clercs savants de Poitiers de faire la lumière sur les sources de l'inspiration de Jeanne. Conclusion de Françoise Autrand : l'intervention du surnaturel dans le cours des affaires terrestres a troublé la plupart des fonctionnaires royaux et pour la comprendre il fallait absolument « la folie de la sage Christine et du savant Gerson »³. Le pas suivant que cette étude incite à faire, c'est d'essayer de définir les moyens qui pouvaient permettre de se débarrasser du trouble susnommé.

La dernière monographie scientifique consacrée à la Pucelle avant l'an 2000 est due à Bouzy, déjà cité par nous, attaché de patrimoine près le Centre Jeanne-d'Arc d'Orléans⁴. Sans être ni une biographie ni un travail historiographique, l'ouvrage se présente comme un essai de synthèse de toutes les connaissances et interprétations dont dispose la science historique contemporaine sur la jeune fille de Domremy, à commencer par sa famille et pour finir par sa gloire posthume en passant par tous les débats

¹ Page 15 de Françoise Autrand, « Le pouvoir et le surnaturel : Jeanne d'Arc en 1429 », *Bulletin de l'association des Amis du Centre Jeanne-d'Arc*, Orléans, n° 19, 1995, pp. 5-24.

² F. Autrand, « Le pouvoir et le surnaturel », art. cité, p. 17.

³ F. Autrand, « Le pouvoir et le surnaturel », art. cité, p. 24.

⁴ O. Bouzy, *Jeanne d'Arc. Mythes et réalités*, op. cit.

historiographiques traditionnels : les problèmes des voix, de la rencontre avec le dauphin, des prophéties, de l'anoblissement, de l'influence sur les opérations militaires, de l'abjuration prononcée et reprise.

L'historiographie de la Pucelle d'Orléans est étendue. Nous pouvons constater trois orientations principales dans le développement des recherches qui ont été consacrées à cet éminent personnage. Ce sont les publications des sources, la composition de biographies générales de caractère foncièrement scientifique ou hésitant entre science et vulgarisation, mais aussi l'étude de sujets distincts où dominèrent au début du dernier siècle les travaux sur les épisodes séparés de sa biographie – la vie dans la maison paternelle, les exploits guerriers, la capture, la prison, y compris le procès, la durée de ses longues souffrances au moment de sa mort. Ensuite l'intérêt s'est déplacé, au milieu du XX^e siècle, vers la question de la nature de ses voix et de ses révélations, ainsi que, sur sa fin, vers la réception de son action par les contemporains, sous l'influence visible « de l'histoire des mentalités ». C'est là, au demeurant, encore un vaste champ pour les recherches.

D'autres auteurs veulent en quelque sorte demander : « Mais savez-vous ce qu'était Jeanne en réalité ? » Et les réponses sensationnelles sont variées : fille de roi, folle, hermaphrodite, agent secret de la dynastie d'Anjou, membre d'un ordre laïque de tertiaires franciscaines et même l'impératrice Sophie Alexeïevna. Toute cette production imprimée menace de cacher aux yeux du lectorat les études sérieuses qui pourtant sont si nombreuses que plus d'une recherche historiographique spéciale a été consacrée à leur sujet propre¹. Le problème de la mythologisation de la figure de Jeanne d'Arc occupait déjà de savants historiens au XIX^e siècle. Pourtant, la méthode positiviste qui dominait alors la recherche historique les a contraints en premier lieu à diriger leur attention sur les manifestations extérieures « du culte de Jeanne d'Arc » au

¹ Georges Goyau, *Sainte Jeanne d'Arc*, Laurens, 1920 ; G. Krumeich, *Jeanne d'Arc in der Geschichte. Historiographie. Politik. Kultur* [Jeanne d'Arc dans l'histoire. Historiographie, politique, culture], Sigmarigen, Thorbecke, 1989.

XV^e siècle¹. Au XX^e siècle, l'accent s'est déplacé du côté des prototypes littéraires de l'image de Jeanne² ; enfin, les travaux de Raïtssess et de Bouzy ont non seulement posé la question qui nous intéresse, mais l'ont aussi résolue dans beaucoup de ses aspects³. Retenons particulièrement la dernière étude, demeurée inachevée, de Raïtssess. Cet éminent médiéviste soviétique de l'école de Léninegrad a donné une explication jusqu'à ce jour exhaustive des raisons pour lesquelles la Pucelle est apparue à ses contemporains sous l'apparence d'une bergère, apparence qu'elle a conservée jusqu'à nos jours⁴.

Au reste, cette histoire, malgré d'innombrables études, ne paraît point du tout épuisée, et plus d'une génération d'auteurs pourront la compléter par de nouveaux documents, de nouvelles lectures et lui donner de nouvelles couleurs.

Trad. Yves Avril



¹ P. Lanéry d'Arc, *Le Culte de Jeanne d'Arc au XV^e siècle*, Orléans, Herluison, 1887.

² D. Fraioli, « L'image de Jeanne d'Arc : que doit-elle au milieu littéraire et religieux de son temps ? », *Jeanne d'Arc. Une époque, un rayonnement*, op. cit. ; Gertrude Marie Hunziker Merkle, *Palingénésie de Jeanne d'Arc. Étude des thèmes*, thèse de doctorat, Université de Harvard, 1988.

³ V. I. Raïtssess, *Procès de Jeanne d'Arc*, op. cit. ; *Jeanne d'Arc. Faits, légendes, hypothèses*, op. cit.

⁴ V. I. Raïtssess, « La bergère de Domremy », article cité.

Jeanne d'Arc

Poésies

Dieu, le roi et la France : une Jeanne de 1900

R. Vaissermann

I.C.T.T., Université d'Avignon

Gustave-Marie-Joseph Dantu¹ (avant 1890 – après 1954) fit des études classiques à l'École des Carmes, à l'Institut catholique de Paris, puis devient docteur en philosophie à Toulouse en soutenant une thèse sur *L'Éducation d'après Platon*².

Il fut sous-directeur puis en 1910 directeur de l'Enseignement primaire libre du département de l'Eure. Il est nommé officier d'Académie le 2 avril 1910 et officier de l'Instruction publique en 1923³.

Abbé puis chanoine honoraire d'Évreux, il fut curé de Fleury-sur-Andelle, dans l'Eure (1917-1922), puis curé-doyen de Brionne (1922-1954).

Son *Manuel de morale pratique à l'usage des Écoles primaires en conformité avec le programme officiel*, connu deux éditions⁴. Il écrivit aussi des *Éléments de psychologie et de morale, à l'usage des écoles normales primaires et des candidats au certificat d'aptitude pédagogique*⁵.

Il écrira également une monographie d'une quarantaine de pages sur M. Pierre-Louis-Désiré Dubois, chanoine honoraire, curé de

¹ Les précisions biographiques qui suivent ne sont pas inutiles, puisque Anne-Lise Diez et Bernard Lorraine restaient évasifs : « Auteur non identifié. » (*La Pucelle et l'Amazone*, Langres, Guéniot, 2007, p. 334), du « XIX^e siècle » (*ibidem*, p. 40), et suggéraient, par confusion avec les Dentu : « Peut-être est-il de la famille des imprimeurs-éditeurs. » (*ibidem*, p. 334).

² Licence, thèse principale sur *L'Éducation d'après Platon*, Alcan, 1907 ; thèse complémentaire : *Opinions et critiques d'Aristophane sur le mouvement politique et intellectuel à Athènes*, Alcan, 1907.

³ Respectivement : Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques*, 3^e livraison, Imprimerie nationale, 1910, p. CXIX et *Journal officiel de la République française*, 55^e année, n° 41, 11 février 1923.

⁴ Beauchesne, 1910 et 1920.

⁵ Hatier, 1911 et 1912.

*Notre-Dame de Verneuil. 1831-1913*¹. Et il joindra un sonnet à la notice biographique et nécrologique due au chanoine L. Hébert² : « Sa Grandeur Mgr Philippe Meunier, évêque d'Évreux ».

Ses *Heures de solitude*, qui seules nous intéressent ici, paraissent en 1900 et bénéficient d'un compte rendu dans la Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Eure, dû à Léon Tyssandier :

La *Jeanne d'Arc* de M. Gustave Dantu n'est ni une histoire, ni un drame. C'est une suite de méditations et de dissertations pieuses, et je n'ai pas qualité pour les apprécier. Une belle figure domine ce petit monument religieux : celle de l'héroïne de Domremy.³

Curieusement, le titre du recueil avait déjà été utilisé par Anatole Leroy-Beaulieu dans des *Fantaisies poétiques* éditées de 1865 par... Édouard Dentu.

L'ouvrage, d'inspiration lamartinienne, est conçu en trois parties : *Impressions et souvenirs, Jeanne d'Arc, poésies*. La première partie même, en ses « Impressions d'hiver », évoque la Pucelle :

Souvenons-nous de ce beau mot de notre Jeanne d'Arc : *Mes amis, besognons !*

Besognons ! Que ce soit là notre devise, en ces jours d'hiver.⁴

Le poème que nous extrayons de la deuxième partie s'inspire d'un moment fort de la tradition poétique johannique : les Adieux à Domremy, qu'illustra Péguy par ses « Adieux à la Meuse » et qui tirent leur origine de *La Pucelle d'Orléans*, la tragédie de Schiller⁵.

¹ Évreux, Imprimerie de l'Eure, 1913 ; annonce dans le *Bulletin de la Société des amis des arts du département de l'Eure*, t. XXIX, Évreux, 1914, p. 37.

² *Bulletin mensuel des récentes publications françaises*, janvier 1913, p. 152.

³ *Recueil de la Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres du département de l'Eure*, année 1900, série V, tome 8, Évreux, 1901, pp. 4-5.

⁴ *Heures de solitude*, Évreux, Hérissé, 1900, p. 18.

⁵ Nous précisons parce que Schiller est aussi l'auteur d'un poème intitulé « *Das Mädchen von Orleans* », publié dans un « livre pour les dames » (*Taschenbuch für Damen*, Tübingen, Cotta'sche, 1802). – La première du drame, dont l'acte IV est tout empreint de cette mélancolie, avait eu lieu le 11 septembre 1801.

Gustave Dantu

Les adieux de Jeanne à Domremy

Adieu ! mon cher pays ! Adieu, vieille chaumière
Où pétillait dans l'âtre un feu clair et vermeil.
Où souvent dans les nuits les chansons de ma mère
Ont bercé mon sommeil¹.

Adieu ! frais ruisseaux des grands prés ! Claire fontaine !
Doux oiseaux qui veniez becqueter dans ma main,
Et pour qui mes brebis laissaient un peu de laine
Aux buissons du chemin.

Sommets du Bois-Chenu que j'aperçois encore,
Mais qu'au prochain matin je ne reverrai plus !
Cloches qui murmurez au réveil de l'aurore
Vos pieux *angelus* !

Adieu ! C'est malgré moi, je pleure en ma souffrance :
Ô Domremy, mon cher pays, je t'aimais tant !
Mais c'est pour Dieu, c'est pour le Roi, c'est pour la France,
J'obéis. En avant !



¹ Leconte de Lisle, « Rehdi et Stéphany », après le vers 42 : « Ici les doux accens de ma mère ont bercé / Mon sommeil enfantin [...] » (*Œuvres de Leconte de Lisle*, t. IV : « Œuvres diverses », Les Belles Lettres, « Les textes français », 1978, p. 101, note).



Alla Sergueïevna Golovina (1909-1987), années 1930

A. S. Golovina

Y. Avril

Alla Sergueïevna Golovina est née en 1909 à Mikhaïlovka, bourgade du gouvernement de Kiev, *oblast'* de Tcherkassy (20825).

Elle était la fille du baron Serge Édouardovitch Steiger (1868-1937). Après la Révolution, elle quitta rapidement la Russie avec sa famille et émigra, d'abord en Turquie, puis à Prague, où elle termina ses études et fit la connaissance de Marina Tsvétaïeva.

Elle gagna la France en 1934, puis la Suisse, et s'établit finalement en 1935 à Bruxelles, où elle mourut en 1987.

Elle avait épousé le sculpteur Alexandre Sergueïévitch Golovine (1904-1968), puis s'était remariée en 1951 avec le baron belge Philippe Gillès de Pélichy (1912-1995).

Reconnue comme un grand poète par Tsvétaïeva et Ivan Bounine, son recueil le plus connu est *Le Carrousel des cygnes*¹. En 1989 à Bruxelles a paru *Ange de la ville*², recueil posthume de vers où figure le poème qui nous intéresse ici, absent d'un autre recueil posthume de vers et de récits paru à Moscou en 1992 : *Villa Espérance*³.

Le poème que nous présentons, publié sans date, a très probablement été composé pendant l'entre-deux-guerres.



¹ En russe : Alla Sergueïevna Golovina, *Лебединая карусель*, Berlin, Петрополис, 1935.

² En russe : A. S. Golovina, *Городской ангел*, préface d'Éfim Etkind, Bruxelles, 1989, p. 108 (sans nom d'éditeur).

³ En russe : A. S. Golovina, *Вилла Надежда*, Moscou, Современник, 1992.

Алла Сергеевна Головина

«Сумасшедший дом. Аккуратный парк...»

Сумасшедший дом. Аккуратный парк.
Сумашедшая русская : Жанна д' Арк.
Разрешили ей волосы стричь у плеч
И тяжёлые двери свято беречь.
– Ах, – печально она говорит врачу, –
Я дофина увидеть скорей хочу.
О, поймите, я слушаю голоса
Каждый день по три, по четыре часа.
И со скукою врач отвечает ей :
– Был расстрелян в Сибири дофин Алексей,
А историю вашей дикой страны
Вы и здесь забывать никогда не должны.
Но однажды явившийся серафим
Показался царевичем ей сквозь грим.
Тут-то многое она поняла
(Поседела и от ворот отошла),
Что она – эмигрантка, а город – Париж
И что за нашей историей не уследишь.
Той же ночью спокойно она умерла,
И вошла в Ленинград, и дофина нашла.
И собор отыскала. Стоял Алексей,
Петроградской белой ночи бледней.
Ликовал почему-то советский народ
И уже собирался в какой-то поход.
Эмигрантская дева жива и не жива
(Словно молния – в древо) и видит – Москва.
Петербург отступил, и уже Михаил,
Дрожь скрывая, стоит у бесчестных могил...

Alla Sergueïevna Golovina

« Asile de fous. Parc bien entretenu... »

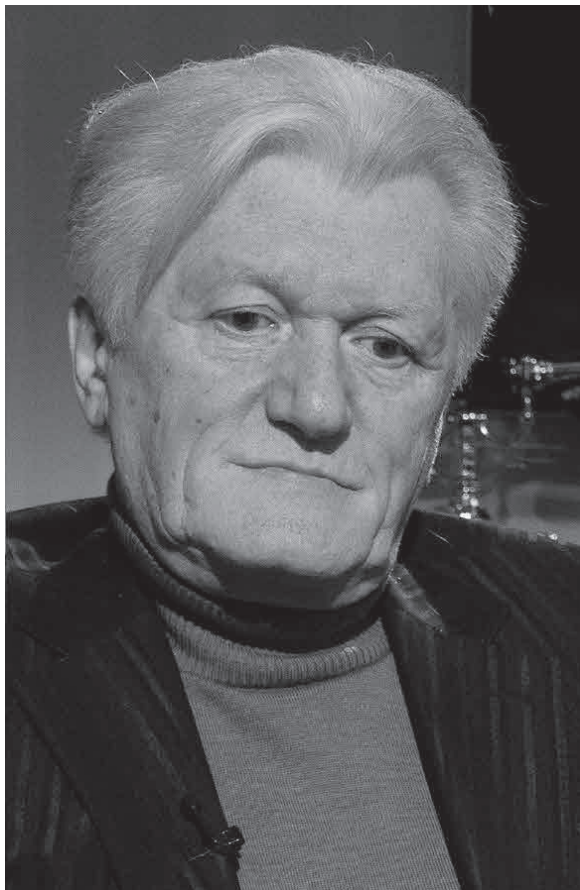
Asile de fous. Parc bien entretenu.
Une Russe folle : Jeanne d'Arc.
On lui a permis de se couper les cheveux au ras du cou.
Et de surveiller pieusement les lourdes portes.
« – Ah !, dit-elle tristement au médecin,
Je veux voir au plus tôt le dauphin.
Oh, comprenez, j'entends des voix
Chaque jour, des trois, quatre heures par jour. »
Et avec ennui le médecin lui répond :
« – Il a été fusillé en Sibérie, le dauphin Alexis,
Mais l'histoire de votre pays sauvage,
Vous ne devez, même ici, jamais l'oublier. »
Mais un jour apparut un séraphin
Dont le grimage laissa paraître le dauphin.
C'est alors qu'elle comprit beaucoup de choses
(Elle grisonnait et elle avait délaissé les portes) :
Qu'elle était une émigrante, que la ville, c'était Paris
Et qu'on ne pouvait rattraper notre histoire.
Cette même nuit elle mourut.
Et entra dans Léninegrad, et trouva le dauphin.
Et découvrit la cathédrale. Il était là, Alexeï,
Plus pâle que les nuits blanches de Pétrograd.
On ne sait pourquoi le peuple des Soviets jubilait
Et déjà se rassemblait pour je ne sais quel cortège.
La vierge émigrante, vivante et sans vie,
(Comme la foudre sur un arbre) voit aussi Moscou.
Péttersbourg a renoncé, et déjà saint Michel,
Cachant un frisson, se dresse près des tombes profanées.

Trad. Y. Avril

Iouri Rybtchinski

La Corneille blanche

traduite par Yves Avril



Iouri Evguéniévitch Rybtchinski

En guise d'introduction à *La Corneille blanche* de Rybtchinski

Y. Avril

Iouri Evguéniévitch Rybtchinski, poète, chanteur, compositeur, dramaturge, est né à Kiev en 1945.

C'est en 1985 qu'il compose un poème dramatique en vers sur Jeanne d'Arc dont il reprend l'intrigue en 1991 pour en faire, avec l'aide du compositeur Guennadi Tatartchenko, un opéra-rock. Au début, le héros de cet opéra devait être Jésus-Christ, mais l'existence en Occident d'un *Jésus-Christ superstar* a vite détourné Rybtchinski de cette idée. Il choisit alors Jeanne d'Arc.

Cette pièce, *La Corneille blanche*, est la première d'une trilogie, elle précède *Entre Beethoven et la lune*¹ (II), « mystère de l'amour en deux actes », et *L'Empereur Hérode*² (III).

Iouri Rybtchinski, de passage en France, a été nommé « citoyen d'honneur » de la Ville d'Orléans.

Précisons, au sujet de la traduction, que *Biélaïa vorona*, littéralement « corneille blanche », est l'équivalent russe de l'expression française « merle blanc » ou, si l'on veut, « mouton noir ». Mais nous avons conservé l'expression originale russe en raison de son genre féminin.



¹ En russe : *Между луной и Бетховеном*.

² En russe : *Царь Ирод*.

Personnage unique :

Jeanne d'Arc

Trognés :

Charles VII de Valois – prince-dauphin, plus tard roi
L'archevêque de Reims
Le diable, puis le bouffon, puis le cardinal de Winchester
Julien, fiancé de Jeanne
Le duc de Bourgogne
Cauchon, juge de Jeanne au procès de Rouen
La guerre de Cent Ans

Autres :

Ménestrels
Dénonciateurs
Putains
Coueurs de jupons
Soldats
Marchands et marchandes
Vieilles filles
Inquisiteurs

La scène se passe sur la Place du Marché, à Rouen.

La Corneille blanche

Prologue

Sur la scène, trois ménestrels. L'un en blanc, le second en noir, le troisième en costume de bouffon, le bonnet sur la tête.

PREMIER MENESTREL

Respectés spectateurs du siècle vingt-et-unième !
Il n'est parmi vous personne, je l'espère,
à qui soit indifférent de connaître
le temps et le lieu de l'action à paraître !

DEUXIEME MENESTREL

Aussi pensons-nous devoir vous informer,
vous tous qui n'avez pas pleine santé :
le cruel siècle quinzisième vous est présenté,
ou le joyeux Moyen-Âge, si vous le préférez !

TROISIEME MENESTREL

C'est pourquoi nous prévenons tous les gens,
ceux dont les places sont les plus chères :
sirop de larmes et rire sucré
aujourd'hui ne seront pas servis à vos places.

PREMIER MENESTREL

Mais vous verrez un autodafé
précédé de tortures raffinées
et si vous en êtes effrayés

courez donc au café,
et buvez des boissons bien coupées !

DEUXIEME MENESTREL

Aujourd'hui vous êtes quelque peu étonnés
qu'en notre temps nous ayons foi en Dieu.
Mais, je dois vous l'avouer, en ce temps-là
ce n'est pas Dieu que nous craignons, mais le diable !

TROISIEME MENESTREL

Ainsi, le siècle de l'action, c'est le quinzième,
mœurs grossières, grands seigneurs obtus.
Un seul personnage – un Être humain,
les autres – des trognes.

PREMIER MENESTREL

La guerre a fait de notre pays un marché :
beaucoup de vieilleseries, pas mal de nouveautés ;
on peut y prendre ce qui sourit ;
tout s'y vend et tout s'y achète !

La scène est envahie par les marchands. Ils font de la réclame pour leurs marchandises.

MARCHANDS

Place du marché ! Place du marché !
Cheval à vendre ! Cheval à vendre !
Du dernier modèle avec selle importée !

Maison à vendre ! Maison à vendre
avec façade bleue
sur jardin d'Eden !

– S'il vous plaît, avez-vous des calembredaines ?
 – Pas de calembredaines, mais on a une âme.
 – Jeune ?
 – Âge moyen.
 – À combien ?
 – Cent pièces.
 – C'est bien ce que tu voulais !
 – Eh, monsieur, achetez le tout !
 Lèvres, mains, deux jambes...
 – Vous ne vendez pas le cerveau ?
 – Je le vendrais sans hésiter
 si j'en avais.
 – Je vends mon amour !
 Au prix d'achat, je le vends !
 – Approchez ! Approchez ! Boutique du génie !
 On vend l'inspiration !
 – Que marchandez-vous, monsieur ?
 – Dossiers uniques !
 Dossiers de paysanne,
 dossiers de prélat,
 dossiers de poète, de chanteur du printemps,
 et les dossiers du père et du frère,
 je les cède à moitié prix !
 – À vendre la voûte céleste !
 – Je vends le trône de France !
 – Intéressant, intéressant...
 à combien ce fauteuil ?
 – Par ici, bonnes gens, par ici !
 À vendre un échafaud !
 – Sont en vente :
 bouteille à l'encre,
 eau sur plumes de canard,
 années passées,
 mirages et voile de soie,
 cornes pour les hommes,
 pavés de l'ours,
 rides dépliées,

ceinture de chasteté pour épouse
avec cadenas et trou de serrure !

– Place du marché ! Place du marché !
À vendre miracles et saintes reliques !
Une paire de brebis perdues,
une nouvelle couronne d'épines,
une sainte crucifixion,
une immaculée conception,
un baptême, une confession
avec absolution !
Attention ! Attention !
À vendre prophéties !
Fantaisies pour l'Asie,
horoscopes pour l'Europe !

*Soudain le ciel s'assombrit. Dans le ciel passe une comète, qui sème
peur, trouble et épouvante. Devant la foule effrayée paraît le moine
Cauchon.*

CAUCHON

Paroissiens, à genoux ! Paroissiens, à genoux !
Combien d'années avez-vous végété
dans la boue, l'humidité et la paresse !
Combien d'années avez-vous péché, menti
impunément !
Mais voici l'heure du châtiment,
comme il est dit dans la Sainte Écriture !
Le Seigneur a envoyé cette comète
qui nous dit, en termes célestes,
qu'il est présagé une victoire
pour les nobles Anglais !

Entre en scène l'archevêque de Reims.

L'ARCHEVEQUE

Ne le croyez pas ! Ce signe
– regardez la voûte céleste –
nous augure, à nous Français, la victoire
sur l'Angleterre ! Le Seigneur est avec nous.

Sur un haut praticable entre le premier ménestrel.

PREMIER MENESTREL

Comme en une chaussure, rouillé
fait saillie un maudit clou,
ainsi, dans notre vieille maison, fait saillie
un hôte importun.

Notre déjeuner et notre dîner,
nous les cédon à l'hôte.
Il boit dans nos cruches
notre sang avec le lait.
Et nous regardons en aveugles
notre hôte insolent
dévorer tout ce qui se trouve
et nous jeter les os.

Les ennemis, telle une troupe de rats,
ont tout dévoré jusqu'aux miettes.
Il faut croire que de France
ont disparu tous les chats.

Dans notre lit dort
l'étranger : il rêve,
et il embrasse, fort à propos,
dans notre lit nos propres femmes ;

et nous, nous dormons sur la paille
dans la tristesse et la crotte,

et, dans notre propre maison, nous sommes –
comme si nous avions déménagé.

Avec la petite Française le coquin
d'Anglais froisse les édredons.
Il faut croire que de France
ont disparu tous les hommes.

Nous demeurons sans pain,
sans toit, sans chaussures.
Que nous reste-t-il ? Le ciel
et notre Dieu français !

Mais mûrissent les raisins de la colère,
et les champs attendent l'averse,
et le ciel nous donnera une pucelle,
et la Pucelle, un roi !

*La scène se transforme en clairière. Tous les personnages s'attachent
au cou une clochette et se mettent à quatre pattes. Dans l'obscurité, éclairée
seulement par la flamme d'un petit feu, ils semblent un troupeau de
moutons que fait paître la petite bergère Jeanne. On entend des voix.*

Voix

Jeanne... Jeanne... Jeanne...

Jeanne

Approchez-vous de mon bûcher ! Il va vous réchauffer !...

Acte Premier

Premier tableau

Le village de Domremy. Une maison d'un fabricant de cercueils. Son fils, Julien, est allongé près de la fenêtre. C'est la nuit noire, et il observe son père compter les pièces.

JULIEN

Père, dis-moi...

LE PERE

Dors !

JULIEN

Vrai, je n'en ai pas envie.

LE PERE

Dors, maudit ! Ne m'empêche pas de compter !
Cent vingt-six...

JULIEN

Père, cent vingt-cinq.

LE PERE

Nigaud, tu m'as encore embrouillé dans mes comptes !

JULIEN

Dis-moi, père, dit-on vrai

que tu caches un trésor au cimetière ?

LE PERE

Mensonge.

JULIEN

Ainsi ça veut dire qu'on ment en te disant riche ?

LE PERE

Par comparaison avec un roi mort – même un misérable,
tant qu'il est vivant, est cent fois plus riche !
Je suis fabricant de cercueils. Pour bien des siècles,
en attendant que le Jugement dernier vienne nous réveiller,
de métier plus utile que celui de fabricant de cercueils,
de plus d'espérances et de plus tranquille, on n'en verra jamais.
Mon père était pauvre, c'est vrai, mais maintenant
notre maison, c'est un coffre... Ferme bien la porte !
Et je vais te l'avouer, sans rien cacher,
je vais violer, eh bien soit !, le serment de silence :
pour devenir riche, dans ma jeunesse
j'ai, à certaine personne, vendu mon âme...

JULIEN

C'est donc ça !

LE PERE

Écoute

JULIEN

Qui est-ce ?

LE PERE

Sa Majesté la guerre de Cent Ans.

JULIEN

Pour faire rire, tu as trouvé un fameux moyen !

LE PERE

Chez madame la Mort tout serviteur est philosophe.

Julien se retourne et s'endort. Le fabricant de cercueils continue de compter ses pièces. Ensuite il s'arrête, regarde son fils endormi.

Il s'est endormi, l'oiselet, ma semence familiale.
Comme il a poussé ! Semble-t-il, hier,
c'était une taupinière, aujourd'hui c'est une montagne.
Le diable m'emporte, où s'enfuit donc le temps ?

Qu'est-ce que notre vie ? Séjour de vanité.
Le temps de creuser pour trouver le bonheur,
le temps de comprendre pourquoi tu es sur terre,
voilà qu'on frappe à ta porte pour les adieux !

On frappe à la porte.

Ne pas ouvrir ? Mais peut-être que quelqu'un est mort ?
Non, mieux vaut se taire – on ne sait jamais.
Qui peut flâner dans la nuit noire, sinon
assassins et écorcheurs ?

LA VOIX

Y a-t-il quelqu'un ?

LE PERE

Cette voix, je l'ai entendue maintes fois...
Et qu'est-ce donc ? Je vais vérifier les verrous
à tout hasard... On frappe encore !

LA VOIX

Y a-t-il âme qui vive ?

LE PERE

Tous sont vivants et en bonne santé.
Qui diable peut nous venir la nuit ?

LA VOIX

Tu ne me reconnais pas ? Ouvre-moi, vieillard.
C'est moi, la guerre de Cent Ans.
Mais qu'as-tu à faire la bête ?
Ouvre !

LE PERE

J'ouvre. Mais dis-moi d'abord
ce que tu attends d'un pauvre vieux
à heure si tardive.

LA VOIX

Peu de chose mais pas rien.
Ton fils a grandi, c'est un gaillard de première force,
fort comme un bœuf, et pour les yeux – un vrai plaisir.
Donne-le-moi !

LE PERE

Mon fils ? Jamais de la vie !
Tu me passeras plutôt sur le corps !

LA VOIX

Barbe grise, comme si cela pouvait m'arrêter !
J'aime tellement les tout jeunes soldats !
Rappelle-toi mes quelques mots secrets :
tant que Julien, ton fils, n'est pas marié,
il est à moi et seulement à moi !

LE PERE

Sors d'ici, sorcière !

LA VOIX

Mon vieil ami, c'est péché pour tes lèvres
de proférer, contre moi ta bienfaitrice, des malédictions !
Donne-moi ton fils !

LE PERE

Non !

LA VOIX

Eh bien, c'est égal :
il viendra de lui-même se jeter dans mes bras !

*Derrière la porte on entend un rire homérique qui s'éloigne. Le croque-
mort réveille son fils. Il l'embrasse. Dans ses yeux, des larmes.*

LE PERE

Julien ! Mon fils, mon petit garçon !

JULIEN

Qu'est-ce qui est arrivé ?

LE PERE

Tu es à moi ! Et seulement à moi !

JULIEN

Qu'est-ce que cela signifie ?

C'est la première fois que je vois mon père pleurer,
mais la raison de ce déluge de larmes ?

LE PERE

Une écharde, une tristesse insensée pique mon âme.

Dis-moi : à qui reviendra ma richesse ?

De petits-enfants je rêve chaque nuit...

Hélas, il ne m'est pas donné de les voir !

JULIEN

Eh bien, comment dire...

LE PERE

Marie-toi, Julien : il est temps !

Prends Cosette... Pourquoi ne pas te mettre avec elle ?

Sur les joues – des couleurs d'une tendre passion.

Et quelle ardeur...

JULIEN

Qu'ai-je à faire de cette ardeur ?
Qu'elle arde pour un autre, à son gré !

LE PERE

Enfant déjà, tu étais têtu et ombrageux.
Alors prends Lisette...

JULIEN

Plutôt me pendre !

LE PERE

Orgueilleux ! Mais sans amour l'âme est comme fumée !
Et la fille de Charles Lebourget, qu'a-t-elle de mal ?
Elle est belle...

JULIEN

Mais j'ai déjà couché avec elle.

LE PERE

Et alors ? J'aurais bien, moi aussi, couché avec elle
si j'avais trente ans de moins.
Ce n'est pas une fille, mais une jeune princesse...
Et la fille de Simon ?

JULIEN

Elle pèse quarante livres !
Dis-moi, père, que je ferais-je de tous ces os ?
Autant en ramasser au cimetière.

LE PERE

Comprends donc, Julien, que mon temps est bref...
Qui es-tu prêt à prendre pour femme ?

JULIEN

Jeannette.

LE PERE

La veuve de Cruchot ?

JULIEN

Non, la fille de Jacques.

LE PERE

Ah... celle-là...
Une bergère... Jeanne... la plus sainte de toutes...
Je le vois, tu as choisi la meilleure part !
On peut bien le dire : il ne faut pas se fier à l'apparence,
Mais Jeanne est jolie. Le visage ! La figure !
Je vois : par le goût tu ressembles à ton père.

JULIEN

Mais on dit que Jeanne va bientôt se marier.

LE PERE

Qui dit cela ?

JULIEN

Son père.

LE PERE

Il est mon débiteur. Ça veut dire que Jeanne nous coûtera au plus douze brebis.

Deuxième tableau

Le village de Domremy. Matinée ensoleillée. En habits de fête les paysans, la plupart de la jeunesse, sont rassemblés pour les accordailles de Jeanne et de Julien.

PREMIER PAYSAN

Dites-moi : pourquoi la musique s'est-elle tue ?
Pourquoi n'entend-on pas les tambours ?
Hé, réjouissez-vous : aujourd'hui ce sont les accordailles
de Julien et de Jeanne.

DEUXIEME PAYSAN

Maintenant ces deux-ci, les voici fiancée et fiancé.
Et pour toujours, inséparables, inséparables.

LE CHŒUR DES PAYSANS

Ô fête merveilleuse –
sur la terre et dans les cieux.
Offrez des fleurs au fiancé
et à la fiancée !

DEUXIEME PAYSAN

Maintenant ces deux-ci, les voici fiancée et fiancé.
Fermions doucement la porte –
laissons-les tous deux.

La jeunesse, en riant, quitte la maison de Jeanne, la laissant seule avec Julien. Julien embrasse Jeanne avec fougue.

JEANNE

Mon aimé, point de hâte ! Entends l'oiseau qui pleure

sur la fille au regard plein de chasteté.
Cette fille-là va mourir – et la femme naîtra
dans tes embrassements aussi ardents qu'un bûcher.
Ainsi, laisse-moi dire adieu à cette jeune fille !
Ne cache pas les larmes !
On pleure – pleure !
Et pleureront toujours
toutes les fiancées de la terre.
Mais après les larmes,
comme après l'orage,
l'âme sera pure,
pure autant que seront purs les cieux.

JULIEN

Nous sommes les plus heureux au monde.

JEANNE

Si seulement on savait ce qui nous attend désormais...

JULIEN

C'est la noce qui nous attend, et ce sont les enfants :
pas moins de cinq !

JEANNE

Pourquoi si peu ? Six !

JULIEN

Non, huit !

Julien tente d'ôter le vêtement de Jeanne.

JEANNE

Je t'en supplie, Julien, arrête !
Demandons à sainte Catherine
si c'est permis... tous deux... avant la noce...

JULIEN

Demande-le donc vite, pour l'amour de Dieu,
peu importe, jaloux et amoureux,
tôt ou tard, sainte-nitouche,
je te ferai femme.

JEANNE

Ô sainte Catherine, tu vois comme nous nous aimons. Permetts-nous de devenir mari et femme dès aujourd'hui, puisque de toute façon notre mariage est dans un mois.

JULIEN

Et qu'a-t-elle répondu ?

JEANNE

Quelle impatience ! Elle se tait.

JULIEN

Ce qui signifie qu'elle ne dit pas non.

JEANNE

Attends, Julien, attends... Je vais demander à sainte Marguerite... Ô sainte Marguerite, dis-nous : est-ce péché aux fiancés de s'aimer avant la noce ?

JULIEN

Eh bien ?

JEANNE

Elle se tait...

JULIEN

Peut-être qu'elle est en affaire d'amour avec quelque autre saint !

JEANNE

Comment peux-tu...

JULIEN

Mais, dis-moi, eux là-haut, dans les cieux, ils ne savent pas de quoi il s'agit ? Et d'où viennent donc les anges ? Allons, viens !

JEANNE

Arrête ! Peut-être que saint Michel m'entendra...

JULIEN

Seulement, crie plus fort : c'est que c'est loin, jusqu'à lui !

JEANNE

Tu ne m'entends pas, saint Michel ?

LA VOIX

J'entends... J'entends...

Jeanne lève pieusement les yeux au ciel, Julien reste stupéfait. À ce moment fait irruption la foule des jeunes gens dans les hurlements et les rires.

PREMIER PAYSAN

Dites-moi : pourquoi la musique s'est-elle tue ?
Pourquoi n'entend-on pas les tambours ?
Hé, réjouissez-vous : aujourd'hui ce sont les accordailles
de Julien et de Jeanne.

LE CHŒUR

Fameuse fête que les accordailles
de Julien et de Jeanne.

À ce moment entre une étrange vieille, inconnue.

LA VIEILLE

Eh, versez-moi du vin !
Quelque chose m'a séché la gorge.

JULIEN

Qui es-tu, abominable vieille ?

LA VIEILLE

Je suis la guerre de Cent Ans

Dans la maison entrent des partisans des Anglais, des soldats bourguignons. Les paysans se saisissent de couteaux, de faux et de fourches. On se bat avec acharnement. Entre les deux camps apparaît un moine.

LE MOINE

Au nom de Notre Seigneur je vous adjure de cesser ce carnage insensé ! Trois quarts de la France sont aux mains des Anglais. C'est une folie de continuer la guerre. Au nom de Notre Seigneur je vous adjure !

JEANNE

Au nom du Seigneur jure le criminel,
Au nom du Seigneur jure la crapule !
Avec qui es-tu, mon Dieu ? De qui es-tu le protecteur ?
Avec qui es-tu, mon Dieu ? Avec qui, Père céleste ?

CHŒUR DES PAYSANS

Oui, avec qui es-tu, Père, avec eux ou avec nous ?
À qui, Père, as-tu donné ton étendard ?
À qui, Père, as-tu donné ton nom ?
Oui, avec qui es-tu, Père, avec nous ou avec eux ?

Presque cent ans, oubliés par toi dans le malheur,
nous avons attendu, mon Dieu, de toi des secours ;
nous avons attendu, mon Dieu, que tu nous envoies
une sainte Pucelle et nous aides aux moments difficiles !

Nous avons attendu que, voyant nos souffrances,
tu déposes un glaive vengeur en ses saintes mains ;
nous avons attendu, Seigneur, te faisant cette prière,
qu'une Pucelle de France nous menât au combat.

Mais les cieux ont regardé avec indifférence
en de terribles étreintes la patrie étouffée,
mais les cieux ont regardé avec nonchalance
la patrie, en public, humiliée et violée.

Comment comprendre ton silence, Dieu ?
Ton silence est comme le gel sur la peau,
ton silence est comme une bénédiction
pour tous les criminels du monde.

Oui, avec qui es-tu, Père, avec eux ou avec nous ?
À qui, Père, as-tu donné ton étendard ?
À qui, Père, as-tu donné ton nom ?
Oui, avec qui es-tu, Père, avec nous ou avec eux ?

Si tu es avec eux, alors explique sans colère
pourquoi tu punis notre peuple.
Et si tu es avec nous, où est ta Pucelle
qui sauvera la patrie de la mort ?

*Le moine rit en entendant cette prière. Il enlève sa capuche. Il s'appelle
Cauchon, nom qui, en français, signifie « porc ».*

CAUCHON

Je l'avoue, j'ai cru aussi dans ma jeunesse à cette trompeuse
légende d'une Pucelle qui, dit-on, nous sauverait. Mais voici passée
déjà plus d'une décennie, mais où est-elle ? C'est peut-être toi ?

UNE FEMME

Moi, pucelle ? Ah bien ouiche !

CAUCHON

Alors c'est peut-être toi ?

UNE GROSSE DONDON

Tu veux rire ! J'ai déjà deux enfants.

CAUCHON

Alors, vraiment, c'est toi la Pucelle ?

LA DEMI-FOLLE

Oui, je suis pucelle. Je suis une vieille pucelle. Je n'y vois rien de risible ! Et j'avais une maman qui était une vieille pucelle, et aussi ma grand'mère et mon arrière-grand'mère.

CAUCHON

S'il en est bien ainsi, d'où sors-tu ?

LA DEMI-FOLLE

Qui, moi ? De Rouen.

CAUCHON

Eh bien ? Vous croyez encore à la Pucelle ? J'espère que cet édit va enterrer pour toujours votre espoir d'un miracle.

L'OFFICIER

Oyez, oyez ! Écoutez l'édit !
Vous tous écoutez attentivement ! Désormais
« *Fast ist* », comme on dit en latin,
« *Fast ist* ! »¹ – pour vous amener à la raison.
Et cela signifie qu'aux soldats anglais,
ainsi qu'aux Bourguignons, leurs frères,
en France désormais tout est permis
pour extirper le mythe de la Pucelle !

¹ Déformation du latin « *fas est* » : « C'est permis ». C'est le titre d'une des scènes de l'opéra-rock de Rybtchinski.

Notre ennemi a-t-il une lueur d'espoir ?
Eh bien, notre devise va l'éteindre :
« *Fast ist !* » – arrachez les vêtements des jeunes filles !
« *Fast ist !* » – culbutez les vierges.

*Les soldats se jettent sur les filles. Ils leur arrachent les vêtements.
Mais voici que Jeanne se jette dans la mêlée, armée d'un tison ardent.*

JEANNE

Ne les touchez pas ! laissez-les tranquilles !
Je suis celle qu'il vous faut !

L'OFFICIER

Qu'est-ce que c'est ?

JEANNE

La légende de la Pucelle, comme le chant du rossignol,
on ne peut l'enterrer vivante !
Beaucoup de petites filles telles que moi,
par elle, la nuit, ont été tourmentées.
Beaucoup ont entendu la voix du rêve
comme les vers d'un saint refrain :
« – Peut-être, peut-être, peut-être est-ce toi
qui es cette Pucelle ? »
Combien de filles, avouez-le, et combien de fois,
étaient tourmentées par la voix de leur conscience
qui leur répétait, comme une incantation, ces mots :
« – Si ce n'est toi, alors qui d'autre ? »

Mais n'avez-vous pas toutes répondu en ce même instant
à la voix, écoutant votre peur :
« – Moi ? Pourquoi ? Suis-je meilleure que d'autres ?
Moi, sauver ma propre terre ? »

Et les années se sont envolées comme feuilles mortes,
sans inspiration et sans but.
La légende de la Pucelle, moi comme vous,
je la savais depuis longtemps – dès le berceau !

Et, comme vous, l'insolente voix du rêve,
un jour que je regardais les étoiles,
me demanda : « – Peut-être est-ce toi
qui es cette Pucelle ? »

Je me souviens de ma terreur en cet instant,
et comme mon cœur battait telle une colombe,
et que la peur chuchotait : « – Es-tu meilleure que d'autres :
tendre, faible, délicate ? »

Et soudain la tête me tourna,
et me vint la chair de poule ;
alors je répétais les mots magiques :
« – Si ce n'est moi, alors qui d'autre ? »

Non, je ne suis pas intrépide, mais cette grande souffrance,
je la vois dans des milliers d'yeux,
et j'essaierai de jouer ce rôle
non pour moi – pour vous.

Je suis Jeanne d'Arc.

CAUCHON

Ton nom tout simple, Jeanne,
tu le prononces, comme si
à qui que ce soit
il disait quoi que ce soit !

JEANNE

Je suis celle que vous cherchez ! Je suis la Pucelle !

CAUCHON

Comment vas-tu nous prouver que les cieux
t'ont choisie, Jeanne d'Arc ?

JEANNE

Depuis l'enfance
j'entends la nuit de saintes voix.
Elles me disent : « – Réveille-toi et agis ! »

CAUCHON (*à une jeune fille*)

Dis-moi : à la pleine lune
tu entends des voix ?

LA JEUNE FILLE

Suis-je à moitié folle ?
Quelles voix ?

CAUCHON

Et toi, femme, dis-moi,
tu entends des voix ?

LA FEMME

Ai-je perdu l'esprit ?
Quelles voix ?

CAUCHON

Et toi, réponds, bellotte :
tu entends des voix ?

LA BELLOTTE

Suis-je idiot ?
Quelles voix ?

Une partie de la foule, comme un troupeau d'agneaux épouvantés, tente par tous les moyens de montrer qu'ils ne sont pas armagnacs, c'est-à-dire pas patriotes. Ils tentent aussi par un chœur de convaincre Jeanne de reprendre ses esprits, d'être comme eux.

CHŒUR

Béni soit le Moyen-âge.
Son précepte tout simple convient à notre cœur :
pour ne point porter le bonnet de l'hérétique,
sois moyen – agis toujours comme le troupeau.

Pour un malheur moyen, Jeanne ! Sois comme tout le monde :
comme nous fais commerce de ton âme et de ton corps !
Sinon tu passeras pour une corneille blanche
et finiras ta vie sur le bûcher !

CAUCHON

Est-ce vrai, Jeanne, que pour ces gens-là
tu es prête à sacrifier ta vie ?

JEANNE

Oui, je veux les sauver.

CAUCHON

Quelle idée !

De la foule Julien sort en courant.

JULIEN

Ne l'écoutez pas : elle est malade !
Elle a quelque chose qui ne va pas !

L'OFFICIER

Disparaissez !
Nous allons la guérir tout de suite !
(Il s'adresse aux soldats.)
Vous avez compris ? Décidez qui commence.

PREMIER SOLDAT *(au second)*

Dis-moi, tu es partant pour aller aux fraises ?

DEUXIEME SOLDAT *(au premier)*

Cette fille a le mauvais œil.

TROISIEME SOLDAT

Mais sur l'herbette elles sont bien bonnes, les petites paysannes !

PREMIER SOLDAT

Et ses joues – aussi rouges que des coquelicots.
Cela fait longtemps que je n'ai vu pareils yeux et lèvres.

JULIEN

C'est ma fiancée. Voilà, je vous la rachète.

L'OFFICIER

Tiens ! Cent livres ! Toi, mon ami, tu n'es pas avare !

JULIEN

C'est une innocente ! Croyez-moi !

PREMIER SOLDAT

Compris !

Nous allons tout de suite le vérifier, et gratuitement.

Le premier soldat se dirige vers Jeanne. Il la renverse, tombe sur elle. Mais au dernier moment Jeanne, en se défendant, lui enfonce un couteau jeté par quelqu'un. Le soldat tombe raide mort. Dans la foule, c'est la stupeur. Tous comprennent soudain que les soldats sont trop peu pour vaincre les paysans mal armés mais qui forment autour de Jeanne un cercle compact, empêchant les Bourguignons de s'emparer d'elle.

Mais Jeanne dans sa frayeur se tourne vers le ciel.

JEANNE

Père, pardon ! Père !

Père, pardonne à ta fille !

Du sang sur les mains... Il est mort ! Ô Dieu !

Moi... moi... j'ai fait cela... pardon !

J'ai cru qu'en me sacrifiant

je pourrais sauver les autres par mon amour.

Mais voici que j'ai payé cet amour

d'un sang qui n'est pas le mien mais celui, brûlant, d'un autre.

Comment vivre désormais. Père, souffle-moi !

Maintenant je suis liée à la guerre par le sang.

Et si je suis coupable, châtie-moi ;

lave le sang de mes paumes, si je ne suis pas coupable.

Pleure, Seigneur ! C'est bien sûr un fils, ou un frère.

Apprenant sa mort, sa mère gémit sur lui.

Mais s'il est lui-même coupable, ô Dieu,

de larmes pures lave mes paumes.

Tonnerre. La pluie commence à tomber. Elle lave le sang des paumes que Jeanne tend vers le ciel. La foule tombe à genoux et, séduite par le comportement de Jeanne, bondit vers elle.

LA FOULE

Vierge sainte, par la volonté du ciel
Délivre-nous de l'hôte odieux.

JEANNE

Me faut-il, au-dessus de mes forces, soulever cette croix ?
Me faut-il, au-dessus de mes forces, la porter ?
Me faut-il, au-dessus de mes forces, sauver du malheur
notre pays torturé, mon Dieu ?

LA FOULE

Si ce n'est toi, si ce n'est toi,
si ce n'est toi, alors qui d'autre ?

JEANNE

J'ai peur... j'ai peur.

LA VOIX

Mais le temps n'attend pas.
Les cœurs débordent de colère
et, si tu transformes la foule en peuple,
tu accompliras la mission de la Pucelle !

JEANNE

J'accomplirai la mission de la Pucelle !
Dès cette minute vous êtes mes soldats !
Me suive qui aime son pays et qui m'aime !

À Chinon ! Chez le dauphin Charles !

JULIEN

Arrête ! Où vas-tu ?

JEANNE

Chez l'héritier légitime !

JULIEN

Et moi ?

Nous avons fait serment d'être unis !
Souviens-toi, Jeanne ! Il ne sied pas à la fiancée
de déshonorer le fiancé devant le monde.

JEANNE

Mon bon ami, mon unique, comprends-le :
je ne peux débattre avec le ciel,
j'ai été choisie par les saintes voix
et je suis possédée par elles...

JULIEN

Au diable...
Que m'importe les voix !
Que m'importe la voûte des cieux !
Qu'y a-t-il de plus haut que mon amour pour toi ?

JEANNE

La liberté ! La liberté ! La liberté !
Suis-moi, mon frère ! Suis-moi, ma sœur !
Suivez-moi, milliers de frères et de sœurs !

(Elle entraîne la foule à sa suite.)

CAUCHON

Souviens-toi : commençant ta route près d'un bûcher,
tu devras y revenir!

Troisième tableau

Chinon. Le château du dauphin Charles.

Tôt le matin.

Charles est à la fenêtre.

CHARLES

Semblable aurore n'ai vue depuis longtemps.
Se lève le soleil, dévorant les étoiles.
Et, ce me semble, il envoie un rayon,
qui souhaite à ma destinée d'heureux jours.
Comment en serait-il autrement ?
J'espère que la lumière qui perce les ténèbres
n'est pas l'effet de mirages trompeurs !
Comme le chien dans son vomissement,
depuis longtemps la France s'est souillée de mensonge.
Ici tout est menteur. Et même ce ciel est menteur.
Pourquoi, astre du jour, qui effaces les étoiles,
aveugles-tu les yeux ? Pour qu'aveuglément je croie
que c'est pour moi que tu te lèves en France ?
Je ne crois pas ! (*Il crie.*) Tous les signes – idioties !

VOIX

Si... Si... Si... Si...

CHARLES

Qui s'amuse à me taquiner ?
À ces parties de rire, je ne paie pas mon écot !

VOIX

Écho... Écho... Écho...

CHARLES

C'est donc toi qui, volant tel un perroquet
dans le château, dans les ténèbres glaçantes,
répétais mes paroles froidement et sans émoi ?

VOIX

Moi... moi... moi... moi...

CHARLES

Que me conseilles-tu de faire :
fuir la France ou rester au bord
d'un gouffre insensé ? Quoi faire, oiseau trompeur ?

VOIX

Peur... peur... peur...

CHARLES

Drôle d'oiseau,
Mais à qui faire peur ? Moi-même je tremble de peur.
Dans mon cerveau, ivresse de cauchemars,
mais à côté – pas âme qui vive, personne !

VOIX

Raisonne... Raisonne... Raisonne...

CHARLES

Je raisonnerais ma peur si elle n'était si forte.
Je sens toujours dans le silence de la nuit
son collet de fer à mon cou.
Et la nuit se consume – et tout le jour, dès le matin,

je suis souris dans les pattes de chat de la peur.
Vide est mon palais, vide mon trésor,
tous ont disparu : maîtresses, épouse,
ministres, gardes, cuisinier et serviteurs.
Holà, quelqu'un !

Du trône bondit le bouffon.

LE BOUFFON

Prince, je suis à ton service.

CHARLES

Tous m'ont abandonné. Qui attends-tu,
mon brave bouffon, mon bon moqueur ?

LE BOUFFON

Sans prince le bouffon est chandelier sans chandelle,
queue sans cheval, et puce sans chien.

CHARLES

Que devons-nous faire ?

LE BOUFFON

Fuir !

CHARLES

Où cela ?

LE BOUFFON

Tout n'est-il pas indifférent ?

À Madrid ! À Berlin ! Le plus loin de Chinon !
Là où il n'y a pas de guerre ! Où il y a la paix, le repos...

CHARLES

Pardon,
mais le trône, la couronne de France ?

LE BOUFFON

Tu n'échapperas pas à ton destin :
l'armée bourguignonne vient à Chinon !
À quoi bon perdre la couronne et la tête :
ne vaut-il pas mieux ne perdre que la couronne ?
Mais pourquoi te faire des illusions, mon cher Charles !
Des plus pieusement croyants aux plus fermes athées,
tous le savent dans le royaume : tu es un bâtard,
un bâtard ! Bref, illégitime !

CHARLES

C'est faux ! Mensonge !

LE BOUFFON

Mais si ta mère,
après la mort du sixième de Valois,
a trompé partout que tu es le fils d'un autre,
de vous deux qui peut mieux le savoir ?
Elle ou toi ?

CHARLES

Que peut signifier la parole
d'une femme débauchée, qui, en se remariant,
a donné aux Lancastre un fils débile,
prête à lui céder le trône de France,

possédée pour l'Anglais d'un amour animal ?
Point de pire menteuse !

LE BOUFFON

Je peux confirmer son aveu :
Charles le sixième de Valois était fou,
et donc son fils doit l'être aussi.
Par conséquent, si tu étais un idiot complet,
ce serait chose regrettable, ou cruelle,
mais notre peuple ne douterait pas
que tu es l'héritier du sixième de Valois.

CHARLES

Tu as raison, bouffon. Le jeu n'en vaut pas la chandelle.
Dieu sait le secret de ma conception.
Un glaive invisible au-dessus de moi
est le signe de la malédiction du Seigneur.
Que me font ce trône boiteux,
la lutte pour le pouvoir, intrigues, manigances ?
Que la brumeuse Albion s'étrangle
d'un bout de terre de la Seine à la Loire !

Entre l'archevêque de Reims. Il a une mine de triomphe.

L'ARCHEVEQUE

Il s'est produit un miracle ! Dieu nous a envoyé la Pucelle !

CHARLES

Marie ?

L'ARCHEVEQUE

Jeanne.

CHARLES

Cette sainte n'existe pas !
Vous confondez comme toujours le sud et le nord,
mais monnaie de bronze, hélas, n'est pas monnaie d'or !
Que voulez-vous ?

L'ARCHEVEQUE

Je vous supplie
de la recevoir ! Je vous en prie !

CHARLES

Et quoi finalement ?
Est-elle monstrueuse ?

L'ARCHEVEQUE

Qui ?

CHARLES

La Pucelle.

L'ARCHEVEQUE

Elle est jolie.

CHARLES

C'est-à-dire qu'elle a les jambes torses.

L'ARCHEVEQUE

Svelte et bien prise, comme une biche.

CHARLES

Et en même temps, pucelle ?
Pas crédible.

L'ARCHEVEQUE

Mais heureusement, il en est ainsi.

CHARLES

Archevêque, aujourd'hui je vais revêtir
au lieu de la couronne le bonnet du bouffon.
(*Il le fait.*)

L'ARCHEVEQUE

Mon bon prince, qu'est-ce que tout cela veut dire ?

CHARLES

Que vous voulez me faire jouer les bouffons !
Vous avez pensé que mes serviteurs somnolent
et qu'ils mangent gratuitement leur pain quotidien ?
Eux, votre fameuse « pucelle »,
sachez-le, depuis longtemps ils la suivent.
L'Église m'a promis que du haut des cieux
viendrait une sainte, un véritable sauveur.
Et vous, vous voulez me faire prendre
une bergère fuyarde pour le miracle des miracles ?

Charles frappe dans ses mains. Julien apparaît.

Que sais-tu d'elle ?

JULIEN

C'est une paysanne :
la fille de Jacques du village de Domremy.
Taille moyenne. Claire. Belle prestance.
Appelée sainte par des gens insensés.
En parole, quelquefois inconsidérée,
bien qu'elle jure par le nom du Christ...

L'ARCHEVEQUE

En revanche, en pensées elle mérite confiance,
et pour le corps, pure et sans tache.
Sa voix est angélique, prompte et bien claire !
Et son regard divin, comme le ciel – de clair azur !

JULIEN

À dix-sept ans il n'est point difficile d'être sainte.
À dix-sept ans elles ont toutes l'air de saintes.

Charles frappe dans ses mains. Julien disparaît.

CHARLES

Où sont les preuves ? Quels miracles
attribue-t-on à cette... Jeanne... ? Je n'en vois point.

L'ARCHEVEQUE

La bergère Jeanne entend des voix,
qui prédisent la victoire de la France !

CHARLES

Bien, c'est entendu : je l'invite à déjeuner.

L'Archevêque sort.

On ne peut peser, hélas, sur une balance
ce qui dans ce monde est vrai ou mensonge.
On ne peut grimper jusqu'aux cieux,
et donc comment allons-nous vérifier
de qui cette demoiselle entend les voix !

LE BOUFFON

On le peut, Charles. Prends mon habit.
Il est un peu grand pour toi ;
en revanche il ne serre pas – ni par devant ni sur les côtés,
et la tête, tout juste pour le bonnet.
Tu dois jouer le rôle du bouffon dans le spectacle.

CHARLES

Mais je ne comprends pas : pourquoi ?

LE BOUFFON

Elle doit être extralucide, n'est-ce pas,
la sainte Pucelle ?

CHARLES

Eh bien quoi ?
À quel sujet cette mascarade, dis-moi ?

LE BOUFFON

Une foule naïve divinise une jeune fille.
Mais si elle prend le bouffon pour le prince,
elle se dévoile elle-même !

Charles échange son habit avec le bouffon. Le bouffon monte sur le trône, et Charles en habit de bouffon s'installe au pied du trône. Le bouffon frappe dans ses mains – entre un garde qui, sans prêter attention à Charles, s'approche du bouffon et lui chuchote quelque chose à l'oreille. Le garde s'en va. Charles est désespéré.

CHARLES

C'est à devenir fou : il ne m'a pas reconnu !
Il m'a pris pour le bouffon, le rustre !

LE BOUFFON

Doux prince, la vie, c'est toujours carnaval :
le rôle nous est toujours dicté par le vêtement.

Musique. Dans la salle entrent les bourgeois notables, qui s'inclinent devant le bouffon et prennent leurs places. Tous attendent avec impatience l'arrivée de Jeanne. Enfin, elle paraît, accompagnée par des hommes d'armes et l'archevêque de Reims. Elle se dirige vers le trône. Le bouffon lui tend la main, mais elle ne la baise pas. Elle plie le genou devant le prince déguisé.

JEANNE

Mon bon prince ! Le Seigneur m'a envoyée !

VOIX DANS LA FOULE

Dieu te garde ! C'est le bouffon. Le prince est sur le trône.

LA FOULE

- On n'a jamais vu cela à Chinon
- Prendre le bouffon pour le prince ! Quelle muflerie !
- Impossible de faire crédit à la pucelette !

LE BOUFFON

Tu t'es trompée ! Je suis le prince.

JEANNE

Tu mens effrontément !

LE BOUFFON

Comment oses-tu ?

JEANNE

Tu n'es pas un Valois !

CHARLES (*arrachant son bonnet*)

Assez pour la pitrerie : elle a raison !

JEANNE

Donne-moi une armée et, avant la fin de l'année,
je lèverai le siège d'Orléans
et te ferai sacrer, mon doux prince !

CHARLES

Je n'ai pas d'armée mais j'ai une foule
de pitoyables froussards ou de vauriens fieffés !

JEANNE

Le peuple, mon prince, devient foule
quand il ne voit pas de but devant soi.
Mais s'il y a un but sacré comme la Liberté,
la foule toujours devient un peuple !

CHARLES (*désespéré*)

Que dois-je faire ?

LA FOULE

Notre prince, donne une armée à Jeanne !

CHARLES

Dans une heure je vous donnerai ma décision :
je dois réfléchir à tout cela à loisir.
Allez, tous ! Restez, mon doux ami !

Tous s'en vont. Ne restent que l'archevêque de Reims et le bouffon.

L'ARCHEVEQUE

Mon bon prince ! Parfois les nuées du doute
cachent le soleil. Il faut être aveugle
pour laisser passer une chance si belle.
Le peuple attend un miracle : il l'aura !
Le peuple attend-il un miracle ? Nous le lui donnerons !

CHARLES

Et si éclate encore selon son caprice
l'incendie d'une révolte populaire ?
D'en haut doit nous venir la Pucelle, non d'en bas !

L'ARCHEVEQUE

Nous n'avons pas le temps d'attendre du ciel une sainte !
Comprends, Charles de Valois, que les gens simples
suivront la Pucelle et dans le feu et dans l'eau,
si nous la présentons au peuple naïf
point autrement qu'une sainte.

Cette pucelette fera le beau temps,
et nous y gagnerons toi et moi.
Donne-lui armée, chevaux, donne-lui un étendard –
et le peuple suivra cette bergère,
comme la suivaient jusqu'ici ses moutons !

L'archevêque sort. De derrière le trône apparaît le bouffon.

LE BOUFFON

Mon doux prince, c'est le moment de partir !

CHARLES

Où
t'en veux-tu aller si vite ?

LE BOUFFON

Là où il n'y a pas de guerre.

CHARLES

Mon pauvre bouffon, tu n'imagines pas
comme tu es comique dans ta fièvre voyageuse !
Quelle mouche t'a donc piqué ?
Pour rien au monde je ne quitterai Chinon !

LE BOUFFON

Et toi, tu as perdu l'esprit ?

CHARLES

En revanche je monte sur le trône.

Quatrième tableau

Orléans. La place devant la cathédrale.

Un grand concours de gens. Tous attendent l'entrée de Jeanne d'Arc dans la ville, après la levée du siège.

LE MENESTREL

Dans la glorieuse et bonne ville d'Orléans,
allaient par les rues les bourgeois,
allaient au-devant de la Jeanne la Pucelle
Orléanaise, jeunes et vieux.

Ils allaient, tremblant de faim,
allaient, ayant traversé l'enfer,
allaient, pleins de vie, comme des diables,
ceux qui avaient vu le mufle de la mort,
chaque jour et chaque heure,
deux cent neuf jours de suite.

Oubliant leurs soucis,
oubliant leurs chagrins,
ils allaient, portant leurs rides
et l'incendie de leurs cheveux gris.
Non, ils n'allaient pas – ils couraient,
fouaillent, tombaient, se relevaient,
et sanglotaient et riaient,
sans rougir de leurs larmes de bonheur.

Comme s'il n'y avait pas de malheur sur terre,
ils allaient, heureux comme des enfants,
l'armurier et le lanternier,
le maraîcher et le savonnier,
et, pareils à la lave,
le sang dans la gorge, ils chantaient la gloire :
la gloire de Jeanne, la gloire de la Pucelle,
la gloire de la Pucelle, Jeanne d'Arc.
Et à travers les cris, les chants, les larmes,
les cloches des églises,

dans les œillets et les roses,
par les pavés et les dalles,
dans leurs mains les soldats portaient
celle dont le nom est devenu saint.
Et Victoire et Liberté
suivaient cette sainte fille.

Et derrière elle marchait invisible
la guerre même sans maquillage :
et les maisons détruites,
et les forêts brûlées,
et les destins mutilés
et les noces avortées,
elles allaient – pleurantes –, les saintes
voix des veuves et des orphelins

Jeanne vêtue de blanc monte sur une tribune en bois.

JEANNE

Vit dans chaque cœur
un mot ailé.
Toujours odieux
aux oiseleurs,
tantôt il rit bruyamment,
tantôt il pleure tel le loriot,
on ne peut le saisir
ni le fourrer en cage.
Mot intrépide
– oiseau séditieux –,
il brûle sans se consumer
dans les bûchers de l'Inquisition,
toujours et à tous il donne des ailes
dans le malheur.
Je veux que tous
nous nous le rappelions.

Quand dans le brouillard on ne voit plus la route,
qui allume la lumière des étoiles ?

ORLEANAIS

La liberté !

JEANNE

Qui fait de nous des hommes
au nom du bonheur et de l'amour ?

ORLEANAIS

La liberté !

JEANNE

Qui, nous couvrant de son aile,
nous appelle au combat contre le mal éternel ?

ORLEANAIS

La liberté !

JEANNE

Qui, par le regard d'yeux sincères,
réduit en cendres les bourreaux ?

ORLEANAIS

La liberté !

JEANNE

Qui montre au voyageur le chemin

et fait de la foule un peuple ?

ORLEANAIS

La liberté ! La liberté !

JEANNE

Ce n'est pas en vain que nous vénérons ce mot saint
Il guérit
la maladie mortelle,
il aide
à ne pas quitter la route ;
ce mot
interdit aux tyrans le sommeil
et, pour ceux qu'obsède
un destin radieux,
ce mot les appelle,
les invite à le suivre,
au-devant de l'aurore,
au-devant du soleil levant :
que me suive celui qui croit
à la sainte *Liberté* !

Quand dans le brouillard on ne voit plus la route,
qui allume la lumière des étoiles ?

ORLEANAIS

La liberté !

JEANNE

Qui, aux heures les plus difficiles,
ressuscite en nous le souffle de la foi ?

ORLEANAIS

La liberté !

JEANNE

Qui fait de nous des hommes
au nom du bonheur et de l'amour ?

ORLEANAIS

La liberté !

JEANNE

Qui, nous couvrant de son aile,
nous appelle au combat contre le mal éternel ?

ORLEANAIS

La liberté !

JEANNE

Qui, par le regard d'yeux sincères,
réduit en cendres les bourreaux ?

ORLEANAIS

La liberté !

JEANNE

Qui montre au voyageur le chemin
et fait de la foule un peuple ?

ORLEANAIS

La liberté ! La liberté !

ACTE DEUXIEME

Cinquième tableau

LE MENESTREL

Respectés spectateurs du vingt-et-unième siècle !
J'espère qu'il n'y a point parmi vous d'homme
à qui les livres prolixes n'auraient point fait savoir
ce qui arriva ensuite à la bergère Jeanne.

Prenant la tête du peuple, la fantasque Jeanne
écrasa les Anglais sous les murs d'Orléans,
et pour que les ennemis n'oublient pas leur échec,
à Reims Jeanne vint sacrer le dauphin.

*Reims. Le château du roi Charles VII de Valois. Charles, Jeanne et
l'archevêque.*

JEANNE

Mais il est bien tôt pour se reposer, Charles !
Les victoires ne sont pas toutes obtenues !
et le cœur de la France – Paris
est aux mains de l'ennemi !

CHARLES

Jeanne, tu t'oublies ! Tu as devant toi le roi !
Finita la commedia ! Les actrices,
une fois joué le rôle qui leur était prescrit,
gagnent toujours en silence les coulisses.
Toi donc tu as joué ton rôle, comprends-le,
en posant sur ma tête la couronne aujourd'hui.
Je t'ordonne de retourner à Domremy.
Que mon ordre soit pour toi volonté du Seigneur !

Mais je ne veux pas que tu me considères comme un ingrat. Le village où tu es né est libéré de toutes tailles et impôts, et à toi est conférée la noblesse.

JEANNE

Je n'ai besoin de rien !

CHARLES

Comment ?

Toi, une pauvre, tu ne veux pas être riche ?

Paysanne, tu ne veux pas être noble ?

Mais comment alors dois-je payer mes dettes envers toi, moi qui suis ton débiteur à vie ?

JEANNE

L'avenir de la patrie m'est plus cher
que toutes les récompenses. Toi, roi, tu es habitué
à ce que tout sur terre se vende :

les postes, les places, la conscience et les amis.

Mais moi, je suis le peuple. On ne peut acheter le peuple !

(Elle s'incline, puis se détourne et sort.)

CHARLES

Adieu, poupée du Seigneur ! Une hystérique !

Elle passe les bornes ! Elle fourre son nez partout !

Qu'elle aille donc en sa campagne paître son troupeau !

Adieu, ingrate paysanne !

Comme je suis fatigué... La tête me tourne...

La guerre est finie... j'ai envie de repos.

La paix, le silence ! Mots oubliés !

Julien entre en courant.

JULIEN

Votre Majesté !

CHARLES

Eh bien, fais vite, qu'y a-t-il ?

JULIEN

Jeanne d'Arc a quitté Reims !

CHARLES

Idiot ! Cela valait-il la peine de me déranger. C'est moi qui lui ai ordonné de retourner dans son village.

JULIEN

Votre Majesté ! Jeanne n'est point allée là où lui avez dit d'aller !

CHARLES

Ah ! Et où donc alors ?... Bon, ne traîne pas, parle !

JULIEN

Jeanne est allée du côté de Paris, emmenant avec elle une armée !

CHARLES

Comment – Paris ?! Mais c'est que je l'ai interdit !
Qui gouverne la France, moi ou cette pucelette ?
Aujourd'hui elle s'avise de donner l'assaut à Paris,
et qui me garantit que demain, après-demain,
Jeanne ne s'avisera pas d'annoncer
que dans une vision le Seigneur

lui a ordonné de lancer une sainte croisade
de simples gens, de populace, de gueux
contre leurs maîtres, pour une liberté imaginaire ?
Et le peuple la suivra dans l'eau et dans le feu,
et à qui en sera la faute ? À vous !

(À l'archevêque.)

Vous avez fait de la foule l'esclave de la rumeur !

L'ARCHEVEQUE

Votre Majesté ! Mon meilleur ami ! Je vois
– vous l'aviez oublié – que la route de Paris
passe par Compiègne. Le commandant de la ville
est mon parent et un parfait fripon.
Je vais lui transmettre un message,
et Jeanne, tel un petit oiseau, sera fourrée en cage.

L'archevêque écrit rapidement le rapport et le remet à Julien, qui disparaît.

Sixième tableau

*Compiègne. Une place où s'est rassemblé un grand concours de peuple.
Dans une énorme cage, Jeanne.*

LE MENESTREL

Place du marché ! Place du marché !
Pour l'amour de la liberté, rabais des prix !
À vendre un cheval, le cheval de combat
de la Pucelle d'Orléans, qui a été capturée.

MARCHANDS

À vendre Jeanne la Pucelle !
À vendre Jeanne la Pucelle !
À vendre Jeanne la Pucelle !
À vendre Jeanne d'Arc !

LES MENESTRELS

Jeunes valets ! Jeunes dames !
À vous qui avez cru en secret à quelque don de Dieu
nous proposons cet étendard de combat :
percé de flèches, l'étendard de Jeanne d'Arc !

MARCHANDS

À vendre Jeanne la Pucelle !
À vendre Jeanne la Pucelle !
À vendre Jeanne la Pucelle !
À vendre Jeanne d'Arc !

LA GUERRE DE CENT ANS

À vous, coupe-jarrets, braves soldats,
qui n'avez point peur de coucher avec la mort,

de Jeanne la fanatique nous proposons la cuirasse
et son épée sanglante !

LE COMMANDANT DE COMPIEGNE

Videz vos poches !
À vendre Jeanne la Pucelle !
Celle qui a fait perdre la tête au monde !
Allez, dites un prix, vous tous :
à combien l'exploit de la Pucelle,
et ses grandes folies
et ses hauts faits ?

MARCHANDS

Aux enchères ! Aux enchères !
Aux oreilles l'argent fait un bruit de tombe !

LE COMMANDANT DE COMPIEGNE

Approchez à droite, à gauche !
À vendre la Pucelle oiseau !
Le produit, plutôt rare,
est vendu avec la cage !

VOIX DES ACHETEURS

- Mille livres !
- Mille deux cents !
- Mille trois cents !
- Mille cinq cents !

LE DUC DE BOURGOGNE

Pour l'oiseau rare avec sa cage
je propose mille sept cents !

JEANNE (*voit Charles dans la foule*)

Roi, pourquoi vous taisez-vous ?

CHARLES

Mon trésor est à sec ! Pardon !

MARCHANDS

Vendue ! Vendue ! Vendue !

LE CARDINAL DE WINCHESTER

Comment vendue ? Arrêtez !

Je suis le cardinal de Winchester.

Moi pour cette fille j'ai quitté Albion.

Elle nous a diffamés. Elle nous a déshonorés.

Je vous en prie, duc, poursuivez les enchères !

Comprenez-le, la coupe de notre patience déborde !

Elle est en dette pour l'Angleterre. L'heure du règlement a sonné.

Quel que soit son prix, elle doit être à nous.

LE DUC

Pourquoi à vous cet oiseau, vénéré cardinal ?

LE CARDINAL

Votre question est déplacée. Elle s'est appropriée

le saint nom de Vierge. Mais si elle est sainte

et que Charles a été couronné selon la volonté divine,

il s'ensuit qu'aux yeux du Seigneur nous sommes tous des ennemis !

Des ennemis, des ennemis du Très Haut ! Non, je ne peux me calmer

tant que je n'aurai démontré à tous, comme fils de mon pays,
que Charles a reçu la couronne non d'une Vierge sainte,
mais d'une sorcière et magicienne aux ordres de Satan !

MARCHANDS

Aux enchères ! Aux enchères !
Aux oreilles l'argent fait un bruit de tombe !

LE CARDINAL

Cinq mille.

LE DUC

Pour celle qui pendant deux ans
vous a coûté des milliers de morts ?

LE CARDINAL

Six mille.

LE DUC

C'est tout ? Je vous rappellerai, cardinal, que Jeanne
vous a coûté Orléans !

LE CARDINAL

Sept mille.

LE DUC

Pour celle qui a forcé le peuple français
à croire en elle comme à un miracle ?
Seul un idiot a pu pour le Christ
ainsi baisser ses prix. Mais moi, je ne suis pas Judas !

Tu n'as pas l'habitude de faire le commerce des saints !

LE CARDINAL

Votre prix ?

LE DUC

Dix mille !

LE CARDINAL

Le diable les emporte !

LE MARCHAND

Vendue ! Vendue ! Vendue !

LES MENESTRELS

Vendue ! Vendue ! Vendues aussi
la gloire et la vaillance, la Liberté et la patrie !

La scène s'assombrit et nous voyons Jeanne aux fers. Elle s'adresse au ciel.

JEANNE

Pourquoi ce silence, Père,
quand les ennemis ont capturé ta fille ?
Et pourquoi aujourd'hui ce silence, Dieu,
seul avec moi et dans la nuit ?
Parle-moi, Père, même à mi-mot :
le silence est pire que les fers.
Avec des mots ils m'ont réduite en cendres.
Mais toi, ne te tais pas ! Ne te tais pas !
Le silence est comme bénédiction

pour tous les criminels ;
le silence est bénédiction
pour le mal, la trahison et le mensonge.
Ils m'ont réduite en cendres par les yeux...
mais ne me plonge pas dans la tristesse :
dis-moi seulement un mot, seulement un demi-mot.
En quoi ai-je péché, parle !
Qui fait que me voici en prison ?

LA VOIX DE CAUCHON

Demande plutôt à Satan !

Septième tableau

Un cimetière. Nuit de lune. La guerre de Cent Ans et Julien. La guerre de Cent Ans compte les soldats morts. Après chaque nouveau chiffre, du ciel tombe avec bruit une monnaie-étoile.

JULIEN

Agréable bruit ! Merveilleux travail !

LA GUERRE DE CENT ANS

Ferme ton bec, avorton ! Ne m'empêche pas de compter !
Cent vingt-six...

JULIEN

Eh non ! Cent vingt-cinq !

LA GUERRE DE CENT ANS

Crétin, tu me fais encore tromper dans mes comptes !

JULIEN

Cela ne t'ennuie pas chaque jour
de faire le compte des morts : ils ne te font pas honte ?

LA GUERRE DE CENT ANS

Quoi de plus plaisant, Julien,
que de creuser chaque jour une fosse nouvelle ?!

De la tombe apparaît le fossoyeur ; en même temps de différentes tombes bondissent des putains.

LE FOSSOYEUR

Salut, fiston ! Encore à t'attrister depuis le matin !
Prends Malycha... Pourquoi ne pas te mettre avec elle ?
Elle a sur les joues les couleurs d'une tendre passion.
Et elle est ardente...

JULIEN

À quoi bon tant d'ardeur pour moi ?
Qu'elle brûle pour un autre, si elle veut !

LE FOSSOYEUR

Ah ! tu es carré ! Carré et difficile !
Alors prends Milachka...

JULIEN

Plutôt me pendre !
Qu'ai-je à faire avec cette lambine ?

LE FOSSOYEUR

Tu es incorrigible !
Eh bien, regarde la Bellotte ! Elle, elle est jolie !
Et extérieurement elle ressemble à Jeanne !
Pourquoi pas l'épouser ?

JULIEN

Arrête ! Que vaut sa peau ?

LE FOSSOYEUR

Mais qu'est-ce qu'il te faut ?

JULIEN

L'âme !

LE FOSSOYEUR

Oui ! C'est un article qui coûte plus cher !
Ainsi, dis-moi, tu veux une âme ?
Mais peut-être t'en trouveras-tu une autre ?

JULIEN

Non, Jeanne à jamais est la seule pour moi,
comme est pour toi la guerre de Cent Ans !

LE FOSSOYEUR

Compare, imbécile : en se battant avec les fillettes,
personne n'est jamais mort d'un baiser !

LA GUERRE DE CENT ANS

Haut les cœurs ! C'est trop tôt pour se chagriner.
Va à Rouen. Jeanne y sera bientôt.

Huitième tableau

LE MENESTREL

Les averses ont cessé de chanter et de pleurer l'été.
Et un jour par une nuit glacée,
dans un vol de noires corneilles solitaires
est née une fille insoumise,
insoumise, fière, audacieuse.
Mais ils l'appelèrent monstre,
parce qu'elle était blanche,
pas comme les autres corneilles.
Et ils décidèrent alors, ses frères-corneilles,
de juger leur sœur la blanche corneille.
Sept nuits ils pensèrent et disputèrent
et décidèrent de la noircir.
L'insoumise, l'audacieuse, la fière
ils la trempèrent dans la boue des marais.
« – Toi, désormais, cette robe noire
jusqu'à ton dernier souffle tu porteras !
Si nous sommes noirs,
toi aussi tu seras noire ! »
Et elle sous l'outrage se cacha,
sanglota, pure en son âme,
et de ses larmes la boue elle lava,
redevint telle qu'elle était :
insoumise, fière, audacieuse,
sans défense, comme mon cœur,
comme les brouillards d'automne, blanche,
et non pas comme les autres corneilles.

JEANNE

Ô vol de noires corneilles déchaînées,
ne traînez pas mes plumes dans la boue !
Suis-je donc coupable d'être blanche ?
Je suis venue au monde ainsi.

(Elle s'adresse au garde.)

Dis-moi, vieil homme, quand vont-ils me condamner ?
Les jours se traînent comme limaces endormies.

LE GARDE

Si je jacasse avec toi, on m'a promis l'enfer
dans l'autre monde – et dans ce monde, la torture.

JEANNE

Mais, à part nous, ici il n'y a personne – seulement nous.
Personne en ce moment ne peut nous écouter.

LE GARDE

Ho ! comme on sait, nulle prison
n'a de cœur mais, en revanche, elle a de grandes oreilles.
Réponds-moi, plutôt : quand tu l'as vendue
à la dame des ténèbres, combien t'a rapporté ton âme ?

JEANNE

Pourquoi, vieil homme, crois-tu ces bêtises ?
Je te le jure, en elles pas la moindre vérité.

LE GARDE

Tout le monde dit que tu es sorcière.

JEANNE

C'est un mensonge.

LE GARDE

Tout le monde le dit. Ne pas croire tout le monde, c'est dangereux.

JEANNE

Qui est ce tout le monde ?

LE GARDE

Un nombre énorme
de témoins !

VOIX

Nous avons vu distinctement
le cheval se transformer en balai
quand ils ont saisi Jeanne à Compiègne !

– Je le jure sur la Bible, j'ai vu, de mes yeux vu,
Jeanne d'onguent se frotter le corps
et s'aboucher avec le diable la nuit,
en volant au sabbat, voilà tout.

– Et elle dansait avec lui, et mangeait la chair
des pauvres Anglais innocents massacrés !

– Et dans le crâne des Bourguignons on dit
que mêlant au sang du raisin sauvage,
elle cuisait un poison violent !

– Je jure que Jeanne savait transformer
les chats errants en soldats !

LE GARDE

Vous toutes, les bonnes femmes, vous êtes frottées du même onguent.

Autant prendre pour épouse une morte :
combien d'années avec cette sorcière
j'ai bataillé en famille !

« – Ne regarde pas les autres ! Avec l'ami, rien du tout !
Ne bois pas avec celui-ci, ne tourne pas autour de celle-là ! »
Toute la journée, reproches, larmes, intrigues.
Eh bien dis-moi : c'est-y une vie, ça ?
Tantôt « Ne l'ennuie pas la nuit avec tes caresses ! »,
tantôt tout à coup mon poing n'est pas doux pour elle.
Je pense alors : toi tu vas brûler d'une flamme bleue !
Et elle a brûlé !

JEANNE

Comment cela ?

LE GARDE

Très simple. Un jour nous avons bu
avec un vieil ami huit quarts.
Nous avons bu – et une heure après nous avons vu
danser de joyeux diabolotins.
En voyant cette horreur,
j'ai compris d'où venait la queue des diables :
C'est que ma bonne femme m'avait envoûté !
Tout de suite je cours à l'église ! Je fais mon rapport.
Et, soumise aux tortures les plus effrayantes,
la bonne femme qui était ma femme,
s'est cassée en deux jours :
ça veut dire qu'elle avait affaire avec Satan.
Et elle a reconnu devant tous qu'elle avait vendu
dès son enfance son âme au diable.
Quarante malheureuses livres, et c'est tout !

Je ne peux le comprendre jusqu'à maintenant :
est-ce que la bonne femme ne valait pas plus,
ou le démon est-il un grippe-sou ?

Et pour ton âme, tu as entendu, on t'a donné dix mille livres ?
C'est vrai ?

JEANNE

C'est vrai.

LE GARDE

À quoi peut te servir cette masse d'argent ?

JEANNE

Je l'ai cachée en lieu sûr.

LE GARDE

C'est ce que je pensais ! Et qu'est-ce que tu penses faire avec ça
si tu retrouves la liberté ?

JEANNE

Je le donnerai aux pauvres et aux affamés.

LE GARDE

La sotte ! Aux pauvres ! À quoi ça sert ?!
Cet argent fou tu le jettes au vent ?
Aux crève-la-faim ? Aux enfants tordus ?
Y a pas à dire : elle est bonne !
Pour cet argent de mes propres mains je m'arracherai
l'âme pour la donner au diable,
une âme qui ne vaut pas un sou !

Bon ! D'accord ! Je la vends au rabais !
Je n'en ai pas besoin, le diable l'emporte !
Comme avec un enfant capricieux, avec elle du tracas,
Résultat : rien que des dommages,
Rien que des remords de conscience.
Je n'en demande pas cher du tout :
cinq mille ou six...

JEANNE

Crains Dieu !

LE GARDE

Dieu ? À notre époque ? Ne me fais pas rire !
Dieu n'est pas un glaive mais un bouclier – ceux qui vendent
leur âme
aiment se cacher derrière lui
pour pouvoir mieux commercer avec le diable !
Si Dieu, pour de bon, se conduisait bien avec les hommes
en ces jours-ci, ce n'est pas la terre sèche qu'il séparerait de la
mer :
il séparerait le bonheur de la douleur,
la haine des hommes de l'amour.
Mais après avoir gaspillé sa juvénile ardeur
à nous créer semblables à lui,
il est devenu vieux et impuissant. Depuis,
une bonne vie est devenue vie mauvaise
et lui repose sous les frondaisons du paradis,
lui qui fut un jour le tout-puissant.
Mais le diable, lui, est jeune. Il ne somnole pas
et toujours son imagination
jaillit en grandes eaux. Après avoir mis la Terre dans sa poche,
il gouverne la vanité universelle.
Dis-moi : là où vit l'apôtre des ténèbres,
je te demande d'être notre intermédiaire,
et moi... et moi aujourd'hui,

au péril de ma vie, comme de l'enfer,
je te sortirai de la geôle de pierre...

JEANNE

Vieil homme, tu n'es pas dans ton bon sens !

LE GARDE

Mais si !
J'ai besoin du diable, et toi de la liberté.
Il n'y a personne, sauf nous deux, toi et moi,
et sois heureuse qu'ici il n'y ait personne d'autre.

Le garde ouvre la porte de la cellule, enlève à Jeanne ses chaînes ; elle court au dehors puis retourne dans sa prison.

CAUCHON

Qui t'a donné l'idée que tu pouvais te sauver par la fuite ? As-tu reçu révélation d'en-haut ? J'exige une réponse !

JEANNE

Je suis allée trouver le roi de France, en me passant de vous, au nom de Dieu, et je ne répondrai que devant lui.

CAUCHON

Tu ne désires pas, Jeanne, soumettre tes paroles et tes actes au jugement de notre mère, l'Église militante ?

JEANNE

Dieu et l'Église, pour moi c'est tout un !

CAUCHON

Erreur diabolique ! Tu es sûre que tu seras sauvée et que tu n'iras pas en enfer ?

JEANNE

Oui, je le crois de toutes mes forces, comme si j'étais déjà sauvée !

CAUCHON

Alors, dis-moi, qui a ouvert la porte de ta cellule ? Les saintes ? Ou le diable ? Ou peut-être ce malheureux-là ?

LE GARDE

Elle m'a ensorcelé, je le jure ! Je suis innocent ! Sorcière !

JEANNE

Où qu'on aille aujourd'hui,
partout, ici ou là,
colle aux semelles le vilain mensonge
et la tromperie diabolique :
la femme à son époux, l'homme à sa famille,
le grand coquin au petit coquin,
tous se mentent, l'un à l'autre et à soi-même,
et aussi ils mentent à Dieu.
Crucifiée est la vérité, mise en croix,
elle se tait... Et cependant,
tous ont passé leur vie à mentir, et même
les muets de naissance.

Dans les toiles de sinistres araignées
se sont emmêlés les cœurs et chaque fils de porc
peut livrer son père au bûcher,
le mari trahir sa femme,

le frère trahir le frère.
Et en même temps ils trahissent leur pays
et leur propre peuple.
Elle va, la guerre invisible,
elle va aujourd'hui dans toutes les âmes,
et dans chacune Dieu et Satan
se livrent une invisible guerre.

Neuvième tableau

Rouen. Une cellule. Cauchon et d'autres juges dans la cellule de Jeanne.

CAUCHON

Jeanne, tu ne comprends rien à notre affaire. Oui, nous sommes tes juges, mais nous sommes tes frères par le sang. Les Anglais exigent de nous que nous te déclarions sorcière et que nous t'envoyions au bûcher, mais nous, nous essayons, depuis des mois déjà, de te sauver, de prouver que tu n'es pas une sorcière, mais une banale hérétique. Tu comprends ? Si tu nous aides, Jeanne, tu resteras en vie. Car tu veux vivre ?

JEANNE

Dieu, est-ce un rêve ?

Je serais libre comme l'oiseau ?

Vivre, je le veux ! Je n'ai que dix-neuf ans !

En tout je n'ai que dix-neuf ans !

LES JUGES

Oui, tu vivras, tu vivras !

Tu vivras !

JEANNE

Oh ! comme je veux vivre !

LES JUGES

Oui, tu vivras, tu vivras !

Tu vivras !

JEANNE

Respirer, souffrir, aimer !

LES JUGES

Oui, tu vivras, tu vivras !
Tu vivras !

JEANNE

Oh ! comme j'aime la vie !

LES JUGES

Oui, tu vivras, tu vivras !
Tu vivras !
Tu n'as qu'à abjurer !

JEANNE

Si tu désires, Roi des Cieux,
que je devienne ta fille, une autre fille,
j'abjure sincèrement et honnêtement
tout ce qui a rapport avec la guerre.
J'abjure le vêtement d'homme,
j'abjure l'épée dans le sang,
pour goûter aux tendresses de la maternité
et aux joies terrestres de l'amour.

CAUCHON

Ôtez les chaînes de Jeanne. Tu es libre, Jeanne !

JEANNE

Liberté ! Liberté ! Liberté ! *(Elle signe l'abjuration.)*

CAUCHON

Je te félicite. Passe cette robe. Enlève ton équipement d'homme et donne-le à cette folle qui désire à ta place monter sur le bûcher.

LA BELLOTTE

Qu'on se dépêche ! Je brûle d'essayer
le vêtement d'homme de l'étoile qui a abjuré !

JEANNE

Je ne comprends rien, qui es-tu ?

LA BELLOTTE

Une fille de France comme toi !
Voulant à tous du bien, de l'amour, de la chaleur,
j'ai gaspillé mon âme et mon corps,
mais je n'ai sauvé personne en ce monde
et n'ai jamais brûlé personne.
Partout où dame Débauche conduisait la fête,
j'étais toujours l'invitée la plus courue.
Maintenant je m'appelle Jeanne – et pas seulement Jeanne,
mais Jeanne d'Arc.

JEANNE

Mais c'est mon nom !

LA BELLOTTE

Le tien ? Le tien, Jeanne ? Oh ! ne ris pas.
Tu as abjuré – et tu as perdu ton nom.
Moi, une putain, je l'ai ramassé par terre,
pour qu'au lieu de pourrir, il brûle !

JEANNE

Pauvre naïve, ni en enfer, ni au paradis,
personne ne peut remplacer personne.

LA BELLOTTE

Je te donne la vie en échange de ton nom.
La vie vaut bien le nom.

JEANNE

Non, mon nom est plus cher que la vie !
(Elle déchire l'abjuration.)
Ô ma vie, adieu ! Je m'en vais,
je ne crie pas « au secours ! »
Vivre comme tout le monde, je ne le veux pas :
je dis « merci » !

Merci, vie,
pour chaque jour,
pour chaque instant,
pour la neige et l'ombre,

pour l'incendie des songes,
pour l'appel des cieux,
pour le don de Dieu
et pour la lourde croix, merci, ô vie !
Tristesse, mon âme est triste à en mourir,
mais je ne requiers pas pitié.
Adieu, roi, adieu,
car je prends congé de toi.
Adieu, mon pauvre pays :
quand je m'en irai,
le paradis qui va m'accueillir
ne te remplacera pas.

Dixième tableau

Rouen. 30 mai 1431. Jour de soleil.

La place du Vieux-Marché

Dans l'illustre ville de Rouen se sont rassemblés les bourgeois...
Cohue, jurons, querelles,
Bruit de semelles, croassements des corbeaux...
Dans l'illustre ville de Rouen se sont rassemblés les bourgeois...
pour assister au tour mortel
exécuté par une certaine Jeanne,
surnommée Jeanne la Pucelle, l'hérétique Jeanne d'Arc.
Dans l'illustre ville de Rouen
se sont rassemblés un jour de chaleur
tous les nobles et gentilshommes,
tous les petits-bourgeois notables,
tous les moines onctueux
et puis tous les n'importe qui :
jouisseurs, traînées,
lanterniers, aveugles,
vieilles sans sexe,
jouvenceaux bisexuels.

Le maître chandelier, fatigué, frottait ses yeux mi-clos.
Cherchant fiévreusement en poche d'autrui son bonheur, il y
avait le voleur ;
le laitier suivait du coin de l'œil sa jeune femme,
masquant son visage de sa barbe comme d'une feuille de
figuier ;
aux beautés diamantées le barde lisait un poème,
et les élégants battaient les cartes d'un jeu grasseyé :
tantôt s'inclinant comme pour la danse, tantôt reluquant les
dames,
les valets d'atout étaient chanteurs de drames d'amour.
La parade de jabots et de blouses embaumait le parfum.
et d'un air hautain l'as pipé regardait les joujats...

Parmi les gens de rien et les enfants gâtés de la fortune
il y avait le mouchard, tel un bouton au derrière de la foule.

Sur la place de Rouen,
bruit, vacarme, bourdonnement
et soudain la foule a reculé :
« – Regardez ! On l’amène ! »

Soudain, comme la foudre, fendant la foule compacte
on l’amenait, la factieuse, au poteau d’infamie ;
et les morveux sans peur sur elle crachaient du haut des toits ;
et le patriote de la veille lui faisait la nique.

Braillaient les vieillardes au bord
de l’agonie, l’écume à la bouche :
« – Au bûcher cette fille ! Au feu !
Parce qu’elle est jeune ! »

Et le nain dansait de bonheur
et clignait de ses yeux sacrilèges :
« – Au bûcher la grande perche maudite !
Parce qu’elle est plus haute que nous ! »

Le bigot nasillait :
« – La demoiselle,
eh bien quoi, elle a fréquenté les saints ?
La seule sainte, c’est l’Inquisition !
Dieu n’a nul besoin de deux ! »
Et la putain lui tirait la langue :
« – Ce n’est pas nous qui deviendrons cendre, mais toi !
Parce que tous ont l’air sales
à côté de ta pureté ! »

Seul un coureur de jupons soupirait : « – Juste Dieu !
Qu’on la... entièrement !
Pour quelle raison ? mais après tout, c’est normal,
parce qu’elle n’a couché avec personne ! »

Et par le passage étroit,
sur le fil du rasoir du destin
elle allait la jeune fille, comme la musique,
au milieu des ordures de la foule...

*(Jeanne monte sur l'échafaud où l'attend le bourreau en habit rouge,
avec un capuchon qui lui couvre la moitié du visage.)*

JEANNE

C'est à devenir folle ! Déjà fleurit le lilas !
C'est à devenir folle quand le soleil brille sous nos yeux !
Dis-moi, bourreau, quel jour sommes-nous ?

LE BOURREAU

Le même que tout le monde ! Et pour moi, jour de travail !
Et pour toi...

JEANNE

Mais pourquoi te taire ?

LE BOURREAU

Mercredi, jeudi : n'est-ce pas la même chose pour toi ?

JEANNE

Apparemment, mon cher, tu n'es pas en train...

LE BOURREAU

J'ai pitié...

JEANNE

De qui ?

LE BOURREAU

De moi, j'ai pitié et je souffre !

JEANNE

De toi ?

LE BOURREAU

Et de qui d'autre ? Moi, c'est moi !
Et je suis seul à être moi !

JEANNE

« Prendre pitié d'un autre,
mais non de soi » – voilà l'enseignement du Christ !

LE BOURREAU

Le sien ! Mais pas le mien ! Pas le tien !

JEANNE

Tu mens, bourreau ! Oubliant ton infamie,
tu t'es placé à mes côtés !

LE BOURREAU

Oh ! Quel amour pour toi-même ! Tout est ordure !
Mais toi seule, tu fais exception à la règle !
Je mens ? Alors, s'il te plaît, toi-même
fais donc ce petit calcul, réfléchis un petit peu :

ton père est mort, ta mère est devenue folle,
quand, oubliant que sur terre existe la pitié,
au jour des accordailles tu as quitté ton foyer.
Et ton fiancé ? Tu l'aimais bien.
Peut-être que non ! Dis-moi franchement !

JEANNE

Oui.

LE BOURREAU

Et si toi, en partant pour Chinon, tu avais tué
en lui tout ce qui était saint, Jeanne. Quoi ?
Tu te tais ? Tais-toi. Mais voilà, moi, fils pécheur,
j'en suis venu hier à une joyeuse découverte :
je suis un assassin ! Mais suis-je le seul ?
Tous me sont liés par un fil rouge.
Dans ce monde être bourreau, ce n'est pas pécher,
si les frontières entre ténèbres et lumière sont effacées !
Non, je ne suis pas seul : tout le monde tue tout le monde,
les uns en duel, les autres sur le champ de bataille.
C'est ainsi, on le voit, que Dieu a créé l'homme :
qui que nous soyons, nous sommes par nature assassins.
Le chasseur à la chasse n'est-il pas bourreau ?
N'est-il pas bourreau, le bûcheron dans la chênaie ?
Sur chaque homme il y a une marque,
tous ont sur leur face le signe de Caïn.

JEANNE

Mais il y a le Bien !

LE BOURREAU

Splendide ! Mais le Bien
en tuant le Mal, n'est-il pas assassin ?

JEANNE

Tu es malade !

LE BOURREAU

Moi ?... Eh bien, peut-être... C'est vrai,
toujours au printemps, comme une pauvre cagnotte,
s'épuisent les réserves de l'âme.
Comme les dents, mes nerfs se mettent à branler,
l'insomnie me torture.
Quand je m'endors, une chimère arrive en volant,
et je rêve que je suis un cochon sauvage
qui s'engraisse.
Ou alors, soudain, je rêve qu'un coucou
m'a jeté, moi pauvre oiselet, dans un nid de serpents.
Je me réveille ; mon oreiller est en sang...
Et mon visage comme mon âme – sont en sang.
Dans le miroir je ne me reconnais pas
et par moments je me fais des grimaces...
Toujours toi !... Toujours toi !... Toujours toi !...

JEANNE

Qu'est-ce que je viens faire là ?

LE BOURREAU

C'est toi, sorcière, qui m'a pourri l'âme !
Qu'est-ce que tu viens faire là ?! Toi, à l'échafaud, tel un voleur,
tu monteras une fois pour toutes. Mais moi, me voilà condamné
pendant toute ma vie à me couper en quatre.
Pourquoi, dis-moi, suis-je ainsi condamné par le destin ?

JEANNE

Ne pleure pas, bourreau !

LE BOURREAU

« Ne pleure pas ! » C'est facile à dire.
Mais c'est la première fois que je mène à la mort...

JEANNE

Mais qui t'a forcé à revêtir
ce manteau rouge, dis-moi ?

LE BOURREAU

Qui ? De saintes voix !

JEANNE

Impossible !

LE BOURREAU

Si, Jeanne. À chaque instant
j'ai entendu la voix de l'honneur blessé
et la voix de l'amour piétiné, et la voix de la vengeance !
Et pour à jamais m'en débarrasser,
j'ai fait serment de me venger sur une fiancée...
Et nous voici enfin ensemble !

*(Le bourreau rejette de son visage le capuchon. Et Jeanne voit que
devant elle se tient Julien.)*

JEANNE

Ô mon Dieu !
Ainsi, c'était toi ?

JULIEN

Si ce n'est moi, qui d'autre ?

Le bourreau met le feu aux fagots. Jeanne disparaît dans la fumée.

Épilogue

LE MENESTREL

Place du marché ! Place du marché !
Ici vous est proposé assortiment de choses variées :
mémoires du diable et saintes reliques,
la chanson : « Pourquoi, maman, suis-je gay ? »

Nostalgiques et endormantes,
je vends des anecdotes,
je vends des anecdotes,
usées jusqu'à la corde !

Une grande perche pour le débile, une pucette pour l'esthète !
Un roi pour le touriste d'un pays ami !
Un corps à vendre ! Un corps à vendre !
Avec remise pour les vétérans de la Guerre mondiale !

Nous vendons les brebis égarées !
Nous vendons des cales en bredaines !
Nous vendons une bouteille à l'encre !
Nous vendons chat en poche !

LES MARCHANDS

Et pour deux ou trois cents livres,
à vendre, un poste de ministre !
à vendre, à vendre,
grades et médailles !
À vendre, un demi-État,
demi-pays à moitié prix !

Tout dans ce monde est marché et marchandise.
Cendres à vendre, cendres de Jeanne d'Arc !

1978-1982

Jeanne *refuznik*, entre Russie et Israël
Jeanne d'Arc vue par trois poètes juifs russophones (1983-2002)

R. Vaissermann

Nous avons ici réuni trois poèmes que l'on peut à maint égard qualifier d'hétérogènes : deux femmes et un homme sont leurs auteurs, de deux générations différentes et éloignées l'une de l'autre (celle des années 1940 et celle des années 1980) ; ce sont des poèmes écrits à des âges différents (un poème écrit à dix-neuf ans, un autre à la quarantaine, un dernier à la cinquantaine) et en des lieux différents (deux à Moscou, un à Haïfa) ; leurs auteurs sont un universitaire établi, une poétesse reconnue mais travaillant en dehors du champ littéraire, une étudiante en devenir.

Ces poèmes récents et curieux présentent néanmoins Jeanne d'Arc vue par des poètes russophones et juifs : la langue est leur première unité ; la religion de leurs auteurs est leur deuxième point commun (bien qu'il soit difficile et délicat – est-ce d'ailleurs nécessaire ? – de comparer leur degré de judéité, de foi et de pratique). Ils sont ici traduits pour la première fois – en vers libres et sans rime, quoique dans leur langue originale ils aient un mètre et des rimes bien définis. On y verra précisément comment Jeanne d'Arc parvient à inspirer divers poètes, par-delà même leurs fois.

Quant à l'association de la Pucelle au mouvement des *refuzniks*, suggérée par les activités géopolitiques de la famille Moguïléver, on prie le lecteur de n'y voir que la tentative de synthèse des trois figures johanniques ici présentées, synthèse que l'on déclinera ainsi : *refus* de l'Histoire officielle communiste et spécialement de l'Histoire médiévale soviétique chez Michel Chlaïne ; indignation contre le *refus* d'accorder les visas aux Juifs russes chez Judith Moguïléver, qui voit en Jeanne une idéaliste solitaire ; rêve de Jeanne chez Michal Guitel au tournant de sa vie et concurremment, peut-être, *refus* de la réalité.



Richard Cronin, publicitaire (1869-1948)
« Knight of Judæa », New York, 1919, 52 x 41 cm

Même si l'on a donc quelque peine à dessiner une unique « Jeanne d'Arc juive »¹, relevons que nous sommes ici loin de la « Jeanne d'Arc des nationalistes antisémites » que Michel Winock a même nommée « L'Anti-Juive »² !

1983-1986, Michel Chlaïne

Michel Izraïlévitch Chlaïne (1942-1992) est un poète et universitaire russe d'origine juive. Né à Moscou, c'est le fils d'Israël Borissovitch Chlaïne (1914-1995) – ingénieur des mines lui-même

¹ Expression de Pierre-Emmanuel Dauzat, « Viktor Ullmann et la petite fiancée de Dieu », dans Hélios Azoulay, *L'Enfer aussi a son orchestre. La musique dans les camps*, Vuibert, 2015, pp. 189-194. – Charlotte Corday est pour Proudhon, déjà, « la Jeanne d'Arc des Hébreux » (*Judith*, dans les *Œuvres complètes*, t. XI, Rivière, 1935, p. 299) ; Anne Rochel Verbermacher est surnommée « la Jeanne d'Arc hassidique » par Samuel Abba Horodezky (« *Vom Gemeinschaftsleben der Chassidim*. I ») [« Vie communautaire des hassidim »], *Der Jude*, Vienne, I^{re} année, n° 9, décembre 1916, pp. 592-593), ce qui inspira à Charles Raddock l'idée d'un film sur « la Pucelle de Lodimir » ; le 27 janvier 1925, Benjamin Yablons dans le *Jewish Daily Bulletin* nomme Sarah Aharonson « *New palestine's Jean d'Arc* » ; et Charles Gombault (1907-1983) pour sa part voit dans la Judith de Giraudoux (*Judith*, 1931) une « Jeanne d'Arc juive » (*Paris-Midi*, 3 novembre 1931). Il y aurait une étude à faire sur le sujet, en y adjoignant, pour la partie historique, tant la Kahéna, reine berbère († 703), que la Marocaine Sol Hachuel (1817-1834), décapitée en place publique à l'âge de 17 ans, ou que la Hongroise Anne Szenes (1921-1944), morte fusillée, ou encore cette Jeanne apparue dans le ghetto de Varsovie (Emanuel Ringelblum, *Ghetto Warschau: Tagebücher aus dem Chaos* [*Ghetto de Varsovie. Journal du chaos*], Stuttgart, Seewald, 1967, p. 174) ; mais aussi, pour la partie théâtrale, Sarah Bernhardt (rôle éponyme en 1890 dans la *Jeanne d'Arc* de Jules Barbier, mais aussi en 1909 dans *Le Procès de Jeanne d'Arc* d'Émile Moreau), Orna Porat et Gila Almagor (Jeanne dans *Sainte Jeanne* de Georges Bernard Shaw respectivement en 1952 et 1971), Ida Rubinstein (Jeanne en 1938 dans l'oratorio *Jeanne d'Arc au bûcher* d'Honegger et de Claudel).

² Michel Winock, *Édouard Drumont et Cie*, Seuil, « XX^e Siècle », 1982, chapitre « Jeanne d'Arc et les Juifs », p. 72 ; *Nationalisme, antisémitisme et fascisme en France*, Seuil, « Points », 2004 (édition revue), « Jeanne d'Arc et les Juifs », p. 146.

né à Tomsk, spécialiste de fonderie et de ciment armé, docteur ès sciences techniques, récompensé de l'Ordre du Drapeau rouge du Travail (Орден Трудового Красного Знамени) et du titre de « Constructeur honoré de la Fédération de Russie » (Заслуженный строитель Российской Федерации), qui écrit entre autres une *Étude sur la réutilisation du sable utilisé en verrerie et Matières premières minérales utiles à la fabrication du verre*¹. Mais la famille de Michel avait été persécutée par le régime communiste dans les années 1930.

Son beau-père, Grégoire Emmanouilovitch Noudelman (1904-1975), fut d'autre part ingénieur dans l'industrie agro-alimentaire, et un oncle par alliance, Alexandre Emmanouilovitch Noudelman (1912-1996), ingénieur de l'armement bien connu, fut par deux fois nommé Héros du Travail socialiste.

Depuis sa prime enfance, Chlaïne luttait contre une tuberculose osseuse, qui voûtait son dos. Il perdit sa mère à l'âge de 7 ans. Il grandit à Moscou, dans le vieux quartier de Srétenki. Très tôt, il se passionna pour la littérature, gérant par exemple le Cercle littéraire de la Maison centrale des pionniers.

Médaillé d'or à la fin de ses études secondaires, il s'inscrivit à la Faculté de philologie de l'Université d'État de Moscou (МГУ), dont il suivit les cours par correspondance de 1960 à 1966 – à cause de sa judéité et de l'application d'un *numerus clausus*².

Pendant le « Dégel », il participa souvent aux « réunions d'activistes » (des séances de lectures poétiques) près de la statue de Maïakovski à Moscou (1958-1965), lors des soirées poétiques de l'Université d'État (dans l'association « Brigantin »), dans divers instituts de recherche, dans les cafés. Il vivait rue du Preux rouge (Краснобогатырская улица).

¹ Respectivement : *Исследование обратимости песка для стекловарения*, Moscou, Промстройиздат, 1952 et *Минеральное сырьё для стекловарения*, Moscou, Промстройиздат, 1955... *Shlayen* désignant en yiddish la tanche, le patronyme peut provenir d'un poissonnier ; mais Chlaïne est aussi un diminutif de Salomon-Chlomo...

² Aux trois quarts juif de par ses origines, Chlaïne grandit dans une famille non pratiquante. Mais il est à noter que son dernier recueil, posthume, entend, pour une large part, commenter en quelque sorte la Bible.

Il soutint une thèse sur *Le Grotesque dans l'œuvre de Gogol* (1972)¹ et enseigna la littérature russe aux cours préparatoires à l'Université d'État. Il devint dans les années 1970 rédacteur pour les Presses de l'Université d'État (Московский университет).

Traducteur de poètes étrangers, auteur de vers publiés dans diverses revues de premier plan pendant les années 1970-1990 (*Drapeau, Octobre, Nouveau monde, Le Chef, Jeunesse, Moscou, Volga*²) et dans des almanachs comme *Jour de la poésie* (*День поэзии*, 1976 et 1984), il publia indépendamment plusieurs recueils poétiques : *Thèmes éternels*³ (10 000 exemplaires), *La Vie prend bien des noms*⁴ (6800 ex.), *Destinées*⁵ (3300 ex.). Quant à *La Colombe sortie de l'Arche*⁶, elle parut après sa mort, mais il la révisa sur son lit d'hôpital.

En avril 1992, Chlaïne mourut du cancer à Moscou ; il venait d'apprendre que l'Union des écrivains l'avait enfin élu membre, ce que n'avait pu en son temps obtenir l'écrivain Iaroslav Vassiliévitch Sméliakov (1912-1972), favorable à son admission dès 1971.

Chlaïne eut comme fils Boris Mikhaïlovitch Chlaïne, consultant, à qui la présente notice bio-bibliographique doit beaucoup d'éclaircissements – qu'il en soit ici remercié.

Chlaïne, dont on se souvient qu'il était tuberculeux, évoque Jeanne pour la première fois dans son œuvre en 1983, quand il écrit « Infirmière », en heptamètre iambique, poème ultérieurement publié – en 1988 – dans *La Vie prend bien des noms*⁷. Chlaïne y fait une longue allusion à la Pucelle, par une métaphore filée.

¹ En russe : *Характер гротеска у Н. В. Гоголя*.

² *Знамя, Октябрь, Новый мир, Вожатый, Юность, Москва, Волга*.

³ M. I. Chlaïne, *Вечные темы*, Moscou, Советский писатель, 1979. – Compte rendu : Serge Ovtchinnikov, « Thèmes éternels » [«Вечные темы»], *Nouveau monde* [Новый мир], n° 7, 1980, p. 269.

⁴ M. I. Chlaïne, *Много у жизни имён*, Moscou, Издательство МГУ, 1988.

⁵ M. I. Chlaïne, *Участь*, Moscou, Советский писатель, 1990.

⁶ M. I. Chlaïne, *Голубь из ковчега*, Moscou, Стройиздат, 1994. – Compte rendu : Paul Valériévitch Bassinski : « Possibilité de la poésie » [«Возможность поэзии»], *Gazette littéraire* [Литературная газета], 23 novembre 1994, p. 4. – Le titre fait allusion à Iouri Pavlovitch Ivask, « Possibilité de la poésie » [«Возможность поэзии »], *Chemins aériens* [Воздушные пути], n° 1, 1960.

⁷ M. I. Chlaïne, *La Vie prend bien des noms*, op. cit., pp. 50-51.

М. И. Шлаин

Медсестра

Сестра милосердия, и просто... сестра, и медперсоналом
В служебном реестре ты числишься ныне.

А так —

Прекрасна, как рыцарь, идущий с открытым забралом,
Как рыцарь!

— недаром прозвали тебя

— Жанна д'Арк.

Ловки твои руки. Тебе не изменит терпенье.

Спокойствием веет от голоса твоего.

И верно, что ты на хорошем счету в отделенье!

И всё-таки, всё-таки ты — не от мира сего...

Болезного мира пижам и лекарственных склянок

И немощной плоти, увы, недостойной стыда,

С одышкой к окну влачащейся спозаранок,

Боящейся в мыслях ночных заглянуть в никуда.

Сие учреждение — «госпиталь», как и когда-то,

И так же, как прежде, здесь копятся дни и труды.

Но нет над тобою и теми, кто страждет в палатах,

Как в годы военные, общей единой беды.

И редко кто «дочкой» тебя назовёт по-простому,

И разве ты станешь кому здесь

в подарок вязать?

И кто-нибудь разве попросит сестричку

до дому,

Жене ли, отцу поскладнее письмо написать?

Нет общей беды — над тобою, красой длинноногой,

И теми, кто вечером в холле играет в лото.

А что человеки мы все¹ — все ходим под богом

Во всякое время — тебя не научит никто²!

¹ Variante plus longue lue par l'auteur (mais de sens identique) : «А то, что мы все — человеки...»

² Variante lue par l'auteur (mais de sens voisin) : «тебя ведь не скажет никто...» Suivent alors ces vers, non édités dans *La Vie prend bien des noms* :

Душа твоя пусть — по-милому чопорна! Что же...
Она твоей должности медперсонала под стать.
И верно, так лучше, чтоб ты и была не похожа
На тех, кому в жизни по чину должна сострадать.
Спасибо ж за то, что ты с улицы приносила
Вприглядку дождя золотого

и снега зимой!

Спасибо за то, что ты всё-таки очень красива.
Хотя и заслуги в том нету твоей никакой.

1983 г.

Michel Chlaïne

Infirmière

*Sœur de charité, et sœur tout simplement, c'est comme personnel
médical que l'on te trouve maintenant dans le registre de service.*

Mais alors,

*belle comme un chevalier qui marcherait visière ouverte,
comme un chevalier !*

Ce n'est pas pour rien qu'ils t'ont nommée

Jeanne d'Arc !

Adresse des mains. Patience à toute épreuve.

Tranquillité dont témoigne le souffle de ta voix.

De vrai, tu es bien vue dans cette escouade !

Et pourtant non, pourtant tu n'es pas de ce monde...

Tu es du monde maladif des pyjamas et des flacons médicaux

Да ты и не будешь сейчас над такими словами
Тужить и загадывать – пока что удел не таков.
А, может быть, мы и под разными ходим богами,
И твой – молодчина, из греческих вроде богов.

*Mais ne va pas maintenant, à cause de tels mots,
te torturer ni faire des suppositions – tant que le sort ne le veut pas.
Peut-être allons-nous seulement sous le regard de dieux variés –
et le tien serait un bon gars, manière de dieu grec.*

*et de la chair faible, qui ne mérite pas même, hélas, la honte,
et qui dès le petit matin vivote, haleine courte, à la fenêtre,
par peur – ô pensées nocturnes ! – de ne poser son regard nulle part.
Icelle institution se nomme « hôpital », en fin de compte,
Et, comme auparavant, ici s'accumulent travaux et jours.
Mais ni sur toi ni sur ceux qui souffrent dans les salles,
ne plane, comme aux années d'armée, un malheur unique à partager.
Et il est rare qu'on t'appelle simplement « petite fille »,
et je ne te vois pas tricoter*

*un vêtement en cadeau à quelqu'un d'ici !
et je ne vois personne s'adresser à la petite sœur
pour envoyer au pays
une petite lettre bien troussée à sa femme ou à son père !
Nul malheur à partager ne plane sur toi, beauté aux longues jambes,
ni sur ceux qui le soir dans le hall jouent au loto.*

*Mais que nous sommes tous des humains allant sous le regard de Dieu
tous, en tout temps, cela, personne ne te l'apprendra !
Qu'importe que ton âme soit gentiment guindée ?
Eh quoi ? Elle s'accorde à ton statut de personnel médical.
Et mieux vaut, il est vrai, que tu ne ressembles pas
à ceux avec qui ton métier veut que tu compatisses.
Merci donc pour ce que tu as apporté de la rue :
un aperçu de la pluie d'or*

*et un de la neige, en hiver !
Merci d'être, après tout, très belle,
bien que tu n'y sois pour absolument rien.*

1983

C'est trois ans après l'écriture de ce premier poème que Chlaïne, le 11 septembre 1986, met la dernière main à un second poème sur Jeanne d'Arc, précisément daté, écrit en pentamètre iambique et, cette fois-ci, entièrement consacré à la Pucelle. C'est sous sa forme courte que le poème « Jeanne » a été publié pour la première fois, sous une forme raccourcie, dans l'almanach *Sources*, dans le cadre d'une anthologie dédiée à la mémoire du poète et intitulée « Michel

Chlaine »¹ mais nous donnons ici le texte entier du poème, suivant le manuscrit original.

М. И. Шлаин

Жанна / «Не миновать нам версии старинной...»²

Не миновать нам версии старинной,
Что Жанна д'Арк решилась не сама...
Ей голос был – святой Екатерины,
Ей голос был! – и светом стала тьма.
И без того душа её скорбела!
Крутом в разоре дома и земля.
Но чтобы цель девчонка возымела
Всю Францию спасти и короля?!
Должно быть, у неё ума и сил
Не больше было, чем у юных сверстниц.
Но – враг бежит! И самый ад – разверзись!
И Жанна – на коне! Ей голос был.

Давно уж дух наш,
 до познания жадный
Не милует бесхитростных легенд,
Не верит в них – и полно!
 Но для Жанны...

Был голос или нет?
 Был или нет?
 А если нет, то как же ей успеть их,
 Свершить свои земные чудеса?
 А может, для кого ещё из смертных

¹ «Михаил Шлаин», *Истоки*, Moscou, éditions РИФ «РОЙ», vol. 27, n° 5, 1999, p. 262.

² Le premier titre, qui n'est pas de l'auteur, figure sur la page jannadark.ru/zhanna-m-shlain (site personnel de Nathalie Guennadijevna Piskounova, le 5 novembre d'une année à déterminer : 2002 ?) ; le second, sur une page comme www.youtube.com/watch?v=qQpb7Kaw0IM (lecture du poème par l'auteur, grâce aux bons soins de son fils).

Мне б только знать, что голос
Бывает... был. И значит, может быть.

Michel Chlaïne

*Nous n'échapperons pas à la version ancienne,
que Jeanne d'Arc ne se décida pas toute seule...
Elle avait une voix – de sainte Catherine ;
elle avait une voix ! – et l'obscurité devint lumière.
Et sans cela son âme s'affligeait !
Autour, maisons et terres en déroute.
Mais pour que cette fillette mène à bien son dessein
de sauver toute la France et son roi ? !
Peut-être que son esprit et que sa force
valaient ceux de ses jeunes camarades.
Mais... l'ennemi court... et voici l'enfer – ouvre-toi donc !
Et voici Jeanne à cheval ! Elle avait une voix.*

*Cela fait bien longtemps que notre esprit,
avide de savoir
ne fait pas grâce aux légendes cousues de fil blanc :
il n'y croit pas – pas une seconde !
Mais pour Jeanne...*

- 250 -

Y avait-il une voix ou pas ?

Oui ou non ?

*Et si c'est non, comment réussit-elle à les faire,
à les accomplir, ses miracles terrestres ?*

*Et peut-être que pour un autre mortel
dans sa courte vie... il y eut des voix ?*

*En d'autres contrées, en d'autres étés,
pour qu'aussi... on boive la coupe jusqu'à la lie ?*

*Il me faut des informations, non des légendes ;
il faut des faits, des dates, des noms !*

*Je ne crois point que pas un seul cheveu
ne tombera¹... et que le fil ne cassera pas...*

Et ainsi de suite...

*Je voudrais seulement savoir si une voix,
cela arrive... si cela arriva. Et si cela peut donc arriver.*

11 septembre 1986

2000, Judith Moguiléver

Judith Moguiléver (יהודית מוהילבר), née Julie Issaïevna Moguiléver, poétesse et militante des Droits de l'Homme, naît en 1948 à Léninegrad dans une famille juive russe, fille du musicien Isaï Markovitch Cheïnkhar (1924-1986) et d'Anne Davidovna Tsypina (1925).

Sa famille, qui compte le musicien Isaï Markovitch Cheïnkhar (1924-1986) parmi ses membres, revendique comme de ses ancêtres le fondateur du hassidisme, le rabbi Israël ben Eliezer (1698-1760), appelé le Baal Shem Tov.

Après des études à l'Institut polytechnique de Léninegrad (Ленинградский политехнический институт им. М. И. Калинина), Judith Moguiléver devint programmeuse.

¹ Cf. I Sa XIV-45 (traduction synodale : «и волос не упадёт с головы его на землю»), II Sa XIV-11 («не падёт и волос сына твоего на землю»), Lc XXI-18 («но и волос с головы вашей не пропадёт»), Ac XXVII-34 («ни у кого из вас не пропадёт волос с головы»).

Elle participa au mouvement sioniste clandestin des *refuzniks* – dont son mari, Vladimir Ochérovitch Moguïléver (1940-2005), épousé en 1968, fut un des chefs – et elle fut plusieurs fois arrêtée par mesure administrative à ce titre.

Elle vit depuis 1974 à Haïfa, en Israël, où elle travailla longtemps dans un hôpital et où elle anima le Centre culturel « Magen ». Elle ne cesse d'écrire et publie ses poèmes, en russe et en hébreu, dans des revues et almanachs : *Limbe, Littérature en ligne, Samizdat, Étoile*¹... Judith Moguïléver – qui a eu la grande gentillesse de soigneusement corriger la présente notice – traduit aussi en russe la poésie hébraïque contemporaine.

La *Revue hiérosolymitaine* présente ainsi sa manière : « Les vers de Judith Moguïléver entreprennent un dialogue tendu avec le ciel, ou plutôt le Ciel. Ils peuvent exprimer tant l'humilité consciente de la marionnette que la révolte inconsciente contre les fils qui nous dirigent. »² Tatiana Vladimirova Milova ajoute en l'an 2000 :

Cette poésie s'adresse le plus souvent à l'inter-nation, à l'internet, où la question de savoir dans quelle langue elle grandit n'est plus très pertinente : russe, anglais ou créole international (comme dans « Cinquante kilo-octets de poèmes » de cette talentueuse poétesse, poème au nom par ailleurs très caractéristique) ? Certes, dans la *métropole* de la littérature russe, de telles voix ont déjà résonné, mais l'avenir nous montrera si la poétique de ce mouvement portera des fruits nouveaux ou constituera simplement un monument *sui generis*.³

¹ En langue originale : *Лимб, Сетевая Словесность, Самиздат, Stern...*

² S. n., « Auteurs et personnages » [« Авторы и персонажи »], *Revue hiérosolymitaine* [Иерусалимский журнал], n° 33, 2010 (magazines.russ.ru/ier/lanons/an33.html) ; en russe : « Стихи Юлии Могиливер – напряжённый диалог с небом – вернее, с Небом; осознанное смирение марионетки, бессознательный бунт против управляющих нитей. »

³ Tatiana Vladimirova Milova, « Pèlerinage à Jérusalem » [« Паломничество в Иерусалим »], avant-propos de la revue *Arion* [Арион], 2000, n° 3 ; en russe : « Эта поэзия чаще всего адресуется к интернационалу Интернета, когда уже не столь важно, из какого языка она произрастает: русского, английского или ассемблера (ср. "Пятьдесят килобайтов стихов" Ю. Могиливер, талантливой поэтессы, — название весьма характерно). Но в "метрополии" русской

Voici le chant¹ – écrit en octomètres iambiques aux rimes riches, disposés en distiques – qu’elle consacre à la Pucelle et où elle tente en quelque sorte de voir le monde par les yeux de la Pucelle :

J’ai tenté d’exprimer les sentiments d’une solitaire allant combattre le mal et les mensonges, la lutte du faible contre le fort. Jeanne, si elle renonçait à une telle lutte – vouée vraisemblablement à l’échec –, se perdrait irrémédiablement, perdrait sa vérité. Il y eut tout le temps et de tout temps de tels solitaires, prêts à la mort et au supplice pour l’amour du bien et de la vérité – et Jeanne est l’un d’entre eux.²

Le poème est écrit quelques semaines après la sortie du film de Luc Besson *Jeanne d’Arc*, mais l’auteur ne l’a pas vu. C’est bien plutôt le tableau d’Ingres *Jeanne d’Arc au sacre du roi Charles VII* (1854) qu’on comparera à notre poème.

Judith Moguiléver a créé une mélodie sur ses paroles, et a chanté le poème à la manière des bardes, accompagnée à la guitare par son fils, le poète Élie Bar-Yahalom (אלי בר-יהלום ; Э. Бар-Яалом), né en 1968. Nous avons accordé notre traduction au rythme de cette mélodie.

литературы эти голоса уже прозвучали; породит ли поэтика этой группы новое направление или останется памятником самой себе, покажет будущее.»

¹ Recueil *À la rencontre du futur radieux* (Навстречу светлому будущему) dans la revue *Limbe* (Лимб, n° 9, mars 2000 ; en ligne : limb.dat.ru/mar00/mogilever.html) ; mais recueil *Le Chemin de fer de la Vie* (Железная дорога Жизни et cycle « Dans le cadre habituel du Bien et du Mal... » («В привычных границах Добра и Зла...»)) dans la page eressea.ru/mohilewr/jeldor.shtml.

² Judith Moguiléver à l’auteur de ces lignes, courriel du 30 septembre 2018 : «Я попыталась выразить ощущения одиночки, выходящего на борьбу со злом и ложью, борьбу слабого против сильного. И пусть эта борьба, скорее всего обречена на провал, но не выйти на этот бой означает для него (для неё в данном случае) потерять себя, свою правду. Всегда и во все времена находились такие одиночки, готовые на смерть и мучения ради добра и истины, и Жанна – одна из них.»

Ю. И. Могилевер

Песенка Жанны д'Арк

Тьма опускается сверху на лица без проблеска света.
Если мне что-то не нравится в принципе – вот оно это.

Но выбирать не дано, и приходится штопать прорехи –
свечку иконе Святой Богородицы, меч и доспехи.

Что разбираться, где ложно, где истинно, ересь ли, вера?
Светится истина нимбом над лысиной у лицемера.

Дышлом закон, духа на дух не надо безжизненной букве,
совесть залатана нужной цитатой, в белилах хорутви.

И не узнать ни пароля ни отзыва горсточке пепла.
То ли судьба разгорается розовым, то ли ослепла...

10 января 2000

Julie Moguillère

Chanson de Jeanne d'Arc

*Tombant du ciel, la ténèbre confond les visages qu'elle entoure :
s'il est vraiment dans le jour quelque instant que je hais, c'est celui-là !*

*Nous ne pouvons pas choisir, et devons réparer les trous béants :
cierge à l'icône de la Sainte-Vierge, une épée et puis l'armure.*

*Comment savoir où le faux, où le vrai, l'hérésie, enfin la foi ?
La vérité en son nimbe reluit sur la chauve hypocrisie.*

*Timon fait loi¹ ; mortifère, la lettre méprise tout esprit ;
la citation à point vient rapiécer la conscience, au fanion blanc.*

¹ Un proverbe russe dit «Закон что дышло, куда повернул, туда и вышло», soit littéralement : « Un timon fait la loi : là où il tourne, il part. »

*Comment des cendres pourraient donc savoir la question, le mot de passe –
que le destin en tons roses s'annonce, ou qu'il frappe à l'aveuglette ?*

10 janvier 2000

2002, Michal Guitel

Née à Moscou en 1983, Michal Guitel (en russe : Мама Гитель ; en hébreu : מיכל גיטל) est la fille de Leïa Guitel¹ (1955-), chimiste moscovite spécialiste des élastomères, formée à l'Université d'État de la ville, et amenée par la suite à travailler dans des levées de fonds, notamment pour le Congrès juif russe (Российский еврейский конгресс) de 1996 à 2011, avant d'être vice-présidente de la Communauté religieuse israélite de Moscou (МЕРО) en 2011-2012.

Michal Guitel, après être passée par le Collège des arts appliqués de Moscou (МХУПИ им. Калинина ; 1999-2002), acheva en 2004 ses études supérieures au Collège technologique de Moscou (Московский технологический колледж №14 ; ex-МТК 309) puis décida tout à trac de faire son *alyah* en Israël, où elle étudia d'abord, à des fins d'intégration, les sciences politiques, à l'Université Bar-Ilan de Tel-Aviv (2004-2008).

Elle a longtemps travaillé comme graphiste et web-designer chez Leverate, à Tel-Aviv, et vit aujourd'hui à Lod, vers où sa mère a également fait son *alyah*, en 2012 pour sa part.

Michal Guitel, qui a bien voulu relire et corriger la présente notice – qu'elle en soit ici remerciée –, écrit des poèmes depuis son adolescence.

Voici l'un de ces poèmes², écrit sans prétention, en pentamètre iambique, après avoir vu, nous écrit-elle, Jeanne en rêve :

¹ Sur elle : Abraham Rabinovitch, « Faut-il partir ? [«Ехать надо?»], *Moscou-Jérusalem [Москва-Ерушалаим]*, Moscou, n° 7, mars 2014, pp. 21-22.

² Recueil *Tout premiers vers, écrits jusqu'en 2002* [Совсем ранние стихи до 2002 года] ; en ligne : www.stihi.ru/avtor/maniashka&book=8#8 et www.stihi.ru/2002/02/26-635.

Маша Гитель

Жанна д'Арк

Десятки, сотни, тысячи секунд.
Далёкая... Всё ближе, ближе, ближе...
Дрожащею рукою взмах – "Её ведут!"
А ветер только пламя чуть колышет...¹

Какая гордая – пусть люди подождут,
Как будто это нас сейчас ведут судьбе на встречу,
Как будто нас, а не её сейчас сожгут,
И не услышат в мире больше наши речи.

26.02.2002

¹ On prendra garde que la poétesse Nathalie Piskounova, fervente admiratrice de la Pucelle, propose en ligne une version de ce poème sensiblement modifiée après ce quatrain :

Она спокойна – пред лицом Иуд.
Как будто не её, а нас ведут на крышу,
Как будто нас, а не её сейчас сожгут,
И больше наши речи не услышат...

(« Elle garde son calme et fait face à Judas. / Comme si ce n'était point elle, mais nous que l'on amenait au toit, / Comme si c'était nous, et non point elle que l'on brûlait maintenant, / Et comme si l'on n'écoutait plus nos discours... »), ces modifications n'étant cependant pas le fait de l'auteur...

Macha Guitel

Jeanne d'Arc

*Des dizaines, centaines, milliers de secondes.
Lointaine... mais plus près, plus près, plus près...
Une main tremblante s'agite : « On l'amène ! »
Un petit vent à peine fait vaciller la flamme...*

*Qu'elle est fière ! Que les gens attendent donc !
Comme si c'était nous que l'on menait à la rencontre du destin,
Comme si c'était nous, et non point elle que l'on brûlait maintenant,
Et comme si nul n'écoutait plus tous nos discours...*

26 février 2002



Charles Péguy



Charles Péguy en 1897, non par Eugène Pirou (1841-1909)
mais par l'atelier « Eugène Pirou Photographie » (23, rue Royale)
fondé en 1889 et alors propriété d'Arthur Herbert

Hommages à Péguy en poésie française. 1914-2000

Romain Vaissermann

La publication assez récente, dans les pages du *Porche*, de quelques poèmes écrits en hommage à Charles Péguy m'a donné l'idée d'un regroupement poétique plus large, comportant des pièces écrites à partir de 1914-1918, années dont, cent ans après, nous célébrons encore l'importance.

Voici donc la moisson de poèmes parfois oubliés, parfois republiés – mais il y a plus de vingt ans et pour un public restreint ! Ils ne sont pas toujours tissés de haute lice – des obscurités, des répétitions, des chevilles s'y rencontrent parfois, entre autres faiblesses –, mais on prendra plaisir, je pense, à les (re)découvrir. Ils étaient jusqu'alors épars et ne pouvaient véritablement prétendre au nom de guirlande poétique.

Il est fort plausible qu'il manque quelques fleurs à notre guirlande (faites-en-nous part !), mais guirlande il y a.

Armand Didier

7 octobre 1914

Jules-Armand Didier fut élève de Stéphane Mallarmé au collège Rollin et livra des souvenirs sur ce piètre professeur d'anglais. Il épousa Alex Chanson, fille du directeur de l'Agence nationale, en 1902.

Critique et journaliste à *Paris-Journal* en 1914, il appartint après 1918 à l'Association des écrivains combattants. Il reçoit comme poète le prix du Congrès-Littéraire de la Société des Gens de Lettres (500 francs) en 1937.

C'est dans la rubrique « La Boîte aux Lettres » que *L'Intransigeant* (34^e année, n° 12502, p. 2) publie le 7 octobre 1914 ce sonnet d'hommage à Péguy, en annonçant une alliance attendue : « Les Lettres et la Patrie ».

À Charles Péguy

Dans le secret du cœur replié pour l'extase
Un seul amour vous était né. Dans la douceur
Et la justice de votre âme, avec emphase,
Un autel se dressait, qui portait une fleur

Par vous cueillie, au creux du val, qu'un brouillard gaze,
Voilant notre patrie à nos regards frondeurs,
Et vous aviez, pour la vêtir, tissé la phrase,
Faisant à Jeanne harnois d'airain et de candeur.

Vous avez ceint l'épée en une aube de joie
Glorifiant le sol que la Bête de Proie
Voulait injustement marquer d'un poing brutal ;

Mais alors, vous plaçant au zénith de sa gloire,
La Pucelle a choisi le jour de la Victoire
Pour, de votre sang pur, rougir son piédestal.

Edmond Rostand
2 novembre 1914

« Edmond Rostand, *de l'Académie française* » publie pour la première fois dans *Le Gaulois* du 2 novembre 1914¹ un poème d'hommage à Péguy, qui paraît ensuite dans l'anthologie de François Georges Thiéboست, *Les Poètes de la guerre*². Rostand le reprend dans *Le Vol de la Marseillaise*³.

¹ 43^e année, 3^e série, n° 13533, p. 1.

² François Georges Thiéboست, *Les Poètes de la guerre*, Berger-Levrault, 1915, pp. 116-118.

³ Edmond Rostand, *Le Vol de la Marseillaise*, Charpentier-Fasquelle, 1919, pp. 55-58.



Edmond Rostand en costume d'académicien
dans les ateliers Jeanne Lanvin, Reutlinger, 1901 (BnF)

Carole Garcia et Roland Dargeles le donnent enfin dans leur *Edmond Rostand, panache et tourments*¹.

Un mois après la mort de Rostand, dont on sait que Péguy ne l'appréciait guère, *L'Intransigeant* posa la question suivante à quelques critiques : « Si vous aviez à élire un académicien au fauteuil d'Edmond Rostand, pour qui voteriez-vous ? » Et Gaston Picard répondit : « Pour Charles Péguy, mort au champ d'honneur. »²

Jour des Morts

I

Au lieu d'aller fleurir les dalles du passé,
Cherche au loin, par l'esprit, une humble croix qui tremble.
Ton cimetière est là. Car, cette année, il semble
Que l'aïeul pour le fils veuille être délaissé.

Le tombeau nous renvoie au tertre. Et, front baissé,
Visitons d'un long rêve, aujourd'hui, tous ensemble,
Les champs où, dans l'espoir qu'un clairon les rassemble,
Ils se sont endormis en ordre dispersé.

Ferme les yeux. Vois chaque place. Un camarade
A gravé dans la croix le jour, le nom, le grade,
Et parmi l'herbe triste a posé le képi.

Ô renflements du sol plus nobles que des marbres !
Ô Patrie automnale apportant sans répit
Sur les corps de tes fils les feuilles de tes arbres !

¹ Carole Garcia et Roland Dargeles, *Edmond Rostand, panache et tourments*, Hélette, Curutchet, 1997, p. 89.

² S. n., « Les Lettres », *L'Intransigeant*, 40^e année, n° 14064, 15 janvier 1919, p. 2.

II

L'un est mort en sachant et l'autre sans savoir
De quel pas de vainqueurs ils battaient en retraite.
L'un, pris à l'improviste, eut une mort distraite ;
L'autre, la lente mort qu'on a le temps de voir.

Quand, sur le dur orgueil d'accomplir son devoir,
Ils laissaient, en mourant, tomber leur jeune tête,
Aucun n'a regretté, comme fit le poète.
Ce « quelque chose, là » que plus d'un crut avoir !

Souvenons-nous comment, pendant près d'une lieue,
On entendit chanter leur France rouge et bleue,
Lorsque, pour nous défendre, en route elle se mit.

Ne songeons qu'à ces morts, soldats, martyrs, apôtres !
Que ce jour soit le Jour des Morts à l'Ennemi !
Ne songer qu'à ceux-là, c'est mieux songer aux autres.

III

Nolly, Gilbert, Goujon, fauchés comme du seigle !
Et ce beau Cassagnac perdu dans le brouillard !
Müller qui meurt « à la manière de » Bayard !
Car un héros pensif sort du railleur espiègle !

Et ceux-là : l'un, tombant d'un vol calme qu'il règle,
L'autre, empourprant sa terre, immortel campagnard,
Et qui, la méritant, n'ont pas eu par hasard,
Péguy la mort du loup, Reymond la mort de l'aigle !

Ils sont morts. Et, de peur de ne pas réussir
À mourir tout de suite en sortant de Saint-Cyr,
Ganté de blanc, Fayolle a remis son panache.

Ils ont tous entendu le colonel Doury
Dire, quand pour la mort sa troupe se harnache :
« Mot d'ordre : le sourire ! » Et tous ils ont souri.

IV

Ceux qui sont morts pour la Patrie ont vu l'Archange.
Qu'il soit le Chevalier de soleil et de fer
À qui le gantelet de Roland fut offert,
Ou du pommier lorrain le Visiteur étrange ;

Né du sol ou du ciel, des récits de la grange
Ou de l'Histoire, armé du soc ou de l'éclair,
C'est l'Archange ! celui dans lequel, d'un œil fier,
On croit voir sa Patrie avant qu'on s'y mélange !

Chacun, selon ses yeux, sa province, sa foi,
L'a vu. Dans cet instant du plus grand don de soi,
Tous l'ont vu ! tous l'ont vu ! nous en mourrons d'envie !

Tous — quand, se soulevant sur un bras douloureux,
Comme Roland son gant ils lui tendaient leur vie, —
L'ont vu, de fer et d'or, et qui venait sur eux !

Isabelle Kaiser
3 novembre 1914

Mademoiselle Isabelle Kaiser (1866-1925) est une romancière et poétesse suisse dont le nom « aimé et si profondément suisse » figure dans la liste des collaborateurs réguliers de *La Guerre mondiale*, quotidien genevois d'actualités militaires, riche en illustrations, qui parut du 1^{er} septembre 1914 à août 1919. Elle donne le 3 novembre à ce journal un diptyque qui nous intéresse : « Le

Kulturraum Ermitage
DORFSTRASSE 30
6375 BECKENRIED

Mitwirkende
MAJA SCHELLODORFER
RAPHAEL VON MATT
BRIGITT FLÜELER
VELI BLUM

Journal
Le cœur ouvert de son enfant

Hohepriesterin
DER DICKTUNST
EINE BEGEGNUNG MIT
Isabelle Kaiser

SA 1. OKTOBER 2016
KULTURRAUM ERMITAGE · 17H

Mon Oeuvre : Un cri
Sa source : le désespoir
Son but : la souffrance
Son excuse : la douleur
Sa noblesse : la sincérité !

Beethoven am
Vierwaldstücken

1. OKTOBER 1866
- 17. FEBRUAR 1925

Isabelle Kaiser

EINE VERANSTALTUNG DES HISTORISCHEN VEREINS NIDWALDEN
ZUM 150. GEBURTSTAG VON ISABELLE KAISER · WWW.HVN.CH

Affiche composée pour les 150 ans de la naissance d'Isabelle Kaiser
d'après une photographie ancienne

poète » et « La cathédrale » (celle de Reims), dont le premier pan est dédié « à la mémoire de Charles Péguy »¹.

Ce sonnet est remarquable dans la mesure où Kaiser, de langue maternelle allemande, écrivit essentiellement en français jusque vers 35 ans, avant de passer à la langue allemande. Elle vécut retirée à Beckenried, au sud du lac des Quatre Cantons, à partir de 1897.

Le Poète

Après ta chaste vie, une mort héroïque,
Qui met le sceau du sang sur tes nobles *Cahiers*,
Et dans l'ardent poète improvise un guerrier,
Pour clore son poème en épopée antique.

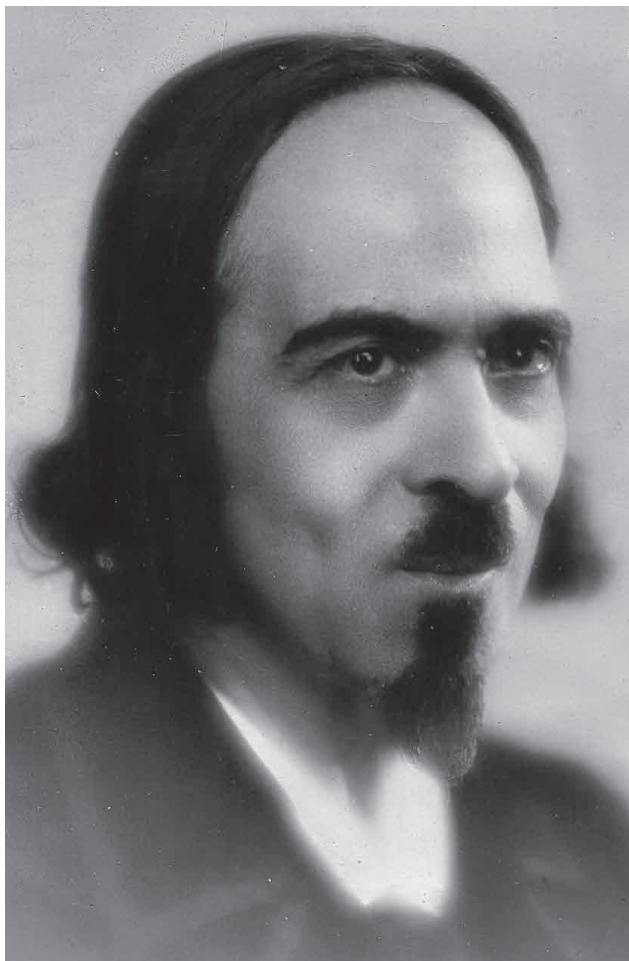
Mais le grand solitaire, aux croyances mystiques,
Qui tombe au champ d'honneur, ne meurt pas tout entier :
Par la sublimité de ton geste dernier
Tu rejoins les héros des grandes républiques.

Une flèche barbare a détendu ton arc,
Et projeté ton âme au ciel de Jeanne d'Arc,
Où la gloire, à longs flots, jaillit de ta blessure.

Ton front troué d'apôtre, où le grand jour a lui,
Prépare encor la voie aux jeunesses futures,
Car tu fis de ta mort ton chef-d'œuvre, Péguy !

Ermitage de Beckenried, automne 1914

¹ Isabelle Kaiser, « Sonnets héroïques », *La Guerre mondiale. Bulletin quotidien illustré*, n° 55, 3 novembre 1914, p. 435. – C'est semble-t-il par une coquille (*La Guerre mondiale*, n° 62, 11 novembre 1914, p. 496) qu'un numéro ultérieur du même bulletin dédie encore « à la mémoire de Charles Péguy » un sonnet décrivant la mort de Xavier de Curières de Castelnau (1893-1914). À moins qu'il faille comprendre que c'est le cycle entier des *Sonnets héroïques* qui constituait alors, dans l'esprit de son auteur, un hommage à Péguy.



André Suarès par Gaston et Lucien Manuel
ca. 1930

André Suarès
17 décembre 1914

André Suarès rencontra Péguy en 1904 ; s'en suivit une fidèle amitié. En 1939, en pleine déréliction, Suarès écrit encore¹ :

J'ai beau être de Provence, de Bretagne, d'Irlande même : ils n'auraient qu'à déterrer sous mon nom une aïeule d'origine israélite : ces pauvres os en poussière seraient assez pour que les héros de la race supérieure les fissent voler en l'air, et les dispersent dans l'ordure de leurs rires. Non, c'est un Français, un Anglais, un catholique, ou du moins pouvant passer pour l'être, à trois ou quatre siècles près, qu'il faudrait ici, un témoin de l'âme humaine digne de la venger sur les fils de la Bête. Un seul homme en aurait eu le courage, je pense, puisque personne enfin ne l'a. Un seul n'y eût pas failli. Péguy eût parlé, j'espère, il eût poussé son cri. Il n'est pas là, et il n'y a personne.

Le sonnet d'envoi que Suarès adresse *post mortem* à Péguy a été publié dans un essai en prose dès 1915² et repris dans le *BACP* en 1978³. Le poète y relie le sort de Péguy, tué le 5 septembre 1914 à Villeroy, et celui de la « cathédrale martyre » de Reims, pilonnée par les obus dès le 4 septembre 1914.

Schlumberger a apprécié l'ouvrage entier et sans doute ce poème, comme il l'écrit à Suarès le 2 novembre 1915 :

Quel émouvant portrait vous avez tracé, cher Suarès, précis et respectueux du modèle à la façon d'un dessin de Clouet, et en même temps chaleureux comme seule l'intelligence de l'amitié sait l'être. Le visage de Péguy, ses gestes, son accent sont fixés avec tant de vérité, que même lorsqu'il s'agit d'un trait qu'on n'a pas remarqué soi-même, on ne se retient pas de dire : *Comme c'est bien ça !*⁴

¹ André Suarès « Chronique de Caërdal », *Nouvelle Revue française*, 27^e année, n° 304, 1^{er} janvier 1939, pp. 120-128.

² André Suarès, *Péguy*, Émile-Paul, 1915, p. <97>.

³ *BACP* 1, janvier-mars 1978, p. 94.

⁴ Sidney D. Braun, « *An Unpublished Letter from Jean Schlumberger to André Suarès* », *The French Review*, volume 39, n° 4, février 1966, pp. 533-535.

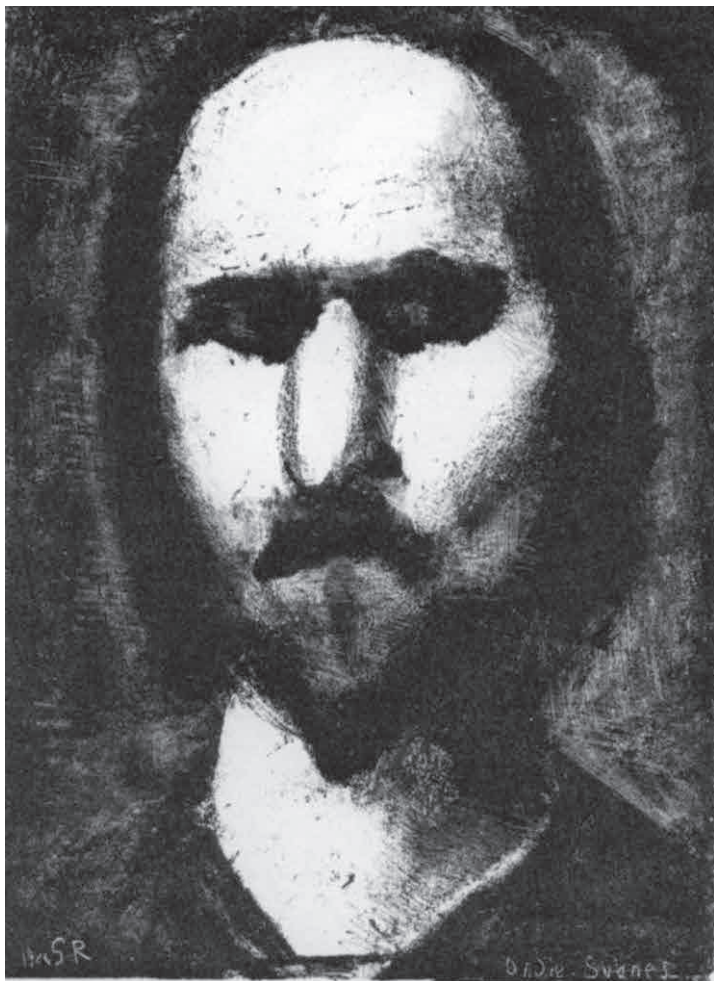
« Tombe dans les épis ! Tombe dans les labours ! »

Tombe dans les épis ! Tombe dans les labours !
Tu vis toujours, Péguy ; tu gardes le village ;
Tu mènes la charrue et guides l'attelage,
Et tu fais de ton sang le pain de chaque jour.

Entre le cimetière et l'école du bourg,
Meule du corps viril au chemin de halage,
Tu bornes la contrée à l'empan du courage
Et marques désormais la route de Strasbourg.

Tu rêvais d'un baiser sans réserve et sans tache :
La mort te l'a donné si pur qu'elle te cache
Dans cette chaste pourpre et ce vierge sommeil.

Je ne puis pas te plaindre et plutôt je t'envie.
Ta mort est comme Reims une flamme au soleil.
Et mourir en montant est plus beau que la vie.



André Suarès par Georges Rouault
lithographie monogrammée et datée dans la pierre, extraite de
Georges Rouault, *Souvenirs intimes*, Frapier, 1926

Joseph Mélon
19 décembre 1914

C'est pour Mélon que Péguy avait repris la tradition du « cahier du jour de l'an », le 31 décembre 1911, en publiant, après *La Maison vers le lac* (CQ XI-11), *L'Ami désabusé* (CQ XIII-10).

Les poèmes de ces recueils sont écrits en vers classiques et notamment en alexandrins. Publiés à compte d'auteur, ils sont de stricte métrique mais point d'un académisme attardé¹. Dans la « revue libre » *Pan*, Abel Léger affirme ne voir dans *L'Ami désabusé* que poésie « grise » et « uniforme »², et Henri Martineau dans *Le Divan* estime ces vers « un peu guindés, un peu froids volontairement »³. Mais dans *L'Aurore*, V.-Paul Duprey loue en revanche Mélon, « dont le premier livre n'avait point passé inaperçu » et qui « dans *L'Ami désabusé*, nous a paru tout à fait maître de sa forme et de son procédé »⁴. L'ouvrage fut couronné par l'Académie française d'un prix de 400 francs l'année suivante, à l'occasion d'un partage du prix Archon-Despérouses. De fait, comme l'explique André Thérive, « il semble que Joseph Mélon (entendons sa manière) ait évolué plutôt de Vigny vers Baudelaire : un peu de rudesse et de froideur déparait encore ses premiers vers, un peu de didactisme aussi, que le prosaïsme accompagne. »⁵ Voici un extrait de « L'astronome », poème de ce recueil⁶ :

¹ Il est même « à redécouvrir », pour Alain Mercier (*Édouard Schuré et le renouveau idéaliste en Europe*, thèse de doctorat, Université de Lille III, p. 649).

² Abel Léger (1882 – après 1940), *Pan*, 5^e an., n^{os} 6-8, juillet-septembre 1912, « Poèmes », p. 543.

³ Henri Martineau (1882-1958), « Les Poèmes », *Le Divan*, 2^e an., n^o 12, juin 1910, p. 210.

⁴ Numéro du 19 février 1912, p. 2. – « V.-Paul Duprey » est le pseudonyme du haut-fonctionnaire Gustave-Joseph-Victor Dupré (1858-1921), directeur de l'Imprimerie nationale de 1906 à 1911, critique littéraire.

⁵ Page 396 dans A. Thérive, « Joseph Mélon », art. cité.

⁶ CQ XIII-10, p. 28. – Les Éditions des Belles-Lettres rééditèrent en 1923 les deux recueils en un volume unique de 126 pages (sous le titre double : *La Maison vers le lac. L'Ami désabusé*).

L'homme est le dur miroir scientifique et précis
 Qui reflète les faits exacts, mais rétrécis,
 L'homme est un appareil et l'homme est une lyre,
 Et de la connaissance il fera du délire ;
 Il a pesé l'étoile et saura l'adorer,
 Et mesurant le vide, il voudra l'implorer.
 Pour ne point défailir la nuit à sa fenêtre,
 Il lui faudra chérir ce qu'il vient de connaître,
 Donner des noms d'amour, de triomphe et d'espoir,
 À ces amas de gaz qui flottent dans le noir !
 Sous le dôme muet que la nuit illumine,
 Il chante l'univers que son esprit domine,
 Et sous l'énormité de ses mornes arceaux.
 Il chante son cantique et suspend ses berceaux !
 Il brise comme noix les effets et les causes,
 Mais pour pouvoir aimer prête son âme aux choses ;
 Il met des vitraux bleus aux jours de sa prison
 Et de son vaste cœur inonde l'horizon.
 Il lui rend en amour les extases qu'il donne
 Et pour bénir les rocs y dresse la madone !
 L'homme est le merveilleux buisson dans le désert,
 Il faut la main d'un dieu sur ce front noir et vert.
 Or, nul n'est descendu sur l'austère retraite
 Couronner l'astronome et parler au poète.

Le « poète de la vie intérieure », à notre avis plutôt romantique, de par ses thèmes et la facture de ses alexandrins, écrit en 1914 un bel hommage à son éditeur, ami et correspondant¹ :

À Charles Péguy, mort au Champ d'honneur²

Cher Péguy, ton cerveau qu'une balle traverse
 Sur ce sol dont il fut la charrue et la herse,

¹ Auguste Martin, « Lettres de Péguy à Joseph Mélon », *FACP* 71, avril 1959, pp. 19-22.

² *La Nouvelle Revue*, 36^e année, 4^e série, t. XVIII, 15 juillet 1915, pp. 127-128 ; repris dans J. Mélon, *Le Roi triste*, Crès, 1919.

Sur le fertile sol gaulois,
Un soir s'est répandu tandis que la vendange
Rêveuse préparait une force qui venge
Et regardait jaunir les bois.

On était dans ces jours où la bête allemande
Heurtait, d'un mufle noir que le charnier demande,
Le seuil sacré de nos enclos
Et donnait du bélier contre les vieilles portes
Où les siècles sculptaient la France et ses cohortes
De rois et de saints au repos¹.

Or, maintenant, Péguy, tout vibre, siffle ou tonne,
L'hiver reprend le glaive aux doigts sanglants d'automne,
Et le vent froid dans les clairons
Sonne aux *morituri* tout le long des frontières,
Pendant que les cités éteignent leurs lumières
Et dans la nuit plongent leurs fronts !

Ton exemple fut droit ainsi qu'une colonne
Et ta mort de soldat d'un saint laurier couronne
Ton parcours français et chrétien.
Nous ne verrons jamais dans le soir de la rue,
L'image au dos courbé qui t'était apparue
D'un Péguy vieux au vieux maintien.

Tu restes éternel sans perdre la jeunesse,
Et la gloire avec toi qu'aucun labeur ne presse,
Devisera le long des temps
Et la postérité, de décade en décade,
Redira sur quels champs et quelle barricade
Tu fus des plus purs militants.

¹ En 1919 : « De saints et de rois au repos. » Mais nous suivons l'édition originale de 1915, à deux exceptions près, quand nous ignorons « Ève » (v. 43) et « Petite Espérance » (v. 55).

Où donc sont la boutique et le poêle de fonte,
Les propos où l'ardeur, ainsi qu'un soleil, monte
De l'horizon jusqu'au zénith,
Où donc les travailleurs sur les mots à l'enclume,
Où le papier vivant qui frémit en volume ?
Je ne vois qu'airain et granit !

Où, ton style poli qu'eût admiré Racine
Et ton style difforme ainsi qu'une racine
Que tord et tourmente le suc ?
Où donc l'encrier noir des jours de polémique ?
Mais où la plume d'aigle et le feuillet biblique
Pris aux doigts de Jean et de Luc !

Nous vivrons ton été mystique où naquit Ève
Qui devint Jeanne d'Arc et sainte Geneviève,
Ô pur éternel féminin !
Nous nous promènerons avec nos robes d'âmes
Dans les vergers où sont tes saintes et tes dames
Sous la couronne et le hennin.

Nous revivrons ton œuvre après notre victoire,
Et ton jeune idéal fait dans un vieil ivoire
Réunira ses zélateurs.
Nous verrons accourir après les jours épiques
De nouveaux ouvriers pour d'autres basiliques
Et des héros législateurs.

Pour la communion de « petite Espérance »
Je vois un beau printemps dans les jardins de France,
Un bouquet neuf sur chaque toit !
Car déjà dans l'essor guerrier qui nous convie
Nous entendons frémir au dos de la Patrie
Les grandes ailes de la Foi !

On voit dans ce poème, comme écrivait André Thérive, « osciller entre les poèmes familiers et le lyrisme à grandes ailes » :

Pour dire le vrai, c'est le mélange des deux espèces qui trouble un peu dans ses volumes ; on pourrait ajouter le mélange de deux ordres d'images, les unes à dessein familières et terrestres, les autres magnifiques et grandioses. Mais le poète a voulu cette disparate ; et je crois qu'au fond le goût de l'antithèse n'est pas étranger à quelqu'un qui admire et pratique Hugo autant que lui.¹

Peut-être est-ce entre autres pour cette commune admiration que, dès 1914, Péguy avait retenu, semble-t-il, pour janvier 1915 le recueil suivant de Mélon, à savoir *Le Roi triste*, dont quelques vers avaient été publiés à la *Revue de Paris* et qui devait n'être édité chez Crès qu'en 1919, à cause de la guerre...

L'ardent lyrisme de Mélon, la tenue austère de sa pensée furent loués par plusieurs critiques, dont Pierre Quillard, André Rivoire ou Auguste Bailly². Et Paul Hervieu, quelques mois avant de mourir (il meurt le 25 octobre 1915), écrivait, laudatif, à Mélon : « Tout particulièrement dans l'*Ode à Péguy*, j'ai retrouvé vos dons si originaux, les alliances de mots et les images si expressives qui saisissent et enchantent. »

Le 9 avril 1936 en soirée, chez Aurel, Mélon lui-même lut ce poème à la fin d'une causerie de Louis Lefebvre sur Péguy³.

¹ Page 394-395 dans A. Thérive, « Joseph Mélon », art. cité.

² Compte rendu du *Roi triste* par Paul Deltombe dans « Bibliographie », *La Gerbe*, 1^{re} année, n° 8, mai 1919, p. 239. – Mélon collaborait lui-même à cette revue.

³ S. n., « Nouvelles des lettres, des sciences et des arts », *L'Action française*, 29^e année, n° 96, 5 avril 1936, p. 3.

Jean Cocteau
30 janvier 1915

Voici un poème¹ au rythme expressif. Pièce de circonstance au titre parodique, qui n'est pas sans rappeler le schéma strophique de Joseph Mélon dans le poème précédent ? Certes, mais où Jean Cocteau, après son bref passage au front comme civil, se souvient, en dix-huit stances émues et horrifiées, de Péguy, qu'il avait notamment fréquenté au château de Trie, chez les Casimir-Perier. Péguy ne lui avait-il pas même proposé de faire en sa compagnie le pèlerinage de Chartres² ?

Même si Péguy est « trois fois cité à l'ordre du poème », selon la belle expression de Jean Touzot³, Cocteau dédie son poème à Barrès, l'auteur de *La grande pitié des églises de France*, auquel il avait fait des visites à la fin de l'été, puis au début de l'automne 1914, pour l'entretenir de la situation des blessés de guerre.

La grande pitié des victimes de France

à Maurice Barrès

... C'était dans ce village un poste d'ambulance.
Les femmes à genoux travaillaient en silence,
La nuit allait finir.
La gangrène, mêlée aux brouillards de l'automne,
Faisait son musc infect, douceâtre, monotone,
Fade à s'évanouir.

¹ Jean Cocteau, « La grande pitié des victimes de France », *Le Mot*, 1^{re} année, n° 8, 30 janvier 1915, pp. 1-3 ; repris dans le *Journal de l'Université des annales* (9^e année, tome II, 1915, pp. 640-642), en annexe aux *Lettres à sa mère* (t. I : « 1898-1918 », Gallimard, 1989) et dans ses *Œuvres poétiques complètes* (Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1999, p. 1507). – Nous conservons l'orthographe propre à Cocteau : « guy, léverez, moëlle »...

² Abbé Arthur Mugnier, *Journal. 1879-1939*, Mercure de France, « Le Temps retrouvé », 1985, p. 260.

³ Jean Touzot, *Jean Cocteau*, La Manufacture, 1989, p. 116.



Le fusilier marin Cocteau au front, *ca.* 1915-1916

Ils étaient là, couchés sur la terre contente ;
On entendait gémir, dans un coin de la tente,
 La plainte d'un turco ;
Et tous ces humbles corps aux groupements inertes,
Ressemblaient, amaigris, avec leurs faces vertes,
 Aux anges du Gréco.

Un soldat, ce n'est rien s'il ne peut plus se battre.
On les avait trouvés, après deux jours ou quatre,
 Sur le bord des talus !
Et l'affreux de cela que nul ne peut décrire,
C'était ces jeunes gens habitués au rire,
 Et qui ne riaient plus.

Comme un navigateur, dévoré par la brume,
Sent contre sa figure un masque froid d'écume
 Jaillir de l'Océan,
On voyait, sur le seuil du funeste voyage,
Peu à peu, quelques-uns de ces jeunes visages,
 S'enduire de néant.

J'en ai vu, leur médaille appuyée à la bouche !
Sans doute ils demandaient qu'un miracle les touche,
 D'être chez eux soudain,
Que leur mère soit là, qu'un bon feu craque et flambe,
Et de pouvoir encor, eux qui n'ont plus de jambes,
 Courir dans le jardin !

Quand on est mort ainsi, se pourrait-il qu'on meure ?
Vous hanterez toujours nos paisibles demeures
 De votre sainte loi ;
La terre à son travail ténébreux vous mélange :
Vous serez – mes amis – et dans le pain qu'on mange
 Et dans le vin qu'on boit.

Morts parmi les moissons et morts d'entre les vignes,
Hélas ! pauvres vivants – serons-nous assez dignes

De boire et de manger
Cet élixir plus rouge et ces gerbes plus blondes,
Auxquels une alchimie amoureuse et profonde,
Vous aura mélangés.

Je regarde les champs dont la douceur étonne...
Rien n'y paraît ému par le canon qui tonne,
Rien n'altère leur miel.
C'est là que renaîtra, docile et sans reproches,
Ce peuple végétal qui écoute les cloches
Ensemencer le ciel.

Vous êtes là, râlant, mourant, mes camarades ;
Le laurier du héros entre vos lèvres froides
Sécrète un suc amer ;
C'est en vain qu'on vous cherche et vous soigne ;
Dans vos yeux stupéfaits votre regard s'éloigne,
Comme une barque en mer.

Ah ! dans ces yeux déserts, toute espérance éteinte !
Lorsqu'on n'a plus de bras peut-on rêver d'étreinte
Et de rians hymens ?
Lorsqu'on n'a plus ses yeux qu'importe un jour ou l'autre ?
Et que fait une main qui veut prendre la vôtre,
Quand on n'a plus de mains ?

*

Péguy, tu me disais : « Là-haut on se retrouve ;
Il y a un château, et il y a des douves,
Et il y a un parc. »
... As-tu vu Reims en proie à l'orageux désastre
De ce château céleste empli de lys et d'astres,
Auprès de Jeanne d'Arc ?

Frères, vous le savez, je suis un somnambule,
Sachant que ma maison n'est que le préambule

D'un plus austère toit ;
Nous nous réunirons sous l'étroite chapelle.
Péguy, j'entends ta voix terreuse qui m'appelle !
Je m'enfonce vers toi.

Noël s'éloigne avec ses souliers plein de rêve ;
Et un an qui commence et un an qui s'achève,
Sous les boules de guy.
Et vous, cœur enfantin, puéril patriarce,
Avec vos vers têtus comme une troupe en marche,
Vous serez mort, Péguy !

Tu seras mort, et tous, et tout ce qui espère !
Le père sans le fils et le fils sans le père,
Et les femmes en pleurs.
Ô fantômes de Kant, de Beethoven, de Goethe,
Ne léverez-vous pas une farouche émeute
Contre votre Empereur ?

*

Je rêvais, j'étais là, secoué jusqu'aux moëlles ;
L'aurore colorait l'ambulance de toile ;
Et les coqs espacés
— Ce pur éraillage des hameaux qui s'étirent —
Annonçaient un jour neuf et de nouveaux martyres
Et de nouveaux blessés.

On eût dit que c'était la fin d'une bataille ;
Les femmes, à genoux près des couches de paille,
Priaient pour ce jour neuf.
Et, comme c'est toujours Bethléem où l'on prie,
On entendait bouger le voile de Marie,
Et le souffle du bœuf.

Nous vous imaginons, de loin, le long des haies,
Anéantis d'amour et perdant par vos plaies

Une sombre liqueur ;
Comme le rossignol, que son sang pourpre arrose,
Chante toute la nuit collé contre la rose
Qui lui perce le cœur.

Mais, hélas, près de vous, comment tenir ses larmes ?
Car, ô noirs chevaliers sans bouclier, sans armes,
Sans page et sans écu,
Dans l'Histoire sublime où chacun vous envie,
Vous êtes des vainqueurs. Mais dans la douce vie,
Vous êtes des vaincus.

Henri Ghéon
8 juillet 1915

Ghéon écrivit « Le dernier *Cahier* de Péguy » au front, où il était médecin-major, et reçut une critique très favorable de Louis Lefebvre dans *La Revue bleue*¹ :

Ô poète de vers pédestres, ô fantassin...

s'écrit M. Ghéon ; cela est d'une exactitude touchante et douloureuse, s'adressant à cet écrivain-là qu'était Péguy, et mort comme on sait. « *Poète de vers pédestres...* » Oui... Et ce dernier cahier, qui ne sera pas écrit, *sera*, cependant, dernière œuvre, non point de littérature, mais celle pour quoi l'écrivain est mort. Il sera :

*Il mettra le temps qu'il faudra, il a le temps !
Car tu lui as appris la lenteur paysanne et la patience.*

Ceci est daté de juillet 1915. Et le voilà écrit, le dernier cahier de Péguy.

¹ Louis Lefebvre, « Poètes », *La Revue bleue*, 57^e année, n° 10, 17-24 mai 1919, pp. 307-311. – Le poème avait même été précédemment compté « parmi les quelques meilleurs de la guerre » (s. n., « Les Lettres », *L'Intransigeant*, 37^e année, n° 13159, 24 juillet 1916, p. 2).

Mais une première critique, parue dans *La Revue de Hollande*, était bien froide¹ :

Nous en faisons humblement l'aveu : les poèmes que M. Henri Ghéon publie dans le *Mercure de France* du 1^{er} octobre nous ont laissé insensible. « Le dernier *Cahier* de Péguy » dédié à sa mémoire contient peut-être des beautés, et nous avons quelque honte à avouer notre incompréhension. Ce n'est point tant la forme qu'emploie M. Henri Ghéon qui nous rebute. Paul Claudel, qui s'est éloigné du vers français traditionnel, éblouit par un lyrisme fait d'images toujours neuves. Mais les poèmes que publie le *Mercure* inquiètent sans émouvoir.

Apparemment cohérente avec elle-même, *La Revue de Hollande* publiera en septembre 1916 « Trois poèmes de guerre » de Paul Claudel. Mais un compte rendu de *Foi en la France* de Ghéon rendra cette année-là un tout autre son de cloche envers un « recueil de poèmes pleins de sincérité et de ferveur »².

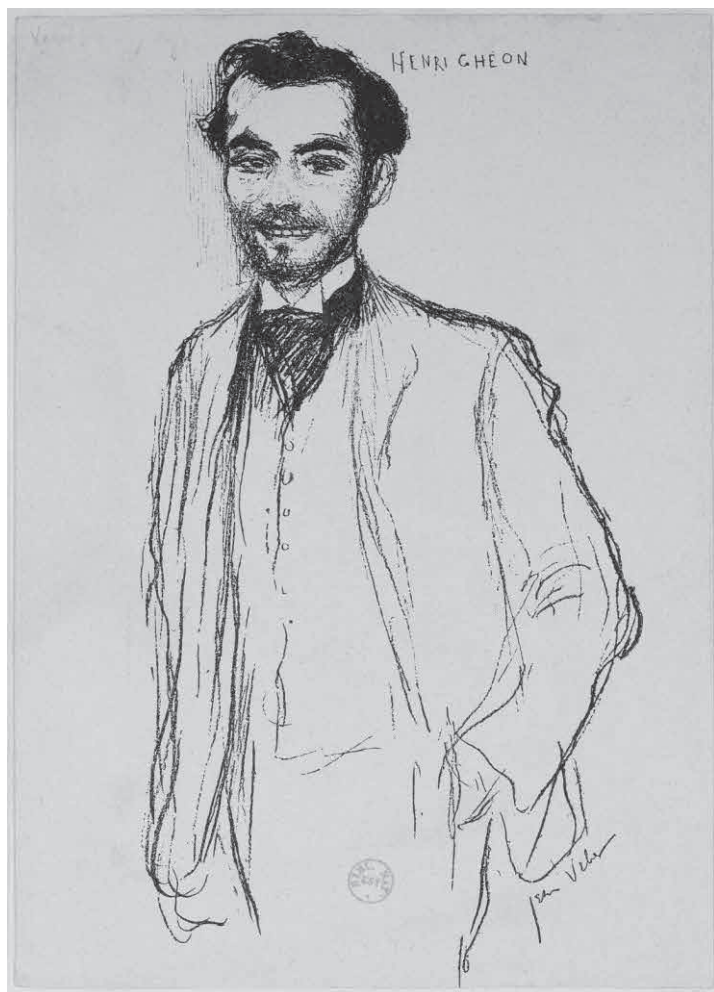
Le poème en vers libre de Ghéon fait une allusion à l'un de ses articles antérieurs³, mais il rappelle surtout la manière claudélienne. Nous en donnons ici le texte de 1915, globalement meilleur que ses rééditions⁴.

¹ F. de Solpray, « Les revues françaises », *La Revue de Hollande*, 1^{re} année, tome I, n°, 1915, p. 638.

² « Notes, faits et documents », *La Revue de Hollande*, 2^e année, t. III, n° 1, juillet 1916, p. 118.

³ Henri Ghéon, « Victor-Marie, comte Hugo (Le dernier cahier de Charles Péguy) », *NRF*, décembre 1910, pp. 795-798.

⁴ Henri Ghéon, « Le dernier *Cahier* de Péguy », dans les « Poèmes », *Mercure de France*, 26^e année, t. CXII, n° 418, 1^{er} octobre 1915, pp. 216-221 ; puis dans les « Discours lyriques » de *Foi en la France*, Éditions de la NRF, 1916, pp. 170-178. C'est cette édition d'avril 1916 qui a été reprise – à une dizaine de coquilles près – dans *BACP* 70, avril-juin 1995, pp. 96-100 ; reprise elle-même citée dans Jean-Pierre Rioux, *La Mort du lieutenant Péguy : 5 septembre 1914*, Tallandier, 2014, p. 195.



Henri Ghéon par Jean Veber
estampe, 1898 (BnF)

Le dernier Cahier de Péguy

« Charles Péguy a été tué à l'ennemi le 5 septembre 1914. »

À Sa Mémoire.

Ô paysan, ô maître d'école, ô poète — et avant tout, de naissance, troupier !
Petit troupier, cher petit troupier qui aimes les routes,
Les routes planes, les routes longues, les routes infinies de Beauce,
Les pas après les pas, les mots après les mots...
Ô poète de vers pédestres, ô fantassin...
— Vois-tu, on ne peut pas parler de toi sans parler comme toi, entraîneur
de paroles.
Ou du moins, un peu comme toi.

Car la même force impulsive, entêtée, sans cesse refaite et reprise,
Regreffée sur soi-même et soutenue et stimulée par la dure élasticité de la
terre
— de notre terre —
La même force qui te portait sur la terre battue de nos routes et de nos
chemins,
Avec des fatigues, des haltes, la fatigue surmontée, la halte sitôt levée
D'étape en étape jusqu'à la mort...

Activait déjà les mots dans tes phrases, les phrases dans tes pages, les
pages dans tes cahiers,
Et chaque cahier était une page, une phrase, un mot unique
Et tout ton œuvre un mot qui ne discontinuait pas.

Comment parler de toi avec des points et des virgules,
Toi qui ne savais pas souffler dans l'accomplissement ininterrompu de ta
tâche,
Prendre un temps pour souffler... et même dans la pause
Accusais l'élan et l'aplomb du prochain rythme dont tu te sentais possédé
Et dont tu nous communiquais l'allégresse...

Pourtant te voici arrêté.

Eh bien non ! nous ne souffrirons pas que cela cesse : il ne fallait pas commencer ;

Il ne fallait pas saisir notre bras, bon compagnon des marches de Lozère et de Chevreuse

— puis de Champagne, hélas !

Eh bien non ! nous ne souffrirons pas que tu te taises,
Non que nous buvions tes paroles, toutes comme des vérités,
Mais toutes les aimions comme le jet même de l'arbre
Qui n'a pas donné tous ses fruits.

Non, il ne se peut pas que tu closes la bouche au moment même de ton éloquence,

Au moment où s'ouvre pour ta parole le vrai royaume,
Celui qu'elle appelait, qu'elle circonvenait de toutes parts,
Frapant à mots redoublés à la porte et nous disant : c'est là
— le royaume républicain de la France
De toutes pièces reconstruite et de toute ton âme ranimée,
Dans la folie nécessaire et subie d'une guerre d'indépendance et de foi !

Comme tu marchais à la guerre dans tes cahiers d'avant guerre, petit troupier,

Ah ! comme tu marchais à *cette* guerre :
Comme elle était ta chose, et ta route, et ton cri,
Et le martèlement de ton inlassable outil sur l'enclume
Et la cadence de ton pas dans les marches et contre-marches
Des bataillons de mots français que tu menais suivant une dialectique
rusée

(Une dialectique, dirais-tu, qui est une tactique et une stratégie),
À l'assaut des mauvaises pensées de l'ennemi !
Comme tâtant, biaisant et fonçant droit ensuite.
Ah ! comme tu emportais le morceau !

Le jour où la Patrie t'appelle, le 2 août — le 2 août d'un été splendide,
Quel bond, Péguy ! « Je donnerais ma vie
Pour les quelques semaines de bonheur que je vais vivre ! »
Cinq semaines... pas plus... — et la mort...

Mais vous qui pleurez — vous qui regrettez un beau livre,
Songez-vous à cela : ses mots
Sont devenus des hommes, sont des hommes, de petits troupiers comme
lui !

Et ses pensées sont devenues des actes, sont des actes
Qui n'ont pas renié l'esprit !
Et sa plume aiguë, dans sa main, luit au soleil : c'est une épée !
— Et tout cela docile, ardent, fort, héroïque
Comme à sa table de travail !

Petit troupier, petit officier de troupe, soldat poète
Qui commandez un poème vivant, remuant, marchant et chargeant
(Et si semblables à vos poèmes d'avant guerre),
Quelle dérision pour vous que vos livres,
S'ils ne sont pas, s'ils ne veulent pas être et se contenter d'être de bon cœur
Une préparation, un entraînement, une école et le premier coup de
clairon !

Votre dernier cahier, celui que vous n'écrivez pas, car ce n'est plus le
temps d'écrire,
A d'immenses plaines pour pages, de larges marges blondes de moissons,
Et de vrais soldats y fourmillent, tous les garçons de France avec leurs
pères
Pareils à des lettres d'imprimerie (bon correcteur d'épreuves, bon prote !)
Ordonnées en d'harmonieuses et solides formations,
Mais toujours changeantes, toujours bougeantes, toujours nouvelles,
Car la France n'a pas de fin, ni de sclérose, ni d'épuisement...

Résignons-nous ! nous ne le lisons pas, ce cahier de guerre, notre épopée,
Qui nous était formellement promis par les voix de saint Louis, de Jeanne,
de Danton,
Mêlées à votre voix qui faisait écho à toute la France
Et refusait de renoncer à quoi que ce fût d'elle qui sonnât clair au cours
des temps.

Nous vous prenions pour un écrivain, cher soldat !
— Celui qui fait l'histoire ne se soucie pas de l'écrire ;
Vous n'avez pas dit : « J'écirai le cahier de guerre et de gloire,
Le cahier de rachat et de fondation » mais : « Il sera ! »

Épars dans la mémoire de ceux qui survivent
Dans l'âme flottante des morts, dans l'avenir qui le recueillera,
Il est :
Le jour où vous tombez, il est déjà, ce cinquième jour de Septembre
Où le même coup vous désarme et de la plume et de l'épée,
Mais trop tard, l'œuvre est commencée

Et rien plus ne l'arrêtera :
Le vent tourne, il fait beau et la Marne est limpide,
Vous êtes mort et Dieu décide.

Nous aurons encore des poètes, Péguy,
Quand déploiera ses étendards la justice victorieuse
Sur les coteaux reboisés de la paix ;
Ils traceront dans le loisir des vers légers, nuancés et polis
À l'image de la nature et de leurs rêves ;
Ils prendront le monde à témoin que la vie est amère ou belle ;
Selon leur cœur, ils peupleront de déesses nouvelles la Fiction ;¹
Ils moduleront leur plaisir en de vains airs, plus vains d'autant que plus durables,

— Mais qui montera sur la borne, au carrefour, si ce n'est toi ?...

Ô instituteur de la nation, ô poète
Qui tournes en actes tes mots et sais mourir pour qu'ils pèsent plus lourd
Et que personne plus n'en doute,
Comme ta voix nous manquera !...

Les autres parleront aux siècles, mais qui viendra dorénavant parler aux hommes ?

Il faudra enseigner, agir, reprendre encore : tout ne sera pas juste et bien
Dans la justice de notre Arcadie !
Je cherche en vain celui qui te remplacera, maître d'école...

— Mais n'est-il pas trop tôt pour s'inquiéter de demain...

Aujourd'hui n'est pas consommé, tant s'en faut, ni ton œuvre, ni la victoire...

(Décidé, non point consommé, dirais-tu)
Ni ta vie, ni ta peine encore, vaillant petit homme de troupe,
Bien que ton corps ait rendu l'âme et semble en avoir fini avec nous...

Tu n'es pas au bout du chemin, tu n'as pas épuisé la veine
De tes paroles entraînantés qui ne s'arrêteront qu'au but ;
Incorporées aux armées de la France, soldats qui jamais ne désertent,
Elles s'appellent et se répondent, elles tombent et se redressent,

¹ Nous écrivons à ces trois derniers vers les trois points-virgules de l'édition de 1916, meilleurs que les simples virgules de 1915.

Elles se relaient¹, elles se suppléent, elles sont innombrables comme nos espérances...

Et ton cahier de guerre, le dernier
(Sans toi, Péguy, par toi), raturé, surchargé, lucide,
Mots après mots, pas après pas,
Avec des fatigues, des haltes, la fatigue surmontée, la halte sitôt levée,
Se tasse, s'allonge, s'étend et chaque jour marque une avance ;
Il mettra le temps qu'il faudra, il a le temps,
Car tu lui as appris la lenteur paysanne et la patience².

André Suarès
Août 1915

Ce sonnet liminaire de l'essai de Suarès intitulé *Péguy*³ a été repris dans des éditions péguistes, mais il y a bien longtemps⁴.

Suarès se souvient ici des visites de Péguy au 17, rue Méchain, dans le XIV^e arrondissement de Paris, et la « part fraternelle », douloureuse expression du vers 6, renvoie au décès de Jean, le frère de Suarès, le 4 novembre 1903. Péguy fera figurer en tête des œuvres de Suarès *Sur la mort de mon frère*, ce « petit volume in-8° » de 182 pages dont il surveilla en 1904, par amitié, le soin typographique et qu'il rattache d'ailleurs lui-même aux *Cahiers de la quinzaine*, alors même que le volume est édité par l'imprimeur tourangeau Deslis frères, pour le compte de l'éditeur parisien Frédéric Hébert.

¹ Ici pour la deuxième et dernière fois nous suivons le texte de 1916, à cause d'une coquille en 1915 : « se relevaient ».

² Page 15 d'Alfred Saffrey, « Correspondance André Gide – Péguy », *FACP* 65, juin 1958, pp. 3-19 : « Le poème se termine par un appel à la patience, d'une façon qui peut aujourd'hui sembler un peu plate à ceux qui n'ont pas vécu la guerre et qui ont oublié qu'en 1915 c'était l'époque où nous manquions de canons et de munitions, où dans les tranchées on tendait le dos sous les gros noirs que nous envoyait une artillerie que nous ne pouvions contrebattre. »

³ A. Suarès, *Péguy*, op. cit., p. <VII>.

⁴ *FACP* 3, février 1949, p. 12 et *BACP* 1, janvier-mars 1978, p. 93.

« *Vous frappiez à ma porte et j'allais vous ouvrir...* »

Vous frappiez à ma porte et j'allais vous ouvrir ;
Vous veniez le matin en porteur de nouvelle.
Vos mains brunes serraient ma main conventuelle,
Moi, le prieur, et vous, le bon frère martyr.

À mon droit de me taire, à mon art de souffrir
Vous avez pris souvent une part fraternelle.
Vous étiez bien le fils que Notre Dame appelle,
Et le soldat de Dieu qui veut vaincre et mourir.

Péguy, cher vigneron de la vigne de gloire.
Vous aviez aux souliers la Beauce avec la Loire,
Ô bon homme de pied et de pain au chateau.

Vous étiez âpre et juste et plein de bonne haine.
Et vous avez porté sous un petit manteau
Le grand cœur paysan de la Bonne Lorraine.

François Porché
24 janvier 1916

Madame Simone, à qui la guerre avait pris son ami Péguy et son mari, récita d'une traite *L'Arrêt sur la Marne* de François Porché, lui aussi grand ami de Péguy, le dimanche 27 février puis le 5 mars 1916, aux « Matinées nationales » de la Sorbonne¹ :

Elle fait penser à quelque épi mûr que le fer de la faux ne peut entamer. Le moissonneur, interdit mais tenace, peut brandir vingt

¹ Annonce dans « L'Arrêt sur la Marne », *Le Gaulois*, 51^e année, 3^e série, n° 14015, 27 février 1916, p. 3 ; compte rendu par Albert Flament dans « Jours de guerre », *Le Monde illustré*, 60^e année, n° 3038, 11 mars 1916, p. 158 (c'est bien sûr ce témoignage que nous citons ensuite).

fois son luisant couperet, vingt fois le dur épi résiste et demeure droit sur sa tige.

Je ne sais ce que l'avenir nous réserve au théâtre, ni quand, ni dans quelles espèces d'œuvres nous reverrons les artistes de talent, mais je sais que *jamais* je n'oublierai la vision de cette jeune femme vêtue de noir avançant parmi la forêt des instruments de l'orchestre qui s'était tu. Après des deuils cruels, elle se retrouvait pour la première fois devant le public. Les artistes dont nous soulevons – après quelque drame officiel, quelque deuil connu – un peu du mystère de la vie privée, s'avancent à nos yeux, après ces tourmentes, parés d'un prestige nouveau ou dépouillés d'un vêtement.

Madame Simone est de celles qui peuvent ne rien livrer. Elle récitera les huit cents vers de *L'Arrêt sur la Marne* sans une hésitation, sans un trébuchement, sans une de ces petites bavures qui accrochent pendant un instant la nervosité tendue du public.

Elle n'aura pour ainsi dire pas fait de gestes. De temps en temps, les mains étireront un peu l'écharpe de tulle noir qui couvre les petites épaules de la robuste récitante. La belle voix aura des profondeurs et les accents superbes, martelés comme les flancs d'une urne de fer.

Et le public silencieux regarde, admire, sous la grande fresque du Chavannes, sous ce *Bois Sacré* qu'à l'approche du crépuscule de mai les dieux et les muses hantent.

Nous donnons ici seulement le deuxième et dernier volet de « La Bataille », poème de ce recueil où se profile peut-être le plus le souvenir de Péguy¹. Mais c'est tout le recueil qui est dédié, page 7, « A LA MEMOIRE DE CHARLES PEGUY ».

¹ François Porché, *L'Arrêt sur la Marne*, Nouvelle Revue française, 1916, pp. 50-53 ; repris le 26 février 1916 dans le *Figaro* (62^e année, 3^e série, n° 57, pp. 3-4)



Madame Simone, 1904
Reutlinger, SIP 866/10



FRANÇOIS PORCHÉ
de *l'Illustration*, Francia.

Au VII^e Congrès de la presse latine : Cuba, La Havane, mars 1928

:

La Bataille

II

Il était un grand-père,
Au poil blanc, à l'œil bleu,
Un gros rusé compère
Qui cachait bien son jeu,
Qui, serrant sa mâchoire
Comme un vieux sanglier,
Fit son observatoire
Du pied d'un peuplier.

Il avait dans sa manche
Quinze cent mille enfants,
Tous bons marteaux vivants
Dont il était le manche,
Rassemblait dans ses mains
Tout ce qui s'entre-croise
De cours d'eau, de chemins,
Des Hauts-de-Meuse à l'Oise.

Les pavillons touffus
De ses larges oreilles
Captaient les bruits confus
Durant ses longues veilles :
L'ennemi sous Paris,
Encore un pont qui saute,
Le gué, la rive haute
Défendus à tout prix.

Tendus comme des toiles
À travers champs et bois,
Cent fils portaient sa voix
Sous les pâles étoiles

Aux derniers échelons
Qui, depuis l'autre aurore,
Marchaient à reculons
En faisant tête encore.

Tout le front refluit
Comme une énorme houle.
— La France qui s'écroule !
Le monde était muet.
Soudain il fait un signe :
Dans un sublime effort,
L'immense et lourde ligne
S'arrête, face au nord.

C'est l'aube. Geneviève
Conduit le blanc troupeau
Du brouillard qui se lève.
Jeanne auprès du drapeau
Brandit son oriflamme
Avec les fleurs-de-lys.
Tout l'orient s'enflamme.
Joffre dit : « Allez, fils ! »

Lucien Christophe

1916

Publiée pour la première fois dans le *FACP*¹ et auto-citée dans *Le jeune homme Péguy. De la source au fleuve*², cette « Invocation » ne doit pas être confondue avec d'autres vers du même auteur, consacrés à Péguy mais datés pour leur part des années 1930-1940 (voir ci-après).

Essayiste, critique, conférencier, Lucien Christophe était un excellent connaisseur de Péguy, ce qui peut expliquer que son style souvent fasse penser aux expressions péguïennes.

Invocation à Péguy

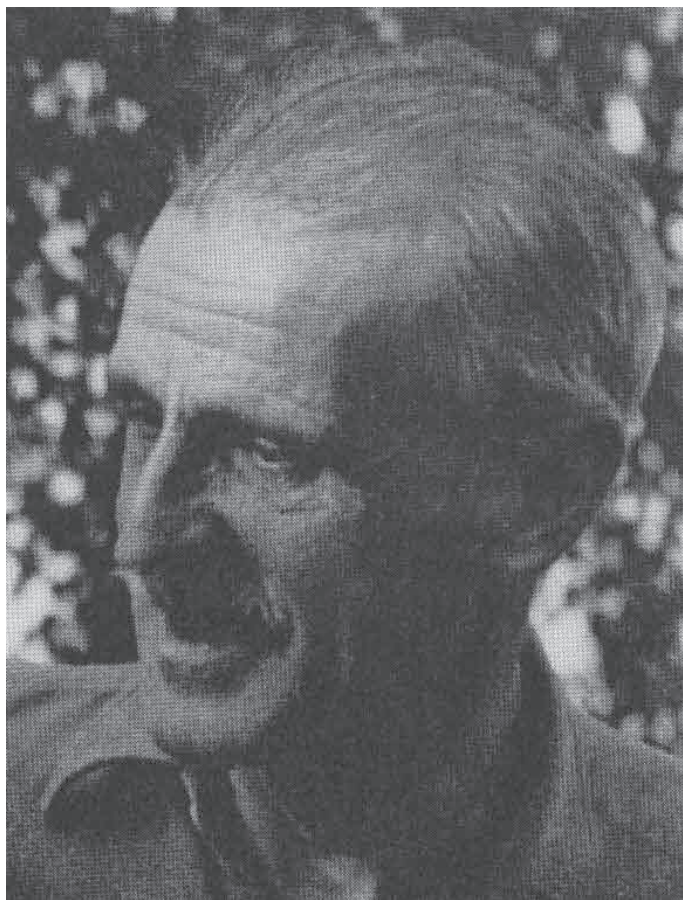
Péguy, je vous veux faire une place en ce livre,
Fidèle serviteur, mortel prédestiné.
Ô vous qui, subjuguant le regard détourné,
Contraigniez l'incrédule et le faible à vous suivre.

De quel nom vous nommer, héros, prophète ou saint ?
Car vous fûtes les trois, ô grande âme quiète.
Dieu vous a-t-il choisi dans l'immense dessein
D'ouvrir la route au peuple incertain des poètes ?

Votre mort de votre œuvre est le couronnement
Et plus d'un qui brigua la gloire vous envie
D'avoir si bien montré que, s'il est beau vraiment
De servir, c'est d'abord qu'il y va de la vie.

¹ *FACP* 212, septembre 1976, pp. 10-11 ; datation à la page 7.

² Lucien Christophe, *Le jeune homme Péguy. De la source au fleuve* La Renaissance du livre, « La lettre et l'esprit », 1964, p. 10.



Lucien Christophe, *ca.* 1960

Toujours ouvert, toujours offert, toujours donné,
Chaque cause pour vous était une croisade
Et chaque heure un combat, ô cœur passionné,
Ardeur toujours en œuvre et qui toujours s'évade.

Vous aviez un vieux mot dans le cœur : chrétienté.
Il mettait en vous une allégresse sereine.
Quand vos soldats tombaient, abrutis, éreintés,
Vous releviez leur croix, tel Simon de Cyrène,

Lorsque, dans l'Évangile, il apparaît pour nous
À la page sublime où la lumière saigne.
Ainsi je vous revois penché, suave et doux,
Ranimant la lueur des flambeaux qui s'éteignent.

Ah ! berger, conducteur du troupeau moutonnant
Dont le verbe d'ardeur enfonçait l'espérance
Au cœur le plus rétif au prodige étonnant,
Que transformait soudain votre active ingénence.

Comme vous les aimiez, votre pays, ses gens
Dont le rayonnement à travers la souffrance
Était votre souci sacré, profond, urgent :
Le salut éternel, disiez-vous, de la France.

Par les simples mots, la communion des pleurs,
La distribution d'une tendresse égale,
Par une adhésion inclinée et totale,
Par le don unanime et la grâce du cœur,

Par votre charité, vous pénétriez les âmes.
Vous creusiez, triomphant, dans le roc le plus dur.
Ah ! vous la connaissiez la vertu de la flamme
Et la force du feu qui monte, haut et pur.

Vers la terre où les cœurs glorieux se consomment
Nous inclinons ici nos rêves proclamés.

Vous dont l'enseignement en un cri se résume :
« La seule dignité de tout, c'est d'être aimé »,

Péguy, je vous salue. En ces temps hauts, les nôtres,
Chaque instant nous découvre un martyr, un héros,
Mais à qui cherche un chef dans l'ordre le plus haut,
Il est doux de baiser la face de l'apôtre.

Sylvain Pitt
24 septembre 1916

Le journal *La Victoire* (sis au 32, rue Montmartre, Paris) publie le 9 octobre 1919 ce poème, curieusement absent de tout un dossier du BACP sur Pitt¹ – dossier par ailleurs parfaitement renseigné et qui indique la mention de Péguy dans le recueil poétique de Pitt intitulé *Terre de mon pays*². Ce poème manquait-il parce que l'art en est souvent absent ? Précisons en tous les cas, pour la bonne compréhension de ce poème, qu'Autruy-sur-Juine est situé à 43 kilomètres au nord d'Orléans.

À Péguy

Au pays d'Orléans,
Dans l'église d'Autruy
Entre, pour y sonner la messe,
La pauvre vieille femme
Qui a perdu son fils.

Ne peut s'y habituer !
Chaque fois qu'elle pénètre

¹ Doris Jakubec et Jean Bastaire, « Charles Péguy et Sylvain Pitt », *BACP* 20, pp. 189-204.

² Sylvain Pitt, *Terre de mon pays*, Cahiers vaudois, Lausanne, 1917.

Dans le vaisseau sacré,
Elle se sent dans tout son être
D'un coup nouveau frapper
Et se met à pleurer.

En partant pour la guerre
Son fils lui avait dit :
– Si je meurs, tu me feras faire
Dans notre église un beau service. –
Il disait cela, le bon fils,
Pour d'avance la consoler.

– Ah ! il faut pas dire ça !
Non ! non ! non ! c'est pour moi
Que tu feras dire un service ! –
Lui avait répondu
Sa mère, donneuse du pain bénit
Dans l'église d'Autruy.
Et il était parti.

– Et en mars il a été tué !
Monsieur ! il y a un an et demi.
Je ne peux pas m'y habituer...
C'était lui qui chantait
Pour remplacer son père.
Là-bas, dans le chœur, il était...
Autant de fois que j'entre ici
Il faut que je pleure... mon pauvre fils !

En entendant cette douleur
Nous nous roidissions, mon ami
Et moi, debout contre le banc,
Pour ne pas pleurer nous aussi
Comme si c'était notre enfant.
Ne pouvions dire que oui... oui...
L'écoutant de tout notre cœur.

Elle nous prenait à témoin
Et nous regardait dans les yeux.
Elle nous donnait son chagrin
Comme, au *Credo*, elle donne le pain
Aux fidèles dans le saint lieu.

Aux grands elle présente le panier.
Chacun prend un morceau.
Mais aux petits il faut
Prendre soi-même et leur donner...
Ne savent pas encore à leurs mains commander !

Cette fois-là, la pauvre femme,
Avec le pain béni,
Nous donna toute son âme,
Sa pauvre âme meurtrie,
Et toute la Patrie
Pleurant ses fils.

Sylvain Bonmariage
15 novembre 1916

Tombeau de Charles Péguy

« *Je ne porterai pas ton deuil, Charles Péguy...* »

On trouvera la suite de ce poème, avec une introduction à laquelle on voudra bien se rapporter, dans *Le Porche* de décembre 2012 (n° 36-37, pp. 138-139).

Camille Gandilhon Gens d'Armes Janvier 1917

Le poète Camille Gandilhon Gens d'Armes (1871-1948) était contemporain de Péguy. Il publie le poème qui suit dans *Le Mois littéraire et pittoresque*¹ et le reprend dans *Poèmes arvernes. La légende des monts et des hommes*². Le titre du poème s'éclaire si l'on se souvient que des Messes mortuaires, au cours de l'été 1916, furent célébrées solennellement au sommet du Plomb du Cantal, pour les âmes des soldats d'Auvergne tués à l'ennemi.

Comme l'écrit patriotiquement Georges Desdevises du Dezert : « *Le sacrifice sur le Cantal* est un splendide acte de foi, d'une grandeur et d'une noblesse sans pareilles. Tant pis pour ceux qui ne comprendront pas. Le poète les dépasse de trop haut pour s'en émouvoir. »³

Le sacrifice sur le Cantal

*À ta mémoire, Péguy, qui m'accordas ton amitié parce que j'étais né
chez les paysans.*

« Heureux ceux qui sont morts pour leur âtre et leur feu
Et les pauvres honneurs des maisons paternelles. »

(Charles Péguy)

Venu de grand matin des lointaines campagnes,
Un chœur d'adolescents chante sur la montagne.

¹ Camille Gandilhon Gens d'Armes, « Le sacrifice sur le Cantal », *Le Mois littéraire et pittoresque*, 18^e année, n° 211, janvier 1917, pp. 408-410.

² C. Gandilhon Gens d'Armes, *Poèmes arvernes. La légende des monts et des hommes*, bois gravés de Maurice Busset, Union sociale de la Haute-Auvergne, Aurillac, 1933.

³ Georges Desdevises du Dezert, *L'Auvergne littéraire et artistique*, 10^e année, n° 69, 4^e cahier, 1933, p. 8.

Des femmes, des vieillards, des enfants à genoux.
Où sont les hommes forts, les frères, les époux ?
Un catafalque tout fleuri de fleurs champêtres.
Devant l'autel dressé sur des piquets, un prêtre
Lève vers l'éternel Esprit ses vieilles mains...
Geste religieux, le plus beau geste humain !
Dispersant un parfum d'encens qui s'évapore,
Le vent d'été secoue un drapeau tricolore !
Requiem æternam dona eis, Domine !

Où sommes-nous ? Vous qui priez, levez les yeux :
L'église magnifique a pour voûte les cieux.
Des herbes, des genêts dorés jonchent la terre
Qu'inonde de ses feux la rosace solaire.
Les chapelles ? Les bas-côtés ? Évanouis.
Tout est lumière. On est par l'espace ébloui.
Lux æterna luceat eis, Domine !

Immense est l'assemblée, et grave, et solennelle.
Aveugle qui n'a vu que ces quelques fidèles !
Car les multiples nefs qui tendent vers le chœur,
Ce sont, entre les monts où traînent des vapeurs,
Ici ces hauts plateaux, là-bas d'âpres vallées.
Le Sacrifice unit les fermes isolées,
Les chaumières et les toits bleus. Tous les clochers
Vers ce prêtre qui prie ont l'air de se pencher.
La croix des vieux chemins, la croix des cimetières
Participent à ce grand rite funéraire.
Voyez-vous pas, vers l'humble autel, de toutes parts
Monter, tristes ou fiers, d'innombrables regards ?
Regards d'aïeuls, d'enfants, regards de fiancées,
De pères au front dur, de mères angoissées...
Et ces pâles clartés, les vitres des maisons ?
Toute vieille demeure a de grands yeux profonds
Où vit le souvenir de ceux qui l'ont quittée.
Ô maisons, par la joie, hier encore, habitées !
Æterna in cælis habitatio comparatur...

La clochette sacrée a tinté dans l'air vif,
Et voici qu'elle éveille, émouvants ou plaintifs,
Les carillons légers d'un troupeau qui s'égrène,
L'appel entrecoupé d'une cloche lointaine,
Les sanglots assourdis d'un torrent dans les bois...
Et ces mille rumeurs font une immense voix
Qui nous rend douloureux et qui mieux accentue
Le silence de ceux dont les voix se sont tues...
Et le prêtre poursuit le rite solennel :
Accordez-leur, mon Dieu, le repos éternel,
Et que luise à jamais sur eux votre lumière !

*

Ah ! ceux qui sont partis dans leur force première,
Combien pour toi sont morts, ô terre des aïeux !
Pour toi, pour te garder, pour ces biens précieux :
L'orgueil d'être chez soi, la fierté d'être libre,
L'air vierge des sommets herbeux où le vent vibre,
Les vignes et les champs, la verdure des prés,
La chaumière, le vieux patois, l'enclos sacré
Où gisent confondus les pères de leurs pères.
Ils ne dormiront pas en ces doux cimetières,
Ceux qui là-bas sont morts, ô terre des aïeux !
Mais tu leur as jeté ton maternel adieu ;
Mais tu leur fais vraiment de grandes funérailles.
Pour eux tu construisis, sans piliers ni murailles,
Un temple qui s'étend jusques à l'horizon.
Tu prends toutes tes voix pour en faire oraison.
Passé, présent, douleurs, espoirs, tout s'harmonise :
Le Cantal est l'autel et l'Auvergne l'église.

*

Ô Mont celtique, aimé des vents et du soleil !
Quand le prêtre eut levé son calice vermeil
Empli d'un sang divin offert en sacrifice,

Comment ne point songer, ô Cime évocatrice,
À ces terrifiants et misérables dieux
Que nos ancêtres adoraient sur les hauts lieux ?
Ésus ou Teutatès hantèrent ces montagnes
Plus hautes que le Dôme, au seuil de la Limagne.
Mille ans, les dieux gaulois, ô Plomb, t'ont fréquenté.
Quand les neiges fondaient au souffle de l'été,
Les prêtres, les guerriers qui traînaient des victimes,
À travers les forêts, montaient jusqu'à ta cime,
Escabeau gigantesque à la porte du ciel.
Et tandis que durait le long rite cruel,
Les dieux inférieurs des eaux et des bois sombres
Sentaient leur impuissance et se cachaient dans l'ombre.

*

Ainsi que ceux d'en bas, les dieux d'en haut ont fui ;
Et nous n'adorons plus que l'Unique, Celui
Qui, bien mieux que par le tonnerre et les étoiles,
Au ciel mystérieux des âmes se dévoile.
Mais l'autel est resté ce qu'il fut autrefois :
À ses pieds, les hameaux portent des noms gaulois ;
Aux mêmes contreforts l'âpre forêt s'accroche ;
Le torrent millénaire use la même roche...
Et c'est pourquoi, guidés par un instinct profond,
Alors que de la guerre atroce nous souffrons,
Fiers cependant, ainsi qu'au soir de Gergovie,
Nous nous sommes tournés vers la Source de vie
Et nous sommes montés sur l'antique Haut Lieu.

*

« Soutiens-nous de ta force, ô Dieu, suprême Dieu !
De ta force et de ta bonté. Sois-nous propice.
Nous ne t'offrirons pas de grossiers sacrifices.
Que t'offrir, ô Seigneur, qui soit digne de toi,
Sinon ton propre sang et notre simple foi ?

Sur les sommets qui nous rapprochent de ta gloire
Nous prions. Entends-nous. Hâte notre victoire.
Nos valeureux soldats ont déjà tant souffert,
Pour défendre ce qu'à nos cœurs tu fis si cher :
Vie, honneur, liberté, douceur de la patrie.
Restaure notre Auvergne et la France meurtrie.
Rends-lui l'heureuse paix ; rends-lui ses paysans.
Comme ils sauront aimer la terre et ses présents,
Eux qui la fécondaient, eux qui l'auront sauvée !
Et pour que l'œuvre sainte enfin soit achevée,
Daigne guérir les corps et les âmes blessés ;
Assiste les vieillards qui se croient délaissés ;
Permetts que nos enfants, comme une herbe vivace,
Croissent, nombreux et forts, et soutiennent la race.
Quant aux héros qui nous donnèrent tout leur sang,
Accueille-les, Seigneur ! Nous sommes impuissants,
Et notre seul amour vers toi les accompagne.
Lux æterna luceat eis, Domine ! »

*

Un chœur de paysans priait sur la montagne.

Léon Guillot de Saix
22 décembre 1917

Homme de lettres très prolifique, Léon Guillot de Saix (1885-1964) fut auteur dramatique, poète, journaliste, conférencier et scénariste. Il a pratiqué le théâtre, le music-hall, l'opérette, la radio.

Sous une épigraphe de Maurice Barrès, deux numéros des *Annales*¹ ont livré le texte d'une sienne « évocation », représentée à la Comédie-française le 22 décembre 1917, en hommage aux poètes

¹ Léon Guillot de Saix, « Les morts immortels », *Les Annales*, n° 1802, 6 janvier 1918, pp. 14-16 et n° 1803, 13 janvier 1918, pp. 39-40.

morts à la guerre. Le personnage d'« Elle » était joué par Berthe Bovy, « Lui » par Henri Rollan, « l'éternel voyageur » par Maurice Lehmann et « la fille aux épis » par madame Lara, la mère du cinéaste Claude Autant-Lara. Le décor représentait un jardin à la française, le soir. Un couple y rêve sur une terrasse avec tendresse... Sur une table, des livres entassés, près d'une lampe électrique encore éteinte : l'homme et la femme s'interrogent...

Les morts immortels

Évocation en un acte, en vers

LUI

Se peut-il que, là-bas, on s'égorge, on se tue,
Se peut-il qu'on se batte en ce même moment ?

ELLE

Comment le permets-tu, Dieu tout-puissant ? Comment
LaisSES-tu donc, toi, qui par la douceur t'imposes,
La lutte des humains troubler la paix des choses ?

LUI

Au long de ces jours noirs, l'esprit se trouble, il sent
Sur lui comme une pluie incessante de sang.
(Le couchant s'enflamme.)

La guerre au rire rouge est en tous lieux présente,
Elle serre l'étau de sa main malfaisante,
Elle ne souffre plus de bonheur sans remords...
Elle rend les vivants semblables à des morts...

Et me voici malade et dolent, mais en vie,
Déplorant tous ces morts glorieux que j'envie,
Tous ces morts qui traçaient en chantant le chemin
Qui conduit du beau jour au plus beau lendemain...

ELLE

Et chaque instant, hélas ! voit s'accroître la liste
Des poètes français tombés au champ d'honneur ;
Ils ont, dans un élan pieux et fataliste,
Donné pour le bonheur des autres leur bonheur...

LUI

Ah ! combien de rêveurs, combien d'éveilleurs d'âmes
Cette guerre a broyés entre ses bras infâmes !

ELLE

Et nous voyons, amants craintifs qui frissonnons,
Chaque jour à leurs noms s'ajouter d'autres noms !

LUI

Nos amis les rimeurs, nos frères les poètes
Disparaissent... les voix divines sont muettes...

ELLE

Mais non, mon ami cher, elles parlent encor...
Entends-les, dans le soir, qui se mettent d'accord...

Ceux qui nous ont transmis leurs rêves dans un livre
Laissent un testament d'amour à nos amours ;
J'accueille les secrets que chacun d'eux me livre,
Et leurs œuvres seront sur ma table toujours.

(La nuit se fait, une musique grave et douce s'élève.)

L'air est plus doux. Le sol s'émeut. L'étang se moire.
Les morts ont en pitié notre mortel ennui,
Des vers harmonieux chantent dans ma mémoire,
Comme chante le chœur des astres dans la nuit.

Ces vers prêtent des voix à des formes voilées
Qui vivent de leur vie et portent leurs couleurs,
Elles ont à leur front des lueurs étoilées
Et semblent ignorer nos humaines douleurs...

LUI

Ces morts nous ont laissé tout le meilleur d'eux-mêmes ;
Ces morts ne sont pas morts pour qui sait les aimer :
Écoutons leurs chansons, leurs rêves, leurs poèmes.
La nuit dans son manteau semble les enfermer...

ELLE

Et le manteau s'entr'ouvre, et voici qu'une à une
Les évocations se précisent soudain,

Leurs vêtements semblent tissés de clair de lune,
Et leur rayonnement emplit tout le jardin...

*(Des lueurs, en effet, se sont révélées dans le fond.... Des formes voilées s'y
devinent, une vie mystérieuse y circule...)*

[...]

LUI

Quel est donc ce passant romantique et farouche
Qui semble être venu de par val et par mont ?

ELLE

Les mots graves et fiers qui sortent de sa bouche,
Écoute, — furent dits autrefois par Valmont¹.

L'ÉTERNEL VOYAGEUR

« Je sens derrière moi vos sévères personnes,
Ô mes aïeux obscurs, ô maîtres du passé !
Vous arrêtez mes pas de votre appel glacé,
Vous troublez mes chansons de vos voix monotones.

Vous posez sur mon front le joug de votre loi,
Chrétiens que je devine à moitié jansénistes.
Et je cède parfois à vos reproches tristes,
Moi qui perdis votre âme en perdant votre foi...

Oh ! laissez-moi passer, libre de toutes chaînes !
Laissez-moi m'avancer, chercheur aventureux,
Vers tous les beaux pays, vers tous les tendres cieux
Que n'ont point contemplé vos âmes inhumaines.

Laissez-moi reposer sans rêve et sans remords
Sous ces arbres touffus dont la douceur s'incline
Comme pour assoupir ma tristesse divine....
Qu'importent mes plaisirs à votre honneur, ô morts?

Puisque je ne bois plus aux mystiques calices
Que goûtent les élus à la table de Dieu,

¹ Gustave Valmont, « Les Aïeux », *L'Aile de l'Amour*, 1911.

Ne me dérobez pas, sur des lèvres en feu,
L'enivrante saveur de moins pures délices.

Puisque je n'attends point vos austères bonheurs,
Puisque je n'entends plus la musique céleste,
Ne troublez pas, du moins, la douceur qui me reste :
Détournez de mes yeux vos visages en pleurs.

Mais toujours, morts trop chers, votre voix importune
Viendra frapper mon cœur de ses cris solennels,
Et, trop purs, trop parfaits pour n'être pas cruels,
Vous empoisonnerez mes amours, une à une...

Je porte en moi le sang de mes graves aïeux,
Et, si fier, si hardi que la beauté me fasse,
Je sentirai toujours la rumeur de ma race
Tourmenter sourdement mon cœur voluptueux. »

(Il disparaît et voici qu'une autre vision se précise.)

LUI

Une fille robuste au regard prophétique,
Et qui ressemble à Jeanne d'Arc comme une sœur,
Exhale vers le ciel approché le cantique
Dont Péguy lui transmet le grand rythme obsesseur :

LA FILLE AUX EPIS

« Heureux ceux qui sont morts pour la terre charnelle,
Mais pourvu que ce fût dans une juste guerre ;
Heureux ceux qui sont morts pour quatre coins de terre ;
Heureux ceux qui sont morts d'une mort solennelle ;

Heureux ceux qui sont morts dans les grandes batailles,
Couchés dessus le sol à la face de Dieu ;
Heureux ceux qui sont morts sur un dernier haut-lieu
Parmi tout l'appareil des grandes funérailles.

Heureux ceux qui sont morts, car ils sont retournés
Dans la première argile et la première terre ;

Heureux ceux qui sont morts dans une juste guerre ;
Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés ! »¹

(La fille aux épis demeure, dans une pose d'extase.)

ELLE

Ô Péguy, porte au ciel les gerbes que tu ranges,
Et fais briller l'hostie entre tes doigts fervents ;
La Gloire a recueilli ta moisson dans ses granges
Et le froment des morts fait le pain des vivants !

(Un être bizarre et beau, le diadème au front, traîne un manteau scintillant de pourpre violette, il tient un iris noir, comme un sceptre.)

LUI

Dans l'ombre, un spectre se révèle,
Il porte une lueur nouvelle
À son front mat qui s'échevèle...
L'iris noir fleurit en sa main,
Son regard poursuit l'examen
De tout le grand problème humain...
Il fait sur l'œuvre de d'Humières²,
Au lieu des clartés coutumières.
Scintiller d'étranges lumières...
[...]

Alfred Ménot
22 juin 1930

La République du Centre publia en page deux de son numéro du 22 septembre 1958 – à une date où le rédacteur en chef n'était autre que Roger Secrétain – « le poème que composa, il y a 28 ans, un contemporain de Péguy, M. Alfred Ménot, au moment de l'inauguration du buste érigé dans le square du faubourg , inauguration qui eut lieu le 22 juin 1930, sous la présidence de

¹ Charles Péguy, *Ève*, CQ XV-4, 28 décembre 1913.

² Robert d'Humières, « Épitaphe », *Du Désir aux Destinées*, Mercure de France, 1902.

M. Henri Roy, alors sénateur du Loiret, et compagnon de jeunesse de Péguy ».

Cet auteur est peu connu : Orléanais domicilié au numéro 2 de la rue de la Manufacture, rentier, il est président d'honneur de la Caisse d'épargne et administrateur de la Société immobilière du quartier Saint-Vincent¹.

Il publie un conte berrichon dans la *Revue du Centre*², qui compte parmi ses principaux collaborateurs Gaston Picard et Jean Gaulmier, l'auteur de *Péguy et nous*³. Il publie surtout *Charmes du souvenir*⁴, recueil de vers au lyrisme affligeant, démontrant assez que les bons sentiments ne font pas un bon poète. Marcel Fromenteau dans *L'Auvergne littéraire et artistique*⁵, où par ailleurs publie Gandilhon Gens d'Armes, les juge « d'une puérité et d'une banalité splendides ».

Pendant quelques années après sa mort, la Société littéraire et artistique de l'Orléanais (S.L.A.O.) décerna néanmoins un « prix Alfred Ménot », que son héritage avait, semble-t-il, permis de créer et dont Marie-Thérèse Christel et Alice Fayolle furent les récipiendaires (1972-1974).

À Charles Péguy

Gloire te soit rendue, ô Péguy, notre maître.
Tes amis souhaitaient depuis longtemps ce jour,
Pour fêter ta mémoire, au lieu qui t'a vu naître,
En dressant ton image au seuil de ce faubourg.

¹ *Journal du Loiret*, 189^e année, n° 274, 21-22 décembre 1931, p. 4.

² Alfred Ménot, « La Blanchette », *Revue du Centre*, 12^e année, n° 62, 1935, pp. 16-23.

³ Jean Gaulmier, *Péguy et nous*, Beyrouth, Imprimerie du journal *La Syrie et l'Orient*, « Problèmes français », 1943.

⁴ A. Ménot, *Charmes du souvenir*, Figuière, 1931.

⁵ Marcel Fromenteau, *L'Auvergne littéraire et artistique*, 9^e année, n° 65, novembre-décembre 1932, p. 69.

Ici tes premiers pas ont mesuré la terre,
Ton regard a brillé pour la première fois.
Ce faubourg, c'est le tien, c'est celui de ta mère.
Ici de doux échos nous redisent ta voix.

Enfant, tu passais là l'âme forte et sereine,
Songeant à l'avenir, épris de liberté ;
Ignorant la douleur, la colère, la haine,
Et le cœur débordant de générosité.

Tu grandis parmi nous, studieux et tranquille,
Couvant le feu sacré qui s'allumait en toi,
Et qui devait plus tard, maître d'un nouveau style,
Rayonner par ta plume et transmettre ta foi.

Ton verbe étincelant, sûr, répété, lucide,
Illuminait l'esprit, forçait l'attention ;
Tu sus, comme écrivain, d'une façon splendide,
Attacher le lecteur à ta conception.

Tu produisais toujours. Quel eût été ton œuvre
Si l'horrible fléau ne s'était abattu ?
Tu signas de ton sang, pour suprême chef-d'œuvre,
Notre France sauvée et l'ennemi battu !

Car dès que le tocsin eut répandu l'alarme,
Tu fermas tes cahiers. Calme et fier de ton sort,
Tu déposas ta plume, elle était ta seule arme,
Et tu devins soldat... pour courir à la mort !

Gloire te soit rendue, ô Péguy, cher poète.
Puisse ton âme au ciel jouir du vrai bonheur.
De la patrie en deuil ma Muse est l'interprète
En gravant sous ton nom, pour acquitter sa dette :

« Écrivain de génie » et « Mort au champ d'honneur » !

Lucien Christophe 1932-1934

Les vers qui suivent composent le cycle « Vie et mort de Péguy », écrit en 1932-1934, et ont paru dans *L'Ode à Péguy et l'Appel du héros*¹.

Même si Willy Bal écrit aussi bien de l'« Ode » que de l'« Invocation à Péguy », qui fut d'abord conçue indépendamment : « L'ensemble forme une méditation imprégnée d'amour et de foi, animée par la mémoire vivante de Péguy, sur le tragique et le mensonger du monde contemporain. »², on ne confondra le cycle « Vie et mort de Péguy » ni avec l'« Invocation à Péguy » du même auteur mais de 1916, ni même avec « Péguy sur la route éternelle » du même auteur mais de 1941.

Vie et mort de Péguy

Ces vers que j'écrivis en l'an dix-neuf cent seize,
Ils vont, raides et durs et d'un rythme pesant,
Lents, côtoyant la prose, empêtrés dans la glaise.
Ainsi que sous le sac des soldats paysans,

Ou tels que des pleureurs la suite harassée,
Portefaix du destin par sa gloire écrasés,
Ils portent gauchement une altière pensée
Et montent courbattus un chemin malaisé.

Après plus de quinze ans d'épreuves et de luttes,
De longs cheminements sous des cieux étrangers,
Me revoici, guetteur profilé sur la butte,
J'y relève l'éclat de vos feux inchangés.

¹ Lucien Christophe, *L'Ode à Péguy et l'Appel du héros*, Bruxelles, Éditions des Artistes, 1942, pp. 13-15.

² *FACP* 198, août 1974, p. 52.

Vous n'avez pas fini de briller, grande flamme,
Et demeurez pour nous au-dessus de nos morts,
Ce qu'en Beauce jadis fut pour vous Notre Dame,
La flèche désignant et la lampe et le port.

Maçonné dans le sol, mais pointe sur le vide,
Autel à hauteur d'homme et lance dans le vent,
Front éternellement pur et lavé de rides,
Péguy tombé vainqueur pour mieux rester vivant.

Les lois sont sans vigueur, les temples sans refuge,
Tout cède, tout conspire à la facilité.
Le frelon qui bourdonne endort l'esprit du juge,
Le végétal rampant s'attaque à la cité.

La liberté savante au prix d'un dernier spasme,
Vieille et déshonorée appelle son bourreau.
Il vient et fouet en main suscite l'enthousiasme,
Comme un dompteur de foire exhibe un numéro.

Ce n'est que dans le jeu qu'on cherche encor l'obstacle,
Qu'on feint d'aimer la règle et la sévérité
Et j'en sais d'exigeants quand ils sont au spectacle :
L'art n'a jamais pour eux assez de pureté.

Rien ne résiste plus et tout se lasse d'être.
L'honneur n'a plus de sève où composer son fruit.
Lorsque chacun trahit, plus personne n'est traître.
La lâcheté s'ignore où tout le monde fuit.

Horace, le vieillard que Laïs régénère,
Le Sage qu'on écoute au Conseil, à présent
Redoute, enfin prudent, la gloire et ses tonnerres.
Caton reçoit Vautrin et le trouve amusant.

Démos sur le fripon greffe le politique
Et fait de Mascarille un docte réputé.

La batte d'Arlequin se fleurit de mystique,
Les dieux qui s'en allaient reviennent députés.

Et le héros d'hier, on l'honore en sa tombe,
Mais l'homme d'aujourd'hui le poignarde en son cœur.
On dit : « Tout évolue. » Et l'âme ? Elle succombe.
C'est la fidélité qui nourrit la grandeur.

Dieu du secret des nuits et des fourbes échanges,
Maître des sentiments à face de Janus,
Habile à transformer or en plomb, porc en ange,
La banque en temple et l'idéal en revenus,

Je ne servirai pas Mercure trismégiste,
Traînant sur ses talons, éblouis de son or,
Le changeur, le bouffon, l'athlète, le légiste,
Le faux Uylenspiegel flanquant le faux Nestor.

Je vous offre les vœux d'un qui lutte et s'obstine
Et siffle entre ses dents quand il serre les poings.
Cette heure est dure avant l'étoile matutine.
Veille, soldat ; une heure encore et l'aube point.

Prie et veille, soldat ; veille, accoucheur de l'aube,
Soldat, poète, prêtre, ardente trinité.
Prie et tombe à l'instant où les feux de sa robe
Proclameront l'éclat de sa virginité.

*

Par le collier des rosées
Qui s'agrafe au flanc des monts,
Salut à l'âme embrasée
Dans sa gaine de limon.

Par la flamme et par l'orage,
Par l'écume et par l'éclair,

Gloire à l'âme, espoir du sage
Dans les geôles de la chair.

L'homme épais ruse, calcule,
Feint, épie, astucieux.
L'étoile du crépuscule
Est une offense à ses yeux.

Il vit, il ploie, il expire,
Il est le maître du Rien.
L'âme en lui palpite, aspire,
Fleur d'un souffle aérien.

Et la flamme incorruptible
Allume des feux de joie
Sur la crête inaccessible
À l'assaut des dieux de proie.

Elle se rit, virginal
Couleur de fleur de pêcher,
De la machine infernale
Qui voudrait l'en empêcher.

Créon le tyran s'étonne
Et cherche par quel secret
Une larme d'Antigone
Fait échec à ses décrets.

Le grand bourgeois grec se flatte
D'imposer sa vérité,
Mais la ciguë de Socrate
Fera périr la cité.

Dans la nuit en fleur des mondes
Hérode voit un rébus.
Les étoiles font la ronde
Autour du cœur de Jésus.

Le plus humble, le plus frêle,
Le plus pauvre, le plus nu
Sent en lui frémir une aile
Quel Roi le vêt, inconnu ?

Tout s'ordonne, tout s'arrange.
Tout est calme dans le ciel.
Pur et radieux, un ange
L'entoure de son conseil.

Que tour à tour la rosée
Couvre l'aire et la toison.
Qu'aux feux du ciel exposée
Soit divine la raison.

Un nouveau jour s'illumine.
Deviens un glaive, rayon.
Bondissez sur les collines,
Trompettes de Gédéon.

*

Vous avez tout rangé dans la calme boutique.
– Deviendrez-vous le saint des petits boutiquiers ? –
Puis sur Paris, jetant votre regard mystique,
Vous avez rassemblé votre cœur tout entier.

La guerre vous a pris dans le puissant de l'âge
Et son soudain appel ne vous a pas surpris.
Vous étiez préparé de longtemps au message
Qui vient ressusciter le cœur du vieux Paris.

– Celui qui vit Clovis, celui qui vit le Louvre,
Qui créa la clameur du peuple souverain,
Cet éternel Paris que l'histoire découvre,
Chaque fois qu'au ciel vibrent les gongs d'airain.

Vous avez revêtu la pèlerine noire
Pareille à la pensée étroite, simple et bonne.
Il ne faut plus hausser le ton sur le mot *gloire*,
Comme quand votre foi défiait les Sorbonnes.

Maintenant tout est bien et l'on est enfin digne
De ce haut lieu qui va du Luxembourg aux Quais.
On a reçu son ordre, on est marqué du signe.
Il n'est que d'obéir et c'est peu compliqué.

Le réel a d'un bond sauté le mur du rêve.
Madame Jeanne d'Arc a paru dans le ciel,
Guerrière et lance en main, précédant Geneviève,
L'aïeule qui revient au berceau maternel.

Adieu, Péguy, partez entre vos deux patronnes.
Vous avez achevé vos réquisitions.
Le froment et le sel, le sceptre et la couronne.
Paris vibre aujourd'hui comme autrefois Sion.

... Et vous êtes parti laissant derrière vous
Ceux que Dieu destinait à survivre aux orages.
Vous avez commencé de vos pèlerinages
Le plus long, le plus beau, le plus sacré de tous.

Et vous êtes parti laissant derrière vous
Ceux que Dieu détournait de ce drame sévère.
Il faut, pour voir Jésus cloué sur le calvaire,
Que quelqu'un dans le calme ait fabriqué des clous.

Et le porteur de lance et le porteur de myrrhe,
La servante qui part quand elle a dit son mot,
Barrabas qui renaît, Pilate qui s'admire,
Marie, arbre touché dont tombent les rameaux,

Tous sont distribués aux degrés du mystère,
Chacun suivant sa taille et son ordre ; et la loi

Pour l'un est de parler, pour l'autre de se taire :
Mais la clé du secret est au nœud de la Croix.

Adieu, Péguy ; partez entre vos deux patronnes,
Serrez dans ce manteau votre cœur résolu.
Arrachez-vous des bras qui ne vous ceindront plus
Pour entrer dans le champ où l'on n'est à personne.

Il n'est plus qu'un devoir, qu'une route et qu'un guide.
Vous jouez votre vie et vos vœux sont comblés.
Chante, lettré, ces mots qui sont dans Thucydide :
« C'était au temps de la maturité des blés ».

Sur le flanc des coteaux dont les moissons se dorent,
La France combattante avance au soleil d'août.
Vous entrez avec elle en une immense aurore.
Votre œuvre entière marche et se connaît en vous.

Fille des jours ingrats de labeur et d'étude,
Soudain épanouie à la face du ciel,
Elle va se placer au point de certitude
Où nous l'établirons à son rang éternel.

Eschyle accablé d'ans et moins las de la gloire
Qu'éclairé sur les feux qui nourrissent ses dons
Ne veut sur son tombeau rappel d'autre victoire
De celle qu'il connut au bois de Marathon.

Le mérite de l'homme est aux sources de l'être,
Non de l'ordre admiré d'un spectacle trompeur.
Le moment est venu d'affronter et connaître
Le sphinx depuis longtemps interrogé sans peur.

Jour limpide, salut ! Tout se désenchevêtre
De ce qui fut chaos, fuite, soulèvement.
Le principe de l'homme est au secret de l'être
Et le secret de l'être est de l'événement.

Les chemins qu'on suivait montaient vers la Lorraine.
Un ordre vers l'Ouest ramena les fusils.
C'était aux beaux vallons du pays parisis
Que vous deviez mourir d'une mort souveraine.

Car tout ce qui arrive est de commandement.
Cette fumée où l'âme, il semble, se dissipe,
C'est notre pauvre effort s'enroulant au principe
Où se confond sa fin et son commencement.

... L'ennemi s'avavançait par Compiègne et Senlis,
Saint-Étienne du Mont s'illuminait de cierges.
Cette dernière nuit où vous avez dormi,
On vous a vu fleurir un autel de la Vierge.

Ainsi que l'aurait fait l'aïeule paysanne,
La dévote courbée aux bancs de Saint-Aignan,
Le vieillard de l'hospice ahanant et geignant,
Quelque fille du peuple ou quelque courtisane.

Il n'est plus temps d'écrire, à peine de penser.
Il n'est temps que d'agir et voici les guirlandes
Pour remplacer vos vers et l'ardente demande
Jadis faite en songeant à l'appel devancé.

« Quand nous aurons quitté le sac et cette corde,
Quand nous aurons tremblé nos derniers tremblements,
Quand nous aurons râlé nos derniers râlements,
Veuillez vous rappeler votre miséricorde. »

Vous n'aurez pas connu ces tristes aiguillons
De la chair déchirée en ses secrètes fibres,
Vous êtes mort debout, avançant à l'air libre,
Alouette tombée au recreux du sillon,

Alouette liant la terre au ciel de France
Et tombant brusquement sous le plomb du chasseur

Pour que plus vif et fier soit l'élan de ses sœurs
À gagner les sommets de la haute espérance.

*

Cinq heures de l'après-midi, septembre. Il monte
Du sol une vapeur qui tantôt sera brume,
Le soleil harassé, sous l'horizon qui fume,
Aux comptoirs de l'été finissant fait son compte.

C'est l'heure où le poète en ses rêves s'enferme,
Où ramenant de loin la herse et le rouleau,
Les percherons pesants qui regagnent les fermes
Font traîner dans les champs des appels de grelots.

Villeroy : dévouement de quelques compagnies,
Engagement obscur vers la chute du jour.
Les oiseaux qui sifflaient dans les bois d'alentour
Chantaient encor, que se taisaient les agonies.

Vous n'auriez pas choisi cette heure pour l'assaut
Mais les dés sont jetés, l'histoire enfin commence.
La Gloire va jouer sur ses orgues immenses.
Votre sang fleurira la victoire au berceau.

Des rafales d'obus ont fauché les avoines.
Des ordres volent brefs : « Couchez-vous », « En avant »,
Tendu comme un lutteur et tonnant comme un moine,
Vous défiez le sort de vous garder vivant.

Les mitrailleurs tiraient avec des mains brûlées ;
Au-dessus des taillis s'égaillaient des flocons.
Ce fut dans un moment confus de la mêlée
Qu'il s'affaissa soudain, une balle en plein front.

*

C'est fini. L'acte est fait. Que règne le silence,
Eau pure où se referme un secret douloureux,
Gouffre clair où se forme et d'où soudain s'élance
Le cri qui monte au ciel percer le cœur de Dieu...

Et vous, Péguy, planté dans la terre sans âge,
Épanouissez-vous, arbre aux puissants rameaux.
Que l'esprit y palpite et s'y fraye un passage,
Malgré Léviathan et malgré Béhémoth.

Béhémoth est vivant ; il aime, il mange, il grouille,
Il aspire à longs traits l'air qu'il vient d'infester.
Léviathan vainqueur flatte sa croupe et fouille
Le ciel où pourrait luire un astre détesté.

Par votre œuvre de vie où la foi s'est faite acte,
Aidez-nous à lutter contre l'œuvre de mort,
À discerner le vrai du faux ; la ligne exacte
De force sous le charme où s'enfle le décor.

Ce siècle-argus crêté d'orgueil et d'imposture
Est moins que poudre au roc et que fumée au vent,
Pour ces cœurs qui, comblés de haute nourriture,
S'obstinent d'un effort solitaire et fervent

À défendre le sort et le salut de l'homme
Et ce qui maintient l'ordre en ses vaisseaux de chair,
Les uns suivant la loi d'Athènes et de Rome,
D'autres celles des saints ravis dans les déserts,

Celui-ci, lance au poing et la flamme à la bouche,
Son frère, chapelet aux doigts, priant un Nom,
Un troisième isolé dans son rêve farouche,
Mais aucun n'ignorant quand il faut dire non.

Un jour cet univers gonflé de faux prestiges,
Comme un corps de lépreux s'en ira par lambeaux.

Pour abolir l'éclat de ses pompeux vertiges,
Déjà l'œuvre des vers n'attend pas le tombeau.

Seul celui qui revêt l'armure adamantine
Oppose au temps impur un rempart souverain
Et le vin généreux des célestes cantines
Bouillonnera pour lui dans les cuiviers divins.

Lucien Christophe
1941

Ces vers, où le pastiche parfois affleure, dormaient depuis environ 75 ans, ensevelis aux pages 88-105 de *L'Ode à Péguy et l'Appel du héros*, livre déjà cité. C'est pour cet ouvrage que Lucien Christophe remporta, au lendemain de la Libération, le « Grand Prix triennal de poésie » pour 1944.

Péguy sur la route éternelle

Par la paume de la main
Et le signe de la croix ;
Par la pierre du chemin
Et les lances de la foi ;

Par les méandres du rêve
Dont l'eau brille dans la nuit ;
Par cette eau captive où, rêche,
Trempe une tige de buis ;

Par la barque dans la baie
Et l'appel de l'air marin ;
Par la brindille et la baie,
La sauge et le romarin ;

Par le chardon bleu des dunes
Et l'aveu pur des lavandes ;
Par les galops dans la lune
Et les étangs dans la lande ;

Par la trace ou le passage
Du souffle et de l'ouvrier ;
Par la courbe et message
De l'aile et du coudrier ;

Par Salomon dans sa gloire
Et Jésus nié trois fois ;
Par l'auge où les bœufs vont boire
Et la source où nul ne boit ;

Par l'échange et le mélange,
Le marché, le fard, le troc ;
Par la trompette de l'ange
Et le triple chant du coq ;

Par la robe déchirée
Et le voile restauré ;
Par l'amitié séparée
Et le bonheur réparé ;

Par le fiel du crépuscule
Et l'ombre de l'épervier ;
Par le rais dans la cellule
Et le rameau d'olivier ;

Par le don que l'art à l'âme
Fait d'un ton, d'une valeur,
– Et c'est l'ombre d'une flamme –
Mais à jamais sa chaleur ;

Et dans l'espace où se noue
Un jeu par le jour repris,

Il ne faut qu'un peu de boue
Pour transfigurer l'esprit ;

Par la ronde des atomes
Et l'anneau de l'arc-en-ciel,
Par la solitude où l'homme
Rejoint le songe éternel

Et par l'étincelle infime
Qui ne meurt pas sous le vent,
Mais proclame dans l'abîme
L'honneur d'être ce vivant...

Sous la révolte des nues,
Voici nos vergers pillés.
Hosanna ! dans la nuit nue
Les étoiles ont brillé.

*

Péguy, face scellant le mur de nos ténèbres
D'une clarté de chair où rayonne l'esprit,
C'est de Paris à Chartre et de Chartre à Paris
Que chemine sans fin votre convoi funèbre,

Libérez-vous et libérez-nous ; revenez,
Ô notre compagnon impétueux et sage,
Du fond des livres vers la lutte et vers l'orage
Et rentrez dans les rangs du troupeau piétiné.

Ce n'est pas votre lot de vous perdre, ô mon maître,
Dans les enchantements du Styx et du Léthé ;
Quand on fut comme vous ce qu'on a choisi d'être,
On ne cesse pas d'être après avoir été.

Soyez la lampe ardente au fond du sanctuaire
Obscur, et le fanal dans le brouillard, soyez

L'arc-en-ciel bondissant, le drapeau déployé
Et la cloche sonnante à l'instant qu'on l'espère,

Le tison qui rougeoie dans l'âtre abandonné
Et, sous l'éclat du gel, l'étoile au ciel des Mages
Que l'on voit s'arrêter dans les belles images
Entre l'âne et le bœuf, au front du Nouveau-Né.

Reprenez votre garde au flanc des grands mystères,
Réveillé par le froid, ranimé par le fiel :
Vous qui êtes tombé pour quatre coins de terre,
Suspendez-vous, croyant, à quatre coins de ciel.

Le pain bis gonflera la besace de toile,
La gourde et le bâton sont là. Ceignez vos reins.
La route vous convie et vous tend, pèlerin,
L'honneur de refléter le destin de l'Étoile.

Nous venons de plus loin que les rois d'Orient
Mais honteux, déchargés, sans mandat, misérables
Et n'avons en commun que d'aller en priant
Vers le relais douteux de quelque pauvre étable.

Nous débouchons, moulus, du plus épais fourré,
Échappons-nous aux rets du sanglant labyrinthe ?
Nulle voix ne répond. Nos lampes sont éteintes
Qui réconfortera ces cœurs désemparés ?

Il nous faut retrouver le sens de la grand'route
Et le consentement du parfum répandu.
Voici la voie chrétienne entre ses deux redoutes
Et le grand appel d'air et les honneurs rendus ;

La voie où, militant, retentit nuit et jour,
Votre pas de guetteur, sentinelle française,
De la tour beauceronne à la tour séquanaise,
De l'une double tour à l'autre double tour.

Depuis l'exil d'Adam, loin des fontaines fraîches,
Fendant d'un trait de proue les terres d'entre-deux,
La route est le rempart toujours battu en brèche
Où, marchant et veillant, l'homme erre en mal de Dieu.

Mais c'est aussi, haussé vers son propre royaume,
De lui-même émergeant, cabré sous l'aiguillon,
L'homme enfin affirmé dans la grandeur de l'homme
Et le premier élan dans le premier sillon.

Le guerrier, enivré du tourment qui l'embrase,
Sait qu'il suit, cerné d'ombre et d'éclairs orageux,
La route qui descend des cimes du Caucase
Où la foudre aux cent voix cingle les pics neigeux.

Des pas d'Io l'errante aux bonds fougueux d'Hercule,
En lutte avec ses dieux tant chéris qu'exécés,
L'homme antique a passé dans son long crépuscule
Sous le pourpre reflet des grands mythes sacrés.

Et déjà, par l'azur des pistes de Chaldée,
Dans le désert sans borne et sans déclivité,
Une étoile brillait, dure comme une idée,
Clou d'or au reposoir de la nativité.

Sur le monde ébloui d'une neige d'églises
S'épand, grave et riante, une foi d'écolier.
La prière se lève et, courante, sa brise
Enfle le Moyen-Âge ainsi qu'un clair voilier.

Les chemins rajeunis d'une Rome nouvelle
S'illuminent des feux de grands phares tournants.
Lueurs sur Saint-Denis ! Clartés sur Compostelle !
Scintillement d'éclairs du levant au ponant.

L'âpre nuit se dissout dans une aube de perle
Mais déjà la nue plonge et courbe les péchés.

Le soleil se défait et le vent qui déferle
Fait gronder les tocsins et rougir les bûchers.

Puis à nouveau la paix ineffable et gothique
Accroche au bord du ciel sa frise d'*angelus*.
Près de l'âtre brugeois vaque aux soins domestiques
L'ange qui fait les cuivres au parloir de Jésus.

Au-dessus des saisons la route projetée
Laisse beffrois et tours décroître à l'horizon.
L'espoir y fait surgir comme par oraison
La solitude où luit le feu de Prométhée.

C'est la route où l'on lutte, où l'on brûle, où l'on prie,
Sur qui l'aigle s'abat, où rôde l'épervier,
De Damas à Rouen et de l'Inde à l'Ombrie,
De saint François d'Assise à saint François-Xavier.

Et c'est aussi la route où l'on aime, où l'on danse,
Où l'on vide son verre en bravant le guignon.
Cérès y voit briller sa corne d'abondance.
La ronde de Rubens court au pont d'Avignon.

Mais passé le torrent de liesse bachique,
Buisson de chairs tordues au nœud des éléments,
La grand'route rendue au souffle du tragique
Restitue l'avenir à l'antique tourment.

Toujours, toujours, au fond du cirque titanesque,
S'entend le battement des ailes du vautour,
Toujours, toujours, si loin qu'on déroule la fresque,
C'est par où l'on se bat qu'on arrive à l'amour ;

En vain un art de vivre apprend à fuir la vie,
En vain une esthétique enseigne à renoncer ;
Bientôt l'arbre est stérile et la source tarie
Et retourner à l'homme est le réenoncer.

Que lui sont ces jardins entre des fûts de marbre
Où de faux renaissants s'observent au miroir ?
Il faut le replacer dans le profond terroir
Et le dur mouvement de croissance des arbres.

Et retourner à l'homme est le réimplanter
Parmi les sucres épais au sein des sèves grasses,
Dans la terre d'honneur et de fidélité,
Dans le climat de lutte et le climat de grâce.

*

L'Intermezzo de Noël

Voici le houx et le gui,
Excusez-moi, mon Péguy.

Sous le porche de silence
S'est glissée une présence.

Près de l'huis entrebaillé,
Quelqu'un s'est agenouillé.

Les clochettes des ravines
Tintent dans la nuit divine.

On voit l'ombre s'allonger
Des anges et des bergers.

Une flamme, un peu de cire
Ont suffi pour tout redire.

Et dans le ciel étoilé
L'âme du monde a parlé.

La vaste paix s'illumine
Au mystère des résines.

C'est Noël étincelant
Dans le grand silence blanc.

Hélas ! en ces temps d'épreuves,
Toutes les choses sont veuves.

L'image seule est en nous
D'un jour poétique et doux.

Sur la route détremmée
L'illusion détrompée

Cherche en vain l'étoile au ciel
Et la neige de Noël.

Dans l'aube à peine animée,
Il n'est que peu de fumée.

Sous un toit plat et chétif,
L'âne et le bœuf sont rétifs.

La nature à l'être oppose
La réticence des choses.

Où la bonne volonté ?
Où la terre de bonté ?

Où l'espoir, la paix promise ?
Mais épars dans l'âpre bise,

Malgré la faim et le froid,
Malgré la honte et l'effroi,

Prêt à vaincre des maux pires,
Quelque chose en nous aspire,

Quelque chose en nous soutient
L'honneur du Noël chrétien.

Frisson de la vague à l'herbe,
À la rencontre du Verbe,

Court dans le tissu charnel,
Quelque chose d'éternel...

Sous les épaisses liesses,
Ces bâfrées d'aveugles, n'est-ce

Que, reflet d'un monde éteint,
Le cantique du matin

Ou la corde ultime où vibre
L'âme immortellement libre ?

Mots au vent, secret celé,
Plains qui, sans les ébranler,

S'acharne aux portes de bronze :
En toi seul est la réponse.

La paix soit sur ta maison ;
Je poursuis mon oraison.

*

... C'est ainsi qu'ils allaient, luttant, œuvrant, aimant
Déposer leur hommage aux pieds de ces madones
Que la tradition d'un doux déhanchement
Fait d'un beau geste humain fléchir sous leurs couronnes.

C'est ainsi qu'un matin vous quittâtes Paris,
D'un pas qui n'était pas un pas d'archéologue,
Pour retrouver aux champs non l'idylle ou l'élogue,
Mais le grand souvenir de ces pas aguerris,

Et vous réintégrer dans cette noble histoire
Et vous réinsérer dans son déroulement
Et vous réaffirmer dans l'œuvre péremptoire,
Corps et cœur accordés à son grand battement.

Et nous voici transis au bord de cette route,
Sans flamme dans le cœur, sans arme dans la main,
Serons-nous emportés, fétus, dans la déroute
Ou quel altier sursaut suscitera demain ?

Dénudés, dépouillés, rejetés en arrière,
Adossés à la nuit de l'être originel,
Et ferons-nous jaillir en flèche de lumière,
Dans nos larmes, l'élan et le cri de Noël ?

Bercés par les soupirs des vierges océanes,
Saluerons-nous, bravant Mercure et Jupiter,
Soulevée en l'attente et l'espoir des dianas,
L'âme désenchantée au milieu des éclairs ?

Le feu de Prométhée et le feu de l'Étoile
Mènent l'homme et sa loi vers un même destin.
La prière et la route enfant la même voile
Mènent l'homme et sa foi vers le même matin.

Vous, pauvre, guidez-nous, Péguy, porteur de bêche.
Comme on lance la pioche en un champ saccagé,
Piochons et tout suivra : Bethléem et la crèche
Et le souffle du bœuf et le chant des bergers.

La prière et la route en une même trame
Portent également le poids des mêmes vœux.

Chaque pas est un grain du chapelet des âmes
Broyé comme froment sous la meule de Dieu.

Puisque nous n'avons pu, penchés sur tant de fosses,
Tirer des morts sacrés une règle d'honneur,
Il nous faut retourner jusqu'aux champs de la Beauce,
Pour comprendre le signe et l'appel du sonneur.

Venez, ô compagnon sorti de notre sang.
Nous réclamons des saints qui soient de nos paroisses
Et nous avons besoin pour maîtriser l'angoisse
D'un timbre au métal pur et d'un chant jaillissant ;

De votre certitude et de votre constance,
De ce poids de labeur et d'ensemencement,
De votre fortitude et de votre insistance
Et de cette allégresse et ce renoncement,

De cette pauvreté dans les commencements,
De ces emmêlements dans le départ des stances
Et de votre altitude aux points de résistance
Et de votre candeur dans les écroulements.

Que ce soit en trois jours ou en trente ans, qu'importe ?
Si le temple est détruit, il faut recommencer.
Dieu pour le rebâtir veut gens de notre sorte.
Sans miracle et sans aide il n'est que d'avancer.

Marchons et tout suivra ; prions et tout va suivre
Et l'arc aux blocs épais scellés dans le mortier
Deviendra lentement sous les yeux du chantier
La pure courbe ailée où tend l'honneur de vivre.

La fine fleur montante et le sage parti
Dont la beauté s'éploie sous la masse indivise :
Tu es pierre et sur cette pierre j'ai bâti
Et bâtirai sans fin mon invisible Église.

Que contient votre sac, ô rude intercesseur ?
Qu'avez-vous à nous dire, ô frère de l'apôtre ?
Nos quatre vérités et les trois vertus sœurs,
C'est assez pour guérir les maux qui sont les nôtres.

L'esprit aux entrelacs de ses obscurités
Mêle et brouille les fils des textes et des gloses,
Peuple de vers luisants les halliers de la gnose,
Mais l'âme en son élan aspire à l'unité.

Un souffle ouvre en grondant les portes de la foi.
L'être n'est rassemblé que dans l'essor mystique.
Pensée, essence, rêve, œuvre, action, musique,
La grande roue ordonne et meut tout à la fois.

Un seul mot, un seul acte, une seule croyance :
Tout s'ébranle et s'agite et nous voilà marchant,
Et l'arche sur les flots et Booz dans son champ
Règlent le mouvement et scandent la cadence.

Ainsi s'en va Bayard portant les fils Aymon
Et c'est ainsi qu'aussi Malbrough s'en va-t-en guerre,
Car le gai sifflement des refrains populaires,
Rien ne l'anime mieux que l'air qui vient des monts.

Marcheur qui fites cas d'un unique voyage
Montrez-nous dans quel sens et comme il faut marcher
Pour garder le front haut sous le vent du péché
Et rester dans le fil de l'antique héritage ;

Comme en un univers simple et bien découpé,
Où le oui et le non sont toujours en présence,
Où l'enfer et le ciel sont toujours en balance,
On a ses effectifs en mains et bien groupés.

Au rythme rude et fier de vos pas décidés,
Nous userons la nuit où le faible succombe

Et nous tiendrons les ponts jusqu'au jour, sans céder.
Puis l'aube lustrera l'aile de la colombe.

Alors les passereaux avec les *angelus*
Descendront vers les toits frémissants d'oriflammes,
La musique et l'encens baigneront Notre Dame
Ravie et découverte au séjour des élus

« Où sont harpes et luz »¹.

Henri Pichette
Juillet-août 1959

Ode à Charles Péguy sur la rime de France

« J'irai par poésie au beau métier de France... »

On trouvera la suite de ce poème, avec une introduction à laquelle on voudra bien se rapporter, dans *Le Porche* de décembre 2013 (n° 38-39, pp. 136-142).

¹ Fin de la « Ballade que Villon fait à la requête de sa mère pour prier Nostre-Dame ».

André Dayez Mai 1969

André Dayez (1910-1993), né à Hasnon, s'est installé à Denain dès son retour de captivité. Quand Dayez, adjudant au Stalag IB, épousa mademoiselle Belverge, il fut le premier prisonnier de guerre à se marier par procuration, en 1942¹. Sa fille Françoise Dayez (1946-2016) a beaucoup contribué à entretenir sa mémoire.

Un grand nombre de ses textes était inspiré des valeurs patriotiques². Admirateur d'André Jurénil et de Jules Mousseron, ses aînés, il était sociétaire des Poètes français, son parrain étant Léopold Sédar Senghor, qui l'avait surnommé le « Péguy de Denain ». Dayez écrivit un poème qui rend hommage à Péguy, intitulé « Notre Dame » ; à la mémoire des soldats morts pour la France, Dayez écrivit également une « Ballade du moulin de Notre Dame ».



André Dayez, ca. 1969

¹ S. n., « Trois mariages de prisonniers à Denain », *Paris-Soir*, 3^e année, n° 704, 2 août 1942, p. 3.

² A. L., « Parmi les poètes de Denain, il y avait Jurénil, Mousseron, mais aussi Dayez », *La Voix du Nord*, 3 décembre 2017.

Notre poème fut pour la première fois publié dans le *FACP*, et repris dans *La Muse buissonnière*, qui contient un grand nombre de ses poésies écrites à partir de 1955¹. C'est d'ailleurs grâce au poids déterminant de ce recueil que Dayez fut nommé chevalier dans l'Ordre national des Arts et des Lettres.

Notre Dame

Je voulais tant vous voir, Dame du Grand Amour,
Vous n'étiez pas le but d'une longue balade
Mais le bonheur promis à votre enfant malade,
Son espoir de santé, sa soif de chaque jour.

Majesté bien plus haut que le firmament bleu
Je vous ai contemplée en la grâce première,
Dans ce sombre vaisseau tout me semblait lumière
Et je pouvais marcher même en fermant les yeux.

J'étais là devant vous comme ce pèlerin,
Normalien supérieur, natif des bords de Loire,
Qui vint à pied vers vous célébrer votre gloire,
En récitant des vers qu'il pensait en chemin.

Poète et fantassin dont le destin fut dur,
Frappé par tant de coups d'une injuste critique,
Son chant ira plus loin que la pierre gothique,
Dieu distingue toujours les plus beaux épis mûrs.

Et je vous réunis, femme du vieux faubourg,
À la Reine des cieux, vous l'humble rempailleuse,
Pour ces deux fils martyrs, ô mères douloureuses,
En vous priant ce soir sous la plus haute tour.

¹ *FACP* 158, avril 1970, p. 4 ; André Dayez, *La Muse buissonnière* Denain, Imprimerie Lozé-Bertrand, 1974.

Étoile de mon cœur, je suis venu vers vous,
Péguy me le disait, vous êtes la plus belle,
Et j'emporte de vous une image éternelle,
Car j'ai dit sa prière en tombant à genoux.

Cathédrale de Chartres, mai 1969

**Béatrice Bonhomme
Septembre 1998**

Mémoire d'une partance. Hommage à Charles Péguy

« Elle a dit : j'ai déjà commencé ma partance... »

On trouvera la suite de ce poème dans le *BACP* de septembre 1998 (n° 83, pp. 167-172), auquel on voudra bien se reporter.

**Richard Rognet
Septembre 1998**

**Dialogue entre Richard Rognet et Charles Péguy
à propos de l'ange**

On trouvera cette « petite pièce en trois tableaux » dans le *BACP* de septembre 1998 (n° 83, pp. 179-185), auquel on se reportera.

Patrick Lannes
Septembre 1999

Péguy l'Inflexible, Péguy le Suppliant

« Comme un élan de source / Jaillissant et vigoureux... »

On trouvera la suite de ce poème dans le *BACP* de juin 2002 (n° 98, pp. 257-262), auquel on se reportera.

Frédéric Farat
Novembre 2000

Le Mystère de l'inspiration de Charles Péguy

« Je suis, dit Péguy, maître des trois écritures... »

On trouvera la suite de ce poème dans *Le Porche* de décembre 2013 (n° 38-39, pp. 143-144), auquel on se reportera.





Jan Van Nijlen, *ca.* 1910

L'hommage à Péguy de Jan Van Nijlen, pendant l'été 1917

Nous avons pu retrouver l'ode à Péguy en flamand du poète belge Jan Van Nijlen (1884-1965), grâce à une petite mention en passant de Marie-Louise Bernard-Vérant¹. Eugène van Itterbeek, le premier, dans *Een eeuw Péguy*² donnait un extrait du poème, après l'avoir étudié dans un article en néerlandais : « *Péguy In Vlaanderen : van Jan Van Nijlen tot Richard Minne* »³, et le 23 septembre 1973 au colloque Péguy qui eut lieu à Bruxelles.

Pendant la Première Guerre mondiale, Van Nijlen était resté aux Pays-Bas, côtoyant ses amis et vivant de sa plume. Nous devons à cette période notamment deux essais sur des auteurs français : le premier est consacré à Montaigne (1916), le second à Francis Jammes (1918).

Van Nijlen, qui détestait « l'idéalisme vague qui régnait dans les jours sans chair du symbolisme » et préférait les formes strictes de Moréas, de Maurras et de Péguy, écrivit l'essai *Charles Péguy* en 1919⁴. Mais c'est dans *Het aangezicht der aarde* [« La Face de la terre »] en 1923⁵ que ce poète d'un lyrisme fier et sans compromission publie des vers d'hommage à Péguy, repris dans *Gedichten. 1904-1938*⁶.

¹ FACP 198, août 1974, p. 57.

² Eugène van Itterbeek, *Een eeuw Péguy : Péguy-boek*, Louvain, Leuvense Schrijversaktie, 1973, p. 38.

³ Jan Van Nijlen, « Péguy in Vlaanderen: van Jan Van Nijlen tot Richard Minne », *Dietsche Warande en Belfort*, Anvers, 111^e année, n° 1, janvier 1966, pp. 64-69.

⁴ J. Van Nijlen, *Charles Péguy*, Leyde, Sijthoff, 1919.

⁵ J. Van Nijlen, *Het aangezicht der aarde*, Arnhem, chez Hijman, Stenfert Kroese & Van der Zande, pp. 92-93.

⁶ J. Van Nijlen, *Gedichten. 1904-1938*, Maastricht et Bruxelles, Stols, 1938, pp. 65-67.

Dans son essai sur Charles Péguy, l'agnosticisme qu'il était noté que Péguy avait redécouvert la foi à trente-cinq ans. Ainsi, le poème qui suit témoigne d'une admiration mêlée d'une sorte d'envie. Mais l'intérêt pour Péguy vint à Van Nijlen dès avant 1919 et 1923 : très exactement en 1917, année où il présenta l'auteur français au public néerlandais du *Groot Nederland*¹ ; et même si certains critiques néerlandais pensent que le poème a été écrit *peu après* la mort de Péguy², l'année que nous indiquons suit la datation prudente du dernier biographe de Van Nijlen, proposée après lecture de la correspondance de l'auteur³.

Van Nijlen a pu notamment lire en première page de la *Vlaamsche Gazet* du 28 novembre 1914 l'article de Paul van Ostaijen sur la mort de Péguy et d'Alain-Fournier : « *De Letterkunde beproefd* » (« Le monde des lettres éprouvé »).

Souhaitant l'associer à la guirlande francophone de Péguy, c'est nous qui avons traduit ce poème, inédit en français, non sans attentive relecture d'Isabelle Lieveloo, Inspectrice académique des Lettres, que nous remercions.

Aan Charles Péguy

*Ik heb u niet gekend, man met den ijzren baard
En met den manteljas der laatste idealisten;
Hoe ook mijn mijmering naar uw verschijning giste,
In mijn verbeelding leeft de man die gij waart.*

*Ik heb u niet gekend, de handen op uw schoot,
Geschoren jongeling met 't blanke paar manchetten,*

¹ *Groot Nederland*, 15^e année, n° 10, octobre 1917, pp. 415-426 ; cf. « Charles Péguy. Œuvres posthumes », *Groot Nederland*, Amsterdam, 16^e année, n° 6, juin 1918, pp. 680-681.

² Par exemple page 76 d'Eugène van Itterbeek, « *Internationale impulsen: De betekenis van Péguy in de Nederlandse letteren* », *Ons Erfdeel*, Pays-bas, Rekken, 17^e année, 1974, pp. 75-90.

³ Stefan van den Bossche, *Jan van Nijlen: biografie*, Belgique, Tielt, Lannoo Uitgeverij, 2005, p. 353, n. 189.

*En met uw trotschen blik nog vrij van tucht en wetten
En 't rechte boordje dat uw maagren hals omsloot.*

*Ik heb u niet gekend, glorieuze luitenant,
Die met doorschoten hoofd onsterflijk nederviel
Op den omwoelden grond van 't zelfde lieve land
Dat gansch uw kort bestaan bekoord had en bezielde.*

*Maar als ik aan u denk, des nachts in dezen zomer,
In 't vreemde land waar ik op de verlossing wacht,
En uw geschriften lees van helderzienden droomer,
(De bloem der lijsterbes geurt in den lauwen nacht)*

*Dan verrijst voor mijn blik uw boersch en fier figuur
In 't kleine huis van een der oude fransche steden;
Naast kleurge prenten uit het vaderlandsch verleden,
Siert er een mager kruisbeeld den gekalkten muur.*

*Daar zoudt ge als kind voor 't eerst het leven ondervragen,
Daar ontsproot voor uw geest de steeds onzichtbre bron;
Daar leerde u iemand, in die blijde en stille dagen,
Uw schoone taal: grootmoeder die niet lezen kon.*

*Daar keerde uw hart ook weer in later, droever tijd,
Ontgoocheld, moe, en van verloren vreugde droomend,
En vond voor eeuwgen dorst de koele bron nog stroomend
En aan den ouden haard de rust na dorren strijd.*

*Slechts hij die eens als gij den vrede heeft verlaten
Van 't ouderlijke huis, door hart en geest geleid
Naar 't woelig, vrije leven der bevolkte straten,
Waar de hoogmoedige waan der arme menschheid schreit,*

*Die weet hoe fel en teer herinnering kan trekken
't Rouwmoedig, trotsche hart naar een provinciestad,
Waar, moede en troosteloos, in vochtige vertrekken,
Een moeder ronddwaalt en een oude doove kat.*

*Daar keert gij ieder jaar, als kracht en moed ontzinken,
En eert de ziel van 't land die telkens u verlost,
Als langs vallei en berg de wijnoogstliedren klinken
En in den avond waart de zoete geur van most.*

*Over het land zie ik voor 't laatst uw schaduw gaan
– De zoele voorjaarswind doet weer de velden groenen –
Ik hoor den gang van uw republikeinsche schoenen
Rhythmisch en zwaar langs kilometerlange baan.*

*t' Is in het vlakke land waar de eeuwige torens rijzen
Der schoonste kathedraal: daar was van ouds uw doel.
Uw wijze geest zoekt er de hemelsche bewijzen
Van 't oud geloof dat waakt in 't dichtsterlijk gevoel.*

*Wat daar uw ziel gebeurde in 't middeneeuwsche duister
Der hooge beuken blijft uw goddelijk geheim...
God sprak één woord en u omhulde een nieuwe luister:
Uw vindingrijke geest wist op dat woord geen rijm.*

*Daar mocht ge, in 't eigen hart, na lang en moeilijk graven,
Weer vinden het gevoel dat voor alle eeuwen bindt
De toekomst aan 't verleden, en Gods rijke gaven
Ontvangen met de vreugd van een gelukkig kind!*

À Charles Péguy

Ne vous ai point connu, homme à barbe de fer,
avec la cape des derniers idéalistes¹ ;
mais qu'importe en mes rêves l'apparence ou l'habit ?
Imaginé revit l'homme que vous étiez.

Ne vous ai point connu, les mains sur les genoux,
jeune et crâne rasé, aux deux manchettes blanches,

¹ Allusion manifeste au tableau de Péguy par Jean-Paul Laurens (1908).

jetant ce regard fier, farouche encore et libre,
vous, dont le ferme col entourait le cou mince¹.

Ne vous ai point connu, ô glorieux lieutenant
qui tomba, immortel, la tête transpercée,
si jeune, sur le sol torturé du pays
que vous n'aviez cessé de chérir, d'exalter.

Mais quand je pense à vous, la nuit de cet été,
dans ce pays étrange où j'attends le salut,
lorsque je lis vos mots de rêveur clairvoyant
(et la fleur du sorbier embaume la nuit tiède),

voici votre silhouette rustique et fière
dans la basse maison d'une ancienne cité ;
à côté d'imprimés contant l'Histoire de France
un maigre crucifix le mur chaulé décore.

C'est là que vous posiez vos premières questions,
qu'en votre esprit sourdait la source inaperçue,
apprenant, heureux et calme, la belle langue
de cette grand-mère qui ne savait pas lire.

Là revint votre cœur, plus tard, en des jours tristes,
sevré d'illusions, las et mélancolique,
pour y trouver la source fraîche inépuisable
et ce calme qui règne après les durs combats.

Seul celui-là qui a, comme vous, délaissé
la paisible maison des parents, corps et âme
emporté vers la vie trépidante des rues
où pleure vainement le pauvre orgueil humain,

sait à quel point un souvenir ardent et tendre
peut ramener un cœur contrit vers la province

¹ Voir la photographie noir et blanc de Péguy par l'atelier Pirou (1897).

où, lasse et désolée, dans des pièces humides
déambule une mère avec son vieux chat sourd.

Force et courage décroissant, vous revenez
pieux en ce pays qui, chaque fois, vous sauve,
par monts et vaux où sonnent les chants des vendanges,
lorsque le soir répand la douce odeur du moût.

Je vois sur ce pays planer encor votre ombre
(le doux vent du printemps fait reverdir les champs)
et le pas lourd de vos souliers républicains
frappe en rythme les kilomètres du chemin.

C'était aux tours de la plus pure cathédrale¹,
rompant la plaine, que votre vie devait mener.
Votre esprit sage y cherchait les preuves célestes
de la foi qui survit dans le sens poétique.

Qu'advint-il à votre âme en ce noir Moyen-Âge ?
Sous vos hêtres épais² gît un secret divin...
Un mot de Dieu vous a couvert de sa splendeur³ :
votre esprit ingénieux n'y trouva pas de rime.

Là, vous pourriez, après de difficiles fouilles,
trouver en vous ce sentiment qui l'avenir
lie au passé et recevoir les riches dons
de Dieu avec la joie d'un enfant tout heureux !

¹ Chartres, où Péguy s'est rendu plusieurs fois ; la « Présentation de la Beauce à Notre Dame de Chartres » rend compte d'un de ces pèlerinages.

² Littéralement : « des hêtres élancés », mais le poète fait allusion à un passage d'*Ève* : « Et ce ne sera pas ces buveurs de tisanes / Qui viendront nous chercher sous les hêtres épais. » (P₂ 1370).

³ « Nous ne demandons rien, refuge du pécheur, / Que la dernière place en votre purgatoire, / Pour pleurer longuement notre tragique histoire, / Et contempler de loin votre jeune splendeur. » (« Présentation de la Beauce à Notre Dame de Chartres », P₂ 1150).

Le « premier jour » de la *Tapisserie de sainte Geneviève* traduit en néerlandais

Nous avons pensé qu'il serait bon d'adjoindre aux vers de Jan van Nijlen dédiés à Péguy, en guise de lointain écho, une traduction du « premier jour » de la *Tapisserie de sainte Geneviève* en néerlandais. Récente, elle est pour l'instant absente des bibliographies péguistes. On la trouve à la page 40 d'un dossier collectif de traductions offertes au grand traducteur belge Patrick Lateur (1947-), dans la revue culturelle belge d'expression flamande *Vlaanderen*¹.

La traduction en néerlandais, exacte au plus haut point et harmonieuse, est due à un autre grand traducteur belge, le philologue Paul Claes (1943-).

Charles Péguy

La Tapisserie de sainte Geneviève

Comme elle avait gardé les moutons à Nanterre,
On la mit à garder un bien autre troupeau,
La plus énorme horde où le loup et l'agneau
Aient jamais confondu leur commune misère.

Et comme elle veillait tous les soirs solitaire
Dans la cour de la ferme ou sur le bord de l'eau,
Du pied du même saule et du même bouleau
Elle veille aujourd'hui sur ce monstre de pierre.

Et quand le soir viendra qui fermera le jour,
C'est elle la caduque et l'antique bergère,
Qui ramassant Paris et tout son alentour

¹ « *Transit Amicorum* », pp. 37-56, *Vlaanderen. Tweemaandelijks tijdschrift voor kunst en cultuur*, Gand, vol. 54, n° 304, février 2005 (www.dbnl.org/tekst/_vla016200501_01/_vla016200501_01_0011.php).



Îcône de sainte Geneviève, paroisse orthodoxe
Notre-Dame-Joie-des-Affligés et Sainte-Genève (Paris)



Paul Claes par Michiel Hendryckx, 2010

Conduira d'un pas ferme et d'une main légère
Pour la dernière fois dans la dernière cour
Le troupeau le plus vaste à la droite du père.

*

Charles Péguy

Uit het Frans vertaald door Paul Claes

Het tapijt van de Heilige Genoveva

Omdat ze in Nanterre de schapen had geweid,
Lieten ze haar nu een heel andere kudde weiden,
De grootste horde waarin wolf en lam ooit beide
Een zelfde leven van ellende hebben geleid.

Zoals zij elke avond in haar eenzaamheid
Bleef waken op het erf of bij de waterzijde,
Onder dezelfde wilg en berk als toentertijde
Bewaakt zij nu dit stenen monster voor altijd.

En als de dag zal dichtgaan in de avondval,
Is 't die versleten herderin uit vroeger tijden
Die Parijs en omstreken samenbrengen zal

En die met kloeke stap en lichte hand zal leiden
Een allerlaatste maal in de allerlaatste stal
De reuzenkudde tot bij vaders rechterzijde.

Comptes rendus

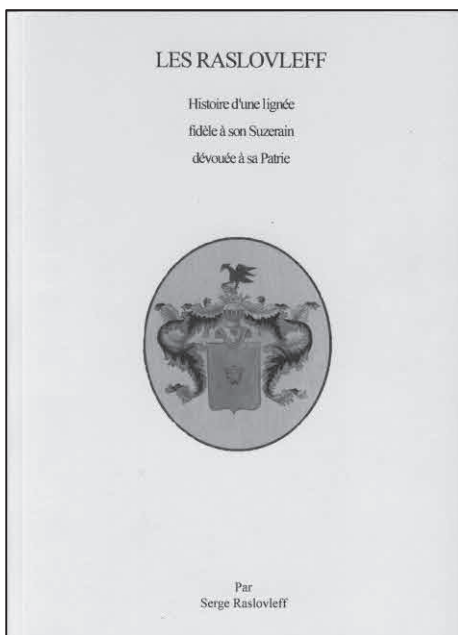
Serge Raslovleff, *Les Raslovleff, histoire d'une lignée fidèle à son Suzerain, dévouée à sa patrie*, Chalon-sur-Saône, Imprimerie Necc, 2018. En vente au prix de 20 euros ; écrire à l'auteur au 7, rue Grange Vadot, 71100 Chalon-sur-Saône.

De cet ouvrage auto-édité mais d'un soin tout à fait professionnel, la première partie (pp. 5-74) raconte l'histoire de la famille Raslovleff, dont le nom n'est pas étranger à nos fidèles lecteurs, puisque votre serviteur a eu l'occasion de présenter brièvement « Michel Raslovlev, traducteur de Péguy dans les années 1930 » (*Porche* 8, décembre 2001, pp. 12-31). Serge Raslovleff approfondit à tous égards ce maigre aperçu, permet de le corriger en de certains points, à l'aide de nombreux documents familiaux, tous plus intéressants les uns que les autres.

La deuxième partie est une passionnante autobiographie de son grand-père paternel, Michel Raslovlev, centrée sur la narration des années cruciales pour la Russie que fut la période allant de 1917 à 1922 (pp. 75-176). C'est en 1985 que furent écrits *Les Chouans sur rail* mais pour paraître seulement « cent ans après la Révolution d'Octobre », selon les volontés de son auteur. C'est là le cœur de l'ouvrage, et ce qui en fait sa valeur. Raslovlev s'infiltra, certes en vain, dans la Russie soviétique pour y ranimer les ardeurs monarchiques. De ce témoignage passionnant, au style impeccable, n'émane pas une triste déception : si la restauration des Romanov sur le trône fut impossible – notamment à cause de la mauvaise volonté des Anglo-Saxons –, le retour de la Russie à la chrétienté, deuxième grand espoir de Michel Raslovlev, semble réalisé.

La troisième partie est constituée de deux œuvres de Michel Raslovlev : un article historique et géopolitique de 1964 paru dans le *Bulletin européen* et ici réédité pour la première fois ; un « poème en prose » – mais en est-ce vraiment un ? – daté de 1954, déjà republié en 1964 par l'Action orthodoxe (pp. 177-198). On regrettera qu'au titre des poésies de Michel Raslovlev ne figure dans le livre qu'en tout et pour tout un sonnet en honneur à son fils Nicolas, mort héroïquement en 1944 dans les Vosges (p. 70).

Si la bibliographie est chétive (p. 69), on trouvera en revanche, à la fin du livre, d'utiles annexes : rappels historiques, cartes et glossaire (pp. 199-212).



Dossier « Le vrai Péguy », *Nouveau magazine littéraire*, n° 7-8, juillet-août 2018, pp. 116-129.

Le *Nouveau magazine littéraire*, dirigé alors par Raphaël Glucksmann, propose dans son numéro de l'été 2018 tout un dossier sur « Le vrai Péguy » – rien que cela ! – dû à Yann Moix et proposant quelques articles détaillant « ses combats, son œuvre, son

actualité ». Dans sa première de couverture (hideuse), la rédaction n'y va pas de main morte, titrant : « Charles Péguy, l'union sacrée », sans trop voir que cela contredit le thème principal du numéro double estival : « Vivre sans Dieu »...

Yann Moix s'est réservé le premier article : « Honneur au combattant », qui montre combien Péguy manque à notre monde. Le ton est vif, les idées intéressantes. Nous regrettons quelques imprécisions : Péguy écrit-il seulement « quelque part » que le pire est « d'avoir une pensée toute faite » (*Note conjointe sur M. Descartes et la philosophie cartésienne*) ? Péguy, s'il avait vraiment publié ses *Cahiers* « toutes les deux semaines », aurait produit environ 375 numéros, au lieu des 229 historiques. Péguy est-il vraiment « passionné » par le cinéma ? Quelle est cette lettre, peu connue à tout le moins, « où Céline assure qu'il lit Péguy de près » ? Les trois extraits de Péguy proposés sont utiles, quoique un peu courts. Les illustrations nous semblent déplacées, qui entendent à toute force relier Péguy au monde contemporain (pp. 117, 118, 121).

François Bazin a écrit le deuxième article : « Superstar des politiques ». Il est tout bonnement passionnant et revient sur la question du Panthéon.

Alexis Brocas, dans le troisième article : « L'homme révolté », semble beaucoup moins bien informé. Le père de Péguy serait mort « des suites du siège du Sedan » (au lieu de Paris), la première *Jeanne d'Arc* daterait de 1895 (au lieu de 1897), Péguy serait revenu à la religion « à une date incertaine » (au lieu de la période assez précise de 1905-1907). Nous ne comprenons pas ce que signifie « une prose moins référencée » (p. 124).

Heureusement, Benoît Chantre clôt le dossier par un excellent quatrième article : « La passion Bergson », notre seul regret étant que le rôle tenu par Bergson auprès de la famille Péguy endeuillée en 1914 n'ait pas été mentionné.

La rédaction a eu beau coordonner le « dossier », on regrettera que ce dernier ne soit pas très à jour. Cela fait huit ans que les *Cahiers de la quinzaine* ont été numérisés par l'Université de Toronto (p. 120) ; la biographie d'Arnaud Teyssier, qui est la seule mentionnée (p. 124) et dont Maxime Rovère (à qui l'on doit un article paru précédemment sur Péguy dans la même revue) donne un juste

rendu compte (p. 122) – n'est ni la meilleure (lisez celle de Robert Burac) ni la dernière en date (lisez celle de Géraldi Leroy) ; l'article de Benoît Chantre avait déjà paru en avril 2000 (le fait est explicitement indiqué) ; les livres dont Eugénie Bourlet donne de bons comptes rendus dans « Confessions par procuration » (p. 129) commencent à dater : 2013 (livre de Michel Laval), 2014 (volume poétique de la Pléiade), 2017 (*Entretiens* de Péguy et livre de Camille Riquier)...

Exprimons quoiqu'il en soit notre joie de voir Péguy honoré d'un consistant dossier d'une quinzaine de pages dans ce qui est pour nous le principal magazine littéraire de France.

R. Vaissermann



« Passerelles en poésie », une jeune collection de poésies bilingues, paraît aux éditions orléanaises Paradigme, qui se proposent de faire connaître au public français de grands poètes du monde entier, célèbres dans leur pays, mais trop peu connus en France en dehors des milieux spécialisés. Les poésies peuvent appartenir à un recueil conçu par le poète lui-même ou avoir été choisies par l'éditeur et traducteur français. Chaque volume est introduit et présente des textes poétiques soigneusement établis dans les deux langues, le plus souvent en 96 pages, à partir de 9,80 € en version papier.

Cette belle collection, qui rappelle quelque peu la fameuse collection « Orphée » des éditions de La Différence, a déjà publié : Basilio Belliard (République Dominicaine) en mars 2015, Lassi Nummi (Finlande) en septembre 2015, Jaan Kaplinski (Estonie) en mars 2016, John Bradburne (Angleterre) en octobre 2016, une anthologie de poètes espagnols en juin 2017, Nathalie Malakhovskaïa (Russie) en décembre 2017, Elias Lönnrot (Finlande) en février 2018, Jaime Siles (Espagne) en mars 2018, Jorge Tufic (Brésil) en juin 2018 et Jarosław Iwaszkiewicz (Pologne) en août 2018 – c'est le dernier volume paru, dont la couverture figure au verso.

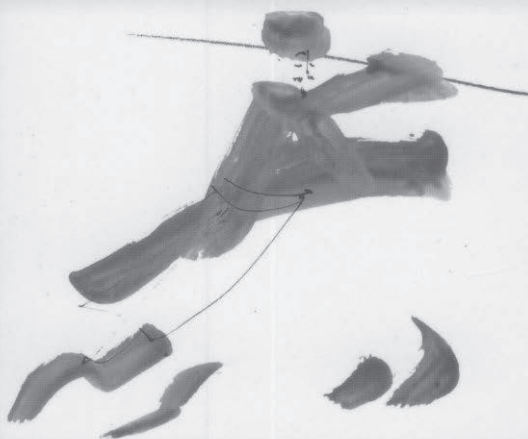
Le directeur de collection n'est autre qu'Yves Avril. D'ailleurs, plusieurs membres de l'Association ont contribué à cette jeune collection de poésies bilingues : Romain Vaissermann (2017), Jean-Luc Moreau, Jean-Pierre Rousseau et Maria Żurowska (2018) en ont été traducteurs ; Osmo Pekonen (2015) et Hélène Djoussoïéva (2017) en ont été préfaciers ; quant aux auteurs Lassi Nummi (2015) et Nathalie Malakhovskaïa (2017), ils ont participé à nos colloques.

Sur ces passerelles communiquent indubitablement continents, langues et esprits.

Jarosław Iwaszkiewicz

L'Amour cosaque

Édition bilingue présentée par
Yves Avril et Radosław Romaniuk.
Traduction du polonais par
Maria Żurowska et Yves Avril.



passerelles en
Poésie
Paradigme

Anciens numéros du Porche

Nous entourons les numéros épuisés.

1 – octobre 1996, 27 pp. : *Colloque de Saint-Petersbourg, 24-25 mai 1995* – 60 ex.

1 bis – février 1997, 25 pp. : *Colloque de Saint-Petersbourg, 13-14 novembre 1996* : t. I – 60 ex.

2 – juillet 1997, 65 pp. : *Colloque de Saint-Petersbourg, 13-14 novembre 1996* : t. II – 60 ex.

3 – janvier 1998, 73 pp. : *Colloque de Saint-Petersbourg, 13-14 novembre 1996* : t. III – 60 ex.

4 – novembre 1998, 86 pp. : *Colloque de Saint-Petersbourg, 1^{er}-5 avril 1998* : t. I – 60 ex.

5 – avril 1999, 65 pp. (BnF 1999-4453) : *Colloque de Saint-Petersbourg, 1^{er}-5 avril 1998* : t. II – 60 ex.

6 – mars 2000, 124 pp. (ISSN 1291-8032) : *Colloque de Saint-Petersbourg, 15-17 juin 1999* – 80 ex.

6 bis – décembre 2000, 52 pp. : *Péguy en Russie et en Finlande* – 80 ex.

7 – mai 2001, 71 pp. : *Jeanne d'Arc, France et Russie* – 80 ex.

8 – décembre 2001, 115 pp. : *Colloque d'Orléans, 11-12 mai 2001* – 80 ex.

9 – mai 2002, 53 pp. : *Colloque de Saint-Petersbourg, 20-23 juin 2000*, t. I – 80 ex.

10 – juillet 2002, 113 pp. (couverture et nom nouveaux) : *Poètes spirituels de la Russie, de la Pologne et de la Finlande* – 270 ex.

11 – décembre 2002, 78 pp. : *Colloque de Saint-Petersbourg, 20-23 juin 2000*, t. II – 80 ex.

12 – avril 2003, 128 pp. : *Colloque de Saint-Petersbourg, 4-6 février 2002* – 80 ex.

13 – septembre 2003, 80 pp. : *La Langue* – 80 ex.

14 – décembre 2003, 134 pp. : *Colloque de Helsinki, 24-26 octobre 2002* – 80 ex.

15 – mars 2004, 70 pp. : *Colloque de Saint-Petersbourg, 8-10 avril 2003*, t. I – 90 ex.

16 – juillet 2004, 46 pp. : *Jeanne d'Arc et Charles Péguy* – 90 ex.

17 – décembre 2004, 78 pp. : *Colloque de Saint-Petersbourg, 8-10 avril 2003*, t. II – 90 ex.

18 – avril 2005, 68 pp. : *Colloque de Lyon, 21-24 avril 2004*, t. I (avec index 1996-2004) – 100 ex.

19 – juillet 2005, 85 pp. : *Colloque de Lyon, 21-24 avril 2004*, t. II – 100 ex.

20. – janvier 2006, 52 pp. : *Colloque de Saint-Petersbourg*, 8-10 avril 2003, t. III ; *Poésies choisies d'Anna-Maija Raittila* – 100 ex.
21. – septembre 2006, 86 pp. : *Session-retraite de Varsovie*, 11-14 septembre 2004 – 100 ex.
22. – décembre 2006, 66 pp. : *Jeanne d'Arc et Charles Péguy* – 120 ex.
23. – mai 2007, 60 pp. : *Colloque de Pieksämäki*, 5-6 août 2006, t. I – 120 ex.
24. – octobre 2007, 64 pp. : *Jan Twardowski ; Onze poèmes de Lassi Nummi ; Jeanne d'Arc et Charles Péguy* – 140 ex.
25. – décembre 2007, 80 pp. : *Colloque de Pieksämäki*, 5-6 août 2006, t. II – 120 ex.
26. – avril 2008, 80 pp. : *Colloque de Saint-Petersbourg*, 19-21 avril 2005, t. I – 140 ex.
27. – août 2008, 76 pp. : *Nos amis poètes et traducteurs* – 130 ex.
28. – novembre 2008, 76 pp. : *Colloque de Saint-Petersbourg*, 19-21 avril 2005, t. II – 120 ex.
29. – avril 2009, 80 pp. : *Colloque de Białystok-Varsovie*, 8-13 juin 2007 – 120 ex.
30. – septembre 2009, 80 pp. : *Poésies de Pologne* – 130 ex.
31. – décembre 2009, 80 pp. : *Colloque d'Orléans*, 6-9 mai 2009, t. I – 160 ex.
32. – mars 2010, 164 pp. : *Colloque d'Orléans*, 6-9 mai 2009, t. II (avec index 1996-2010) – 140 ex.
33. – septembre 2010, 80 pp. : *Colloque de Saint-Petersbourg*, 13-15 mars 2008 – 120 ex.
34. – avril 2011, 258 pages (nouveau format) : *Études ; Poésies johanniques ; Poésies amies* – 120 ex.
35. – novembre 2011, 204 pages : *Colloque de Saint-Petersbourg*, 18-19 mars 2011, t. I – 120 ex.
- 36-37. – décembre 2012, 160 pages (parution en numéros doubles) : *Concours de poésies komies ; Colloque de Saint-Petersbourg*, 18-19 mars 2011, t. II ; *Documents ; Études ; Poésies* – 120 ex.
- 38-39. – décembre 2013, 178 pp. : *De Hongrie ; Poésies ; Étude* – 120 ex.
- 40-41. – décembre 2014, 282 pp. (nouveau siècle) : *Œuvres de prose ; Œuvres poétiques ; Document ; Études* – 140 ex.
- 42-43. – décembre 2015, 296 pp. : *Jeanne d'Arc ; Charles Péguy* – 140 ex.
- 44-45. – décembre 2016, 206 pp. : *Colloque de Jérusalem*, 30 octobre – 1^{er} novembre 2016, t. I – 160 ex.
- 46-47. – décembre 2017, 364 pp. : *Colloque de Jérusalem*, 30 octobre – 1^{er} novembre 2016, t. II – 140 ex.
- 48-49. – décembre 2018, 362 pp. : *Jeanne d'Arc ; Charles Péguy* – 140 ex.

